

Heinlein

oakimidis, Demètre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le livre d'or de la science-fiction

Robert

Heinlein



LE LIVRE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION

Collection dirigée par Jacques Goimard

ROBERT HEINLEIN

Anthologie réunie et présentée par
Demètre IOAKIMIDIS



PRESSES POCKET

Demètre IOAKIMIDIS, de nationalité hellénique, est né en 1929 en Italie et s'est établi en Suisse romande. Il a fait des études de mathématiques et de physique et s'est passionné très tôt pour la S.-F. anglo-saxonne, qu'il n'a cessé de lire dans le texte original. Depuis 1956, il collabore à plusieurs quotidiens et périodiques suisses, où il donne des chroniques sur les sciences, la science-fiction et son autre passion : la musique (classique et jazz). Son nom est associé à la grande époque de la revue *Jazz Hot*, à l'Académie du jazz dont il est membre, à la Radio Suisse Romande où il est producteur d'émissions de jazz et de musique classique. En matière de S.-F., il a été l'un des principaux critiques de *Fiction* (1960-1969) et l'un des trois mousquetaires de *La Grande Anthologie de la Science-fiction* (1974-1976), avant d'entrer dans l'équipe du Livre d'or. Il s'intéresse particulièrement aux auteurs qui savent concilier la science et la fiction : Asimov (*Le Livre d'or de la Science-fiction : Isaac Asimov*, Presses Pocket) et Robert A. Heinlein.

© *Published by agreement with the author and the author's agent,
Blassingame, McCauley and Wood.*

© *Presses Pocket 1981, pour les traductions françaises.*

© *Casterman pour la traduction de La maison biscornue.*

© *Denoël pour la traduction de L'année du grand fiasco.*

ISBN 2-266-00985-0

UN JUVÉNILE PATRIARCHE

De tous les auteurs de science-fiction révélés pendant l'âge d'or du genre, Robert A. Heinlein est indubitablement le plus important. Quels que soient les jugements divers qu'il porte sur les œuvres et les appréciations qu'il avance sur l'homme, l'historien de la science-fiction peut énoncer une telle proposition sans prendre de gros risques. L'importance de Heinlein ne se discute pas. Qu'ils aient désiré s'inspirer de lui parce qu'ils admiraient ce qu'il écrivait, ou qu'ils aient au contraire cherché à se distancer de lui parce que ses récits les agaçaient, les auteurs venus après lui ont dû, consciemment ou inconsciemment, tenir compte du fait que Heinlein était passé par là – qu'il avait écrit de la science-fiction.

Si Heinlein n'avait pas existé, la science-fiction eût été différente. Une affirmation similaire pourrait être faite au sujet de plusieurs auteurs, mais c'est sans l'ombre d'un doute l'absence de Heinlein qui eût entraîné les plus profondes différences. Qu'il enthousiasme ou qu'il exaspère – ce qui peut arriver tour à tour à un seul et même lecteur – Heinlein ne peut pas être ignoré, bien que le critique soit toujours tenté de mettre quelque chose de lui-même chez Heinlein en le jugeant. Une des raisons de cet état de choses est certainement la discrétion de l'écrivain en matière d'autobiographie, de confession et de message personnel en général. De tous les grands auteurs de science-fiction, Heinlein est sans doute celui qui s'est le moins exprimé sur son métier, sur sa méthode, sur ses théories, sur ses goûts et sur sa propre personne. Lors de la parution en feuilleton, dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, de son roman *Glory Road (Route de la gloire)*, il suggéra en guise de présentation la simple phrase : « *Voici une autre histoire de Heinlein pour les ceusses qu'aiment ça*^[1] ». Avram Davidson, qui dirigeait le magazine à l'époque, fut obligé de rédiger lui-même un chapeau plus substantiel ; c'est là une tâche que Heinlein paraît volontiers laisser à autrui.

*

* *

Lorsque Robert Heinlein fit parvenir à la revue *Astounding Science Fiction* ce qui allait devenir le premier récit publié sous sa signature – *Life-line (Ligne de vie)* dans le numéro d'août 1939 – il était totalement

inconnu, aussi bien du rédacteur que des lecteurs du magazine. Beaucoup d'auteurs ont préparé leur future carrière et rodé leur style en envoyant des « lettres de lecteurs » auxquelles la plupart des revues consacraient une rubrique ; d'autres se firent la main dans des fanzines de qualité inégale.

Rien de tel dans le cas de Heinlein. Les principaux historiens du *fandom* américain, Sam Moskowitz^[2] et Harry Warner, jr.^[3], ne lui attribuent aucun rôle dans ces mouvements d'amateurs qui facilitèrent l'affirmation de plusieurs écrivains de premier plan. Heinlein envoya simplement un jour *Life-line* à John W. Campbell jr., qui présidait à l'époque aux destinées d'*Astounding*, et qui jugea publiable ce récit d'un auteur inconnu. Il faut se rappeler, au passage, que le monde de la science-fiction américaine a toujours été moins centralisé que le domaine français ; Fritz Leiber envoyait ainsi ses récits de Chicago ; A.E. Van Vogt, de Toronto puis de Los Angeles ; Clifford D. Simak, du Minnesota ; Jack Williamson, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona ; Eric Frank Russell, d'Angleterre. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire dans l'acceptation, par Campbell, d'un nouvel auteur qu'il ne connaissait pas personnellement. Un deuxième récit de Heinlein, *Misfit* (*l'inadapté*), parut dans le numéro de novembre 1939 d'*Astounding*, et sa signature figura cinq fois aux sommaires des numéros de la revue en 1940. Au cours de cette même année, Heinlein fit paraître une nouvelle – *Let There Be Light* (*Que la lumière soit*) – dans le numéro de mai de *Super Science Stories* en la signant du pseudonyme de Lyle Monroe. Il apparut encore en septembre de la même année, sous son nom véritable, dans *Unknown*, l'éphémère magazine-frère d'*Astounding* que Campbell orientait plutôt vers le fantastique, avec *The Devil Makes the Law*, dont le titre devint ultérieurement *Magic, inc.*

Lorsque Damon Knight consacra une anthologie, *First flight*, aux premiers récits publiés par un certain nombre d'écrivains réputés, il affirma, à propos de *Life-line*, que « peu d'auteurs ont fait des débuts plus brillants, ou ont continué de façon plus triomphale sur leur lancée, que Heinlein ». À dire vrai, un tel jugement se justifie davantage – pour sa première partie – par l'ensemble des récits publiés par Heinlein en 1939 et 1940 que par *Life-line* considéré isolément. La plupart de ces récits s'ordonnaient déjà dans ce qui allait devenir *l'Histoire du futur* et ils formaient une sorte de panorama cohérent, où aucune nouvelle ne venait contredire un détail d'un autre récit. Robert Heinlein montrait des connaissances scientifiques solides, un souci de l'extrapolation homogène, de l'intérêt pour le contexte social et politique, ainsi que des dons naturels de conteur. Il révélait en outre une habileté spontanée dans l'art de maintenir le rythme de sa narration pendant qu'il fournissait à son lecteur ce qu'on peut appeler les données du dépaysement : éléments scientifiques, caractéristiques

du décor, résonances sociales, renseignements chronologiques, et ainsi de suite. C'est probablement à Heinlein en premier lieu que pensait Campbell lorsqu'il écrivit quelques années plus tard : « *Les meilleurs auteurs modernes de science-fiction ont mis au point quelques techniques vraiment remarquables pour présenter une grande quantité d'éléments du décor, etc., sans déranger la progression du récit. Ce n'est pas une prouesse médiocre, lorsqu'il y a tout un nouveau monde à établir en même temps qu'il faut raconter une histoire*^[4]. »

*

* *

Robert Heinlein devint rapidement un auteur célèbre. Moins de deux ans après la parution de *Life-line*, il fut l'invité d'honneur à la première « convention mondiale » de science-fiction qui se tint au début de 1941 à Denver. Il restait toutefois curieusement réticent sur lui-même. En 1947 encore, la notice biographique publiée dans *Of Worlds Beyond* (un recueil d'articles de différents auteurs, dont lui, sur « la science d'écrire de la science-fiction », réunis par Lloyd Arthur Eshbach) commençait ainsi : « Robert A. Heinlein – qui est également Anson Mac – Donald, Caleb Saunders, John Riverside, Lyle Monroe et Simon York – a commencé par être du Missouri. Né à Butler, Missouri (il ne veut pas dire quand), il a reçu sa première éducation dans les écoles publiques de Kansas City. » Dans son essai lui-même, Heinlein se montrait clair, précis, méthodique, efficient – et impersonnel.

Les grandes lignes de sa biographie, avant son entrée dans le monde de la science-fiction, ont pourtant pu être tracées par la suite. Membre d'une famille de sept enfants, Robert Anson Heinlein vint au monde à Butler le 7 juillet 1907. Ses ascendances sont allemandes, irlandaises et françaises, mais ses ancêtres étaient déjà installés en Amérique au milieu du XVIII^e siècle. Heinlein appartient à la même génération qu'Edmond Hamilton et Clifford D. Simak (nés en 1904), L. Sprague de Camp (1907), Jack Williamson (1908), John W. Campbell jr. et Fritz Leiber (1910).

Ayant achevé ses classes au lycée de Kansas City en 1924, il entra à l'Académie navale d'Annapolis, dont il fut diplômé en 1929 avec un rang plus qu'honorable (20^e sur 243). Il servit ensuite sur un porte-avions de la flotte américaine. Il arriva au grade de lieutenant mais, atteint de tuberculose, il dut quitter le service actif en 1934. Il fut ensuite « invalide, étudiant diplômé, propriétaire d'une mine, vendeur de terrains, architecte et politicien blackboulé. Il explora les bas-fonds de l'existence : il déclara qu'il avait connu, sur le plan social, un certain nombre de meurtriers, et qu'il lui arriva de rater la vente d'une mine d'argent parce que l'acheteur potentiel avait été abattu à la mitrailleuse la nuit précédente. Rumeur ou vérité, certains récits le présentent comme comparse-appâteur d'un arnaqueur de foire, et

comme agent de publicité pour un « saint homme » de Los Angeles^[5] ». On peut distinguer des traces de plusieurs de ces activités dans la science-fiction de Heinlein...

...Cette science-fiction dans laquelle il se lança somme toute par hasard, à l'âge de trente et un ans, ce qui représente un départ tardif dans un domaine où bien des auteurs ont vu leur premier texte publié avant de fêter leur vingtième anniversaire. En 1939, alors qu'il se trouvait à court d'argent, Robert Heinlein vit dans un magazine l'annonce d'un concours pour une nouvelle, concours doté d'un prix de 50 dollars. Il écrivit effectivement un récit en quatre jours, mais décida que le résultat – *Life-line* – était trop bon pour être soumis au concours : il préféra l'expédier à Campbell, qui l'accepta pour *Astounding*, et le paya 70 dollars. Ce n'était cependant pas le premier récit de science-fiction rédigé par Heinlein : à en croire David N. Samuelson^[6], *Requiem* avait été écrit avant, mais il fut publié plus tard (dans le numéro de janvier 1940 d'*Astounding*).

La publication de *Life-line* encouragea Heinlein à persévérer dans le domaine de la science-fiction, et il fit paraître un total de 28 récits et romans jusqu'en 1942, au cours de ce qu'on peut appeler sa « première période ». Pour une fois, ce mode de compartimentage d'une production littéraire peut être justifié par une considération objective : en effet, Heinlein ne publia pas de récit d'imagination de 1943 à 1946. Lorsque les Etats-Unis entrèrent en guerre, il obtint un poste d'ingénieur civil dans un laboratoire de la Marine américaine, à Philadelphie, et il réussit à faire engager dans ce même laboratoire deux de ses confrères en science-fiction, L. Sprague de Camp et Isaac Asimov.

À trente-six ans, Robert Heinlein était un auteur réputé, un des chefs de file de la science-fiction. En fait, il en était peut-être même le chef de file, seul A. E. Van Vogt pouvant alors lui disputer cette prééminence. En tout cas, telle semble avoir été à l'époque l'opinion de Campbell, aussi bien que celle des lecteurs d'*Astounding* et des amateurs américains. C'est que Heinlein apportait au genre ce que Campbell recherchait (et qu'il n'avait plus le temps d'écrire lui-même) : une combinaison de réalisme et de compétence scientifique mise au service d'un récit cohérent, sans digressions didactiques prolongées et avec des protagonistes qui montraient, à défaut de profondeur psychologique, des caractéristiques reconnaissables d'êtres humains dans leur comportement. L'autre auteur que Campbell appréciait particulièrement, A.E. Van Vogt, écrivait au contraire des récits dans lesquels la science fournissait principalement le prétexte de fantasmagories cosmiques et d'aventures épiques. Le contraste vaut d'être relevé, d'autant plus que le tempérament de Campbell écrivain le rapprochait à l'époque davantage de Heinlein que de Van Vogt. Ces

deux auteurs n'habitaient pas New York, et Campbell ne pouvait les influencer qu'à travers sa correspondance, donc de façon moins vigoureuse qu'il ne guidait ceux qui venaient lui rendre visite dans son bureau chez Street and Smith, les éditeurs d'*Astounding*.

Heinlein a d'ailleurs déclaré qu'il n'a pas, en tant qu'auteur, été influencé par Campbell. Il n'y a guère de raison de mettre une telle affirmation en doute, à la lumière de l'évolution ultérieure de l'écrivain. Heinlein sait où il veut aller avec sa plume, et ses préoccupations personnelles, ses vues sociales et politiques, ainsi que son pragmatisme, l'ont toujours guidé plus fermement que n'eût pu le faire un rédacteur en chef, si réputé fût-il.

*

* *

Près de la moitié des récits que Heinlein publia jusqu'en 1942 s'inscrivent dans le cadre de l'*Histoire du futur*, qu'il avait d'abord conçue pour sa seule commodité d'auteur. Désirant avoir une vue d'ensemble de ses récits, et soucieux de ne pas se contredire de l'un à l'autre, Heinlein se prépara une chronologie de la période allant grosso modo de 1950 (année qui était alors encore dans le futur) à 2600. Dans son schéma, il assigna une date ou une époque à ses nouvelles et ses romans, il plaça des réalisations technologiques, des faits sociaux et des « remarques » qui sont en somme des formules résumant des développements historiques. Les récits qui faisaient partie de *L'Histoire du futur* présentaient donc à la fois une compatibilité interne et un aperçu historique développé.

Heinlein affirme devoir cette idée de préparation d'un schéma général à Sinclair Lewis, un des très rares auteurs dont il ait reconnu l'influence. Lewis avait créé pour ses romans le Winnimac, un État imaginaire des États-Unis, et Heinlein fit en quelque sorte pour le temps ce que Sinclair Lewis avait fait pour l'espace. En 1940, Heinlein communiqua son tableau à Campbell, qui voulut à toute force le faire paraître dans *Astounding* (ce tableau a, depuis, été repris dans la plupart des éditions en volume des diverses parties de *L'Histoire du futur*).

Il peut être intéressant de relever qu'une autre construction imaginaire analogue, mais beaucoup plus vaste, allait être publiée en 1942 : *Islandia*, œuvre d'un auteur mort onze ans plus tôt, Austin Tappan Wright. Il s'agit là de l'histoire réaliste d'un pays entièrement imaginaire ; l'histoire occupe près de 1000 pages, mais elle repose sur une infrastructure historique, géographique, linguistique et folklorique minutieusement décrite par l'auteur, et de dimensions beaucoup plus vastes que celles du roman *Islandia* lui-même. À la même époque, J.R.R. Tolkien travaillait lui aussi à un édifice analogue, à partir d'assises également complexes, mais dans un cadre fantastique : cela

allait devenir *The Lord of the Rings* (le Seigneur des anneaux).

L'Histoire du futur de Robert Heinlein présente une vision de l'avenir qui est optimiste dans son ensemble, avec une amélioration générale de la condition humaine, aidée par le progrès scientifique. Sans doute fait-elle place à des périodes sombres – impérialisme esclavagiste sur la planète Vénus, dictature religieuse aux Etats-Unis –, mais le mouvement général est celui d'une ascension, jalonnée (vers 2100) par la « première civilisation humaine », puis par ce que Heinlein nomme « fin de l'adolescence et début de la maturité ». La seule entreprise comparable tentée vers la même époque par un auteur de science-fiction est le cycle de *Fondation*, d'Isaac Asimov, et les deux œuvres ont un point commun notable : elles ne développent explicitement que la première partie de la période chronologique envisagée par leur auteur. Mais elles présentent de nombreuses différences, dont la plus importante tient à ce qu'Asimov a écrit ses récits dans l'ordre chronologique des événements, tandis que Heinlein s'est arrêté à des épisodes isolés selon sa fantaisie d'auteur, et non selon le développement d'une Histoire. Ces vastes cycles contribuèrent d'importante façon à étendre la réputation de leurs auteurs respectifs.

Pas plus que *Fondation* ne représentait la totalité de la science-fiction écrite par Asimov, *L'Histoire du futur* n'englobait l'ensemble de la production de Heinlein. Celui-ci proposait également des explorations proches des frontières du fantastique – avec *They*, où il renouvelait la notion de complexe de persécution, avec *The Unpleasant Profession of Jonathan Hoag*, où la découverte de ce qu'est cette déplaisante profession ne constitue nullement une chute finale, avec *Magic, inc.* ; des exercices de voyage temporel avec *By his Bootstraps* et de parapsychologie (qui n'avait pas encore cristallisé l'enthousiasme de Campbell) avec *Lost Legacy* (réintitulé ultérieurement *Lost Légion*). Si on considère encore que *Goldfish Bowl* exploite le motif des Grands Galactiques pour lesquels les humains ne sont que de simples animaux-objets, à la façon des poissons rouges du titre anglais, et que *Beyond this Horizon* (*L'Enfant de la science*) combine, parmi d'autres thèmes, ceux du contrôle génétique, de la révolte des inadaptés, de la survie après la mort et du prix de la liberté, on peut comprendre les raisons de l'estime que ses confrères et ses lecteurs portèrent de bonne heure à Heinlein. En trois ans et demi, il avait acquis une maîtrise considérable dans son utilisation des divers registres du genre littéraire auquel il se consacrait. Et cette maîtrise contribua à imposer des règles de construction et de cohérence : construction et cohérence qui n'étaient assurément pas toujours irréprochables (*Beyond this Horizon* est un tourbillon de motifs, ce qui affaiblit sa cohésion en tant que roman), mais qui s'ajoutaient au naturel dans le style et à la fermeté d'écriture pour constituer de nouveaux repères dans

l'évaluation de la science-fiction en tant que genre littéraire.

Dans *A Requiem for Astounding*, Alva Rogers situe le début de l'âge d'or de la revue en 1939-40. La notion d'âge d'or se justifie par le simple fait qu'*Astounding* publiait à l'époque 80 à 90 % de la meilleure science-fiction anglo-saxonne. Et c'est en juillet et août 1939, respectivement, que Van Vogt et Heinlein firent leurs débuts dans la revue, avec *Black Destroyer* pour le premier et *Life-line* pour le second. Quels que soient les jugements que l'on puisse porter une quarantaine d'années plus tard sur ces récits, il est certain que la science-fiction ne pouvait plus être la même après leur apparition ; et il est certain aussi que ce changement avait son origine dans l'influence de Heinlein beaucoup plus que dans celle de Van Vogt. Superficiellement, les fantasmagories de Van Vogt pouvaient sembler beaucoup plus faciles à imiter, car elles faisaient moins appel à des règles strictes, mais elles exigeaient un souffle d'imagination et une autorité narrative que peu d'autres auteurs ont possédés dans le domaine. En revanche, la recette appliquée par Heinlein était simple : développer rigoureusement les conséquences liées à quelque innovation scientifique ou technologique, les distinguer avec suffisamment de clarté dans le contexte de l'histoire possible, et s'occuper de raconter l'histoire pour elle-même, sans que les étapes préparatoires soient exagérément apparentes.

*

* *

Une des raisons de l'influence exercée par Heinlein tient donc à l'adresse avec laquelle il a su d'emblée – d'instinct, est-on tenté d'écrire – incorporer dans sa narration les données scientifiques, parascientifiques et en général « non quotidiennes » nécessaires à l'« acclimatation » de son lecteur. Ce dernier découvre en cours de route, et en général au moment le plus opportun, ce qu'il a besoin de savoir pour distinguer ce qui différencie l'environnement où vivent les personnages de Heinlein de celui où lui-même passe son existence. En d'autres termes, Heinlein a tout de suite maîtrisé l'art qui consiste à fournir les renseignements nécessaires à la compréhension de l'action mais qui ne sont pas explicités par la narration elle-même. La conférence du savant respecté, le mode d'emploi d'un appareil scientifique, l'explication qu'un technicien donne à son assistant – Heinlein n'a que faire de tous ces procédés, usés jusqu'à la corde par beaucoup de ses devanciers. S'il y recourt occasionnellement, il parvient à leur donner une apparence de nécessité qui évite chez son lecteur l'impression de digression.

Pour assurer ce maintien du rythme, Heinlein a su choisir dès ses débuts des personnages convenant aux milieux et aux actions. Le mot *convenant* recouvre ici l'idée de contraste aussi bien que celle d'accord,

puisqu'un bon emploi du contraste peut contribuer à l'effet dramatique aussi bien qu'au maintien du rythme. Il suffit de songer à John Lyle, le jeune garde trop bien endoctriné qui finit par s'associer à la révolution contre la dictature du Prophète dans *If this Goes On* (*Si ça arrivait*) ou, dans un roman postérieur, au cabotin Lawrence Smith devenant malgré lui, mais avec sa conscience professionnelle d'acteur, un grand homme d'État dans *Double Star* (*Double Étoile*).

Quant à l'accord entre les personnages, d'une part, et les milieux et les actions, d'autre part, il se manifeste avant tout dans l'affection que Heinlein a montrée, tout au long de son œuvre, pour l'Homme-qui-connaît-son-affaire – le spécialiste qui sait faire son travail. Ce peut être un manipulateur de l'opinion publique, comme D.D. Harriman qui permet la réalisation du voyage spatial dans *The Man who Sold the Moon* (*l'Homme qui vendit la Lune*), un fonctionnaire international, comme Henry Kiku, secrétaire-adjoint permanent pour les affaires spatiales dans *Star LummoX* (*Transfuge d'outre-ciel*), un extra-terrestre, comme Maman Bidule, qui guide les deux jeunes protagonistes à travers *Have Space Suit, Will Travel* (*le Jeune Homme et l'Espace*), ou un bon vivant à l'expérience humaine et professionnelle illimitée, comme Jubal Harshaw, qui se fait le protecteur et le mentor du Messie venu de Mars dans *Stranger in a Strange Land* (*En terre étrangère*). Parfois – c'est le cas de Harshaw – de tels personnages semblent être les porte-parole de l'auteur ; mais même lorsqu'ils n'exposent pas ses idées, ils polarisent manifestement son affection parce qu'ils savent faire face aux circonstances, et cela d'une façon efficace. Ils sont un peu, chez Heinlein, ce qu'était chez Jules Verne Cyrus Smith dans *l'île mystérieuse* : le personnage sur lequel les autres peuvent compter pour les tirer d'un mauvais pas.

Robert Heinlein s'est expliqué, en 1947, au sujet de l'action dans une œuvre d'imagination. Son essai dans *Of Worlds Beyond* s'intitulait *On the Writing of Imaginative Fiction* ; il rappelait d'abord – ce qui n'est pas toujours superflu – qu'« une histoire est une narration qui n'est pas nécessairement vraie, mais qui est intéressante à lire » ; il distinguait trois motifs fondamentaux pour l'histoire à intérêt humain : le-garçon-rencontre-la-fille, le Brave Petit Tailleur, et l'homme-qui-a-appris-à-quoi-s'en-tenir ; considérant également les négatifs de ces motifs principaux, il arrivait à six thèmes, et montrait au passage comment divers récits – écrits par lui-même ou par d'autres auteurs – peuvent être ramenés à ces divers motifs.

Il est sans doute possible de décrire bon nombre de romans en les réduisant à un jeu de ces motifs et contre-motifs à travers leurs combinaisons. Il est certain qu'une telle décomposition est possible dans le cas des récits de science-fiction et de fantastique signés par Heinlein lui-même. Ses préférences, déjà au commencement de sa

carrière, le portaient plutôt vers l'homme-qui-a-appris-à-quoi-s'entendre, mâtiné, en cas de besoin, d'une dose de Brave Petit Tailleur, alors que le motif du garçon-qui-rencontre-la-fille jouait en général un rôle mineur dans ses récits.

Ce dernier motif est évidemment celui derrière lequel on trouve tout ce qui a trait à la sexualité, et la sexualité était un sujet absolument tabou en science-fiction pendant la première-phase de la carrière de Heinlein (et même assez longtemps après). Heinlein fit un pas en avant en mettant d'abord ensemble ici et là – notamment dans *If this Goes On* (*Si ça continue*), *The Door into Summer* (*Une porte sur l'été*), *Glory Road* (*Route de la gloire*) – quelques-uns de ses personnages dans un état de nudité complète, mais il n'y avait guère plus de sexualité dans ces scènes que dans les photos d'un magazine naturiste. Lorsqu'il se décida par la suite à donner davantage de place aux problèmes du sexe, dans *Stranger in a Strange Land* (*En terre étrangère*), *I Will Fear no Evil* (*le Ravin des ténèbres*) et *Time Enough for Love* en particulier, il le fit surtout en les considérant sous leurs aspects philosophiques et sociologiques, conservant ses distances et manifestant une certaine réserve. Cette dernière s'explique sans doute autant par sa personnalité et son caractère que par les habitudes qui avaient cours dans les récits de science-fiction lorsqu'il fit ses débuts.

*

* *

Le thème du Brave Petit Tailleur devait évidemment prendre une grande importance dans les *juvenile novels* (romans pour la jeunesse) que Heinlein commença à publier en 1947. Un lecteur adolescent prend naturellement plaisir à s'identifier à un protagoniste qui part de zéro, ou presque, pour devenir quelqu'un d'important – ou simplement pour devenir *quelqu'un*. Cette psychologie toute simple, mais aux applications multiples, a été exploitée par Heinlein avec beaucoup d'habileté.

Tous les livres *originaux* qui furent publiés jusqu'en 1960 sous la signature de Robert A. Heinlein (par opposition aux volumes qui reprenaient des romans ou des nouvelles précédemment parus en magazine) étaient en effet des *juvenile novels*.

Le premier de ces romans pour la jeunesse, *Rocket Ship Galileo*, fut publié peu après le retour de Heinlein à la vie civile. C'est un récit assez malhabilement mené (l'action est fréquemment interrompue pour laisser place à des exposés scientifiques, faute dont l'auteur n'est pas coutumier) et les données de l'action ont mal vieilli : il suffit de comparer la préparation artisanale d'un vol vers la Lune, telle qu'elle y est décrite, avec la réalité de l'immense effort entrepris une douzaine d'années plus tard par la N.A.S.A. en vue du même exploit. L'idée de présenter des nazis ayant établi une base secrète sur notre satellite

s'explique par les recherches menées à Peenemünde et par le contexte historique de la rédaction du livre, celui de l'immédiat après-guerre. On peut d'ailleurs se demander si Heinlein n'avait pas écrit ce roman plusieurs années avant de le faire publier, tant le récit apparaît inférieur – par le rythme comme par les idées – à ce qu'il faisait paraître dans *Astounding*, mais aussi aux *juvenile novels* qui suivirent, au rythme d'un volume par an, jusqu'en 1959. *Rocket Ship Galileo* servit de point de départ au film *Destination Moon*, que George Pal produisit en 1950 avec une intrigue tout aussi médiocre, mais en accordant une certaine attention à la vraisemblance scientifique des truquages utilisés pour reconstituer le voyage dans l'espace et le milieu lunaire.

Après *Rocket Ship Galileo*, les romans pour la jeunesse de Heinlein furent en général d'un niveau élevé : non seulement pour de jeunes lecteurs qu'ils amenèrent à la science-fiction, mais encore pour des adultes. Cela apparaît clairement dans le fait que certains d'entre eux parurent en feuilleton dans *Astounding* et dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* avant d'être publiés en volume.

Heinlein ne se montre jamais condescendant lorsqu'il écrit pour des adolescents. Il met autant de soin à l'édification du décor qu'il va leur présenter qu'à la préparation du contexte dans lequel il va dérouler une action pour adultes. En décrivant Mars dans *Red Planet (la Planète rouge)* ou Ganymède dans *Former in the Sky (Pommiers dans le ciel)*, il tient compte de ce que l'astronomie de l'époque révèle sur ces astres, aussi bien pour la création de la toile de fond que pour l'influence possible sur l'intrigue. Il a manifestement puisé dans sa propre expérience de l'Académie navale d'Annapolis en écrivant le *Bildungsroman* qu'est *Space Cadet (la Patrouille de l'espace)*, dont *Starman Jones* représente une sorte de prolongement. Dans le premier de ces romans, Heinlein imagine ce que pourrait être la filière de formation dans une future école militaire de l'ère spatiale, alors qu'il raconte dans le second la carrière d'un garçon qu'un système de castes exclut d'une carrière d'astronaute, mais qui réussit tout de même à se lancer dans celle-ci jusqu'à devenir le personnage le plus important à bord de son astronef. Il y a là une perspective d'ascension à laquelle de jeunes lecteurs pouvaient être sensibles.

Il en va de même dans *Have Space Suit, Will Travel (le Jeune Homme et l'Espace)*, dont le protagoniste bricole au commencement du livre un vieux scaphandre spatial et se trouve, au terme d'étapes successives qui le mènent sur la Lune, sur Pluton, sur une planète gravitant autour de Véga et sur un monde du Petit Nuage de Magellan, en train de plaider la cause de l'humanité devant un tribunal galactique. Le crescendo est mené de façon magistrale, avec un souci de la vraisemblance d'ensemble qui se double d'une attention

intelligente accordée au détail.

L'impression globale que laissent les *juvenile novels* de Heinlein est celle d'un pouvoir considérable de renouvellement. Non point dans l'intrigue fondamentale – qui est, ainsi qu'il a été dit, l'histoire du Brave Petit Tailleur –, mais bien dans les circonstances et les décors à travers lesquels ces Braves Petits Tailleurs réussissent. Les astronefs de *Citizen of the Galaxy* (*Citoyen de la Galaxie*), dont chacun représente un système social fermé, ne ressemblent nullement à ceux de *Time for the Stars* (*l'Âge des étoiles*), qui dépendent de télépathes pour la transmission de leurs communications. La famille non conformiste de *The Rolling Stones* est formée de pierres qui roulent, d'après le sens commun anglais de leur nom propre, et qui partent dans l'espace pour fuir les limitations et les conventions d'une colonie humaine établie sur la Lune. *Star LummoX* (*Transfuge d'outre-ciel*), extra-terrestre aussi effrayante d'aspect que plaisante de caractère, personnifie un désir similaire d'évasion dans un contexte très dissemblable. La diversité des thèmes utilisés par Heinlein peut constituer une excellente introduction à la science-fiction pour le jeune lecteur qui découvre le genre dans ces romans.

*

* *

Comparés à cette série de *juvenile novels*, les récits écrits jusqu'à cette époque par Heinlein pour des lecteurs adultes laissent apparaître deux différences principales : leurs personnages centraux ne sont pas des adolescents, et l'extrapolation scientifique y joue en général un rôle plus important. Le style d'écriture, la proportion de dialogue et d'action, la structure habituellement linéaire et chronologique de la narration (souvent faite à la première personne) sont dans l'ensemble les mêmes dans les deux types de récits.

Si *Rocket Ship Galileo* fut le premier livre publié sous la signature de Robert A. Heinlein, la réputation de celui-ci était solidement établie avec les nouvelles et les romans publiés précédemment en magazine. Au total, ces romans et ces nouvelles étaient au nombre d'une trentaine en 1942, date à laquelle Heinlein s'était arrêté d'en faire paraître. C'est donc sur une production relativement modeste sur le plan quantitatif (mais dense chronologiquement) que l'auteur avait bâti sa réputation.

Lorsqu'il se remit à écrire des nouvelles au lendemain de la guerre, Heinlein revint à la trame de son *Histoire du futur*, et il fit paraître *The Green Hills of Earth* (*les Vertes Collines de la Terre*) et plusieurs autres récits dans le *Saturday Evening Post*, un périodique qui n'était aucunement spécialisé dans la science-fiction (et qui n'en avait même jamais publié auparavant). Heinlein créa là un précédent dont plusieurs de ses confrères devaient tirer parti, puisque des magazines

tels que *Esquire*, puis *Playboy*, qui payaient en général beaucoup mieux que les revues spécialisées, publièrent à leur tour de la science-fiction. Cette évolution contribua évidemment à dégager la science-fiction de son ghetto culturel.

La signature de Heinlein apparut dès lors dans un nombre régulièrement croissant de périodiques, mais de façon moins fréquente que pendant les années de guerre. Si certains auteurs de science-fiction ont pu élargir leur audience par l'abondance de leur production, Heinlein n'est certainement pas du nombre. Il s'attacha pendant longtemps à faire paraître en moyenne chaque année un roman (*juvenile*) original, un livre reprenant un ou plusieurs récits primitivement publiés en magazine, et quelques nouvelles inédites, ces dernières fournissant naturellement la matière de livres ultérieurs.

Celui qui lit ou qui relit les nouvelles et les romans publiés par Robert Heinlein entre 1947 et 1959 remarque essentiellement une continuité – continuité dans l'effcience professionnelle de l'écriture, dans la présentation rigoureuse du contexte scientifique, et dans l'exploitation méthodique des différentes combinaisons que permettent les trois thèmes principaux résumés par l'auteur lui-même. *Double Star* (*Double Etoile*) et surtout *The Door into Summer* (*Une porte sur l'été*) sont deux romans où les trois thèmes apparaissent, mais la diversité des contextes et la qualité de leur évocation illustrent brillamment le métier acquis par leur auteur. Il s'agit, dans le premier, d'intrigues politiques futures, tandis que le second mêle deux thèmes classiques de la science-fiction –, les robots et le déplacement temporel – avec un troisième, moins familier l'animation suspendue.

*

* *

Depuis 1947, les *juvenile novels* de Heinlein avaient été publiés par la même maison d'édition, Scribner's. Or, celle-ci refusa le roman prévu pour 1959 et, après avoir paru sous une forme légèrement abrégée en feuilleton dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, celui-ci fut publié par un autre éditeur, Putnam. En magazine, le roman s'intitula *Starship Soldier* ; en volume, *Starship Troopers* (*Etoiles, garde-à-vous*).

Le narrateur est un adolescent au début de ce roman, mais c'est là à peu près tout ce qui classe *Starship Troopers* parmi les *juvenile novels*. Dans ces pages, Heinlein reprenait un certain nombre d'idées et de points de vue qu'il avait sommairement indiqués dans des romans précédents, mais en les ordonnant et en les développant pour en faire un sombre récit militariste. C'est moins la guerre en tant que telle qu'il exalte dans ces pages, que la vie du soldat en tant qu'élément d'une armée. Il n'y a pas la moindre trace d'ironie dans cette glorification, dont le ton est à l'opposé de l'opérette. Les côtés âpres de cette vie, les

exigences de la discipline, les sacrifices qu'on attend du militaire – l'auteur ne minimise aucun de ces points, mais il les présente dans un éclairage qui avantage tout ce qui peut paraître héroïque, et minimise tout ce qui peut avoir un aspect sordide. Les chefs sont sévères mais justes, ils ont invariablement un grand cœur sous leur allure distante ou rude, et ils savent automatiquement ce qui est le mieux pour leurs inférieurs.

La structure chronologique du roman est plus complexe que ce n'avait été le cas jusqu'alors sous la plume de Heinlein, mais sa signification est claire. L'écriture et la vraisemblance du décor sont aussi soignées que par le passé, mais elles sont mises au service d'un message sans ambiguïté. Il est par exemple typique que Heinlein, dans la société future de son roman, accorde le droit de vote à ceux qui ont fait leur service militaire, et à ceux-là seulement.

Starship Troopers marqua un tournant dans l'œuvre de Heinlein, autour duquel les controverses se multiplièrent depuis lors. Cependant, le récit n'eut pas que des détracteurs, puisqu'il valut à son auteur le prix *Hugo* du meilleur roman de science-fiction pour l'année 1960 (Heinlein avait déjà remporté un *Hugo* en 1956 pour *Double Star*).

*

* *

En 1960, Heinlein ne publia aucun livre ; il fit paraître en 1961 ce qui allait devenir son roman le plus fameux, et également une cause de controverses aussi véhémentes que son roman précédent : *Stranger in a Strange Land* (*En terre étrangère*).

À en croire Sam Moskowitz^[7], Heinlein avait rédigé la première partie de ce roman plusieurs années plus tôt, et il ajouta la seconde partie peu de temps avant de faire publier le livre. Il est certain que le roman, sous sa forme finale, présente une discontinuité gênante, tant sur le plan de l'action que sur celui de l'écriture. En général, c'est la seconde partie qui a le plus retenu l'attention des lecteurs ; mais c'est la première qui en apprend le plus sur Heinlein écrivain.

Le thème fondamental est simple, mais il est rendu intéressant par son ornementation. Valentine Michael Smith est un Terrien, né sur Mars, de parents humains qu'il n'a jamais connus. Il a été élevé par des Martiens, et il est devenu de ce fait un Terrien qui voit, comprend, sent et vit comme un Martien. Venu sur la Terre, Smith affronte les mœurs, habitudes et traditions des humains à travers sa sensibilité martienne, et Heinlein s'accorde du bon temps dans la satire dont cette découverte lui fournit le prétexte. Comme le retour de Smith dérange de puissants intérêts, il y a une succession d'intrigues autour de sa personne – enlèvement, emprisonnement, recherche, délivrance –, excellemment racontées par un auteur dans son élément.

Ni Heinlein ni le lecteur ne s'ennuient. Finalement, Smith passe sous la protection de Jubal E. Harshaw, « bon vivant, gourmet, sybarite, auteur populaire hors du commun et philosophe néo-pessimiste », qui est le porte-parole de Heinlein et qui parvient à faire reconnaître les droits de son protégé. Tout est bien qui finit bien – à cela près que le roman n'est pas du tout fini : le lecteur, à ce point, n'en est qu'à la moitié, à ce qui correspond probablement à la fin du « premier jet » mentionné par Moskowitz.

À partir de ce point, Smith devient une sorte de Messie qui prêche un message de paix, d'amour libre, de salut, de cannibalisme et d'anarchie. Il possède des pouvoirs parapsychiques dont l'auteur ne tire en fin de compte pas grand-chose. L'apostolat de Smith est l'occasion de dialogues dans lesquels Heinlein donne surtout l'impression de s'écouter parler ou de se faire relancer la balle. Pourtant, le roman connut un succès extraordinaire auprès de nombreux jeunes Américains, sensibles à son côté iconoclaste, ainsi qu'à la combinaison d'amour libre, d'anarchie et de mysticisme que l'auteur y défendait.

Seulement, était-ce vraiment là le point de vue de Heinlein ? Le rapprochement avec *Starship Troopers*, qui l'avait fait traiter de militariste, de réactionnaire et de fasciste, aurait dû suggérer quelques doutes à cet égard. Personne, apparemment, ne reprocha à Heinlein d'avoir si complètement renversé ses opinions ; et l'auteur lui-même aurait très certainement répondu à une telle accusation que les idées défendues par ses personnages – fût-ce les plus sympathiques – n'étaient pas nécessairement les siennes propres. Si Heinlein ne se prive pas de défendre ses options politiques et sociales dans ses romans, il serait certainement prêt à défendre aussi le droit, pour un auteur, de présenter des opinions opposées aux siennes dans le cadre d'une œuvre d'imagination, si une telle présentation peut contribuer à l'architecture du roman. Or, beaucoup de lecteurs se montrèrent convaincus de la qualité de *Stranger in a Strange Land*, au point que ce roman valut à Heinlein son troisième *Hugo*, en tant que meilleur roman pour 1962.

*

* *

Il peut être intéressant, à ce point, de voir s'il n'est pas possible de distinguer quelques traits de l'écrivain et de l'homme.

Dans une interview publiée en janvier 1963 dans *Author and journalist*[\[8\]](#), Heinlein a indiqué quelques-unes de ses habitudes d'auteur, précisant en particulier qu'il travaillait seulement trois mois par an – ce qui représente une sorte de performance pour un homme qui ne vivait que de sa plume (les droits d'auteur y étaient certainement pour quelque chose, mais ils ne suffiraient pas à eux

seuls à assurer la subsistance de l'auteur). Lorsqu'il écrivait, Heinlein s'obligeait à se mettre à sa table de travail dans l'après-midi, et à ne s'en lever qu'après avoir produit un minimum de quatre pages de copie parfaitement utilisables – et cela jour après jour, indépendamment de l'humeur, de la fatigue et de l'état de santé. C'était là un triomphe de la volonté, qui s'expliquait peut-être en partie par la discipline militaire à laquelle l'auteur avait été soumis (et qui lui avait laissé un bon souvenir, si on peut en juger à travers *Starship Troopers*).

Heinlein lui-même^[9] a indiqué que cette façon de procéder n'est pas facile : « *J'écris en appliquant la méthode de la force brutale. Je reste assis devant ma machine à écrire, regardant cette feuille blanche le temps qu'il faudra, que ce soit une heure ou une semaine. Une heure représente habituellement le minimum, et le temps s'allonge au fur et à mesure que je m'enfonce plus profondément dans une histoire. Je n'écris pas facilement, probablement parce que j'ai été amené à écrire par nécessité, et non par mon choix.* »

La physionomie de l'homme est familière : la plupart des amateurs de science-fiction ont vu l'une ou l'autre des photos qui apparaissent habituellement sur la quatrième page de la couverture de ses romans lorsque ceux-ci sont réédités aux États-Unis en livre de poche. Les plus anciennes de ces photos montrent un homme dont le physique rappelle un peu celui d'un Robert Taylor ou d'un Errol Flynn, avec un visage mince et une petite moustache soignée qui surmonte un sourire très légèrement esquissé. En 1966, Alexei Panshin le décrivait ainsi^[10] :

« *Il mesure environ 1 mètre 80, il a des cheveux bruns et des yeux bruns. Il a une carrure solide et son maintien est droit, presque militaire. Il porte depuis des années une moustache bien taillée, et il semble être un de ces hommes qui se mettent en habit pour dîner, fut-ce dans la jungle (...). Il s'exprime avec aisance et précision. Sa voix est forte, très égale, avec un timbre un peu nasal de baryton, et une pointe d'accent du Missouri.* »

Parmi les auteurs de science-fiction qui ont parlé de Heinlein, Théodore Sturgeon apporte un témoignage de première main^[11] :

« *Je vais raconter une histoire sur Heinlein, peut-être que je ne devrais pas, mais cela vous donnera une idée du type d'homme qu'il est. C'était une fois où je n'arrivais pas à écrire.*

J'en étais absolument incapable, et beaucoup de choses dépendaient de ma remise au travail. Finalement, j'ai écrit à Bob Heinlein. Je lui ai expliqué mes difficultés ; le fait que je ne pouvais pas écrire – peut-être que je n'avais pas la moindre idée en tête qui puisse donner naissance à une histoire. Par retour du courrier et par avion, je ne sais pas comment il a fait, j'ai reçu vingt-six idées pour des histoires. Quelques-unes d'entre elles étaient développées sur une page et demie ; une ou deux tenaient en une

ligne ou deux. Je veux dire, il y avait là des idées d'histoires pour lesquelles quelques auteurs donneraient leur oreille gauche, Gauguin et Van Gogh (...).

» Ce Heinlein mécanique et chromé a un cœur immense. Je lui avais parlé de mes ennuis d'écrivain, je ne lui avais pas mentionné d'ennuis d'autre sorte, mais il y avait encore, agrafé à la pile d'idées, un chèque de cent dollars, avec un petit mot gribouillé : "J'ai idée que votre crédit est bas"[12]. »

Une remarque de Donald A. Wollheim mérite d'être citée : « Je suggérerais qu'on ne soit pas trop pressé d'accrocher une étiquette à Heinlein. Je crois que ses vues sont toujours les siennes propres ; elles correspondent à divers points de vue, habituellement exprimés par la droite, mais elles ne sont pas de droite. Heinlein est avant tout un esprit libre. C'est comme tel que je le lis. Je n'aime pas nécessairement tout ce que je lis, et je me trouve en désaccord avec certains des points de vue qu'expriment ses personnages[13]. »

*

* *

Après les remous provoqués par *Starship Troopers* et *Stranger in a Strange Land*, et comme pour justifier d'avance l'observation de Donald Wollheim, Heinlein publia trois romans aussi différents entre eux que de ceux qui les avaient précédés, *Glory Road* (Route de la gloire), *Podkayne of Mars* (Podkayne, fille de Mars) et *Farnham's Freehold*. Le premier se rattache au genre de l'*heroic fantasy*, avec des infrastructures empruntées à la science-fiction et des réflexions du narrateur reprenant certaines idées chères à l'auteur. L'action est assurément divertissante, les réflexions le sont moins, et il apparaît un doute pessimiste chez le protagoniste qui se demande, lorsque le roman approche de sa fin, si toutes ses aventures valaient la peine d'être vécues.

Aucune interrogation de ce genre dans *Podkayne of Mars*, un roman pour la jeunesse, où Heinlein, quinquagénaire, a du mal à écrire dans le style approprié à l'âge – quinze ans – et au sexe de la narratrice. Le récit est présenté comme le journal tenu par celle-ci, et annoté par son frère cadet qui est un enfant prodige ingénieux et insupportable. Dans l'ensemble, *Podkayne of Mars* est inférieur à la moyenne des *juvenile novels* de la période précédente, et Heinlein n'a ensuite plus écrit de romans destinés à la jeunesse.

Quant à *Farnham's Freehold*, c'est un roman sombre qui commence en pleine crise politique internationale, et qui a pour protagoniste Hugh Farnham, un chef de famille compétent et autoritaire. L'explosion d'une bombe atomique a pour effet de projeter Farnham et ses proches dans un lointain avenir où la région est dominée par des Noirs. Ceux-ci traitent les Blancs en esclaves, et le

problème pour Farnham est celui d'assurer sa survie, ainsi que celle de la femme qu'il aime. Au terme d'épisodes où les gens venus du passé connaissent diverses humiliations, Farnham et sa compagne sont renvoyés à l'époque d'où ils étaient venus grâce à une machine temporelle expérimentale ; ils ont l'espoir de voir l'avenir prendre une orientation légèrement différente de celle qu'ils ont connue, et l'auteur les quitte en ayant fait comprendre qu'ils ont au moins le mérite d'avoir survécu. Le lecteur se dit que c'est peut-être là une réussite, mais certainement pas un triomphe. Les exigences de Heinlein envers ses personnages passent par un minimum dans ce roman.

*

* *

Avec *The Moon is a Harsh Mistress (Révolte sur la Lune)*, Robert Heinlein paraît de nouveau vouloir défier ceux qui s'empressent de lui attribuer des étiquettes. D'une part, il retrouve une partie substantielle de sa verve narratrice de naguère. D'autre part, il prend nettement parti en faveur de révolutionnaires.

Ceux-ci sont les acteurs d'un épisode qui illustre, ainsi qu'Isaac Asimov eût pu le faire, les répétitions de l'histoire. En racontant la révolte des Terriens habitant la Lune au XXI^e siècle, Heinlein s'inspire du soulèvement par lequel, trois siècles plus tôt, les colonies britanniques du Nouveau Monde sont devenues les États-Unis d'Amérique. Les thèmes qu'il développe dans sa narration sont riches et variés. Ils comportent l'évolution des ordinateurs vers l'équivalent d'une prise de conscience, les conditions sociales dans un milieu lunaire où la plupart des habitants sont des déportés, les problèmes économiques et institutionnels liés à cette situation et enfin la révolution considérée comme une entreprise prévisible et exigeant une préparation appropriée. L'ensemble est présenté avec la précision méticuleuse de Heinlein historien du futur, et ce roman valut à son auteur, en 1967, son quatrième *Hugo* pour le meilleur roman de l'année.

Depuis lors, Heinlein a publié trois romans, *I Will Fear no Evil (le Ravin des ténèbres)*, *Time Enough for Love* et *The Number of the Beast*. Tous trois sont originaux, bien que le deuxième remette en scène Lazarus Long, un personnage presque immortel déjà apparu dans *l'Histoire du futur*.

Si on considère que *Stranger in a Strange Land* représente un tournant dans la carrière de Heinlein – celui où le conteur s'est effacé devant le prêcheur –, force est de constater que ces trois romans s'inscrivent bien dans la direction ainsi indiquée. Ce qu'on peut y distinguer en guise d'action sert surtout de prétexte à la présentation d'idées de l'auteur sur différents sujets.

Dans *I Will Fear no Evil (le Ravin des ténèbres)*, le sujet principal

est la sexualité. Il est introduit par une idée qui ne manque pas d'ingéniosité : le cerveau d'un milliardaire presque centenaire et par conséquent très amoindri sur le plan physique est transplanté dans le corps de sa jeune secrétaire qui vient d'être assassinée. Or, il se trouve que le vieillard, après l'opération de transplantation, n'est pas seul – si on peut dire – dans le corps de la jeune femme : la conscience de celle-ci a mystérieusement survécu, et elle guide son ex-patron dans l'apprentissage d'un nouveau corps et d'un nouveau sexe. Au cours du roman, la conscience d'un troisième personnage se joint aux deux autres, ce qui donne matière à des « conversations » prolongées.

Cependant qu'on le regrette ou non, Heinlein ne saisit pas ce prétexte pour « placer » des scènes érotiques. Comme par le passé, Heinlein n'aborde pas franchement le problème de la sexualité en ce sens qu'il ne montre pas directement comment ses personnages le résolvent (ou échouent à le résoudre). Cela n'est pas surprenant, si l'on considère que le romancier a attendu la soixantaine pour le traiter par écrit : on peut l'imaginer entre la crainte de passer pour un pudibond irrécupérable et celle d'écrire en pornographe inexpérimenté. De cette crainte, sans doute, est venu le rythme de la narration, laborieux et fatigant. En lisant ce roman, on en vient à regretter que la révélation de la sexualité n'ait pas été explicitement accordée au héros de l'un ou l'autre des romans que Heinlein publia avant 1959.

*

* *

En écrivant *Time Enough for Love*, son roman suivant, Heinlein donne l'impression de se confesser partiellement, de montrer quelque chose des problèmes de l'existence tels que les voit un homme arrivé à ce qu'on appelle le troisième âge, et qui s'interroge sur son existence, sur sa santé, sur sa place par rapport à ce qui l'entoure.

Cependant, il ne s'agit aucunement d'une autobiographie. Le personnage central, Lazarus Long, avait déjà joué un rôle dans *l'Histoire du futur*, mais c'est surtout ici que sa très longue existence est évoquée en détail. Il est question d'amour sous des formes nombreuses – maternel, paternel, sensuel, incestueux –, de désir de vivre, de rajeunissement, de responsabilités assumées, d'attitudes envers le monde extérieur. En fait, la plupart des thèmes utilisés ici par Heinlein ont une existence propre en dehors de la science-fiction. Cette dernière est pourtant sollicitée pour permettre la création de divers contrepoints et de variations sur tel ou tel thème, pour reprendre des désignations employées par l'auteur lui-même dans la table des matières.

La structure du récit est très éloignée de la linéarité que Heinlein avait affectionnée jadis, et la complexité du résultat traduit évidemment celle de l'itinéraire que l'auteur assigne au personnage

central dans sa quête des réponses aux questions posées. La raison d'être de la vie se trouve-t-elle dans le simple fait de vivre ? Pour Lazarus Long, c'est une réponse affirmative qui paraît se dégager, dans la mesure où ce simple (?) fait de vivre englobe une réceptivité envers les émotions en même temps qu'une affirmation de l'homme en tant qu'individu capable (au sens que revêtait cette expression pour Heinlein pendant sa première période).

En choisissant dans la multiplicité des situations, des affirmations et des insinuations que l'on trouve dans les pages de *Time Enough for Love*, on pourrait en tirer toute une série de « messages ». À ceux qui seraient tentés de collecter et d'interpréter ceux-ci, Heinlein rappellerait probablement qu'il est téméraire de reconstituer ses points de vue à partir de ceux de ses personnages – même des personnages qui semblent être ses porte-parole. Ou plus probablement ne rappellerait-il rien du tout. Depuis qu'il a ralenti sa production pour se concentrer sur un petit nombre de longs romans, Heinlein semble désireux avant tout de montrer qu'il peut changer de manière, plus ou moins profondément, à chacun d'eux. Par là, il donne aux plus infatigables de ses commentateurs un sujet supplémentaire de méditation : pourquoi chaque orientation nouvelle ?

C'est en tout cas une question qui se pose clairement lorsque le lecteur passe de *Time Enough for Love* à *The Number of the Beast*.

Très probablement, ce roman apportera à chaque lecteur des raisons nouvelles de confirmer son jugement antérieur sur Heinlein. Ses détracteurs y retrouveront la tendance aux conversations entre interlocuteurs interchangeables et les idées de l'auteur qui prennent fréquemment le pas sur la narration. Les admirateurs de Heinlein se laisseront entraîner dans une traversée d'univers parallèles qui fournissent à l'auteur l'occasion de régler de nombreux comptes en y prenant un plaisir parfois étonnamment juvénile. Heinlein place ses personnages dans une succession de cadres empruntés à divers écrivains de science-fiction et de fantastique, dont L. Frank Baum, Edgar Rice Burroughs, E.E. Smith et un certain Robert A. Heinlein. Le lecteur familiarisé avec de tels domaines s'y trouvera naturellement avantagé, alors que le néophyte souhaitera peut-être la préparation d'une édition annotée.

L'idée de base est la fuite de quelques personnages à travers des successions d'univers parallèles, pour échapper à des extraterrestres menaçants, mais l'auteur ne cherche nullement à cacher que ce n'est là qu'un prétexte, pas plus qu'il ne tente de dissimuler sa propre présence. *The Number of the Beast* confirme la curieuse transformation d'un auteur qui a passé d'une écriture extrêmement objective (peu d'écrivains de science-fiction ont su s'effacer plus naturellement devant leurs récits que Heinlein ne le faisait dans sa première période)

à une écriture résolument subjective (actuellement, le credo de Heinlein paraît être « le récit, c'est moi ! »).

Pourtant, il n'a pas profondément modifié la matière première de ses romans. Les nombreux motifs, importants ou mineurs, qui réapparaissent dans sa science-fiction pourraient faire (et dans plus d'un cas ont fait) l'objet d'essais : les idées politiques, les notions de liberté et de devoir, la foi en la libre entreprise, l'avantage que s'assure l'homme compétent, la longévité et l'éternité, la boucle du temps se refermant sur elle-même, le réajustement des structures sociales, et bien d'autres encore. De tels motifs ne masquent pas les trois grands thèmes que Heinlein lui-même avait distingués, mais ils en étoffent les variations. Et ils ont pour base, malgré diverses tergiversations de parcours, une confiance en l'être humain en tant que tel, même si cette confiance n'est pas toujours aussi ouvertement exprimée que jadis.

*

* *

Robert Heinlein a largement contribué à orienter la science-fiction vers une exploitation rationnelle du sujet scientifique, et il a su montrer par l'exemple – dans la première partie de sa carrière principalement – qu'un récit parfaitement intéressant *en tant que récit* pouvait être tiré de cette exploitation. Il a réalisé ce que John W. Campbell jr. souhaitait, et pour cette raison il a pu exercer, surtout à travers ses récits dans *Astounding*, l'influence considérable qui fut la sienne.

On serait peut-être tenté de penser que son succès est dû précisément à cette similitude entre ses capacités et les ambitions de Campbell ; mais on oublierait alors que Heinlein ne bénéficiait d'aucun « monopole » dans les pages d'*Astounding*. Il serait beaucoup plus juste de constater que Heinlein a su apporter à toute une catégorie de lecteurs ce que ceux-ci attendaient confusément à un certain moment (et que Campbell, beaucoup moins confusément, espérait être en mesure de leur procurer). Il y a, dans les meilleurs récits qui ont fait connaître Heinlein, un équilibre, éminemment satisfaisant sur le plan artistique, entre le prétexte scientifique, la substance du récit et le mouvement de la narration et des dialogues. Cet équilibre n'est pas immuable. Il est à chaque fois créé, dans une nouvelle se rapprochant du fantastique aussi bien que dans une extrapolation de caractère technologique ou social, grâce à une prise en compte lucide des composantes en jeu et de leurs possibilités d'interaction. Heinlein a été un des plus remarquables conteurs de toute la science-fiction, en même temps qu'il s'imposait comme un de ceux qui savaient jouer le plus aisément le jeu de la science.

Comment s'étonner, dès lors, si certains de ses confrères saluent

en lui le premier parmi eux, alors que d'autres le considèrent comme cible privilégiée ? Pour les premiers, il est un maître qui a su prêcher l'exemple. Pour les seconds, il représente un obstacle à écarter au nom d'une conviction. Mais son importance historique et son influence réunissent une unanimité suffisante pour lui avoir valu, en 1975, le premier *Grand Master Nebula Award* décerné par les *Science Fiction Writers of America* en reconnaissance de l'ensemble de ce qu'il a écrit en matière de science-fiction.

Pour les historiens du genre, Heinlein représente l'archétype de l'auteur qui ne laisse pas indifférent. Il captive, il enthousiasme, il déroute, il horripile, mais il atteint le lecteur – même s'il lui arrive de l'ennuyer. Celui qui juge un auteur sur ses réussites et non sur ses échecs ne peut que saluer en Heinlein l'écrivain le plus important de la science-fiction moderne.

Imaginons un univers parallèle, semblable au nôtre mais où Heinlein n'aurait pas existé. La science-fiction de cet univers-là eût été privée non seulement des récits signés Robert A. Heinlein (et aussi Anson MacDonald, Lyle Monroe, etc.), mais encore d'une part importante des nouvelles et des romans d'autres auteurs qui ont trouvé en lui une source majeure d'inspiration. C'est une mesure – pour en revenir à notre univers à nous – de l'importance de cet auteur. En plus de ce qu'il a apporté par son œuvre personnelle, il a inspiré la plupart des auteurs de son époque, et bon nombre de ceux qui sont venus par la suite. Une science-fiction sans Robert A. Heinlein ne serait pas exactement ce que nous appelons la science-fiction.

Demètre Ioakimidis.

UN SELF MADE MAN

Heinlein a été fasciné de bonne heure par le thème du voyage temporel ; moins comme prétexte d'aventures picaresques que comme source de paradoxes. Un tel thème n'avait pas de place assignée dans l'Histoire du futur, mais il permettait de découvrir d'intéressantes possibilités d'influence à rebours : du futur vers le passé. Ces possibilités devaient être explorées ultérieurement par de nombreux auteurs, dont Heinlein lui-même. Mais le récit qui suit, et qui fut publié pour la première fois en 1941, atteste la virtuosité que Heinlein déploya d'emblée sur ce thème, en même temps que son sens de l'économie. Il n'est pas excessif d'affirmer que la maîtrise dont il fait preuve ici soutient la comparaison avec celle du meilleur Wells : Heinlein offre en somme au lecteur une Machine à explorer le temps avec paradoxes incorporés.

Bob Wilson ne vit pas apparaître le cercle.

Il ne vit pas non plus l'étranger en sortir puis venir s'immobiliser derrière lui, pour fixer sa nuque... chose qu'il fit en respirant avec difficulté, comme sous l'emprise d'une émotion puissante et peu commune.

Rien ne permettait à Wilson de se douter qu'une autre personne se trouvait dans sa chambre : tout pouvait en effet lui faire croire le contraire. Il s'était enfermé dans cette pièce dans le but de rédiger sa thèse d'une seule traite. Il y était contraint... car si le lendemain était le dernier jour de délai pour la remise des thèses, la veille encore la sienne n'avait été qu'un simple titre : *Étude de certains aspects mathématiques d'une exactitude métaphysique*.

Cinquante-deux cigarettes, le contenu de quatre cafetières et treize heures de labeur ininterrompu lui avaient permis d'ajouter sept mille mots à ce titre. Quant à la validité de sa thèse, il était bien trop abruti pour s'en inquiéter. La terminer, telle était son unique pensée : la terminer, la remettre, boire trois verres d'alcool, puis dormir pendant une semaine d'affilée.

Il releva les yeux et son regard s'attarda sur la porte de la penderie derrière laquelle il avait rangé une bouteille de gin à peine

entamée. Non Bob, se reprocha-t-il, si tu bois encore un verre tu ne pourras jamais terminer à temps.

L'inconnu qui se tenait derrière lui restait silencieux.

Wilson se remit à taper à la machine.

... il serait tout aussi faux de prendre pour postulat que toute proposition concevable est nécessairement fondée, même lorsqu'il est possible de coucher par écrit des équations qui traduisent avec fidélité ladite proposition. Le sujet en question est en l'occurrence le concept du voyage dans le temps. On peut envisager un déplacement temporel et ses nécessités peuvent être formulées dans le cadre de toutes les théories émises sur le temps. Cependant, nous savons certaines choses sur la nature empirique de ce dernier qui écartent d'emblée toute proposition acceptable. La durée est uniquement un attribut de la conscience. Elle ne possède pas de réalité intrinsèque. En conséquence...

Deux caractères de la machine à écrire se chevauchèrent, aussitôt imités par trois autres. Wilson jura apathiquement et tendit la main afin de remettre la machine récalcitrante en état de marche.

— Ne prends pas cette peine, dit une voix. Quoi qu'il en soit, c'est un ramassis de bêtises.

Wilson sursauta et se redressa brusquement sur son siège, avant de tourner lentement la tête. Il espérait avec ferveur que quelqu'un se trouvait derrière lui, car dans le cas contraire...

Il aperçut l'étranger avec soulagement.

Dieu soit loué, se dit-il. Pendant un instant j'ai bien cru que j'avais perdu les pédales.

Mais sa joie fut de courte durée et se métamorphosa bientôt en profonde irritation.

— Que diable faites-vous dans ma chambre ? demanda-t-il.

Il repoussa brusquement sa chaise et se leva. Il se rendit à l'unique porte. Elle était toujours fermée à double tour et le loquet était poussé à l'intérieur.

Cet homme n'avait pu pénétrer dans la pièce par les fenêtres. Ces dernières encadraient le bureau et surplombaient de trois étages une artère animée.

— Comment êtes-vous entré ? ajouta-t-il.

— Par là, répondit l'étranger en désignant le cercle de son pouce.

Wilson le vit pour la première fois. Il cilla et le fixa à nouveau. La chose était suspendue dans les airs, entre eux et le mur : un grand disque de néant de la couleur que l'on peut voir lorsqu'on ferme étroitement les paupières.

Wilson secoua énergiquement la tête mais le cercle demeura à sa place. Bon Dieu, pensa-t-il, je ne me suis pas trompé. Je me demande à quel moment j'ai commencé à battre la campagne.

Il s'avança vers le disque et tendit la main pour le toucher.

— Non ! ordonna l'inconnu.

— Et pourquoi ? rétorqua Wilson avec agacement.

Cependant, il interrompit son mouvement.

— Je vais t'expliquer, mais prenons d'abord un verre.

L'homme se dirigea droit vers la penderie et l'ouvrit. Sans même regarder, il tendit la main et sortit la bouteille de gin.

*

* *

— Hé ! hurla Wilson. Qu'est-ce que vous faites ? C'est mon gin !

— Ton gin ? dit l'étranger qui fit une brève pause avant d'ajouter : Désolé. Ça ne te fait rien que je boive un verre, pas vrai ?

— Non, sans doute, admit hargneusement Wilson. Versez-moi également un verre, pendant que vous y êtes.

— D'accord. Ensuite je t'expliquerai tout ça.

— Il vaudrait mieux que cette explication soit valable, l'avertit Wilson sur un ton menaçant.

Il but l'alcool tout en examinant l'étranger.

Il voyait un homme qui avait à peu près la même taille et la même corpulence que lui. Il devait également avoir approximativement le même âge... Peut-être était-il un peu plus vieux, mais une barbe de trois jours pouvait, à elle seule, être responsable de cette impression. L'étranger arborait un œil au beurre noir et une lèvre supérieure très enflée et récemment entaillée. Wilson estima qu'il n'aimait pas ce visage. Cependant, ces traits avaient quelque chose de familier. Il avait l'impression qu'il aurait dû reconnaître cet homme, qu'il l'avait souvent vu dans des circonstances différentes.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il brusquement.

— Moi ? répondit l'intrus. Tu ne me reconnais pas ?

— Je ne sais pas, admit Wilson. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Eh bien... non, ce n'est pas tout à fait le terme exact, rétorqua l'autre qui voulait visiblement gagner du temps. Laisse tomber, tu ne pourrais pas comprendre.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mon nom ? Heu... appelle-moi Joe.

Wilson posa son verre.

— D'accord, Joe-je-ne-sais-quoi, accouche de ton explication et grouille-toi.

— Je vais le faire. Le machin à travers lequel je suis venu... (Il désigna le cercle du doigt.) C'est une Porte du Temps.

— Quoi ?

— Une Porte du Temps. Le temps s'écoule de chaque côté, mais il est séparé par quelques milliers d'années... j'en ignore le nombre exact. Cette Porte restera ouverte pendant les deux prochaines heures.

Tu pourras pénétrer dans le futur en traversant simplement ce cercle.

L'étranger fit une pause et Bob se mit à pianoter sur le plateau de son bureau.

— Continue, je t'écoute. C'est une belle histoire.

— Tu ne me crois pas, hein ? Je vais te montrer.

Joe se leva, se rendit de nouveau à la penderie et prit le chapeau de Bob, son unique couvre-chef auquel il tenait beaucoup. Six années de vie estudiantine lui avaient donné une grandeur élimée. Joe le lança en direction du disque immatériel.

Le chapeau en atteignit la surface, y pénétra sans rencontrer de résistance apparente, et se volatilisa.

Wilson se leva et alla effectuer avec prudence le tour du cercle, tout en examinant le sol.

— Un tour adroit, admit-il. Maintenant, je te serais reconnaissant de bien vouloir le faire réapparaître.

L'étranger secoua négativement la tête.

— Tu pourras le récupérer lorsque tu seras de l'autre côté.

— Hein ?

— C'est exact. Écoute...

Avec concision, Joe reprit son explication au sujet de la Porte du Temps. Wilson, insista-t-il, avait une chance inouïe qui ne se présentait qu'une fois par millénaire. Il pourrait connaître l'avenir... s'il voulait bien traverser ce cercle. De plus, bien que Joe ne pût donner de détails pour l'instant, il était extrêmement important que Wilson se rendît dans le futur.

*

* *

Bob Wilson se servit un second verre, puis un troisième. Il commençait à se sentir à la fois en forme et d'humeur à discuter.

— Pourquoi ? demanda-t-il simplement.

Joe paraissait exaspéré.

— Bordel, si tu acceptais seulement de franchir cette Porte, toute explication deviendrait inutile. Cependant...

Joe expliqua que de l'autre côté se trouvait un vieux type qui avait besoin de l'aide de Wilson. Grâce à celle-ci, tous trois seraient les maîtres de ce pays. Mais Joe ne pouvait pas, ou ne voulait pas, préciser la nature exacte de l'aide en question. Au lieu de cela, il évoquait uniquement la possibilité de vivre une aventure magnifique.

— Tu ne veux tout de même pas passer ton existence à donner des cours à une bande de jeunes tarés dans un collège de province ? insista-t-il. C'est la chance de ta vie. Tu dois la saisir !

Bob Wilson devait admettre qu'un doctorat et une carrière dans l'enseignement ne correspondaient guère à l'idée qu'il se faisait de l'existence. Cependant, cela lui permettrait de vivre décemment. Ses

yeux tombèrent sur la bouteille de gin dont le niveau avait lamentablement baissé. Ceci expliquait cela. Il se leva en titubant.

— Non, mon vieux, déclara-t-il. Je n'ai pas la moindre intention de grimper dans ton manège. Et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Parce que je suis complètement rond, voilà pourquoi. Tu n'es pas dans ma chambre. Et ce machin (il fit un grand geste du bras pour désigner le cercle) ne s'y trouve pas non plus. Il n'y a personne ici, moi excepté, et je suis soûl. J'ai dû trop travailler, ajouta-t-il sur un ton d'excuse. Je ferais mieux d'aller me coucher.

— Tu n'es pas ivre.

— Si, je le suis. Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches, ou archisèches ?

Il se dirigea vers son lit.

Joe lui saisit le bras.

— Tu ne vas pas faire ça, dit-il.

— Laisse-le !

Tous deux pivotèrent sur eux-mêmes. Leur faisant face, juste devant le cercle, se trouvait un troisième personnage. Bob regarda le nouveau venu puis reporta son regard sur Joe, cilla, et dut faire des efforts pour les voir avec netteté. Ils se ressemblaient énormément, pensa-t-il, suffisamment pour être des frères. À moins qu'il ne vît double ? Un sale truc, le gin. Il aurait dû se mettre au rhum depuis longtemps. Un alcool valable, le rhum. On pouvait le boire, ou encore s'en servir pour prendre un bain. Non, celui-là était gin... il voulait dire Joe.

C'était stupide ! Joe était celui qui avait un œil au beurre noir. Il se demanda comment il avait pu les confondre.

Alors, qui était l'autre type ? Deux amis ne pouvaient donc pas boire un verre bien tranquillement sans qu'on vienne leur casser les pieds ?

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-il avec calme et dignité.

Le nouveau venu tourna la tête, puis regarda Joe.

— Il me connaît, dit-il sur un ton entendu.

Joe examina lentement l'intrus.

— Oui, dit-il, oui. Je suppose que c'est effectivement le cas. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu viens faire ici, et pourquoi essaies-tu de tout ficher par...

— Je n'ai pas le temps de me lancer dans de longues explications. Je connais mieux que toi la situation... tu es contraint de l'admettre... et mes décisions sont forcément meilleures que les tiennes. Il ne doit pas franchir la Porte.

— Je n'admets rien du tout...

La sonnerie du téléphone résonna.

— Réponds ! ordonna sèchement le nouveau venu.

*

* *

Bob allait protester devant le ton autoritaire employé par l'inconnu, puis décida de s'en abstenir. Il n'avait pas le tempérament flegmatique requis pour pouvoir ignorer un appel téléphonique.

— Allô ?

— Allô ? lui répondit-on. Je voudrais parler à Bob Wilson.

— Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?

— C'est sans importance. Je désirais seulement m'assurer que tu te trouvais chez toi. Je savais que tu y serais. Tu es en plein dedans, mon gars, en plein dedans.

Wilson entendit un petit rire, puis le déclic qui accompagne la fin d'une communication.

— Allô ? répéta-t-il. Allô !

Il pressa à plusieurs reprises le commutateur, puis raccrocha.

— Qui était-ce ? demanda Joe.

— Rien. Un cinglé dont le sens de l'humour est discutable.

La sonnerie se fit encore entendre.

— Il remet ça ! ajouta Wilson avant de décrocher de nouveau. Ecoute, espèce de pauvre débile au cerveau fêlé, je n'ai pas de temps à perdre et ce n'est pas une cabine publique !

— Mais qu'est-ce qui te prend, Bob ? demanda une voix féminine sur un ton outré.

— Hein ? Oh, c'est toi, Geneviève ? Écoute... je suis désolé. Je te présente mes excuses...

— Eh bien, c'est la moindre des choses !

— Tu ne comprends pas, chérie. Un type vient de m'appeler pour me débiter des absurdités et je pensais que c'était lui qui remettait ça. Tu sais très bien que je ne te dirais jamais des choses pareilles, mon amour.

— Ouais, je ne l'aurais jamais cru, en tout cas... surtout après ce que tu m'as dit cet après-midi, et en raison de ce que nous représentons l'un pour l'autre.

— Quoi ? Cet après-midi ? Tu as bien dit : « cet après-midi » ?

— Évidemment. Mais je t'ai appelé pour te dire que tu as oublié ton chapeau chez moi. Je m'en suis rendue compte quelques minutes après ton départ et j'ai pensé que je devais te rassurer. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle timidement, ça me donnait une excuse pour entendre de nouveau ta voix.

— Naturellement. C'est très bien, dit-il machinalement. Bon, écoute, mon amour, je ne comprends pas très bien. J'ai eu pas mal de problèmes, aujourd'hui, et ils ne sont pas encore réglés. Je passerai te voir ce soir et nous tirerons tout ça au clair. Mais je sais parfaitement

que je n'ai pas pu laisser ton chapeau chez moi...

— « Ton » chapeau !

— Hein ? Oh, bien sûr ! Bon, on se revoit ce soir. À tout à l'heure.

Il raccrocha rapidement. Bon Dieu, pensa-t-il, cette femme allait lui poser des problèmes. Des hallucinations ! Il se tourna vers ses compagnons.

— Très bien, Joe. Je suis prêt.

Il n'était pas certain de savoir quand, ou pourquoi, il avait décidé d'utiliser la machine à voyager dans le temps, mais il avait pris cette décision. Quoi qu'il en soit, pour qui se prenait cet autre type, pour oser vouloir influencer son libre arbitre ?

— Magnifique ! s'exclama Joe avec du soulagement dans la voix. Tu n'as qu'à traverser. C'est tout.

— Non, ne fais pas ça !

C'était l'étranger omniprésent qui était venu s'interposer entre Wilson et la Porte.

Bob Wilson lui fit face.

— Écoute, mon vieux ! Tu t'es pointé ici comme si tu me prenais pour un débile. Si ça ne te plaît pas, c'est la même chose... et je suis exactement le genre de type capable de le faire.

L'étranger s'avança et tenta de le retenir. Wilson lui décocha un swing, mais en raison de son ivresse sa main partit vers sa destination avec la lenteur d'un colis postal. L'étranger se baissa et Bob reçut en pleine mâchoire un poing aux jointures larges et dures. Joe vint rapidement à sa rescousse. Ils échangèrent des coups au sein d'une mêlée confuse, à laquelle Bob se joignit avec de l'enthousiasme mais un manque d'efficacité évident. Le seul de ses coups qui atteignit une cible eut Joe pour victime : son allié théorique, alors qu'il avait eu l'intention de mettre hors de combat le troisième homme.

Ce fut ce « faux pas^[14] » qui permit à l'inconnu d'envoyer un direct du gauche au visage de Bob Wilson. Le coup l'atteignit quelques centimètres au-dessus du menton mais, en raison de son ébriété, il fut suffisant pour l'éliminer du combat.

*

* *

Bob Wilson prit lentement conscience de son nouvel environnement. Il était assis sur un sol qui lui paraissait légèrement instable et quelqu'un se penchait vers lui.

— Est-ce que ça va ? demanda le nouveau personnage.

— Je le suppose, répondit Wilson d'une voix pâteuse.

Sa bouche le faisait souffrir et il y porta sa main pour découvrir que ses lèvres étaient poisseuses de sang.

— J'ai mal au crâne.

— Ce n'est guère étonnant. Vous avez traversé la Porte en vol

plané et je crois que votre crâne a heurté le sol, à l'arrivée.

Les pensées de Wilson commençaient à se réordonner. Traversé ? Il regarda de plus près l'homme qui s'était porté à son secours. Il était entre deux âges et avait des cheveux broussailleux et grisonnants, ainsi qu'une barbe courte méticuleusement taillée. Il portait ce que Wilson prit pour un pyjama pourpre.

Mais la pièce dans laquelle ils se trouvaient le décontenançait bien plus. Elle était circulaire et son plafond était voûté selon des courbes si délicates qu'il était impossible d'en évaluer la hauteur. La lumière diffuse qui baignait la pièce n'avait aucune source apparente. Il ne voyait aucun meuble à l'exception d'un objet en forme d'estrade, ou de chaire, installé en face de lui, près du mur.

— Traversé ? Traversé quoi ?

— La Porte, naturellement.

L'accent de cet homme avait quelque chose d'étrange. Wilson ne pouvait décider quoi, hormis que l'anglais n'était pas une langue qu'il avait l'habitude d'employer.

Wilson regarda par-dessus son épaule pour suivre le regard de l'inconnu, et il vit le cercle.

Sa migraine en fut encore accentuée. Bon Dieu ! pensa-t-il, maintenant je suis devenu complètement cinglé. Pourquoi est-ce que je ne me réveille pas ?

Il secoua la tête, dans l'espoir de s'éclaircir les idées.

Ce fut une erreur. Le sommet de son crâne ne se détacha pas, mais il s'en fallut de peu. Et le cercle demeura là où il se trouvait : une simple image en suspension dans les airs, une ouverture sans profondeur qui était emplie des couleurs et des taches informes de la non-vision.

— Est-ce que je suis arrivé à travers ce machin ?

— Oui.

— Où suis-je ?

— Dans la Salle de la Porte du Haut Palais de Norkaal. Cependant, ce qui est important ce n'est pas le lieu, mais l'instant. Vous avez avancé dans le temps d'un peu plus de trente millénaires.

Maintenant, je sais avec certitude que je suis devenu fou, pensa Wilson. Il se leva avec maladresse et s'avança vers la Porte.

Son aîné posa une main sur son épaule.

— Où allez-vous ?

— Je rentre !

— Pas si vite. Vous rentrerez, c'est entendu... je vous en donne ma parole. Mais laissez-moi tout d'abord m'occuper de vos blessures. De plus, vous avez grand besoin de repos. J'ai également quelques explications à vous donner et il y a une chose que vous pourrez faire pour moi, lorsque vous serez revenu à votre époque... une chose dont

nous pourrons tous deux tirer profit. Un bel avenir vous attend, mon garçon... un bel avenir !

Wilson s'arrêta, avec hésitation. L'insistance de l'inconnu était un peu inquiétante.

— Ça ne me plaît guère.

L'autre le scruta attentivement.

— N'aimeriez-vous pas prendre un verre, avant de partir ?

C'était indubitablement le cas. Pour l'instant, un verre d'alcool lui paraissait être la chose la plus désirable du monde... ou du temps.

— D'accord.

— Suivez-moi.

L'homme plus âgé se dirigea vers la structure qui se dressait près du mur et franchit une porte qui donnait dans un couloir. Il marchait rapidement et Wilson dut presser le pas pour le suivre.

— Au fait, demanda-t-il comme ils suivaient le couloir, quel est votre nom ?

— Mon nom ? Vous pouvez m'appeler Diktor... c'est ce que font les autres.

— Entendu, Diktor. Désirez-vous connaître mon nom ?

— Votre nom ?

Diktor rit doucement.

— Je le connais déjà. Vous êtes Bob Wilson.

— Hein ? Oh... je suppose que Joe a dû vous le dire.

— Joe ? Je ne connais personne répondant à ce nom.

— Vraiment ? Il semblait pourtant bien vous connaître. Dites... Vous n'êtes peut-être pas le type que j'étais censé retrouver ?

— Si. Je vous attendais... dans un certain sens. Joe... Joe... Oh ! (Diktor rit à nouveau). Je n'avais pas fait le rapprochement. Il vous a dit de l'appeler Joe, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ainsi qu'il se nomme ?

— Ce nom en vaut un autre. Nous sommes arrivés.

Il guida Wilson dans une pièce exiguë mais accueillante. Elle ne contenait pas le moindre meuble, mais le sol en était aussi doux et chaud que la chair humaine.

— Asseyez-vous, je reviens de suite.

Bob chercha autour de lui quelque chose sur quoi s'asseoir, puis il se tourna pour demander un siège à Diktor. Mais ce dernier avait déjà disparu. Bob s'installa sur le sol confortable et s'efforça de ne pas se laisser gagner par l'inquiétude.

Diktor revint peu après. Wilson vit la porte se dilater pour lui permettre le passage, mais il ne comprit pas par quel processus. Diktor tenait une carafe qui gargouillait agréablement, ainsi qu'une tasse.

— À votre santé, dit-il chaleureusement tout en versant avec générosité quatre doigts de liquide. Buvez.

Bob accepta la tasse.

— Vous ne buvez pas ?

— Tout à l'heure. Je dois en premier lieu m'occuper de vos blessures.

— Entendu.

Wilson avala la boisson avec une précipitation presque inconvenante... (elle était agréable et rappelait un peu le scotch, estima-t-il, mais plus légère et plus douce) pendant que Diktor appliquait des baumes qui brûlaient tout d'abord, puis apportaient un soulagement bienfaisant.

— Est-ce que je pourrais en avoir une autre tasse ?

— Servez-vous.

Cette fois, Wilson but plus lentement. Il ne termina pas la tasse qui glissa entre ses doigts flasques et tomba sur le sol, le maculant d'une tache brun-roux. Wilson se mit à ronfler.

*

* *

Lorsqu'il s'éveilla, il se sentait entièrement remis et bien reposé. Il était joyeux, sans savoir pourquoi. Il demeura allongé, détendu, et garda les yeux clos durant quelques instants, alors qu'il laissait son âme revenir se pelotonner douillettement dans son corps. Cette journée s'annonçait agréable. Oh, oui... il avait terminé cette maudite thèse. Mais non, il ne l'avait pas terminée ! Il se redressa d'un bond.

La vue des étranges murs qui l'entouraient le ramenèrent dans la réalité. Mais avant qu'il eût le temps de s'inquiéter... immédiatement, en fait... la porte se dilata et Diktor pénétra dans la pièce.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Bien mieux. Dites, à quoi rime tout cela ?

— Nous en discuterons plus tard. Que diriez-vous d'un petit repas ?

Selon l'échelle des valeurs de Wilson, la nourriture venait juste après la vie elle-même et se plaçait bien avant la possibilité de devenir immortel. Diktor le conduisit dans une autre pièce... la première qu'il voyait avec des fenêtres. En fait, la moitié de la salle s'ouvrait sur un balcon qui surplombait une campagne verdoyante. Les lieux étaient traversés par une brise estivale légère et tiède. Ils firent un festin dans un style romain et luxueux, pendant que Diktor s'expliquait.

Bob Wilson ne suivit pas ces explications aussi attentivement qu'il aurait dû le faire, car son attention fut distraite par les servantes qui leur apportaient les plats. La première qui entra portait un grand plateau de fruits sur la tête. Les fruits étaient magnifiques, et la fille également. Il eut beau chercher, il ne put lui trouver la moindre imperfection.

D'ailleurs, le costume de la servante facilitait grandement cet

examen.

Elle vint en premier lieu vers Diktor et se baissa d'un mouvement gracieux. Avec un genou à terre, elle prit le plateau posé sur sa tête et le lui tendit. Diktor se servit un petit fruit rouge et lui fit signe de s'écarter. Elle alla alors présenter le plat à Bob avec les mêmes manières cérémonieuses et charmantes.

— Comme je vous le disais, poursuivit Diktor, nous ne savons pas avec certitude d'où sont venus les « Supérieurs » et où ils se sont rendus lorsqu'ils ont quitté la Terre. J'ai tendance à croire qu'ils sont partis dans le temps. Quoi qu'il en soit, ils ont gouverné ce monde pendant plus de vingt millénaires et ils ont totalement métamorphosé la culture humaine telle que vous la connaissez. Ce qui est plus important, tant pour vous que pour moi, ce sont les effets que cela a eu sur le psychisme humain. Une personne ayant le sens des affaires, telle qu'on en trouvait au XX^e siècle, pourrait faire pratiquement tout ce qu'elle désire, à cette époque... m'écoutez-vous ?

— Hein ? Oh, oui, bien sûr. Dites, cette fille est drôlement chouette.

Ses yeux restaient rivés sur la porte par laquelle elle avait disparu.

— Qui ? Oh, oui, sans doute. Mais elle n'a rien d'exceptionnel, si on la compare aux autres femmes qui nous entourent.

— C'est difficile à croire. Je pense que je pourrais faire bon ménage, avec une fille comme ça.

— Elle vous plaît ? Très bien, elle est à vous.

— Quoi ?

— C'est une esclave. Ne soyez pas indigné. Elles sont esclaves par nature. Si elle vous plaît, je vous l'offre. Elle en sera flattée.

La fille venait de revenir dans la pièce. Diktor s'adressa à elle dans un langage que Bob ne pouvait comprendre.

— Elle s'appelle Arma, dit-il en aparté.

Puis il s'adressa à nouveau à elle durant un bref instant. Arma rit doucement puis se reprint et s'avança vers Wilson. Elle s'agenouilla et baissa la tête, les deux mains réunies en coupe devant elle.

— Caressez-lui le front, l'informa Diktor.

Bob obéit. La fille se releva et attendit patiemment à son côté. Diktor s'adressa à nouveau à elle. Elle parut déconcertée, mais quitta la pièce.

— Je lui ai dit que vous désiriez qu'elle termine de servir notre repas, en dépit de son nouveau statut.

*

* *

Diktor reprit ses explications alors que la suite du festin leur était servie. Le plat suivant leur fut apporté par Arma et une autre fille.

Lorsque Bob vit cette dernière, il laissa échapper un long sifflement admiratif. Il prit alors conscience qu'il avait agi avec trop de hâte, lorsqu'il avait accepté le présent de Diktor. Il estimait que les canons de la beauté féminine avaient dû être incroyablement relevés, ou que Diktor avait pris énormément de peine pour effectuer le choix de ses servantes.

— ... pour cette raison, disait Diktor, il est nécessaire que vous retraversiez immédiatement la Porte du Temps. Votre première mission consiste à convaincre cette personne de venir nous rejoindre. Puis je vous confierai une autre tâche à effectuer et ensuite nous serons tranquilles. Nous ferons parts égales et il y a maintes choses à partager. Je... vous ne m'écoutez pas !

— Bien sûr que si, chef. J'ai pas raté une seule de vos paroles.

Il se tâta le menton.

— Dites, vous n'auriez pas un rasoir à me prêter ? Je voudrais me raser.

Diktor jura à voix basse, dans deux langues différentes.

— Détournez votre regard de ces servantes et écoutez-moi ! Il est indispensable d'effectuer un certain travail.

— Bien sûr, bien sûr. Je l'ai parfaitement compris... et je suis votre homme. On commence quand ?

Wilson avait pris sa décision quelques instants auparavant... juste après l'entrée d'Arma dans la pièce, en fait. Il avait l'impression d'avoir pénétré dans un songe extrêmement agréable et si le fait de coopérer avec Diktor lui permettait de ne jamais s'éveiller de ce rêve, alors il accepterait toutes ses conditions. Sa carrière académique pouvait aller au diable !

De plus, Diktor lui demandait simplement de retourner à son point de départ et de persuader un autre type de franchir la Porte. Ce qui pourrait lui arriver de pire, c'était de se retrouver coincé au XX^e siècle. Qu'avait-il à perdre ?

Diktor se leva.

— En ce cas, allons-y avant que votre attention ne soit de nouveau distraite, dit-il avec concision. Suivez-moi.

Il s'éloigna d'un pas rapide, suivi par Wilson.

Diktor le guida jusqu'à la Salle de la Porte et s'arrêta.

— Tout ce que vous avez à faire, dit-il, c'est de franchir la Porte. Vous vous retrouverez dans votre propre chambre, à votre époque d'origine. Vous devrez convaincre l'homme qui s'y trouve de traverser la Porte, car nous avons besoin de lui. Ensuite, vous n'aurez qu'à revenir ici.

Bob leva la main et colla son pouce à son index.

— L'affaire est dans le sac, patron. C'est comme si c'était fait.

Il alla pour pénétrer sous la Porte.

— Attendez ! ordonna Diktor. Vous n'avez pas l'habitude du voyage temporel. Je dois vous avertir que vous allez avoir un choc, de l'autre côté. Cet homme... vous le reconnaîtrez...

— Qui est-ce ?

— Je préfère ne pas vous le dire. Vous ne pourriez pas comprendre. Mais vous le ferez dès que vous le verrez. Souvenez-vous d'une seule chose... quelques paradoxes extrêmement troublants sont liés au voyage temporel. Ne vous laissez pas dérouter par ce que vous verrez. Suivez à la lettre mes instructions et tout se passera bien.

— Ce ne sont pas de simples paradoxes qui risquent de m'inquiéter, répondit Wilson avec assurance. Est-ce tout ? Je suis prêt.

— Une minute.

Diktor passa derrière l'estrade. Sa tête émergea bientôt au-dessus de la cloison.

— J'ai terminé les réglages. Vous pouvez y aller !

Bob Wilson posa le pied dans le point géométrique connu sous le nom de Porte du Temps.

La transition ne fut accompagnée d'aucune sensation particulière. Ce fut comme de franchir une porte munie d'un rideau et de pénétrer dans une pièce obscure. Une fois de l'autre côté, il fit une brève pause pour laisser à ses yeux le temps de s'accoutumer à la faible lumière. Il pouvait constater qu'il était à l'intérieur de sa propre chambre.

Un homme s'y trouvait, assis à son bureau. Diktor avait eu raison sur ce point. Il s'agissait donc du type qu'il devait convaincre de traverser la Porte. Diktor avait dit qu'il le reconnaîtrait. Eh bien, voyons voir de qui il s'agit, décida-t-il.

Il avait éprouvé une certaine irritation en trouvant quelqu'un assis à son bureau, dans sa chambre, avant d'estimer que c'était stupide. Après tout, il n'était que locataire. Après sa disparition, cette pièce avait dû être louée à un nouvel occupant. Il ne disposait d'aucun moyen pour savoir durant combien de temps il était resté absent. Il était peut-être au milieu de la semaine prochaine !

Le type lui paraissait vaguement familier, bien qu'il ne pût le voir que de dos. Qui était-ce ? Devait-il lui adresser la parole pour l'obliger à se tourner ? Il hésitait à le faire, tant qu'il ne savait pas de qui il s'agissait, et il se trouva une excuse pour attendre. Il estimait préférable de savoir à qui il avait affaire, avant de tenter une chose aussi extravagante que d'essayer de convaincre quelqu'un de se rendre dans l'avenir.

L'inconnu continuait de taper à la machine. Il s'interrompit pour éteindre sa cigarette. Il la posa dans un cendrier, puis l'écrasa à l'aide d'un presse-papier.

Bob Wilson connaissait bien ce geste.

Des frissons coururent le long de sa nuque. S'il allume la

prochaine comme je le pense... murmura-t-il intérieurement.

L'homme en prit une autre. Il en tassa une extrémité avant de la retourner et de répéter l'opération de l'autre côté. Puis il redressa la cigarette et en frotta consciencieusement un bout contre l'ongle de son pouce, avant de la mettre à la bouche.

Wilson pouvait sentir le sang battre dans son cou. *L'homme assis devant lui, lui tournant le dos, n'était autre que lui-même. Bob Wilson !*

Il eut l'impression qu'il allait s'évanouir. Il ferma les yeux et se retint au dossier d'une chaise. Je le savais, pensa-t-il. Toute cette histoire est complètement absurde. Je suis cinglé. Je sais que je suis devenu fou. Une sorte de dédoublement de la personnalité. Je n'aurais jamais dû tant travailler.

Le crépitement de la machine à écrire se poursuivait.

Il se ressaisit et réfléchit à la situation. Diktor l'avait averti qu'il aurait un choc et qu'il ne pouvait lui expliquer à l'avance ce qui l'attendait pour la simple raison qu'il ne le croirait pas. Entendu... supposons que je ne sois pas cinglé. Dès l'instant où il est possible d'effectuer un voyage temporel, rien ne m'empêche de revenir en arrière et de me voir alors que je fais une chose que j'ai déjà accomplie par le passé. Si je suis toujours sain d'esprit, c'est exactement ce qui doit se passer actuellement.

D'un autre côté, si je suis fou, ça ne fait pas la moindre différence !

De plus, si je suis cinglé, je pourrai peut-être le rester et traverser de nouveau la Porte ! Non, ça n'a pas de sens. Pas plus que tout le reste... Oh, merde !

Il s'avança silencieusement et regarda par-dessus l'épaule de son double. *La durée est uniquement un attribut de la conscience*, lut-il.

Ça colle, pensa-t-il. Je suis de retour à mon point de départ et je m'observe alors que j'écris ma thèse.

Il continuait de taper à la machine. *Elle ne possède pas de réalité intrinsèque. En conséquence...* Deux barres se chevauchèrent et d'autres vinrent s'empiler sur elles. Son double lâcha un juron et tendit la main pour ramener les caractères.

— Ne prends pas cette peine, ne put s'empêcher de dire Wilson. Quoi qu'il en soit, c'est un ramassis de bêtises.

L'autre Bob Wilson sursauta puis se redressa pour regarder lentement autour de lui. Son expression de surprise laissa la place à de l'irritation.

— Que diable faites-vous dans ma chambre ? demanda-t-il.

Sans attendre de réponse, il se leva, et se rendit jusqu'à la porte dont il examina le verrou.

— Comment êtes-vous entré ?

Voilà qui va être difficile à expliquer, pensa Wilson.

— Par là, répondit-il en désignant du doigt la Porte du Temps.

Son double regarda en direction du point qu'il désignait, regarda de nouveau, puis s'avança avec précaution et alla pour toucher la chose.

— Non ! hurla Wilson.

L'autre s'immobilisa.

— Et pourquoi ? demanda-t-il.

Il ne savait pas vraiment pourquoi il ne pouvait permettre à son autre lui-même de toucher la Porte, mais il avait éprouvé une impression de désastre imminent lorsqu'il avait vu ce qui était sur le point de se produire. Il décida de gagner du temps.

— Je vais t'expliquer, mais prenons d'abord un verre.

C'était une excellente idée, de toute façon. Il n'en avait jamais eu autant besoin qu'en cet instant précis. Machinalement, il se rendit jusqu'à la penderie, là où il dissimulait son alcool, et il prit la bouteille qu'il s'était attendu à y trouver.

— Hé ! protesta l'autre. Qu'est-ce que vous faites ? C'est mon gin !

— Ton gin ?...

Bon Dieu, c'était le sien ! Non, c'était faux... il s'agissait de... de « leur » gin. Oh, merde ! C'était bien trop compliqué pour qu'il tentât de l'expliquer.

— Désolé. Ça ne te fait rien que je boive un verre, pas vrai ?

— Non, sans doute, déclara son double, de fort mauvaise grâce. Versez-moi également un verre, pendant que vous y êtes.

— D'accord, ensuite je t'expliquerai tout ça.

Ce qui serait indubitablement extrêmement difficile à faire. En fait, Wilson lui-même ne parvenait pas à comprendre.

— Il vaudrait mieux que cette explication soit valable, l'avertit l'autre qui scrutait Wilson du regard tout en vidant son verre.

*

* *

Wilson observait son « lui antérieur » alors que ce dernier l'examinait et il éprouvait des émotions confuses et presque insupportables. Cet imbécile était-il donc incapable de se reconnaître lorsqu'il se rencontrait ? S'il ne parvenait pas à « voir » qui il était, comment diable pourrait-il le lui faire comprendre ?

Il avait oublié que son visage était pratiquement méconnaissable, qu'il était abîmé et hirsute. Chose encore plus importante, il ne tenait pas compte du fait que nul ne se voit jamais, même dans un miroir, avec le même état d'esprit que lorsqu'on regarde des tiers. Aucune personne saine d'esprit ne pourrait s'attendre à voir son propre visage sur les épaules d'un autre individu.

Wilson pouvait se rendre compte que son compagnon était

intrigué par son aspect, mais il était tout aussi évident qu'il ne le reconnaissait pas.

— Qui êtes-vous ? demanda brusquement l'autre homme.

— Moi ? répondit Wilson. Tu ne me reconnais pas ?

— Je ne sais pas. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Eh bien... non, ce n'est pas tout à fait le terme exact.

Wilson s'interrompt. Comment s'y prendre pour dire à un type qu'on forme avec lui une entité d'êtres un peu plus proches que des jumeaux ?

— Laisse tomber, tu ne pourrais pas comprendre.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mon nom ? Heu...

Oh, oh, voilà qui s'annonçait délicat ! La situation était en elle-même complètement ridicule. Il ouvrit la bouche, tenta d'articuler les mots : Bob Wilson, puis renonça avec un sentiment de profonde inutilité. Comme bien d'autres hommes avant lui il se trouva dans l'obligation de mentir, tout simplement parce que la vérité ne pourrait être crue.

— Appelle-moi Joe, dit-il piteusement.

Il eut un choc en entendant ses propres paroles. Ce fut alors qu'il prit conscience qu'il était « vraiment » Joe, le Joe qu'il avait rencontré autrefois. Il avait déjà compris qu'il était arrivé dans sa propre chambre au moment même où il avait cessé de travailler sur sa thèse, mais il n'avait pas eu le temps d'analyser tout ce que cela impliquait. De s'entendre, se faire appeler Joe lui révéla brusquement qu'il ne vivait pas simplement une scène similaire, mais que c'était exactement la scène qu'il avait déjà vécue autrefois... hormis qu'il se trouvait à présent dans la peau d'un personnage différent.

Il pensait en tout cas que c'était la même scène. Différait-elle sous certains aspects ? Il ne pouvait en être certain, étant donné qu'il ne parvenait pas à se souvenir quelle avait été, mot pour mot, leur conversation.

En échange du dialogue complet de la scène qui était entreposé quelque part au fond de son cerveau, il aurait volontiers payé vingt-cinq dollars en espèces, plus les taxes.

Attends une minute... il n'était soumis à aucune contrainte. De cela il en était certain. Tous ses actes et toutes ses paroles n'étaient engendrés que par sa volonté. Même s'il ne parvenait pas à se rappeler le scénario, il savait cependant certaines choses. Joe n'avait par exemple dit à aucun moment : « Il était une bergère qui gardait ses moutons. » Il n'avait qu'à réciter les paroles d'une chanson enfantine pour rompre cette boucle sans fin. Il ouvrit la bouche...

— D'accord, Joe-je-ne-sais-quoi, déclara son alter ego en posant un verre qui avait contenu jusqu'à une période récente un décilitre de

gin, accouche de ton explication et grouille-toi.

Il ouvrit de nouveau la bouche, pour répondre à la question, puis la referma. Du calme, mon vieux, du calme, se dit-il. Tu es libre. Si tu as envie de réciter une chanson... rien ne t'en empêche, vas-y. Ne lui réponds pas. Fais-le, récite ton machin. Brise ce cercle vicieux.

Mais, sous le regard inamical et suspicieux de l'homme qui lui faisait face, il découvrit qu'il était absolument incapable de se souvenir de la moindre chanson enfantine. Sa boîte des vitesses cérébrales restait au point mort. Il capitula.

— Je vais le faire. Le machin à travers lequel je suis venu... C'est une Porte du Temps.

— Quoi ?

— Une Porte du Temps. Le temps s'écoule de chaque côté...

Alors qu'il parlait, il sentait qu'il était pris de sueur. Il avait la quasi-certitude d'employer pour son explication exactement les mêmes termes que ceux que Joe avait utilisés pour lui apporter des éclaircissements, lors de leur première rencontre.

« ... dans le futur en traversant simplement ce cercle.

Il s'interrompit et s'essuya le front.

— Continue, ordonna implacablement l'autre. Je t'écoute. C'est une belle histoire.

Bob se demanda brusquement s'il était possible qu'il fût cet autre homme. Ses façons arrogantes et sûres d'elles le mettaient en rage. D'accord, d'accord ! il allait lui montrer. Il s'avança brusquement vers la penderie, prit son chapeau, et le lança vers la Porte.

Son double regarda le chapeau disparaître avec des yeux inexpressifs, puis se leva et se rendit de l'autre côté de la Porte. Il avançait avec les pas prudents d'un homme éméché fermement décidé à ne pas laisser voir son état.

— Un tour adroit, reconnut-il après s'être assuré que le chapeau avait véritablement disparu. Maintenant, je te serais reconnaissant de bien vouloir le faire réapparaître.

Wilson secoua la tête.

— Tu pourras le récupérer lorsque tu seras de l'autre côté, répondit-il, l'esprit ailleurs.

Il se demandait combien de chapeaux devaient se trouver de l'autre côté.

— Hein ?

— C'est exact. Écoute...

Wilson fit de son mieux pour expliquer de façon persuasive ce qu'il voulait faire faire à son moi antérieur. Ou plutôt pour lui faire miroiter tous les avantages qui en découleraient. Les explications étaient en effet hors de question. Il aurait préféré faire un exposé sur le produit tensoriel à un aborigène australien, en dépit du fait qu'il ne

comprenait pas lui-même la théorie abstraite des tenseurs.

Son interlocuteur ne lui était d'aucun secours. Il semblait plus intéressé à surveiller le gin qu'à écouter ses affirmations abracadabrantes.

— Pourquoi ? l'interrompit-il avec agressivité.

— Bordel, si tu acceptais seulement de franchir cette Porte, toute explication deviendrait inutile. Cependant...

Il fit alors un résumé de la proposition de Diktor. Il prit conscience avec irritation que l'homme du futur avait été bien trop avare d'explications. Il pouvait seulement effleurer les principaux points des arguments logiques et devait s'étendre sur le côté émotionnel. Il était en terrain sûr, dans ce domaine... personne ne savait mieux que lui à quel point le Bob Wilson antérieur avait été rebuté par les besognes fastidieuses et l'atmosphère étouffante qui accompagnaient une carrière d'enseignant.

— Tu ne veux tout de même pas passer ton existence à donner des cours à une bande de jeunes tarés dans un collège de province ? conclut-il. C'est la chance de ta vie. Tu dois la saisir !

Wilson observa attentivement son double et crut déceler une réaction favorable. Il semblait vraiment intéressé par sa proposition. Mais l'autre posa soigneusement son verre, fixa la bouteille de gin, puis répondit finalement :

— Non, mon vieux. Je n'ai pas la moindre intention de grimper dans ton manège. Et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Parce que je suis complètement rond, voilà pourquoi. Tu n'es pas dans ma chambre. Et ce machin ne s'y trouve pas non plus.

Il fit un grand geste pour désigner la Porte, faillit tomber, et recouvra son équilibre de justesse.

— Il n'y a personne ici, moi excepté, et je suis soûl. J'ai dû trop travailler, marmonna-t-il. Je ferais mieux d'aller me coucher.

— Tu n'es pas ivre, protesta sans espoir Wilson.

Malédiction, pensa-t-il, un type qui ne supporte pas l'alcool ne devrait pas boire.

— Si, je le suis. Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches, ou archisèches ?

Il tituba en direction du lit.

Wilson le retint par le bras.

— Tu ne vas pas faire ça.

— Laisse-le !

Wilson pivota pour voir un troisième personnage qui se tenait devant la Porte... et qu'il reconnut avec un choc. Ses souvenirs de ce qui s'était passé ensuite manquaient quelque peu de précision, étant donné qu'il avait été légèrement éméché... complètement ivre, dut-il

admettre... la première fois qu'il avait vécu cet après-midi particulièrement mouvementé. Il prit conscience qu'il aurait dû attendre l'arrivée du troisième personnage. Mais ses souvenirs ne l'avaient pas préparé à découvrir qui était ce troisième homme.

Il se reconnut... une autre copie conforme de lui-même.

Il resta silencieux une minute, le temps d'assimiler ce nouveau fait et de lui donner une explication acceptable. Il ferma désespérément les yeux. C'était la goutte qui faisait déborder son vase cérébral. Il comprit qu'il aurait voulu avoir une franche explication avec Diktor.

— Qui diable êtes-vous ?

Il ouvrit les yeux pour découvrir que son autre lui-même, celui qui était ivre, s'adressait au dernier modèle. Le nouveau venu détourna le regard de son interlocuteur pour le porter sur Wilson.

— Il me connaît.

Wilson prit son temps pour répondre. Il était dépassé par les événements.

— Oui, admit-il, oui. Je suppose que c'est effectivement le cas. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu viens faire ici, et pourquoi essaies-tu de tout fichier par...

Son fac-similé lui coupa la parole.

— Je n'ai pas le temps de me lancer dans de longues explications. Je connais mieux que toi la situation... tu es contraint de l'admettre... et mes décisions sont forcément meilleures que les tiennes. Il ne doit pas franchir la Porte.

L'arrogance cavalière du dernier Wilson irrita le second.

— Je n'admets rien du tout...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

— Réponds ! ordonna numéro trois d'une voix autoritaire.

*

* *

Le numéro un éméché parut vouloir se rebiffer, mais il décrocha le combiné.

— Allô ?... Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?... Allô ?... Allô !

Il pressa le commutateur à plusieurs reprises, puis raccrocha brusquement.

— Qui était-ce ? demanda Wilson, un peu ennuyé de ne pas avoir répondu lui-même.

— Rien. Un cinglé dont le sens de l'humour est discutable.

À cet instant, la sonnerie retentit à nouveau.

— Il remet ça !

Wilson alla pour répondre mais son double alcoolique le prit de vitesse et le repoussa.

— Écoute, espèce de débile au cerveau fêlé, je n'ai pas de temps à

perdre et ce n'est pas une cabine publique !... Hein ? Oh, c'est toi, Geneviève ? Écoute... je suis désolé. Je te présente mes excuses... Tu ne comprends pas, chérie. Un type vient de m'appeler pour me débiter des absurdités et je pensais que c'était lui qui remettait ça. Tu sais très bien que je ne te dirais jamais des choses pareilles, mon amour... Quoi ? Cet après-midi ? Tu as bien dit « cet après-midi » ? Naturellement. C'est très bien. Bon, écoute, mon amour, je ne comprends pas très bien. J'ai eu pas mal de problèmes, aujourd'hui, et ils ne sont pas encore réglés. Je passerai te voir ce soir et nous tirerons tout ça au clair. Mais je sais parfaitement que je n'ai pas pu laisser ton chapeau chez moi... Hein ? Oh, bien sûr ! Bon, on se revoit ce soir. À tout à l'heure.

D'entendre son premier lui-même céder aux exigences de cette sangsue donna presque la nausée à Wilson. Pourquoi ne lui avait-il pas simplement raccroché au nez ? La différence avec Arma n'en était que plus grande... Cette fille était un régal ! Cela renforça sa résolution de mener à bien sa mission, en dépit des avertissements du dernier lui-même.

Après avoir raccroché, son premier double lui fit face. Il ignorait délibérément la présence de leur troisième exemplaire.

— Très bien, Joe, annonça-t-il. Je suis prêt.

— Magnifique ! reconnut Wilson avec soulagement. Tu n'as qu'à traverser. C'est tout.

— Non, ne fais pas ça ! cria numéro trois qui vint se planter devant la Porte.

Wilson allait répondre mais son camarade éméché le prit de vitesse.

— Écoute, mon vieux ! Tu t'es pointé ici comme si tu me prenais pour un débile. Si ça ne te plaît pas, c'est la même chose... et je suis exactement le genre de type capable de le faire !

Ils commencèrent à échanger des coups presque aussitôt. Wilson s'avança avec prudence. Il attendait le moment de pouvoir décrocher un direct imparable à numéro trois.

Mais il aurait également dû surveiller son allié éthylique. Un swing violent de ce dernier glissa sur son visage déjà endommagé et fit naître une douleur atroce. Ce fut sa lèvre supérieure, fendue, enflée et sensible en raison de la rixe précédente, qui reçut le coup et devint une zone de véritable torture. Il tressaillit et sauta en arrière.

Un bruit lui parvint à travers la brume engendrée par la douleur, un son mat. Il obligea son regard à en chercher le point d'origine et vit les pieds d'un homme disparaître à travers la Porte. Numéro trois était toujours dans la pièce.

— Tu as réussi ! dit-il avec amertume à Wilson, avant de se frotter les jointures endolories de sa main gauche.

Cette allégation, d'une mauvaise foi évidente, parvint à Wilson au mauvais moment. Son visage le faisait souffrir comme s'il avait servi de sujet d'expérience à un sadique.

— Moi ? dit-il avec colère. C'est toi qui l'as projeté de l'autre côté. Je ne l'ai même pas touché avec mon petit doigt !

— Ouais, mais c'est quand même ta faute. Si tu ne t'en étais pas mêlé, je n'aurais jamais fait ça.

— Moi ? Je m'en suis mêlé ? T'es un peu gonflé, espèce d'hypocrite... c'est toi qui es arrivé sans être invité et c'est toi qui as essayé de tout faire foirer. Ce qui me rappelle une chose... tu me dois des explications et j'ai bien l'intention de les obtenir. Qu'est-ce qui t'a pris de...

Son double lui coupa la parole.

— Laisse tomber, dit-il sur un ton sinistre. C'est trop tard, à présent. Il est de l'autre côté.

— Trop tard pour faire quoi ? voulut savoir Wilson.

— Trop tard pour briser cette maudite chaîne sans fin.

— Et pourquoi voulais-tu la briser ?

— Parce que Dikor m'a pris... je veux dire, t'a pris... nous a pris... pour une poire, deux poires. Écoute, il t'a bien dit qu'il ferait de toi un type important, là-bas... (Il désigna la Porte.) Pas vrai ?

— Si, admit Wilson.

— Eh bien, c'est tout du bidon. Il ne veut qu'une seule chose : qu'on s'empêtre de plus en plus dans la trame du temps et qu'on ne puisse s'en dépêtrer.

Brusquement, un doute vint grignoter l'esprit de Wilson. Il était possible que ce fût vrai. Ce qui s'était produit jusqu'alors ne rimait pas à grand-chose. Après tout, pourquoi Diktor avait-il besoin de son aide... surtout au point de lui offrir de partager avec lui, moitié-moitié, ce qui était de toute évidence un pactole ?

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il.

— Pourquoi chercher la petite bête ? demanda l'autre avec lassitude. Tu pourrais me croire sur parole.

— Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

Son compagnon lui adressa un regard exaspéré.

— Si tu ne me crois pas, qui pourrais-tu croire ?

La logique implacable de cette question ne fit qu'irriter Wilson. Son duplicata importun le mettait hors de lui. Qu'il lui eût demandé de lui obéir aveuglément le rendait fou de rage.

— Je suis comme saint Thomas, dit-il. Je ne crois que ce que je vois.

Il se dirigea vers la Porte.

— Où vas-tu ?

— Je retourne de l'autre côté ! Je compte retrouver Diktor et

avoir une bonne explication avec lui.

— Non ! Il est peut-être encore possible de briser la chaîne.

Wilson était buté. L'autre soupira.

— Vas-y, dit-il avec découragement. Ce sont tes funérailles. Je m'en lave les mains.

Wilson s'arrêta alors qu'il était sur le point de franchir la Porte.

— Vraiment ? Hummmm... Comment pourrait-il s'agir de mes funérailles et pas des tiennes en même temps ?

Aucune expression n'apparut tout d'abord sur le visage de son interlocuteur, puis Wilson put y lire de l'appréhension. Ce fut la dernière chose que Wilson vit de lui, car il passa de l'autre côté.

*

* *

Personne ne se trouvait dans la Salle de la Porte, lorsque Bob Wilson y apparut. Il chercha son chapeau mais ne le trouva pas, puis se rendit à l'arrière de la plate-forme en quête de la porte qu'il avait traversée la première fois. Il faillit heurter Diktor.

— Ah, vous voilà ! dit l'homme plus âgé. Très bien ! Très bien ! Maintenant, il ne reste qu'une seule chose à faire et ensuite nous serons tranquilles. Je dois dire que je suis content de vous, Bob, très content.

— Oh, vraiment ?

Bob lui fit face avec colère.

— Eh bien, il est regrettable que je ne puisse en dire autant de vous ! Je ne suis pas le moins du monde satisfait. Quelle est cette idée de me balancer dans... dans cette chaîne sans fin sans me mettre en garde ? Que signifient toutes ces absurdités ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?

— Calmez-vous, calmez-vous, ne vous énervez pas. Dites-moi la vérité, maintenant... si je vous avais expliqué ce qui vous attendait, si je vous avais dit que vous alliez vous trouver en face de vous-même, m'auriez-vous cru ? Allons, avouez.

Wilson fut contraint de répondre par la négative.

— En ce cas, il était inutile que je gaspille ma salive, non ? déclara Diktor en haussant les épaules. Si je vous en avais parlé, vous ne m'auriez pas cru, ce qui est une autre façon de dire que vous auriez cru l'inverse. Or n'est-il pas préférable de rester dans l'ignorance, plutôt que de croire en quelque chose de faux ?

— Je le suppose, mais...

— Attendez ! Je ne vous ai pas trompé intentionnellement. Je ne vous ai d'ailleurs pas le moins du monde induit en erreur. Si je vous avais dit la vérité, c'est alors que vous auriez été trompé, car vous l'auriez refusée. Il était préférable que vous vous en rendiez compte par vous-même, car dans le cas contraire...

— Attendez une minute ! Attendez une minute ! l'interrompt Wilson. Vous m'embrouillez l'esprit. Je suis d'accord pour tirer un trait sur le passé, si vous êtes franc avec moi. Pour quelle raison m'avez-vous renvoyé en arrière ?

— Tirer un trait sur le passé, répéta Diktor. Ah, si seulement c'était possible ! Mais il s'agit malheureusement d'une chose irréalisable. C'est pourquoi je vous ai renvoyé à votre point de départ... Afin de vous inciter à franchir la Porte la première fois.

— Hein ? Attendez une minute... je l'avais déjà traversée.

Diktor secoua la tête.

— L'aviez-vous fait ? Réfléchissez. Lorsque vous avez regagné votre époque et votre chambre, vous vous y êtes trouvé, n'est-ce pas ?

— Mmmm... oui.

— Cette personne... votre moi initial... n'avait pas encore traversé la Porte, n'est-ce pas ?

— Non. Je...

— Aurait-il emprunté cette Porte, si vous ne l'aviez pas convaincu de le faire ?

La tête de Bob Wilson se mettait à tourner. Il commençait à se demander qui avait fait quoi à qui, et qui recevrait la récompense.

— Mais c'est impossible ! Vous me dites que si j'ai fait une chose c'est parce que j'allais faire quelque chose.

— Eh bien, n'est-ce pas ce qui s'est produit ? Vous étiez encore là-bas.

— Non, je n'ai pas... non... enfin, c'est peut-être ce qui s'est effectivement passé, mais je n'ai pas cette impression, en tout cas.

— Ce n'est guère surprenant. Pour vous, il s'agit d'une chose totalement nouvelle.

— Mais... mais...

Wilson prit une profonde inspiration, ce qui lui permit de recouvrer une partie de son calme. Puis il plongea dans des concepts philosophiques académiques pour y puiser une idée qu'il avait des difficultés à exprimer.

— C'est en contradiction avec toutes les théories émises sur les rapports de cause à effet. Vous voudriez me faire croire que la causalité peut former une boucle. Si j'ai traversé, ce serait parce que je suis revenu me persuader de le faire après l'avoir déjà fait. C'est absurde.

— Eh bien, n'est-ce pas ce qui s'est effectivement produit ?

Wilson n'avait aucune réponse toute prête et Diktor ajouta :

— Ne vous cassez pas la tête pour ça. Les rapports de causalité auxquels vous êtes accoutumé sont, dans une certaine mesure, valables dans leur propre contexte. Mais ce n'est qu'un cas spécifique. La causalité n'a nul besoin d'exister et n'est pas limitée par la perception de durée des êtres humains.

Wilson réfléchit à cela un moment. Cet argument lui semblait valable, mais il possédait en lui quelque chose de spécieux.

— Une seconde. Et l'entropie ? Vous ne pouvez faire abstraction de l'entropie.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! protesta Diktor. Taisez-vous, par pitié. Vous me rappelez ce mathématicien qui a prouvé par A plus B que les avions ne peuvent voler.

Il se tourna et se dirigea vers la porte.

— Venez, nous avons encore du travail à effectuer.

Wilson se hâta de le rejoindre.

— Bon Dieu, vous ne pouvez pas me laisser dans l'ignorance ! Que sont devenus les deux autres ?

— Les deux autres quoi ?

— Les deux autres moi ! Où sont-ils ? Comment vais-je pouvoir redevenir un être unique ?

— Vous n'êtes pas multiple. Vous n'avez pas l'impression d'être composé de plusieurs personnes, n'est-ce pas ?

— Non, mais...

— Alors, inutile d'y penser.

— Il le faut, pourtant. Qu'est devenu le type qui a traversé juste avant moi ?

— Vous vous en souvenez, non ? Mais...

Diktor pressa le pas. Il le guida dans un passage, puis dilata une porte.

— Jetez un coup d'œil là-dedans, ordonna-t-il.

*

* *

Wilson obéit. Il voyait une petite pièce sans fenêtre et sans meuble, une pièce qu'il reconnaissait. Allongé sur le sol, ronflant régulièrement, se trouvait une autre édition de lui-même.

— Lorsque vous avez traversé la Porte pour la première fois, expliqua Diktor derrière son épaule, je vous ai conduit ici, puis j'ai soigné vos blessures et je vous ai apporté à boire. La boisson contenait un somnifère qui vous a fait dormir environ trente-six heures, un sommeil dont vous aviez le plus grand besoin. À votre réveil, je vous ai offert un petit repas et je vous ai expliqué ce que vous aviez à faire.

Wilson recommençait à avoir la migraine.

— Arrêtez, supplia-t-il. Ne me parlez plus de ce type comme si c'était moi. Moi, je suis ici, debout à côté de vous.

— Si ça vous fait plaisir. C'est l'homme que vous étiez. Vous vous souvenez des choses qui vont lui arriver, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ça me donne le tournis. Veuillez refermer cette porte, je vous en prie.

— Entendu, dit Diktor en joignant le geste à la parole. Nous devons nous hâter, quoi qu'il en soit. Une fois qu'une séquence telle que celle-ci est établie, il n'y a plus de temps à perdre. Venez.

Ils revinrent vers la Salle de la Porte.

— Il faut que vous regagniez le XX^e siècle et que vous obteniez pour nous certaines choses, des choses que l'on ne peut trouver de ce côté de la barrière du temps et qui nous seront très utiles pour, heu, développer... oui, c'est le mot juste... pour développer ce pays.

— Quel genre de choses ?

— Un certain nombre d'objets. Je vous ai préparé une liste... certains livres, certains articles. Veuillez m'excuser, je dois effectuer les réglages de la Porte.

Il passa derrière la plate-forme et y monta. Wilson le suivit et découvrit que la structure ressemblait à une boîte, ouverte au sommet, et qu'elle possédait un plancher surélevé. On pouvait voir la Porte en regardant par-dessus les parois.

Les commandes étaient uniques en leur genre.

Quatre sphères colorées, grosses comme des billes, surmontaient des baguettes de cristal disposées aux quatre extrémités d'un tétraèdre. Les trois sphères qui délimitaient la base du tétraèdre étaient respectivement : rouge, jaune, et bleue. La quatrième, au sommet, était blanche.

— Trois commandes pour les coordonnées spatiales et une pour les coordonnées temporelles, expliqua Diktor. C'est extrêmement simple. En prenant ce lieu et le moment actuel comme point de référence, le fait de déplacer toute commande éloigne l'autre côté de la Porte de l'instant présent et de ce lieu. En avant ou en arrière, à droite ou à gauche, vers le haut ou le bas, le passé ou l'avenir... on

contrôle tout cela par les déplacements de la sphère correspondante sur sa tige.

Wilson étudia le système.

— Tout ça c'est bien beau, dit-il, mais comment pouvez-vous savoir sur quoi donne exactement la Porte ? Ou sur quelle époque ? Je ne vois aucune graduation.

— Elles seraient inutiles. Il est possible de voir où l'on se trouve. Regardez.

Il toucha un point, sous le pupitre, du côté de la Porte. Un panneau glissa en arrière et Wilson vit une représentation de la Porte, en réduction. Diktor effectua un autre réglage et une image apparut.

Wilson voyait sa propre chambre, comme s'il regardait par le mauvais côté d'une lorgnette. Il distinguait deux personnages, mais l'échelle était bien trop réduite pour qu'il pût voir ce qu'ils faisaient, pas plus qu'il ne pouvait dire de quelles copies de lui-même il s'agissait... S'il voyait des copies de lui-même. Il trouva cela légèrement déconcertant et inquiétant.

— Arrêtez ça, dit-il.

Diktor obéit.

— Je ne dois surtout pas oublier de vous donner cette liste, fit-il remarquer.

Il tâtonna dans sa manche et en sortit une bande de papier qu'il tendit à Wilson.

— Voilà... tenez.

Wilson la prit machinalement et la glissa dans sa poche.

— Mais écoutez, protesta-t-il. Partout où je me rends je me rencontre. Je n'aime pas ça du tout. C'est vraiment déroutant. J'ai l'impression de constituer à moi seul un troupeau de cobayes. Je ne comprends pas la moitié de ce qui se passe et vous voulez de nouveau me renvoyer de l'autre côté sous un prétexte vaseux. Soyez franc. Dites-moi à quoi rime cette histoire.

Pour la première fois, Wilson put déceler de l'irritation sur les traits de Diktor.

— Vous êtes un jeune écervelé, stupide et ignorant. Je vous ai expliqué tout ce que vous êtes capable de saisir. Vous ne pourriez comprendre ce qui s'est passé durant une certaine période de l'histoire terrestre. Il me faudrait des semaines pour vous en faire seulement assimiler les bases. Je vous offre la moitié d'un monde en échange de quelques menus services et vous restez là, à ergoter. N'insistez pas. Bon... où vais-je vous déposer ?

Il tendit la main vers les commandes.

— Ne touchez pas à ça ! ordonna Wilson.

L'ébauche d'une idée apparaissait dans son esprit.

— Avant toute chose, je veux savoir qui vous êtes.

— Moi ? Je me nomme Diktor.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et vous le savez parfaitement. Comment avez-vous appris l'anglais ?

Diktor ne répondit pas. Son visage perdit toute expression.

— Répondez, insista Wilson. Vous ne l'avez pas appris ici, c'est certain. Vous venez du XX^e siècle, n'est-ce pas ?

Diktor fit un sourire amer.

— Je me demandais combien de temps il vous faudrait pour le découvrir.

Wilson hocha la tête.

— Je ne suis peut-être pas très malin, mais je suis moins bête que vous le pensez. Allez-y, racontez-moi le reste.

Diktor secoua la tête.

— C'est sans importance. De plus, nous perdons un temps précieux.

Wilson éclata de rire.

— Vous m'avez trop souvent servi ce prétexte pour m'obliger à agir sans réfléchir. Comment pourrions-nous perdre du temps, alors que nous disposons de « cela » ?

Il désigna les commandes et la Porte.

— Si vous ne m'avez pas menti, nous pouvons réutiliser chaque tranche de temps que nous voulons, à tout instant. Non, je pense savoir pourquoi vous voulez que je me hâte. Soit vous désirez me voir disparaître au plus tôt, soit le boulot que vous m'avez réservé est très dangereux. Et je sais comment régler la question... Vous allez m'accompagner !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, répondit Diktor. C'est impossible. Je dois rester pour m'occuper des commandes.

— C'est exactement ce que je ne veux pas que vous fassiez. Vous pourriez m'expédier de l'autre côté et m'abandonner. Je préfère vous tenir à l'œil.

— C'est hors de question, répondit Diktor. Il faut que vous me fassiez confiance.

Il se pencha de nouveau vers les commandes.

— Écartez-vous ! cria Wilson. Reculez, avant que je me fâche !

Sous le poing menaçant de Wilson, Diktor recula loin du pupitre.

— Bien, voilà qui est mieux, ajouta Wilson lorsqu'ils furent de nouveau sur le sol de la salle.

L'idée qui s'était esquissée dans son esprit prenait forme. Il savait que les commandes spatiales étaient toujours réglées sur la chambre où il vivait (ou avait vécu) au XX^e siècle. D'après ce qu'il avait pu voir sur l'écran du pupitre de contrôle, la commande temporelle était encore réglée sur ce jour de 1952 d'où il était parti.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il à Diktor. Je tiens à vérifier une

chose.

Il se rendit jusqu'à la Porte, comme pour l'examiner. Mais, au lieu de s'immobiliser sur son seuil, il la franchit.

Il était mieux préparé à trouver ce qui l'attendait de l'autre côté que lors de ses deux transferts temporels précédents... « précédents » selon l'ordre chronologique de ses souvenirs. Cependant, il découvrit qu'il est toujours traumatisant de se retrouver.

Car c'était de nouveau ce qui s'était produit. Il était de retour dans sa propre chambre, mais deux autres lui-même s'y trouvaient déjà. Ils étaient plongés dans une discussion animée et il disposa de quelques secondes pour les reconnaître. L'un possédait un œil au beurre noir imposant et une bouche en piteux état. De plus, il avait grand besoin de se raser. C'était suffisant pour pouvoir l'identifier : il avait déjà franchi la porte au moins une fois. L'autre, bien qu'ayant également besoin de se raser, ne portait pas les traces de la rixe.

À présent qu'il les avait reconnus, il savait en quel lieu et en quel instant il se trouvait. Tout cela était horriblement déroutant mais, après ses précédentes... non, pas ses précédentes, corrigea-t-il... ses autres expériences du transfert temporel, il savait à quoi s'attendre. Il était de nouveau revenu à son point de départ. Cette fois, il mettrait un terme à cette histoire de fous, une bonne fois pour toutes.

Les deux autres discutaient. L'un s'avança en titubant en direction du lit. L'autre lui saisit le bras.

— Tu ne vas pas faire ça, dit-il.

— Laisse-le ! ordonna Wilson.

Les deux autres pivotèrent sur eux-mêmes et le regardèrent. Wilson vit le moins ivre des deux le jauger du regard et nota que son expression de stupéfaction se métamorphosait en surprise comme il le reconnaissait. L'autre, le premier Wilson, semblait éprouver des difficultés simplement à le voir.

Ça va être difficile, pensa Wilson. Ce type est positivement répugnant.

Il se demanda comment quelqu'un pouvait être stupide au point de boire avec l'estomac vide. C'était non seulement de la stupidité, mais du gaspillage d'alcool.

Il se demanda s'ils lui avaient laissé de quoi se servir un verre.

— Qui diable êtes-vous ? demanda son double éméché.

Wilson se tourna vers « Joe ».

— Il me connaît, dit-il d'une voix pleine de sous-entendus.

« Joe » l'étudia.

— Oui, admit-il, oui. Je suppose que c'est effectivement le cas. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu viens faire ici, et pourquoi essaies-tu de tout ficher par...

Wilson l'interrompt.

— Je n'ai pas le temps de me lancer dans de longues explications. Je connais mieux que toi la situation... Tu es contraint de l'admettre... et mes décisions sont forcément meilleures que les tiennes. Il ne doit pas franchir la Porte.

— Je n'admets rien du tout...

La sonnerie du téléphone régla la question. Wilson accueillit cette interruption avec soulagement, car il venait de comprendre qu'il n'avait jusqu'alors pas employé la bonne méthode. Était-il possible qu'il fût aussi obtus que semblait l'être cette épave ? Était-ce ainsi que le voyaient les autres personnes ? Mais il n'avait pas de temps à consacrer à sa mise en cause et à l'introspection.

— Réponds ! ordonna-t-il à Bob (ivre) Wilson.

L'ivrogne paraissait agressif, mais il obéit lorsqu'il nota que Bob (Joe) Wilson était sur le point de le prendre de vitesse.

— Allô ?... Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ? Allô ?... Allô !

— Qui était-ce ? demanda « Joe ».

— Rien. Un cinglé dont le sens de l'humour est discutable.

La sonnerie se fit entendre de nouveau.

— Il remet ça !

L'ivrogne saisit le combiné avant les autres.

— Ecoute, espèce de pauvre débile au cerveau fêlé, je n'ai pas de temps à perdre et ce n'est pas une cabine publique !... Hein ? Oh, c'est toi, Geneviève ?...

Wilson n'écouta pas la suite. Il avait déjà entendu trop souvent cette conversation téléphonique et il avait d'autres sujets de préoccupation. Il avait compris que son double initial était trop ivre pour être sensible à des arguments sensés. Il devrait se limiter à tenter de convaincre « Joe »... sous peine d'être vaincu par le nombre.

— ... Hein ? Oh, bien sûr ! Bon, on se revoit ce soir. À tout à l'heure.

Wilson estima que c'était le moment, avant que cet abruti pût ouvrir la bouche. Que pourrait-il dire ? Quel argument parviendrait à convaincre « Joe » ?

Mais la version éméchée parla la première.

— Très bien, Joe, dit-elle. Je suis prêt.

— Magnifique, déclara « Joe ». Tu n'as qu'à traverser. C'est tout.

La situation lui échappait. Rien ne se déroulait ainsi qu'il l'avait prévu.

— Non, ne fais pas ça ! hurla-t-il.

Il sauta pour barrer le passage à numéro un. Il devait absolument les convaincre, et rapidement.

Mais il n'eut pas l'occasion de le faire. L'ivrogne lui débita avec colère une longue tirade puis lui lança un coup de poing. Son calme céda. Il sut avec une soudaine satisfaction qu'il attendait de casser la

figure à quelqu'un depuis un bon moment. Pour qui se prenaient-ils, pour oser jouer avec son avenir ?

L'ivrogne était maladroit. Wilson avança sous sa garde et le frappa durement au visage. C'était un coup de poing suffisamment violent pour faire hésiter tout homme lucide, mais son adversaire se contenta de hocher la tête et de revenir à l'attaque. « Joe » s'approcha à son tour. Wilson estima qu'il devait se débarrasser rapidement de son premier adversaire, afin de pouvoir s'occuper de « Joe »... de loin le plus redoutable des deux.

Une petite mêlée entre les deux alliés lui offrit une occasion. Il recula, visa soigneusement, et lança un long direct du gauche, un des coups les plus puissants qu'il eût jamais donnés. Son adversaire fut projeté en arrière.

À l'instant où son poing atteignait sa cible, Wilson se rendit compte que son double éméché se trouvait juste devant la Porte et il comprit avec amertume qu'il avait de nouveau joué le jeu d'un inexorable destin.

Il était seul avec « Joe ». Leur compagnon avait disparu à travers la Porte.

Sa première impulsion fut à la fois illogique, humaine, et extrêmement courante. C'était celle du « regarde-un-peu-ce-que-tu-as-fait ».

— Tu as réussi ! dit-il avec colère.

— Moi ? protesta « Joe ». C'est toi qui l'a projeté de l'autre côté. Je ne l'ai même pas touché avec mon petit doigt !

— Ouais, fut contraint d'admettre Wilson. Mais c'est quand même ta faute. Si tu ne t'en étais pas mêlé, je n'aurais jamais fait ça.

— Moi ? Je m'en suis mêlé ? T'es un peu gonflé, espèce d'hypocrite. C'est toi qui es arrivé sans être invité et c'est toi qui as essayé de tout faire foirer. Ce qui me rappelle une chose... tu me dois des explications et j'ai bien l'intention de les obtenir. Qu'est-ce qui t'a pris de...

— Laisse tomber, dit Wilson qui vint au-devant de lui.

Il avait horreur de commettre des erreurs et il avait encore plus horreur d'admettre qu'il avait pu en faire. Il prenait à présent conscience que cela avait été sans espoir dès le début. Il se sentit écrasé par la futilité de ses tentatives.

— C'est trop tard, à présent. Il est de l'autre côté.

— Trop tard pour quoi faire ?

— Trop tard pour briser cette maudite chaîne sans fin.

Il savait maintenant qu'il avait toujours été trop tard, quel que fût le moment, l'année, ou le nombre de fois où il aurait pu revenir et tenter de modifier le destin. Il avait le souvenir de la première fois où il avait traversé la Porte ; il s'était vu en train de dormir, de l'autre

côté. Les événements devaient suivre inexorablement leur cours.

— Et pourquoi voulais-tu la briser ?

Il estimait inutile de donner des explications, mais il éprouvait le besoin de se justifier.

— Parce que Diktor m'a pris... je veux dire, t'a pris... nous a pris... pour une poire, deux poires. Écoute, il t'a bien dit qu'il ferait de toi un type important, là-bas... pas vrai ?

— Si...

— Eh bien, c'est tout du bidon. Il ne veut qu'une seule chose : qu'on s'empêtre de plus en plus dans la trame du temps et qu'on ne puisse jamais s'en dépêtrer.

« Joe » lui adressa un regard perçant.

— Comment le sais-tu ?

Étant donné qu'il lui avait fourni tous les éléments, il n'avait guère envie d'entrer dans les détails.

— Pourquoi chercher la petite bête ? Tu pourrais me croire sur parole.

— Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

Pourquoi ? Tu ne peux donc pas comprendre, espèce de crétin ? Je suis toi, plus vieux et avec plus d'expérience... tu dois me croire.

À haute voix, il répondit :

— Si tu ne me crois pas, qui pourrais-tu croire ?

— Je suis comme saint Thomas, grommela Joe. Je ne crois que ce que je vois.

Wilson sut brusquement que « Joe » allait franchir la Porte.

— Où vas-tu ?

— Je retourne de l'autre côté ! Je compte retrouver Diktor et avoir une bonne explication avec lui.

— Non ! supplia Wilson. Il est peut-être encore possible de briser la chaîne.

Mais le regard mauvais et buté qu'il lut sur l'autre visage lui fit comprendre à quel point ses efforts étaient vains. Il était toujours pris dans le filet de l'inévitable : cela devait se produire.

— Vas-y, dit-il en haussant les épaules. Ce sont tes funérailles. Je m'en lave les mains.

Joe s'immobilisa devant la Porte.

— Vraiment ? Hmmm... comment pourrait-il s'agir de mes funérailles et pas des tiennes en même temps ?

Wilson regarda sans mot dire « Joe » qui franchissait la Porte. Les funérailles de qui ? Il n'avait pas envisagé les choses sous cet angle. Il ressentit le besoin soudain de le suivre de l'autre côté, de rattraper son alter ego et de veiller sur lui. Cet imbécile risquait de faire n'importe quoi. Et en supposant qu'il se fasse tuer, quelles seraient les conséquences pour Bob Wilson ? La mort, naturellement.

Mais était-ce certain ? Le décès d'un homme, des milliers d'années dans le futur, pouvait-il le faire passer de vie à trépas en l'année 1952 ? Il comprit brusquement l'absurdité de la situation. Les actes de « Joe » ne pouvaient le mettre en danger. Il se souvenait de tout ce que Joe avait fait... était en train de faire. « Joe » et Diktor auraient une altercation et, en temps voulu, « Joe » reviendrait par la Porte Temporelle. Non, il était revenu à travers la Porte du Temps. Il était « Joe ». Il éprouvait des difficultés à garder cela présent à l'esprit.

Oui, il était « Joe ». De même que l'autre type. Ils suivraient le chemin qui leur était tracé et finiraient par revenir ici. Ils étaient contraints de le faire.

Oui, il était « Joe », et également l'ivrogne. Leurs chemins se croiseraient, se rencontreraient, et viendraient aboutir ici, avec lui. C'était inexorable.

Une minute !... En ce cas cette histoire de fou allait arriver à son terme. Il avait échappé à Diktor et fait le tri entre ses diverses personnalités. De plus, il se retrouvait à son point de départ. Il ne lui restait comme traces de son épreuve qu'un visage hirsute et, sans doute, une cicatrice à la lèvre. Eh bien, il savait ce qu'il lui restait à faire. Tu dois te raser et te remettre au boulot, mon gars !

Alors qu'il se rasait, il examina son visage et se demanda comment il avait pu ne pas se reconnaître, la première fois. Il dut admettre qu'il ne s'était jusqu'alors jamais regardé objectivement. Il avait simplement cru l'avoir fait.

Il se donna un torticolis en essayant de se regarder de profil, du coin de l'œil.

Lorsqu'il sortit de la salle d'eau, ses yeux se portèrent sur la Porte. Pour une raison qu'il ignorait, il avait cru qu'elle aurait disparu. Ce n'était pas le cas. Il l'examina, la contourna, et s'abstint prudemment de la toucher. Est-ce que cette chose maudite ne disparaîtrait donc jamais ? Elle avait fait son office, pourquoi diable Diktor ne l'enlevait-il pas ?

Il se tenait devant elle et ressentit ce brusque sentiment de contrainte qui pousse parfois des hommes à sauter depuis des lieux élevés. Que se passerait-il, s'il la traversait ? Que trouverait-il, de l'autre côté ? Il pensa à Arma, ainsi qu'à l'autre fille... quel était son nom, déjà ? Peut-être que Diktor ne le lui avait pas appris ? L'autre servante, quoi qu'il en soit, la deuxième.

Mais il se contint et, au prix d'un effort de volonté, il alla s'asseoir à son bureau. S'il devait rester à cette époque, ce qu'il avait naturellement décidé de faire (et sa décision était irrévocable), il devait terminer sa thèse. Pour vivre, il lui faudrait avoir un diplôme permettant d'obtenir un emploi décent. Où en était-il resté ?

Vingt minutes plus tard il était arrivé à la conclusion que sa thèse

devait être remaniée d'un bout à l'autre. Il estimait que son thème initial : l'application de la méthode empirique aux spéculations métaphysiques et leur expression en formules rigoureuses, était toujours valable. Cependant, il était à présent en possession d'une masse de données nouvelles qu'il devait inclure dans ses travaux, bien qu'il ne les eût pas encore parfaitement assimilées. Il relut son texte et fut sidéré de constater à quel point il avait fait preuve de dogmatisme. Il n'avait cessé de tomber dans le piège des sophismes cartésiens, prenant des raisonnements logiques pour des raisonnements exacts.

Il essaya de faire le plan d'une nouvelle version de sa thèse, mais il découvrit bientôt qu'il devait maintenant traiter deux problèmes qui n'étaient pas du tout limpides dans son esprit : celui de l'ego et celui du libre arbitre. Lorsqu'il y avait eu trois Bob Wilson dans cette pièce, lequel avait été son ego... lui-même ? Et pour quelle raison s'était-il trouvé dans l'incapacité absolue de modifier le cours des événements ?

Il trouva immédiatement une réponse à l'absurdité évidente de sa première question. L'ego c'était lui. Le fait d'être soi-même était un postulat fondamental qui était démontré par l'expérience. Mais alors, et les deux autres ? Ils avaient, eux aussi, été certains d'être Bob Wilson... il s'en souvenait. Il chercha des mots pour exprimer cela : *L'ego est le point de conscience, le dernier élément d'une série en progression constante, le long de cette ligne que représente la mémoire.* Cela paraissait être une vérité d'ordre général, mais il n'en était pas certain. Il lui faudrait tenter de l'exprimer sous forme de formule mathématique, avant de pouvoir s'y fier. Les mots sont par nature d'étranges pièges.

La sonnerie du téléphone se fit entendre.

Il répondit, l'esprit ailleurs.

— Oui ?

— C'est toi, Bob ?

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Mais c'est Geneviève, chéri. Qu'est-ce qui t'arrive, aujourd'hui ? C'est la deuxième fois que tu ne reconnais pas le son de ma voix.

De l'ennui et de la frustration grandirent en lui. C'était un autre problème qu'il n'avait toujours pas réglé... Eh bien, il le ferait sans attendre. Il ignore sa protestation.

— Écoute, Geneviève, je t'ai déjà dit de ne pas me téléphoner pendant que je travaille. Adieu !

— Oh, par tous les... tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton, Bob ! Premièrement, tu n'as pas travaillé, aujourd'hui. Deuxièmement, tu te trompes lourdement si tu crois que tu peux me dire des mots tendres et me faire des promesses, pour m'envoyer sur les roses deux heures plus tard. Je commence à me demander si j'ai toujours envie de

t'épouser.

— M'épouser ? Qui est-ce qui t'a fourré une idée aussi stupide dans le crâne ?

La voix de la fille crépita durant plusieurs secondes. Finalement, le flot de paroles se tarit légèrement, et il put placer quelques mots.

— Calme-toi un peu. Nous ne sommes plus à la fin du siècle dernier. Ce n'est pas parce que tu es sortie quelques fois avec un garçon que tu dois automatiquement en déduire qu'il a l'intention de t'épouser.

Il y eut un bref silence.

— C'est donc ça, pas vrai ? lui répondit-on d'une voix si distante, si dure et si acariâtre, qu'il faillit ne pas la reconnaître. Eh bien, je sais ce qu'il me reste à faire. Il existe des lois pour la protection des femmes, dans cet État !

— Tu es bien placée pour le savoir, répondit-il avec colère. Tu traînes dans le campus depuis assez d'années pour l'avoir appris.

Il entendit un cliquetis à l'autre bout du fil.

Il essuya la sueur de son front. Cette fille était bien capable de lui attirer des ennuis, il le savait. On l'avait averti bien avant qu'il ne commence à sortir avec elle, mais il avait été persuadé qu'il pourrait se tirer d'affaire. Il aurait dû se méfier... mais à l'époque il ne se serait jamais attendu à quoi que ce soit d'aussi brutal.

Il essaya de se remettre au travail, mais il découvrit qu'il était dans l'incapacité de se concentrer sur sa thèse. Les dix heures fatidiques du lendemain matin semblaient se ruer vers lui. Il regarda sa montre. Elle s'était arrêtée. Il la régla sur l'horloge du bureau... quatre heures et quart de l'après-midi. Même s'il restait assis toute la nuit devant sa machine à écrire, il ne parviendrait jamais à terminer à temps.

De plus, il y avait Geneviève...

Le téléphone se fit de nouveau entendre. Il laissa, la sonnerie bourdonner. Comme elle refusait de s'interrompre, il décrocha le combiné et le posa sur le bureau. Il n'avait pas la moindre envie de discuter à nouveau avec « elle ».

Il pensa à Arma. C'était une fille bien qui savait se tenir à sa place. Il se rendit à la fenêtre et abaissa le regard vers la rue sale et bruyante. Inconsciemment, il la compara à la contrée verdoyante et calme qu'il avait vue depuis le balcon où lui et Diktor avaient déjeuné. Le monde qu'il voyait à présent était répugnant et surpeuplé de personnes répugnantes. Il éprouvait un regret poignant que Diktor n'eût pas joué franc jeu avec lui.

Une idée fit surface dans son esprit puis y replongea frénétiquement. La Porte était toujours ouverte. *L'était-elle ?* Pourquoi se préoccuper de Diktor ? Il était son propre maître. Retourne là-bas...

tu as tout à gagner et absolument rien à perdre.

Il s'avança vers la Porte, puis hésita. Était-il sage de faire une chose pareille ? Après tout, que savait-il au sujet du futur ?

Il entendit des pas monter l'escalier, traverser le vestibule, non... si, et s'arrêter devant la porte. Il eut brusquement la certitude qu'il devait s'agir de Geneviève. Cela le décida. Il franchit la Porte.

La Salle de la Porte était déserte, à son arrivée. Il se hâta de contourner la cabine de contrôle, en direction de la porte qu'il atteignit juste à temps pour entendre :

— Venez, nous avons encore du travail à effectuer.

Deux personnes s'éloignaient dans le couloir. Il les reconnut toutes deux et s'immobilisa brusquement.

Voilà qui était nouveau, se dit-il. Il n'aurait qu'à attendre qu'elles fussent loin. Il regarda autour de lui en quête d'une cachette, mais ne trouva rien, à l'exception de l'estrade. Ce serait inutile, si elles revenaient. Cependant...

Il monta dans le poste de contrôle alors qu'un plan imprécis se formait dans son esprit. S'il parvenait à se servir des commandes, la Porte pourrait lui fournir l'avantage dont il avait besoin. Mais il lui fallait tout d'abord mettre en activité l'écran. Il tâta le point où se trouvait le commutateur que Diktor avait actionné, puis chercha une allumette dans sa poche.

Il ne trouva pas d'allumettes mais une bande de papier. C'était la liste que Diktor lui avait remise : l'énumération des achats qu'il aurait dû effectuer au XX^e siècle. Il avait été jusqu'alors bien trop occupé pour la consulter.

Ses sourcils grimpèrent sur son front, alors qu'il lisait. C'était vraiment une liste étrange, estima-t-il. Il s'était inconsciemment attendu y voir mentionné des livres traitant de sujets techniques, des échantillons de gadgets modernes, des armes. Il n'y avait rien de la sorte. Cependant, il trouvait une sorte de folle logique à cette liste. Après tout, Diktor connaissait mieux que lui les besoins des Terriens du futur. C'était peut-être exactement ce qui leur manquait.

Il décida de modifier ses plans, à condition de parvenir à utiliser la Porte. Il ferait un autre voyage au XX^e siècle et effectuerait l'achat des articles réclamés par Diktor... mais pour son propre compte, pas pour celui de cet homme. Dans la pénombre qui régnait à l'intérieur de la cabine, il chercha à tâtons l'interrupteur qui commandait l'écran. Sa main rencontra une masse molle. Il la saisit et la tira.

C'était son chapeau.

Il le posa sur sa tête et supposa que c'était Diktor qui avait dû le placer en cet endroit, puis tendit de nouveau la main. Il sortit un petit calepin. Il s'agissait cette fois d'une trouvaille intéressante... probablement les notes que Diktor avait prises sur le fonctionnement

des commandes. Il ouvrit le carnet avec impatience.

Ce n'était pas ce qu'il avait espéré. Mais le carnet était ouvert d'un bout à l'autre de notes manuscrites, sur trois colonnes par page. La première était écrite en anglais, la seconde en symboles phonétiques internationaux, et la dernière dans une écriture qui lui était totalement inconnue. Il n'était point besoin d'être un génie pour deviner qu'il s'agissait d'un glossaire. Il le glissa dans sa poche en arborant un large sourire. Établir ce mini-dictionnaire bilingue avait dû demander des mois de travail à Diktor, pour ne pas dire des années, alors que Wilson n'aurait à présent qu'à se reposer sur ses travaux.

Au troisième essai il découvrit la commande et l'écran s'alluma. Il éprouva ce curieux malaise dont il avait déjà fait l'expérience, un peu plus tôt, car il voyait de nouveau sa propre chambre, occupée par deux personnages. Il ne tenait pas à faire irruption dans cette scène, de cela il en était convaincu. Avec prudence, il effleura une des perles colorées.

La scène changea. Elle effectua un panoramique à travers les murs de l'immeuble et s'immobilisa dans les airs, trois étages au-dessus du campus. Il était satisfait d'avoir déplacé la Porte hors de la maison, mais un saut de trois étages était trop important. Il testa les deux autres perles colorées et découvrit que l'une provoquait l'agrandissement ou le rétrécissement de la scène sur l'écran, alors que l'autre la faisait monter ou descendre.

Il désirait trouver un lieu discret où déposer la Porte, un endroit où elle ne risquerait pas d'attirer l'attention des curieux. Cela l'ennuyait quelque peu, car il n'existait aucun emplacement idéal. Mais il trouva un compromis sous la forme d'une impasse, une petite cour formée par la chaufferie du campus et le mur arrière de la bibliothèque. Avec prudence et maladresse il déplaça la Porte vers le point souhaité et la déposa soigneusement entre les deux bâtiments. Puis il ajusta sa position afin de se trouver face à un mur nu. Il estima que c'était satisfaisant.

Il laissa les commandes dans cette position et quitta la cabine pour regagner sans autre forme de procès sa propre époque.

Il heurta le mur de briques.

— J'ai laissé une marge un peu trop juste, se dit-il comme il se glissait précautionneusement dans l'espace séparant le mur et la Porte.

Cette dernière était en suspension dans les airs, à environ quarante centimètres du mur, presque parallèlement à lui. Il estima cependant qu'il disposait d'une place suffisante... il était inutile de retourner dans l'avenir modifier les réglages. Sans perdre de temps, il quitta furtivement l'impasse et coupa à travers le campus en direction de la coopérative des étudiants. Il y pénétra et se rendit directement

au guichet du caissier.

— Salut, Bob.

— Salut, Soupy. Tu peux m'avancer du liquide, en échange d'un chèque ?

— Combien ?

— Vingt dollars.

— Eh bien... c'est possible. C'est un chèque valable ?

— Pas vraiment. Il est tiré sur mon compte.

— Eh bien, disons que je pourrais me payer le luxe de m'offrir une pareille curiosité.

Il compta des billets.

— Tu fais une affaire, déclara Wilson. Mes autographes vont devenir extrêmement rares : des articles pour collectionneurs avertis.

Il tendit le chèque, prit l'argent, et se rendit dans la librairie sise dans le même immeuble. La plupart des livres mentionnés sur la liste y étaient en vente. Dix minutes plus tard il avait acheté : *le Prince*, de Machiavel, *Derrière les urnes*, de James Farley, *Mein Kampf* (version non expurgée) d'Adolf Hitler, *Comment se faire des amis et réussir dans la vie*, de Dale Carnegie.

Les autres titres qu'il désirait n'étaient pas disponibles. Il se rendit alors à la bibliothèque universitaire où il emprunta le *Manuel de l'agent immobilier*, les *Instruments de musique à travers les âges* et un in-quarto intitulé : *Évolution de la mode féminine*. Ce dernier ouvrage possédait des illustrations magnifiques et était classé comme livre de référence. Ce ne fut qu'au terme de longues palabres qu'il obtint l'autorisation de l'emprunter vingt-quatre heures.

Les bras à présent chargés de livres, il quitta le campus et se rendit dans une boutique de prêteur sur gages où il fit l'acquisition de deux valises usagées mais toujours solides. Après avoir rangé ses livres dans l'une d'elles, il alla dans le plus important magasin de musique de la ville et passa trois quarts d'heure à choisir et écarter des disques. Ce qu'il désirait avant tout, c'était du rythme et de l'inspiration... des morceaux qui touchaient les cordes sensibles d'un individu. Il ne négligea pas le classique pour autant mais il appliqua le même principe à cette catégorie... un thème musical devait être sensuel et prenant, plutôt que froidement cérébral. En conséquence, sa collection comprenait des œuvres aussi disparates que *la Marseillaise*, le *Boléro* de Ravel, quatre trente-trois tours de Cole Porter, et *l'Après-midi d'un faune*.

Il dut insister pour faire l'achat du meilleur phonographe disponible, face à l'obstination du vendeur qui soutenait qu'il ferait mieux d'acquérir un électrophone. Mais il obtint finalement gain de cause ; tira un chèque ; rangea ses achats dans ses valises et demanda au vendeur de lui appeler un taxi.

Il avait passé un mauvais moment lorsqu'il avait émis le chèque. Il était sans provision, étant donné que celui qu'il avait remis à la coopérative étudiante avait rendu son solde débiteur. Il avait proposé au vendeur de téléphoner à sa banque, car c'était ce que l'on attendait de lui, et il avait obtenu l'effet souhaité. Il estimait qu'il devait avoir établi le record absolu en matière de chèques en bois... trente mille ans de délai.

Lorsque le taxi s'arrêta devant la cour séparant la chaufferie de la bibliothèque, il en descendit rapidement et courut vers la Porte.

Mais cette dernière avait disparu.

Il resta un long moment immobile. Il sifflait doucement et jugeait (défavorablement) ses capacités, son intelligence, et le reste. Tirer des chèques sans provision avait des conséquences qui lui paraissaient à présent moins hypothétiques.

Une main se posa sur sa manche.

— Hé, l'ami, vous voulez encore de mon taxi, pas vrai ? Le compteur tourne toujours.

— Hein ? Oh, bien sûr.

Il suivit le chauffeur et monta dans le véhicule.

— Vous allez où ?

C'était un problème. Il jeta un regard à sa montre et comprit que ce mécanisme de précision, habituellement digne de confiance, avait été soumis à un processus qui rendait ses indications inutiles.

— Quelle heure est-il ?

— Deux heures et quart.

Il remit sa montre à l'heure.

Deux heures quinze. En cet instant précis pas mal de monde devait se trouver dans sa chambre, et il ne tenait pas à s'y rendre... pas encore. Il préférerait attendre que ses frères de sang eussent terminé de jouer à sauter d'un côté et de l'autre de la Porte.

La Porte !

Elle demeurerait dans sa chambre jusqu'à quatre heures et quart, à quelque chose près. Si son minutage était exact...

— À l'angle de la quatrième rue et de McKinley, dit-il en nommant le croisement le plus proche de l'immeuble qu'il habitait.

Il régla le chauffeur et porta ses lourds bagages à la station-service qui se trouvait à l'angle. Le gérant lui donna l'autorisation de déposer les valises et lui affirma qu'elles seraient en sécurité. Il lui restait deux heures à tuer et il n'avait guère envie de s'éloigner de l'immeuble, de peur qu'un incident imprévu pût le retarder et ruiner ses projets.

Il lui vint à l'esprit qu'il lui restait une chose à régler, non loin de là... et il avait suffisamment de temps devant lui pour s'en occuper. D'un pas alerte, il se rendit deux rues plus loin, en sifflotant

joyeusement, et pénétra dans un immeuble d'habitation.

Il frappa à la porte de l'appartement 211. Le battant s'entrouvrit, puis s'ouvrit en grand.

— Bob ! Je croyais que tu devais travailler, aujourd'hui.

— Salut, Geneviève. Pas du tout... j'ai même du temps devant moi.

Elle regarda par-dessus son épaule.

— Je ne sais pas si je dois te laisser entrer... je ne t'attendais pas et je n'ai pas encore fait la vaisselle, pas plus que le lit. J'étais en train de me maquiller.

— Ne fais pas de façons.

Il poussa le battant et entra.

Lorsqu'il ressortit, il regarda sa montre. Trois heures et demie... il avait le temps. Il descendit la rue avec l'impression d'un canari qui viendrait de manger un chat.

Il remercia le gérant de la station-service et lui donna vingt-cinq cents pour sa peine, ce qui réduisit sa fortune à cinq cents. Il regarda son unique pièce, sourit, et la glissa dans la fente du téléphone public de la station-service. Il composa son propre numéro.

— Allô, entendit-il.

— Allô. Je voudrais parler à Bob Wilson.

— Oui. C'est moi. Qui est à l'appareil ?

— C'est sans importance. (Il rit doucement.) Je voulais seulement m'assurer que tu te trouvais chez toi. Je savais que tu y serais. Tu es en plein dedans, mon gars, en plein dedans.

Il raccrocha et arbora un sourire ironique.

À quatre heures dix, il était trop nerveux pour pouvoir attendre plus longtemps. Voûté par le poids de ses lourdes valises, il gagna son immeuble. Il y pénétra et entendit le téléphone sonner à l'étage supérieur. Il consulta sa montre... quatre heures et quart. Il attendit dans le vestibule pendant trois interminables minutes, puis il gravit péniblement l'escalier et traversa le vestibule jusqu'à sa chambre. Il prit sa clé, ouvrit la porte et entra.

La pièce était vide et la Porte s'y trouvait encore.

Sans s'arrêter, empli de la crainte que la Porte pût s'évanouir juste sous ses yeux alors qu'il traversait la pièce, il se hâta vers elle, serra les poignées des valises, et la franchit.

La Salle de la Porte était déserte, à son grand soulagement. Il pensa qu'il avait de la chance. Seulement cinq minutes, c'était tout ce qu'il demandait. Cinq minutes sans être dérangé.

Il posa les valises à côté de la Porte, afin de pouvoir effectuer un départ rapide en cas de besoin. Ce faisant, il nota que l'angle d'une de ses valises avait disparu. Il pouvait voir la moitié d'un livre apparaître derrière l'ouverture, tranché aussi nettement que par un massicot. Il

reconnut *Mein Kampf*.

La perte de ce livre lui importait peu, mais ce que cela impliquait lui donna une légère nausée. Et s'il n'avait pas suivi un arc parfait lorsqu'il avait été projeté à travers la Porte, la première fois ? En supposant qu'il eût heurté les bords, moitié dedans, moitié dehors ? L'homme coupé en morceaux... et sans le moindre trucage !

Il s'essuya le visage et se rendit à l'intérieur de la cabine de contrôle. Il suivit les instructions très simples de Diktor et ramena les quatre sphères au centre du tétraèdre. Puis il jeta un coup d'œil au-dessus des parois de la cabine et vit que la Porte avait disparu.

Vérification effectuée ! pensa-t-il. Tout sur zéro... pas de Porte. Il déplaça légèrement la sphère blanche. La Porte réapparut. Il brancha l'écran de contrôle et put voir que la scène miniature représentait l'intérieur de la Salle de la Porte elle-même. Jusque-là, tout était parfait... mais il ne pouvait savoir sur quelle époque la Porte était réglée par la simple vision de cette Salle. Il déplaça la commande spatiale. La scène glissa hors des murs du palais et demeura en suspension dans les airs. Il ramena la commande blanche jusqu'au centre puis la déplaça légèrement, très légèrement. Sur le petit écran, le soleil se transforma en un rayon lumineux qui traversa le ciel. Les jours défilèrent en clignotant, comme de la lumière émise par une source lumineuse à basse fréquence.

Il augmenta un peu le déplacement et vit le sol se dessécher et devenir brunâtre, puis se couvrir de neige avant de retrouver sa végétation.

Il agissait avec prudence et retenait sa main droite à l'aide de la gauche. Il remonta les saisons. Il avait dénombré dix hivers lorsqu'il entendit des voix, quelque part dans le lointain. Il s'interrompit et tendit l'oreille, puis ramena rapidement les commandes spatiales sur le point neutre, sans toucher à la commande temporelle qui demeura réglée sur un instant du passé, quelque dix ans plus tôt...

Il se rua hors de la cabine. Il eut à peine le temps d'empoigner ses bagages, de les jeter de l'autre côté de la Porte et de les suivre. Cette fois, il prit grand soin de ne pas effleurer le pourtour du cercle.

Ainsi qu'il l'avait supposé, il était toujours dans la même salle.

Cependant, s'il n'avait pas fait d'erreur, il se trouvait à des années des événements qu'il venait de vivre. Il avait eu l'intention de laisser entre Diktor et lui une marge plus importante, mais il n'en avait pas eu le temps. De toute façon, étant donné que Diktor était originaire du XX^e siècle, de son propre aveu et par la preuve qu'apportait le petit calepin, il était possible que dix années fussent suffisantes. Diktor pouvait ne pas être encore arrivé dans le futur, à cette époque. Dans le cas contraire, Wilson n'aurait qu'à utiliser la Porte du Temps pour s'enfuir plus loin dans le passé. Cependant, le bon sens voulait qu'il se

renseigne sur la situation avant d'effectuer d'autres déplacements temporels.

Il lui vint brusquement à l'esprit que Diktor pouvait le voir sur l'écran de la Porte du Temps. Sans prendre le temps de penser que la rapidité ne pouvait lui être d'aucune utilité... étant donné qu'on pouvait utiliser l'écran pour épier n'importe quel secteur temporel... il porta rapidement ses deux valises dans la cachette offerte par la cabine de contrôle. Une fois à l'abri de ses murs protecteurs, il recouvra une partie de son calme. L'écran était une arme à double tranchant. Les commandes se trouvaient sur le point neutre. Les recherches étaient extrêmement délicates car pour remonter plusieurs mois en quelques minutes il fallait effectuer un déplacement temporel si rapide que les silhouettes qui traversaient la salle passaient en un éclair. Or leur vitesse apparente était trop grande pour que ses yeux pussent les suivre. Il pensa à plusieurs reprises distinguer des formes humaines, mais il ne parvint jamais à les retrouver lorsqu'il arrêta la commande.

Il se demanda avec exaspération pourquoi celui qui avait construit cet appareil deux fois maudit avait omis de le doter de graduations et d'un système de réglage précis... un vernier, ou un autre système de ce genre. Il ne prit conscience qu'un peu plus tard que le créateur de la Porte du Temps n'avait peut-être pas eu besoin de tels mécanismes pour pallier l'insuffisance de ses sens. Il aurait renoncé, était sur le point de renoncer, lorsque, par un pur effet du hasard, il obtint à la fin d'un autre sondage infructueux une silhouette sur l'écran.

C'était lui-même, qui portait deux valises. Il se vit avancer droit dans le champ de vision, grandir, puis disparaître. Il regarda par-dessus la cloison. Il s'attendait un peu à se voir apparaître hors de la Porte.

Mais rien n'en sortit. Cela le troubla, jusqu'au moment où il se souvint que c'était le réglage de l'autre côté, à dix ans dans le futur, qui décidait du moment de la sortie. Mais il avait trouvé ce qu'il désirait. Il s'assit pour observer l'écran. Presque aussitôt, Diktor et un de ses doubles apparurent. Il se souvint de cet épisode lorsqu'il le revit sur l'écran. Il s'agissait de Bob Wilson numéro trois, sur le point d'avoir une altercation avec Diktor et de regagner le XX^e siècle.

Le problème était réglé... Diktor ne l'avait pas vu, il ignorait qu'il avait utilisé la Porte en cachette, il ne savait pas qu'il se cachait dix ans plus tôt, dans le passé. Il ne l'y chercherait pas. Il replaça les commandes sur le point neutre et tira un trait sur la question.

Mais d'autres sujets réclamaient son attention... la nourriture, en particulier. Il lui semblait évident, rétrospectivement, qu'il aurait dû emporter suffisamment de nourriture pour pouvoir tenir un ou deux

jours au moins. Et peut-être également un 45. Il était contraint d'admettre qu'il avait manqué de prévoyance. Mais il se trouva facilement des excuses... Il était difficile d'être prévoyant lorsque l'avenir était situé dans le passé.

— D'accord, mon vieux Bob, dit-il à voix haute. Voyons plutôt si les autochtones sont amicaux... comme prévu.

Une reconnaissance prudente de la petite partie du palais qu'il connaissait déjà ne lui permit pas de découvrir d'autres humains, ou la moindre forme de vie, pas même des insectes. Ces lieux étaient morts, stériles, aussi statiques et sans vie qu'une vitrine d'exposition. Il cria à une reprise, simplement pour entendre le son d'une voix. L'écho le fit frissonner et il ne refit pas l'expérience.

L'architecture du palais le décontenançait. Non seulement elle lui était étrangère... il s'y était attendu, mais à quelques exceptions près, ce bâtiment ne semblait pas avoir été conçu pour abriter des êtres humains. Il trouva des salles suffisamment vastes pour accueillir dix mille personnes à la fois... si elles avaient possédé des planchers sur lesquels les invités auraient pu se tenir. Car elles n'avaient souvent pas de sol, dans le sens habituel de ce terme. Alors qu'il suivait un couloir, il arriva brusquement devant une des grandes ouvertures mystérieuses de la demeure et faillit y tomber avant de prendre conscience que le couloir avait pris fin. Il s'avança précautionneusement et regarda vers le bas. Le passage débouchait sur le vide, haut dans un mur du palais. Au-dessous, la paroi était en retrait et il n'avait pas même une surface verticale à suivre des yeux. Dans les profondeurs, le mur réapparaissait et allait s'unir à son compagnon de la paroi opposée... pas avec décence, en suivant un plan horizontal, mais selon un angle aigu.

Il pouvait voir d'autres ouvertures disséminées çà et là dans les murs, des issues impraticables pour des êtres humains, comme celle au seuil de laquelle il était accroupi. Les « Supérieurs », murmura-t-il pour lui-même. Toute son arrogance avait disparu. Il suivit le même chemin, en sens inverse, troublant une fine pellicule de poussière, et il regagna l'environnement familier et presque accueillant de la Salle de la Porte.

Lors de sa seconde tentative, il explora uniquement les couloirs et les salles qui paraissaient avoir été conçus pour les hommes. Il avait déjà compris que ces parties du palais devaient être les... quartiers des domestiques ou, plus probablement, des esclaves. Il reprit courage alors qu'il demeurerait dans ces zones. Bien qu'absolument désertes, ces pièces et ces passages qui avaient été conçus pour des êtres humains lui paraissaient, par comparaison avec le reste de l'immense bâtiment, accueillants et joyeux. La luminescence sans source omniprésente et le silence inviolé le bouleversaient toujours, mais moins que les salles

démesurées aux circonvolutions mystérieuses des « Supérieurs ».

Il désespérait de trouver la sortie du palais et envisageait de rebrousser chemin, lorsque le couloir qu'il longeait effectua une brusque courbe et qu'il se retrouva sous la clarté brillante du soleil.

Il se tenait au sommet d'une large rampe à la pente accentuée qui s'étalait en éventail jusqu'à la base du bâtiment. Loin au-dessous de lui, à une distance d'au moins cinq cents mètres, les dalles de la rampe rencontraient la verdure du gazon, des buissons, et des arbres. C'était la même scène paisible et familière que celle qu'il avait admirée alors qu'il déjeunait en compagnie de Diktor... quelques heures plus tôt et dix années plus tard.

Il resta immobile et silencieux durant un bref instant. Il se laissait chauffer par le soleil, s'imprégnait de l'impensable beauté de cette douce journée de printemps.

— Ça s'annonce bien, exulta-t-il. Cet endroit est magnifique.

Il descendait lentement et cherchait des yeux d'autres êtres humains. Il se trouvait au milieu du plan incliné lorsqu'il vit une petite silhouette sortir des frondaisons et pénétrer dans une clairière, à proximité du bas de la rampe. Il l'appela, avec une excitation joyeuse. L'enfant (c'était un enfant qu'il avait vu) releva le regard, le fixa un moment, puis courut s'abriter sous les arbres.

— Tu es trop impulsif, Bob... voilà la vérité, se reprocha-t-il. Il ne faut surtout pas les effrayer. Prends ton temps.

Mais il ne se sentait pas découragé par cet incident. Là où il y avait des enfants se trouvaient des parents, une société, des chances à saisir pour un jeune homme plein de ressources qui avait les idées larges. Il se remit à descendre, d'un pas nonchalant.

Un homme apparut à l'endroit où il avait perdu de vue l'enfant. Wilson s'immobilisa. L'inconnu le scruta puis s'avança d'un ou deux pas, en hésitant.

— Venez ! l'invita Wilson d'une voix amicale. Je ne vous ferai pas de mal.

Il était impossible que l'homme eût compris ses paroles, mais il s'avança lentement jusqu'à la limite de la rampe. Puis il le regarda et ne fit plus un seul pas.

Wilson nota quelque chose dans la conduite de l'homme qui était en corrélation avec ce qu'il avait pu voir à l'intérieur du palais et du peu de renseignements que Diktor lui avait fournis.

— Si je n'ai pas complètement perdu mon temps dans la classe d'anthropologie, à l'université, je peux dire que ce palais est tabou. Que la rampe sur laquelle je me tiens est elle aussi tabou, et que je le suis également, par extension. Utilise tes atouts, mon vieux, c'est le moment.

Il s'avança jusqu'à la limite du dallage et prit bien soin de ne pas

la dépasser. L'homme se laissa choir à genoux et tendit ses mains en forme de coupe devant lui, tête inclinée. Sans hésiter, Wilson lui toucha le front. L'homme se releva, le visage radieux.

— C'est même trop facile, commenta Wilson à voix haute.

Son Vendredi inclina la tête, parut déconcerté, et répondit d'une voix profonde et mélodieuse. Les mots étaient fluides et étranges. Sa phrase donnait l'impression d'être extraite d'une chanson.

— Tu devrais commercialiser ta voix, déclara Wilson sur un ton admiratif. Des chanteurs célèbres ont réussi avec bien moins que toi. Quoi qu'il en soit... au travail, trouve-moi quelque chose à manger. Nourriture.

Il pointa sa bouche du doigt.

L'homme parut hésiter, puis parla de nouveau. Bob Wilson plongea sa main dans sa poche et en sortit le calepin qu'il avait volé à Diktor. Il chercha les mots « manger » et « nourriture ». Ils étaient traduits par le même terme.

— Blellan, articula-t-il soigneusement.

— Blellaaaaan ?

— Blellaaaaaaaaaan, confirma Wilson. Tu dois excuser mon accent, mon vieux. Grouille-toi.

Il essaya de trouver le mot « vite » dans le glossaire, mais il ne le découvrit pas. Soit il n'y avait dans cette langue aucun terme permettant d'exprimer cette idée, soit Diktor n'avait pas jugé utile de le noter. Mais Wilson estima qu'il pourrait rapidement régler la question... si un tel mot n'existait pas, il l'inventerait.

L'homme partit.

Wilson s'assit en tailleur et se mit à étudier le contenu du calepin. Il estimait que la rapidité de son ascension dans son nouvel environnement serait uniquement limitée par le temps qu'il lui faudrait pour pouvoir communiquer sans problèmes. Mais il n'eut que le temps d'étudier quelques noms communs lorsque sa première connaissance revint, en nombreuse compagnie.

La procession était guidée par un homme extrêmement âgé, aux cheveux blancs mais imberbe. Tous les hommes étaient d'ailleurs imberbes. Il marchait sous un dais porté par quatre adolescents. De tous ces gens, il était le seul individu qui portait suffisamment de vêtements pour pouvoir se promener ailleurs que sur une plage. Il paraissait mal à l'aise dans une sorte de toge qui semblait avoir pour origine une banne à rayures. Il était évident qu'il s'agissait de leur chef.

Wilson regarda hâtivement quelle était la traduction du mot *chef*. C'était : *Diktor*.

Cela n'aurait pas dû le surprendre outre mesure, mais ce fut pourtant le cas. Il aurait naturellement dû envisager l'hypothèse que le

mot Diktor fût un titre, plutôt qu'un nom propre. Mais cela ne lui était tout bonnement pas venu à l'esprit.

Diktor, « le » Diktor, avait ajouté une annotation sous le mot. Wilson la lut. *Un des rares vocables qui peuvent peut-être tirer leur origine des anciens langages. Ce mot et quelques douzaines d'autres, ainsi que la structure grammaticale du langage lui-même, paraissent être les uniques liens entre la langue du « Peuple oublié » et l'anglais.*

Le chef s'arrêta devant Wilson, juste en deçà des dalles.

— C'est bon, Diktor, ordonna Wilson. À genoux. C'est pas parce que tu es le chef que tu es exempté.

Il désigna le sol. L'homme s'agenouilla et Wilson lui toucha le front.

La nourriture qu'on lui avait apportée était à la fois copieuse et exquise. Wilson mangea lentement et avec dignité, conscient de son image de marque. Alors qu'il se restaurait, tous les autochtones réunis lui donnèrent une aubade. La mélodie était très belle, il était contraint de l'admettre. Il trouva un peu étrange leur concept de l'harmonie, et l'exécution, dans son ensemble, lui parut primitive. Mais leurs voix étaient claires et douces et ils semblaient véritablement prendre plaisir à chanter.

Ce concert donna une idée à Wilson. Après avoir apaisé sa faim, il fit comprendre au chef, en ayant recours à son indispensable calepin, que lui et son troupeau devaient l'attendre sur place. Il regagna alors la Salle de la Porte et en ramena le phonographe ainsi qu'une douzaine de disques choisis. Il leur offrit un concert de musique moderne enregistrée.

La réaction dépassa ses espoirs. *Begin the Beguine* fit apparaître des torrents de larmes sur le visage du vieux chef. Le premier mouvement du *Concerto* n°1 en si bémol mineur, de Tchaïkovski faillit provoquer une ruée générale. Ils se trémoussaient et se tenaient la tête, en gémissant. Ils hurlèrent leurs vivats. Wilson réprima son désir de leur faire entendre le second mouvement et les calma grâce à la monotonie irrésistible du *Boléro*.

— Diktor, dit-il sans penser au vieux chef. Diktor, mon vieux, tu savais ce que tu faisais lorsque tu m'as envoyé faire ces emplettes. Mais le temps que tu fasses ton apparition, si tu arrives un jour, je serai le maître des lieux.

La montée vers le pouvoir de Wilson ressembla plus à une ascension triomphale qu'à une lutte pour la suprématie. Cela n'eut rien de dramatique. Quoi que les « Supérieurs » eussent fait aux hommes, ces derniers n'avaient uniquement gardé qu'une apparence humaine alors que leur tempérament avait été radicalement modifié. Ces grands enfants dociles et amicaux avec qui Wilson avait affaire avaient peu de choses en commun avec la multitude d'êtres braillards,

vulgaires, vigoureux et dynamiques, qui s'était autrefois fait appeler le peuple des États-Unis d'Amérique.

Ils étaient aussi dissemblables qu'un troupeau de vaches et des taureaux, ou des cockers et des loups. Ils avaient perdu toute agressivité. Il eût été faux de dire qu'ils manquaient d'intelligence, ou qu'ils étaient des sauvages. C'était simplement l'esprit de compétition qui avait disparu, la volonté de puissance.

Wilson en avait le monopole.

Mais même lui perdit tout intérêt à jouer à un jeu où il gagnait toujours. Après s'être établi dans le rôle de chef suprême, en s'installant dans le palais et en se présentant comme vice-roi mandaté par les « Supérieurs », il s'occupa durant un certain temps en mettant sur pied certains projets dont le but, était de rattraper un certain retard culturel... la réinvention des instruments de musique, la mise en place d'un système de courrier, le redéveloppement du principe de la mode vestimentaire et la mise en place d'un tabou contre le fait de porter les mêmes vêtements plus d'une saison. Il y avait du machiavélisme, dans ce dernier projet. Wilson supposait en effet que s'il parvenait à faire naître de l'intérêt pour ce genre de chose dans l'esprit des femmes, les hommes seraient contraints de travailler pour satisfaire leurs désirs. Ce qui manquait à cette culture était un moteur... elle se laissait glisser vers le bas de la pente. Il essayait de donner à ses sujets les motivations qui leur manquaient.

Ces derniers coopéraient de leur mieux, mais sans comprendre, comme des chiens qui effectuent certains tours non parce qu'ils ont conscience de leur utilité, mais pour faire plaisir à leur maître.

Il s'en lassa rapidement.

Cependant, le mystère posé par les « Supérieurs » et, surtout, celui posé par leur Porte du Temps, continuaient de l'obséder.

Wilson possédait une double nature et était à la fois un débrouillard et un philosophe. Le philosophe prenait la relève.

Il éprouvait le besoin impératif de bâtir dans son esprit un modèle physico-mathématique des phénomènes engendrés par la Porte du Temps. Il en établit un qui n'était peut-être pas parfait, mais qui satisfaisait à toutes les exigences. Imaginez une surface plane, une feuille de papier ou, encore mieux, un mouchoir de soie... de soie parce que ce tissu est souple et se plie facilement tout en conservant tous les attributs de relation d'un continuum à deux dimensions sur sa surface elle-même. Les fils de trame sont la dimension, ou direction, du temps et ceux de chaîne représentent les trois dimensions spatiales.

Sur un mouchoir, une tache d'encre devient la Porte du Temps. En pliant le carré de soie, cette tache peut être superposée à n'importe quel autre point de la surface du mouchoir. Si on presse les deux points l'un sur l'autre entre le pouce et l'index, les commandes sont

réglées, la Porte du Temps est ouverte, et un habitant microscopique de ce carré de soie peut passer d'un pli à l'autre sans devoir traverser toute autre partie du tissu.

Ce modèle est imparfait et statique... mais toute représentation matérielle est obligatoirement limitée par l'expérience sensorielle de la personne qui tente de l'élaborer.

Il ne put décider si le fait de replier un continuum à quatre dimensions (trois spatiales et une temporelle) sur lui-même, afin que la Porte fût « ouverte », nécessitait ou pas la présence d'autres dimensions à travers lesquelles effectuer ce pliage. Cela semblait être le cas, mais peut-être était-ce simplement dû à une insuffisance intellectuelle de l'esprit humain. Seul un certain espace vide était nécessaire pour effectuer le pliage d'un mouchoir, mais le terme d'espace vide manquait en lui-même de signification... il était suffisamment versé dans les mathématiques pour le savoir.

Si d'autres dimensions étaient nécessaires pour « contenir » un continuum à quatre dimensions, le nombre des dimensions de l'espace et du temps étaient en ce cas nécessairement infini. Chaque continuum avait besoin d'un continuum supérieur pour le contenir.

Mais « infini » était encore un terme sans signification. « Séries sans fin » était un terme plus valable, mais pas de beaucoup.

Une autre considération le poussa à conclure qu'il devait probablement y avoir au moins une dimension supplémentaire aux quatre que ses sens pouvaient percevoir... la Porte du Temps elle-même. Il parvint à acquérir une certaine habileté pour manipuler ses commandes, mais il ne put jamais se faire la moindre opinion sur la façon dont elle fonctionnait, ou comment elle avait été construite. Il lui semblait que les créatures qui l'avaient fabriquée devaient nécessairement avoir été capables de se tenir hors des limites qui le confinaient, pour pouvoir ancrer la Porte à la structure de l'espace-temps. Mais ce concept lui échappait totalement.

De plus, il pensait que les commandes à sa disposition n'étaient peut-être que des éléments dépassant dans son univers. Le palais lui-même pouvait n'être rien de plus qu'une section tridimensionnelle d'un bâtiment plus important. Cela permettait d'expliquer en partie la nature autrement incompréhensible de son architecture.

Il fut progressivement envahi par un désir croissant d'apprendre plus de choses sur ces êtres étranges : les « Supérieurs », ces créatures qui, après être arrivées sur Terre, avaient gouverné la race humaine, érigé ce palais, construit cette Porte, puis étaient finalement reparties... et dans le sillage desquelles il avait été charrié à trente millénaires de son époque d'origine. Pour la race humaine, ce n'était à présent guère plus qu'un mythe sacré, un ensemble de traditions contradictoires. Il ne restait aucune représentation de ces êtres,

aucune trace de leurs écrits, absolument rien à l'exception du Haut Palais de Norkaal et de la Porte. Et d'un sentiment de perte irréparable dans les cœurs de la race qu'ils avaient gouvernée, une perte exprimée dans le terme que ces gens utilisaient pour se désigner : le Peuple oublié.

À l'aide des commandes et de l'écran de contrôle, il explora le temps en quête des Bâtisseurs. C'était un travail de longue haleine, ainsi qu'il l'avait découvert bien longtemps auparavant. Une ombre fugitive, une recherche monotone... et l'échec.

À une occasion, il fut certain d'avoir vu une ombre sur l'écran. Il ramena la commande en arrière, suffisamment loin pour être certain d'être revenu avant le moment où cela s'était produit. Puis il fit des réserves de nourriture et de boisson, et se mit à surveiller l'écran.

Son attente se poursuivait trois semaines.

L'ombre avait pu repasser pendant ces heures où le sommeil avait eu raison de lui. Mais il était certain de surveiller la bonne période temporelle. Il maintint sa vigilance.

Et il vit l'être.

Cela venait vers la Porte.

Lorsqu'il recouvra ses esprits, il se trouvait au centre du couloir qui s'éloignait de la Salle. Il prit conscience qu'il avait hurlé et il était toujours en proie à de violents tremblements.

Un peu plus tard, il regagna la Salle au prix d'un incroyable effort de volonté et, en détournant les yeux, il pénétra dans la cabine de contrôle et remplaça les sphères sur le point neutre. Ensuite, il s'éloigna en hâte et déserta cette pièce pour ses appartements. Il ne toucha plus aux commandes et ne pénétra plus dans la Salle de la Porte pendant plus de deux années.

Ce n'était pas la peur d'une menace physique qui avait ébranlé sa raison, ni l'aspect de la créature... il ne se rappelait même plus à quoi elle ressemblait. Mais il avait éprouvé une sorte de tristesse infiniment complexe. Cela l'avait envahi instantanément : une impression de tragédie, un chagrin insupportable et impossible à fuir, une lassitude infinie. Il avait connu des émotions maintes fois trop puissantes pour sa fibre spirituelle. Il n'était pas plus apte à faire une pareille expérience qu'une huître ne l'est à jouer du violon.

Il comprit qu'il avait appris sur les « Supérieurs » tout ce qu'un être humain pouvait apprendre et supporter. Il n'éprouvait plus la moindre curiosité à leur sujet. L'ombre de cette émotion qu'il avait ressentie par personne interposée l'empêchait de dormir, l'obligeait à s'éveiller en sursaut, couvert de sueur.

Un autre problème l'ennuyait... celui posé par lui-même et par ses allées et venues dans le temps. Il était toujours tourmenté par le fait de s'être rencontré et de s'être parlé, avant de se battre contre lui-

même.

Lequel était Bob Wilson ?

Il savait qu'ils l'étaient tous, car il se souvenait avoir été chacun d'eux. Mais il y avait eu cet instant où ils avaient tous été réunis.

Par pure nécessité, il fut contraint d'élargir le champ d'application de la non-identité : « Aucune chose n'est identique à une autre, pas même à elle-même », pour y inclure l'ego. Au sein d'un continuum à quatre dimensions, chaque événement est absolument unique et possède des coordonnées spatiales et temporelles qui lui sont propres. Le Bob Wilson qu'il était à présent n'était pas le même Bob Wilson que dix minutes plus tôt. Chacun d'eux était un élément particulier d'un processus quadridimensionnel. Ils se ressemblaient sous maints aspects, comme une tranche de pain est identique à la suivante. Mais ils n'étaient pas le même Bob Wilson... ils différaient d'une longueur de temps.

Lorsqu'il s'était rencontré, cette différence avait été mise en évidence car le décalage relevait plus du domaine spatial que de celui du temps, et il avait pu le « voir » alors qu'il pouvait seulement se souvenir des écarts temporels. Il réfléchit longuement à la question et se rappela d'un grand nombre de Bob Wilson différents : bébé, enfant, adolescent, jeune homme.

Aucun n'était semblable aux autres... il le savait parfaitement. L'unique chose qui les unissait dans un sentiment d'identité était la continuité de leurs souvenirs.

Et c'était également cela qui avait uni les trois... non, les quatre Bob Wilson, par un certain après-midi mouvementé. Seule une piste mémorielle effectuait un lien entre eux. L'unique élément qui demeurerait encore important était le voyage temporel par lui-même.

Ainsi que divers autres petits détails... la nature du libre arbitre, le problème posé par l'entropie, la loi de la conservation de l'énergie et de la masse. Il prenait à présent conscience que ces deux derniers sujets devaient être étendus ou généralisés afin de pouvoir y inclure les cas dans lesquels la Porte, ou toute autre chose semblable, provoquait un transfert de masse, d'énergie, ou d'entropie, d'un continuum à un autre. Par ailleurs, ces lois demeuraient inchangées et valides. Les choses étaient cependant différentes pour le libre arbitre. On ne pouvait tout simplement l'écarter pour la simple raison qu'on pouvait en faire l'expérience... Cependant, sa propre liberté de choix avait œuvré de façon à recréer la même chose, à deux reprises. Apparemment, les êtres humains devaient être des facteurs qui venaient compléter le processus au sein du continuum... « Libre arbitre » pour l'ego, prédestination pour les éléments extérieurs.

Et cependant le fait d'avoir fui Diktor avait apparemment modifié le cours du destin. Il se trouvait dans cette contrée et il la gouvernait

depuis plusieurs années, mais Diktor n'avait toujours pas fait son apparition. Se pouvait-il que chaque acte dû au libre arbitre véritable pût créer un avenir nouveau et différent ? Maints philosophes l'avaient pensé.

Ce futur ne semblait posséder nulle part un personnage tel que Diktor... « le » Diktor... en aucun lieu et en aucune époque.

Il arrivait presque au terme de ses dix premières années dans l'avenir et il devenait de plus en plus nerveux, de plus en plus assailli par les doutes. Malédiction, pensa-t-il, si Diktor doit apparaître, il serait grand temps qu'il le fasse ! Il était impatient de l'affronter, d'établir une fois pour toutes qui était le maître.

Il avait envoyé des agents dans tout le pays du Peuple oublié, avec pour instructions d'arrêter et de ramener au palais tout homme qui porterait une barbe. Il montait personnellement la garde dans la Salle de la Porte.

Il tenta de sonder l'avenir en quête de Diktor, mais ses recherches furent infructueuses. Il repéra une ombre à trois occasions, mais il s'agissait toujours de lui. Par ennui, et en partie par curiosité, il voulut revoir le début de son aventure. Il tenta de localiser la demeure qui avait été la sienne, trente mille ans plus tôt.

Ce fut un long labeur. Plus on éloignait la bille du centre, plus le contrôle était difficile. Il lui fallut un entraînement patient pour pouvoir stopper l'image à un siècle environ de la période qu'il désirait atteindre. Ce fut au cours de cet essai qu'il découvrit ce qu'il avait tant cherché : une commande fractionnelle... un vernier, en fait. Son utilisation était aussi simple que celle des commandes principales, mais il fallait tourner la bille, au lieu de la déplacer.

Il s'arrêta au XX^e siècle, se rapprocha de l'année en se basant sur les modèles des automobiles, le style de l'architecture et autres indications évidentes, et il s'arrêta au cœur de ce qu'il estimait devoir être 1952. Des déplacements méticuleux des commandes spatiales le conduisirent dans la cité universitaire d'où il était parti... après de nombreux essais infructueux, car la dimension de l'image ne lui permettait pas de lire les plaques des rues.

Il repéra l'immeuble et amena la Porte dans sa chambre. Elle était déserte et aucun meuble ne s'y trouvait.

Il éloigna la Porte du bâtiment et fit une nouvelle tentative, un an plus tôt. Il avait réussi... c'était sa propre chambre, avec ses meubles. Mais la pièce était inoccupée. Il revint en arrière à la recherche d'une ombre.

Dans le mille ! Il contrôla le déplacement de l'image. Trois personnes étaient présentes dans la chambre, mais elles étaient trop petites et la lumière était trop faible pour qu'il pût savoir avec certitude s'il se trouvait parmi elles. Il se pencha pour étudier la scène.

Il entendit un son mat, juste à l'extérieur de la cabine. Il se redressa et regarda par-dessus la cloison.

Étalé sur le sol gisait un être humain inconscient près duquel se trouvait un chapeau élimé et écrasé.

Il resta immobile durant un moment qui lui parut durer une éternité. Il fixait les deux choses : le chapeau et l'homme, alors que les vents de la déraison soufflaient dans son esprit et l'ébranlaient. Il n'avait nul besoin d'aller examiner de plus près la silhouette pour l'identifier. Il savait... Il savait que c'était lui, plus jeune, qui venait d'être projeté par un coup de poing à travers la Porte du Temps.

Ce n'était pas ce qui le choquait. S'il ne s'était pas particulièrement attendu à voir ce Bob Wilson le rejoindre, étant donné qu'il avait conclu qu'il vivait dans un futur différent de celui où il avait à l'origine transité grâce à la Porte du Temps, il avait cependant été parfaitement conscient que cela pourrait se produire. Que cette possibilité se fût révélée exacte ne le surprenait donc pas outre mesure.

Ce qui le décontenançait était le fait qu'il eût été l'unique témoin de l'arrivée de son moi plus jeune.

Il était donc Diktor. Il était « le » Diktor. L'unique Diktor !

Il ne rencontrerait pas Diktor de nouveau et n'aurait jamais une explication avec lui. Il n'avait plus à craindre sa venue et il n'aurait jamais dû la redouter. Il n'y avait jamais eu, n'y aurait jamais, une autre personne appelée Diktor : parce que cet homme n'avait jamais existé et n'était autre que lui-même.

Rétrospectivement, cela lui semblait évident. Il avait disposé d'un grand nombre d'indications qui le prouvaient. Mais cependant cela ne lui avait pas paru évident. Chaque point de ressemblance entre lui et le Diktor dont il se souvenait avait pour origine une cause rationnelle... généralement le désir de copier les caractéristiques de l'autre, afin de consolider son autorité et sa puissance avant « sa » venue. C'était pour cette raison qu'il s'était installé dans les appartements que « Diktor » avait habités... afin de le prendre de vitesse.

Évidemment, ses sujets l'appelaient Diktor, mais il n'en avait tiré aucune conclusion... Ils nommaient ainsi tous les chefs, même les sous-fifres qui étaient ses administrateurs locaux.

Il s'était laissé pousser une barbe, semblable à celle qu'avait portée Diktor, en partie pour imiter ce dernier mais avant tout pour se singulariser des mâles imberbes du Peuple oublié. Cela lui donnait du prestige, renforçait le tabou qui l'entourait. Il caressa son menton. Cependant, il lui semblait étrange de ne pas s'être souvenu que son aspect actuel correspondait à celui de Diktor. Ce dernier lui avait paru être bien plus âgé. Il n'avait que trente-deux ans. Il en avait passé dix

ici, et vingt-deux là-bas.

Il avait pensé que Diktor avait à peu près quarante-cinq ans. Peut-être qu'un témoin impartial lui aurait donné cet âge. Ses cheveux et sa barbe étaient grisonnants... depuis des années, depuis le jour où il n'avait que trop bien réussi à voir les « Supérieurs ». Son visage était ridé. Un visage est rapidement marqué par l'inquiétude, et par le reste. Gouverner un pays, même aussi paisible qu'Arcadie, minait un homme, le maintenait éveillé pendant des nuits.

Non qu'il s'en fût plaint... Il avait eu une existence agréable, une vie princière, et elle avait été supérieure à tout ce que le passé aurait pu lui offrir.

Quoi qu'il en soit, il avait recherché un homme ayant la quarantaine et dont il ne se rappelait plus guère du visage, après dix années. Il n'avait disposé d'aucun portrait de lui. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de faire un rapprochement entre ce visage si vague et le sien. Naturellement.

Mais il avait disposé d'autres petits indices. Arma, par exemple. Environ trois ans plus tôt il avait choisi une fille qui lui ressemblait et en avait fait une de ses servantes. Il lui avait donné un nouveau nom : Arma, en souvenir de celle dont il s'était autrefois épris. La logique voulait qu'elles fussent le même être. Il n'y avait pas deux Arma, mais une seule.

Cependant, à en croire ses souvenirs, la « première » Arma avait été bien plus belle.

Hmmm... c'était plutôt son sens critique qui avait changé. Il dut admettre qu'il avait eu bien plus d'occasions de devenir blasé par la beauté féminine que son jeune ami étalé sur le sol. Il rit doucement comme il se rappelait qu'il avait jugé indispensable de s'entourer de tabous compliqués afin de tenir à distance les filles nubiles de ses sujets... la plupart du temps. Il avait dû faire creuser un bassin artificiel dans le fleuve, juste à côté du palais, afin de pouvoir aller nager sans s'empêtrer continuellement dans des naïades.

L'homme allongé sur le sol gémit, mais n'ouvrit pas les yeux.

Wilson, le Diktor, se pencha vers lui mais ne fit rien pour le ranimer. Il savait que l'homme n'était pas gravement blessé et il ne tenait pas à l'éveiller avant d'avoir eu le temps de réordonner ses pensées.

Car il avait un travail à faire, une tâche qu'il devait effectuer méticuleusement, sans la moindre erreur. Tout le monde, pensa-t-il avec ironie, fait des plans pour assurer son avenir.

Il devait quant à lui assurer son passé.

Il y avait la question du réglage de la Porte du Temps lorsqu'il reviendrait pour renvoyer son premier lui-même à son époque d'origine. Lorsqu'il s'était accordé sur la scène qui se déroulait dans sa

chambre, quelques minutes plus tôt, il avait surpris l'action juste avant que le premier Bob Wilson eût été projeté à travers la Porte. Lorsqu'il le renverrait dans le passé, il devrait apporter une légère modification aux réglages temporels pour les accorder sur un instant situé aux environs de deux heures de l'après-midi. Ce serait relativement simple, il n'aurait qu'à fouiller une étroite zone jusqu'à trouver son premier moi assis seul à son bureau, en train de travailler.

Mais la Porte du Temps était apparue dans cette pièce à une heure plus tardive, il venait de provoquer cela. Il en fut déconcerté.

Une minute... S'il changeait les réglages des commandes temporelles, la Porte apparaîtrait dans la pièce plus tôt, y resterait, et fusionnerait tout simplement avec son apparition plus tardive, environ une heure plus tard. Oui, c'était exact. Pour une personne présente dans la pièce il semblerait que la porte du Temps était toujours restée sur place, depuis quatorze heures.

Ce qui s'était produit. Il y veillerait.

En dépit de son expérience des phénomènes provoqués par la Porte du Temps, il lui fallut malgré tout un effort intellectuel subtil et soutenu pour penser différemment qu'en terme de durée, pour adopter un point de vue éternel.

Et il y avait le chapeau. Il le ramassa et l'essuya. Il ne lui allait plus très bien, sans doute parce qu'il portait à présent les cheveux bien plus longs. Il fallait placer le chapeau là où il l'avait trouvé... Oh, oui, dans la cabine de contrôle. Ainsi que le calepin.

Le calepin, le calepin... Mmmmm... Il y avait à son sujet une chose étrange. Le calepin qu'il avait subtilisé s'était abîmé et écorné au point d'être illisible et, quatre ans plus tôt, il avait soigneusement recopié son contenu dans un nouveau carnet... pour rafraîchir ses souvenirs de l'anglais plus que par besoin d'un dictionnaire. Il avait détruit le calepin inutilisable et c'était le nouveau qu'il avait l'intention d'aller chercher et de laisser dans la cabine où il serait trouvé.

En ce cas, il n'y avait jamais eu deux calepins. Celui qu'il possédait actuellement deviendrait, après avoir été emporté dix ans dans le passé, le calepin dont il avait recopié les indications qui y étaient mentionnées. Il s'agissait simplement de différents segments du même processus physique, manipulés par la Porte pour exister concurremment, côte à côte, durant un certain laps de temps.

Comme il l'avait lui-même été... par un certain après-midi de 1952.

Il regrettait d'avoir jeté le calepin usagé. S'il l'avait encore eu en sa possession il aurait pu les comparer et s'assurer qu'ils étaient identiques, excepté pour l'usure et les effets de l'entropie.

Mais quand avait-il appris la langue locale, de façon à pouvoir

préparer un tel vocabulaire ? Bien entendu, il la connaissait lorsqu'il avait recopié le contenu du carnet... Sa copie n'avait pas été vraiment nécessaire.

Mais il s'agissait malgré tout d'une copie.

Il avait mentalement rationalisé le processus sur le plan matériel, mais ce que cela représentait sur le plan intellectuel formait une boucle complète. Son ego plus âgé s'était appris, alors qu'il était plus jeune, une langue qu'il connaissait parce qu'après l'avoir apprise il était devenu plus âgé et avait, en conséquence, été capable de se l'enseigner.

Mais où se trouvait le commencement ?

C'était l'éternel problème de l'œuf et de la poule.

Le chat mange les rats, on écorche le chat et on donne sa carcasse aux rats qui, à leur tour, nourriront les chats. Le mouvement perpétuel animal.

Si Dieu a créé le monde, qui a créé Dieu ?

Qui a créé le calepin ? Qui a commencé cette chaîne sans fin ?

Il ressentait le désespoir intellectuel de tout philosophe honnête qui se penche sur la question. Il savait qu'il avait à peu près autant de chances de trouver la réponse qu'un chien de comprendre comment sa pâtée pouvait entrer dans sa boîte de fer-blanc. La psychologie appliquée était plus à sa portée... Ce qui lui rappelait qu'il existait certains livres dont son moi antérieur aurait grand besoin pour apprendre à gérer le pays qu'il devrait gouverner. Il prit mentalement note d'en établir une liste.

Sur le sol, l'homme bougea et s'assit. Wilson savait que le moment était venu d'assurer son passé. Il n'était pas inquiet, il ressentait l'assurance du joueur qui est « en veine » et qui « sait » sur quelle face s'immobilisera le dé, la prochaine fois.

Il se pencha vers lui.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

— Je le suppose, marmonna le jeune homme.

Il porta ses mains à son visage ensanglanté.

— J'ai mal au crâne.

— Ce n'est guère étonnant. Vous avez traversé la Porte en vol plané et je crois que votre crâne a heurté le sol, à l'arrivée.

Son jeune lui-même ne sembla tout d'abord pas comprendre ses paroles. Il regarda autour de lui, hébété, comme pour découvrir où il se trouvait.

— Traversé ? dit-il finalement. Traversé quoi ?

— La Porte, naturellement.

Wilson la désigna d'un signe de tête. Il savait que lorsqu'il la verrait le Bob Wilson plus jeune et toujours sonné recouvrerait ses esprits.

Le jeune Wilson regarda par-dessus son épaule dans la direction indiquée, s'assit brusquement, et ferma les yeux. Il les rouvrit après ce qui semblait avoir été une courte prière. Il regarda la Porte de nouveau et demanda :

— Est-ce que je suis arrivé à travers ce machin ?

— Oui, lui affirma Wilson.

— Où suis-je ?

— Dans la Salle de la Porte du Haut Palais de Norkaal. Cependant, ce qui est important ce n'est pas le lieu, mais l'instant. Vous avez avancé dans le temps d'un peu plus de trente millénaires.

D'apprendre cela ne parut pas le rassurer. Il se leva avec difficulté et avança en titubant en direction de la Porte. Wilson posa sa main sur son épaule et le retint.

— Où allez-vous ?

— Je rentre !

— Pas si vite.

Il n'osait pas le laisser partir immédiatement, il devait auparavant effectuer le nouveau réglage de la Porte. De plus, le jeune Wilson était encore ivre... son haleine empestait épouvantablement.

— Vous rentrerez, c'est entendu... je vous en donne ma parole. Mais laissez-moi tout d'abord m'occuper de vos blessures. De plus, vous avez grand besoin de repos. J'ai également quelques explications à vous donner et il y a une chose que vous pourrez faire pour moi, lorsque vous serez revenu à votre époque... une chose dont nous pourrions tous deux tirer profit. Un bel avenir vous attend, mon garçon... un bel avenir !

Un bel avenir !

Titre original :

By His Bootstraps

Traduit par J.-P. Pugi.

SOUS LE POIDS DES RESPONSABILITÉS

Dans un post-scriptum à l'un des volumes de son Histoire du futur, Heinlein a expliqué pourquoi il n'avait pas écrit certaines des histoires dont les titres figurent dans son schéma. Il ne semble jamais avoir indiqué, en revanche, pourquoi le récit suivant n'a jamais été incorporé au cycle. Est-ce parce que l'établissement d'une dictature religieuse aux Etats-Unis se situe trop tôt pour que soit plausible, en termes d'histoire du futur, le long voyage raconté ici, compte tenu du développement de la navigation interplanétaire qu'il implique ? Les organismes humains, dans les vols cosmiques effectivement entrepris jusqu'à présent, n'ont été soumis que brièvement à de fortes accélérations. Mais que se passerait-il si les conditions du vol exigeaient de prolonger de telles épreuves ? Heinlein répond à cette question en une nouvelle dont la structure simple souligne la vigueur dramatique du traitement.

— Le commandant convoque tous les pilotes de torches au rapport !

L'appel résonna à l'intérieur de la base orbitale terrestre et Joe Appleby ferma le robinet de la douche pour mieux l'entendre.

— Vous pouvez y aller, les gars, ça ne me concerne pas, dit-il sur un ton joyeux. Mais je ferais mieux de filer avant qu'ils ne suppriment toutes les perms.

Il s'habilla et s'éloigna rapidement dans une course. Il se trouvait dans l'anneau externe de la base. Les lentes révolutions de cette roue gigantesque suspendue dans l'espace créaient une gravité artificielle qui lui permettait d'adhérer au sol. Alors qu'il atteignait ses quartiers, les haut-parleurs répétèrent :

— Le commandant convoque tous les pilotes de torches au rapport.

Puis la voix ajouta :

— Le lieutenant Appleby est convoqué dans le bureau du commandant.

Appleby prononça un seul mot, bref mais expressif.

Le bureau du commandant était bondé. Toutes les personnes

présentes portaient à leur revers un emblème représentant une torche, à l'exception d'un membre du corps médical et du commandant Berrio qui arborait quant à lui l'insigne des pilotes de fusées à propulsion classique. Lorsque Appleby entra, l'officier supérieur leva les yeux, sans interrompre pour autant son exposé.

— ... la situation. Si nous voulons sauver la station Proserpine, nous devons envoyer rapidement une expédition de secours vers Pluton. Des questions ?

Nul n'en posa. Appleby aurait aimé le faire mais il ne désirait pas rappeler à Berrio qu'il était arrivé avec du retard.

— Très bien, ajouta Berrio. Messieurs, c'est une mission qui revient aux pilotes de torches. Je dois faire appel à des volontaires.

« Ouf ! pensa Appleby. Il n'y a qu'à laisser les excités faire du zèle, puis s'éclipser. » Il estimait qu'il pourrait encore prendre la prochaine navette à destination de la Terre.

— Que les volontaires restent. Les autres peuvent se retirer, ajouta le commandant.

« Magnifique, pensa Appleby. Mais attention : ne te rue pas vers la porte, effectue ta sortie avec dignité... et débrouille-toi pour te faufiler entre deux types plus corpulents que toi. »

Cependant, personne ne sortit. Joe Appleby avait l'impression d'avoir été refait, mais il n'avait pas le courage nécessaire pour donner le signal de l'exode.

— Je vous remercie, messieurs, déclara avec concision le commandant. Veuillez avoir l'amabilité d'aller attendre au mess.

En marmonnant, Appleby suivit les autres pilotes. Il n'aurait naturellement pas demandé mieux que de faire un voyage jusqu'à Pluton, mais pas maintenant, pas alors qu'il avait dans la poche une permission lui permettant de rentrer sur Terre.

Comme tous les pilotes de torches, il n'éprouvait que du mépris pour les très grandes distances. Si ses camarades plus âgés pensaient toujours aux voyages interplanétaires en termes d'années, avec des préjugés de leur génération, un vaisseau-torche pouvait effectuer, grâce à son accélération constante, le même parcours en quelques journées. Il fallait à une fusée de type classique cinq ans pour effectuer un aller et retour jusqu'à Jupiter, le double si l'objectif était Saturne et encore deux fois plus de temps s'il s'agissait d'Uranus, pour ne pas parler de Neptune. Aucune fusée à propulsion conventionnelle n'avait jamais tenté d'atteindre Pluton. Un aller et retour pour cette planète lui aurait pris plus de quatre-vingt-dix ans. Mais les pilotes de torches avaient atteint cette planète lointaine et avaient installé la station Proserpine, un ensemble de cinq dômes destinés à protéger du froid qui règne aux limites du système solaire un centre de recherche cryogénique, une station d'étude des radiations cosmiques, un

observatoire de parallaxe et un laboratoire de physique.

À près de six milliards de kilomètres de la station Proserpine, Appleby suivit un de ses compagnons à l'intérieur du mess.

— Hé, Jerry, lui dit-il, apprends-moi pour quelle mission je me suis porté volontaire.

Jerry Price pivota sur lui-même.

— Oh, Joe Appleby le retardataire ! D'accord, à condition que tu me paies un verre.

Jerry lui expliqua qu'un message radio venait de leur parvenir de la station Proserpine. Une épidémie s'était déclarée dans la base la plus lointaine du système solaire.

— La maladie de Larkin.

Appleby laissa échapper un sifflement. Cette maladie était due à un virus muté, peut-être d'origine martienne. Le nombre de globules rouges des personnes contaminées baissait rapidement et la mort survenait peu après. L'unique traitement connu consistait à effectuer des transfusions sanguines pendant que la maladie suivait son cours.

— Voilà pourquoi il faut que quelqu'un fasse un saut jusqu'à Pluton pour y apporter du sang.

Appleby se renfrogna.

— Mon papa m'avait pourtant averti. Joe, qu'il disait, n'ouvre jamais ta grande gueule et ne te porte jamais volontaire.

Jerry sourit.

— On ne peut pas dire qu'on se soit portés volontaires.

— Ce voyage dure combien de temps ? Dix-huit jours, je crois ? On m'attend sur Terre.

— Dix-huit jours, avec une accélération normale d'un g... Mais en l'occurrence elle sera plus importante. Ils sont à court de donneurs de sang, là-bas.

— Plus importante ? Un... un g et demi ?

Price secoua négativement la tête.

— Je dirais plutôt deux.

— Deux g ?

— Ça n'a rien d'exceptionnel. Des hommes ont été soumis à des accélérations bien plus importantes.

— Ouais, pendant de très courts instants... pas durant des jours entiers. Deux g sont suffisants pour endommager irrémédiablement le cœur, si on en réchappe.

— Pleure pas, tu ne risques pas d'être choisi... je corresponds bien mieux que toi à l'archétype du héros. Pendant que tu seras en perm, pense que je serai seul au sein du néant, tel un ange de salut ! Paie-moi un autre verre.

Appleby estima que Jerry devait avoir raison. Seuls deux pilotes étaient nécessaires et ses chances étaient grandes pour qu'il pût

malgré tout prendre la prochaine navette à destination de la Terre. Il avait sorti son petit agenda noir et pointait des numéros de téléphone lorsqu'un planton vint vers lui.

— Lieutenant Appleby ?

Joe n'eut d'autre choix que de répondre affirmativement.

— Avec les félicitations du commandant, vous-êtes-convoqué-au-rapport, mon lieutenant.

— J'y vais, répondit Joe avant de reporter son regard sur Jerry. Alors, lequel de nous deux est l'archétype du héros ?

— Tu veux que j'aïlle sur Terre à ta place ?

— Non, merci !

— C'est bien ce que je craignais. Bonne chance quand même, Joe.

Le commandant Berrio était en compagnie du médecin et d'un lieutenant plus âgé qu'Appleby.

— Asseyez-vous, Appleby, dit Berrio. Vous connaissez le lieutenant Kleuger ? Il sera le commandant de bord. Vous lui servirez de copilote.

— À vos ordres, mon commandant.

— Appleby, le lieutenant Kleuger est le meilleur pilote de torche dont nous disposons. Si nous vous avons choisi pour le seconder, c'est parce que votre dossier médical indique que vous possédez une résistance exceptionnelle à l'accélération. Or ce voyage va être effectué sous forte accélération.

— Dans quelle mesure, plus exactement ?

Berrio hésita avant de répondre.

— Trois g et demi.

Trois g et demi ! Ce n'était plus de l'accélération... c'était comparable à passer sous un marteau-pilon ! Joe entendit le médecin protester.

— Je regrette, commandant, mais je ne peux donner mon accord au-dessus de trois g.

Berrio se renfrogna.

— C'est au commandant de vol de prendre la décision. Mais n'oubliez pas que trois cents vies humaines sont en jeu.

— Docteur, je voudrais examiner ce graphique... déclara Kleuger.

Le médecin fit glisser un document sur le bureau. Kleuger le fit pivoter afin que Joe pût également le voir.

— Voilà les données, Appleby...

La courbe montait très haut, redescendait lentement, puis effectuait une courbe brutale et chutait rapidement. Le médecin posa son index sur le point où la ligne s'affaissait brusquement.

— C'est à partir de ce stade que les donneurs de sang seront aussi mal en point que les malades. Ensuite, il n'existe aucune solution autre qu'un approvisionnement en sang provenant d'une autre source.

— Sur quoi s'est-on basé pour tracer ce graphique ? demanda Joe.

— Il s'agit de l'équation empirique de la maladie de Larkin appliquée à deux cent quatre-vingt-neuf personnes.

Appleby nota que des lignes verticales divisaient le diagramme. Elles portaient l'indication d'un taux d'accélération et d'un temps correspondant. À l'extrême droite était écrit : « $1\text{ g} = 18\text{ jours}$ ». C'était l'accélération et la durée d'un voyage normal, mais on pouvait immédiatement constater que l'arrivée de la torche aurait lieu bien après la mort de tout le personnel de la base. Sous deux g le voyage était réduit à douze jours et dix-sept heures mais, même ainsi, la moitié de la colonie aurait péri lors de l'arrivée des secours. Sous trois g les résultats seraient meilleurs, mais toujours mauvais. Il était facile de comprendre pourquoi le commandant voulait qu'ils prennent le risque de recevoir une poussée de trois g et demi. La barre verticale correspondante courait le point le plus haut du graphique neuf jours et quinze heures après le départ. Ainsi, il serait possible de sauver presque tout le personnel de la base... Oh, bon Dieu !

Le gain de temps ne diminuait pas selon un simple rapport inversement proportionnel : s'il fallait en effet dix-huit jours de voyage sous un g d'accélération, il était nécessaire de subir quatre g pour effectuer le trajet en neuf jours et une pression impensable de seize g pour arriver en quatre jours et demi. Cependant, un inconscient avait malgré tout tracé une ligne verticale qui portait les mentions : « $16\text{ g} = 4\text{ jours } 1/2$ ».

— Hé, ce qu'il faudrait utiliser, c'est une torche-robot... est-ce qu'il n'y en a pas une de disponible ?

— Si, mais quelles seraient ses chances ? rétorqua avec douceur le commandant Berrio.

Joe ne répondit rien. Il savait parfaitement que les robots s'égarèrent souvent entre les planètes internes du système solaire. Sur un trajet de six milliards de kilomètres il y avait bien peu de chances pour qu'un tel appareil arrive suffisamment près de son objectif pour pouvoir être pris en charge par guidage-radio.

— Nous allons malgré tout essayer, promet Berrio, et si nous obtenons un résultat positif, nous vous en informerons aussitôt.

Il se tourna vers Kleuger.

— Le temps presse, lieutenant. Il faut me communiquer votre décision.

Kleuger se tourna vers le médecin.

— Pourquoi ne pas ajouter un demi-g supplémentaire, docteur ? Je me souviens d'un rapport concernant un chimpanzé qui a été soumis à une forte gravité dans une centrifugeuse, durant une très longue période.

— Un singe n'est pas un être humain.

— Et... cet animal a résisté combien de temps, docteur ? ne put s'empêcher de demander Joe.

— Vingt-sept jours. Sous trois g un quart.

— Vraiment ? Et est-ce qu'il était toujours en pleine forme, à la fin de l'épreuve ?

— Il n'avait plus la moindre forme, marmonna le médecin.

Kleuger regarda le graphique, puis son copilote.

— En ce cas, nous nous contenterons d'une poussée de trois g et demi, dit-il finalement à Berrio.

— Très bien, lieutenant, répondit simplement le commandant. Rendez-vous rapidement à l'infirmerie, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Quarante-sept minutes plus tard ils étaient conduits à bord du vaisseau-torche de reconnaissance, la *Salamandre*, qui était amarré à la station orbitale. Joe, Kleuger et leurs assistants arrivèrent par le tube qui reliait le moyeu de la base au sas de l'appareil. Joe se sentait faible et était encore secoué par un lavage d'estomac et une douzaine d'injections hypodermiques et autres traitements.

« Une bonne chose que le départ s'effectue automatiquement », pensa-t-il.

L'appareil était conçu pour de fortes accélérations : les commandes, situées au-dessus des cuves destinées à recevoir les pilotes, pouvaient être manipulées sans qu'il fût nécessaire de lever la main. Le médecin et un assistant aidèrent Kleuger à s'installer pendant que deux aides-techniciens s'occupaient de Joe.

— Vos sous-vêtements sont bien en place ? demanda l'un d'eux. Vous ne sentez pas de plis ?

— Non, je ne crois pas.

— Je vais vérifier.

Il le fit et effectua les réglages nécessaires pour permettre à un homme de rester plusieurs jours d'affilée dans la même position.

— La tétine située à gauche de votre bouche vous fournira de l'eau. Les deux tétines de droite apportent respectivement du glucose et de la bouillie.

— Pas d'aliments solides ?

Le médecin qui flottait au centre de la cabine pivota sur lui-même pour répondre :

— Ce serait inutile. Vous n'en auriez pas envie et ce serait dangereux. Surtout, soyez prudent lorsque vous déglutirez.

— Je n'en suis pas à mon premier vol.

— Bien sûr, bien sûr... mais faites tout de même attention.

Chaque cuve ressemblait à une très grande baignoire emplies d'un liquide dont la densité était supérieure à celle de l'eau. Les bacs étaient recouverts d'une membrane élastique retenue sur les côtés par

des joints étanches. Lorsque l'appareil accélérerait, chaque pilote flotterait sur ce liquide et la pellicule épouserait la forme de son corps. Pour l'instant, comme la *Salamandre* était toujours en orbite et que rien n'avait de poids dans l'habitacle, cette membrane empêchait le fluide de s'échapper. Les assistants installèrent Appleby sur la membrane et l'y maintinrent à l'aide de sangles adhésives. Puis ils disposèrent sous sa nuque un coussin protecteur fait sur mesure. Le médecin vint vers lui et effectua une ultime vérification.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Ça va.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit... avant de déglutir. Contrôle terminé, lieutenant. Nous autorisez-vous à quitter le bord ?

— Naturellement. Et encore merci.

— Bonne chance.

L'homme partit en compagnie des techniciens.

La cabine n'avait aucun hublot dont la présence eût été superflue. Devant le visage de Joe la paroi était couverte d'écrans, de divers appareils, d'un radar et d'indicateurs. À proximité de son front se trouvait l'oculaire du viseur astronomique. Un voyant vert s'alluma pour indiquer que le tube de raccordement venait d'être retiré. Le regard de Kleuger rencontra celui de Joe dans un miroir installé face à leurs cuves.

— Votre rapport, lieutenant.

— Moins sept minutes zéro quatre. Contrôle de trajectoire. Torche chaude, en attente. Paré pour le départ.

— Restez paré pendant que je vérifie le cap.

Les yeux de Kleuger disparurent dans l'oculaire du viseur.

— Vérification, Joe.

— À vos ordres, commandant.

Joe tourna un bouton et l'oculaire de son propre appareil pivota vers le bas. Il vit l'image de trois étoiles parfaitement regroupées dans le réticule.

— On ne peut pas demander mieux.

— Demandez le feu vert.

— *Salamandre* à tour de contrôle... Demandons l'autorisation de départ pour Proserpine. Mise à feu automatique programmée.

— Contrôle à *Salamandre*. Autorisation accordée. Bonne chance !

— Autorisation accordée, commandant. Moins trois...

Joe pensait avec regret qu'il aurait dû à présent se trouver à mi-chemin de la Terre. Pourquoi diable les militaires étaient-ils toujours chargés de ces missions d'assistance et de secours ?

Lorsque le chronomètre égreña les dernières trente secondes, il oublia sa permission. La fièvre des voyages s'était de nouveau emparée de lui. Partir... peu importait où... pour n'importe où mais

partir ! Il sourit lorsque l'appareil s'ébranla.

Puis il fut écrasé par un poids inimaginable.

Sous une pression de trois g et demi il pesait 285 kilos. C'était comme si une benne de sable avait été déversée sur lui. Ce poids écrasait sa poitrine, l'immobilisait, collait sa tête contre le coussin protecteur. Il essaya de se détendre, de se laisser porter par le fluide. Il était normal de bander ses muscles pour un bond normal, mais pour un long voyage il était indispensable de se laisser aller. Il inspira lentement et peu profondément, car l'atmosphère était composée d'oxygène à l'état pur et seul un effort minime était demandé à ses poumons. Mais il éprouvait des difficultés simplement pour respirer. Il pouvait sentir les efforts réclamés à son cœur pour pomper son sang alourdi dans ses vaisseaux sanguins comprimés. « C'est épouvantable ! admit-il. Je ne sais pas si je pourrai tenir le coup. » Il avait autrefois été soumis à quatre g durant neuf minutes, mais il avait depuis oublié quelle épreuve il avait endurée.

— Joe ! Joe !

Il ouvrit les yeux et tenta de secouer la tête.

— Oui, commandant ?

Il chercha Kleuger dans le miroir. Le visage du pilote était déformé et tendu dans le triste sourire engendré par l'accélération.

— Contrôle de cap !

Joe laissa flotter ses bras alors qu'il manipulait les commandes avec des doigts de plomb.

— Correct, commandant.

— Parfait. Contactez Luna.

La station orbitale terrestre était à présent dissimulée par leur torche mais la Lune se trouvait en proue de l'appareil. Appleby appela le centre de guidage lunaire qui lui transmet les paramètres de leur départ ainsi que ceux qui lui étaient parvenus de la station orbitale terrestre. Joe répéta ces informations à Kleuger qui les fournit à l'ordinateur du bord. Joe prit alors conscience qu'il avait oublié en travaillant son poids insoutenable. Mais l'écrasement était à présent plus oppressant que jamais. Son cou était douloureux et il lui semblait que son vêtement avait formé un pli sous son mollet gauche. Il se contorsionna dans la cuve dans l'espoir de le faire disparaître, mais il ne parvint qu'à aggraver les choses.

— Comment ça se présente, commandant ?

— Tout va bien. Je vous relève, Joe. Je vais prendre le premier tour de garde.

— Bien, commandant.

Joe essaya de se reposer... ainsi que pourrait le faire un homme enseveli sous des sacs de sable. Ses os étaient douloureux et le pli, sous son mollet, le soumettait à un véritable supplice. Dans son cou, la

douleur augmentait. Il avait dû se faire une déchirure musculaire lors du départ. Il déplaça la tête et découvrit qu'il n'existait que deux positions : celle qui le faisait souffrir et celle qui était encore plus douloureuse. Il ferma les yeux et tenta de dormir. Dix minutes plus tard il était plus éveillé que jamais et son esprit était obnubilé par trois choses : son cou douloureux, la gêne sous son mollet, et le poids écrasant.

« Écoute, vieux, se dit-il. Tu es parti pour un très long voyage et tu as tout intérêt à prendre les choses avec calme sous peine de tomber en panne d'adrénaline. Comme le dit le manuel : *Le pilote idéal est détendu et sans soucis. De tempérament optimiste, il ne s'inquiète jamais.* Ouais, c'est facile à dire pour un bureaucrate ! Le type qui a écrit ces conneries n'a jamais été écrasé par trois g et demi !

« Arrête ! »

Il reporta son esprit sur son sujet préféré... Les filles, que Dieu les bénisse ! Cette auto-hypnose lui avait déjà permis de tenir bon sur les millions de kilomètres qu'il avait parcourus en solitaire. Mais il comprit bientôt que, cette fois, son harem imaginaire ne lui serait d'aucun secours. Comme il ne parvenait pas à faire apparaître les filles dans son esprit, il les oublia et passa le reste du temps à se morfondre.

Il s'éveilla en sueur. Son dernier rêve avait été un cauchemar : il s'était imaginé qu'il se dirigeait vers Pluton à une vitesse impensable.

« Bon Dieu ! Mais c'était vrai ! »

La pression semblait avoir encore augmenté. Lorsqu'il voulut déplacer sa tête il ressentit une douleur lancinante dans ses côtes. Il haletait et la sueur qui ruisselait sur son front lui coulait dans les yeux. Lorsqu'il voulut l'essuyer, il découvrit que son bras refusait d'obéir et qu'il ne pouvait plus sentir l'extrémité de ses doigts. Il fit progresser son bras le long de son corps, centimètre après centimètre, et s'épongea les yeux. Mais cela ne lui fut d'aucune utilité.

Il regarda l'accélérographe pour apprendre combien de temps s'était écoulé, puis il tenta de se souvenir à quel moment il était censé relever le commandant. Il lui fallut un certain temps pour comprendre qu'ils étaient en vol depuis six heures et demie. Il prit alors brusquement conscience qu'il aurait dû remplacer Kleuger depuis longtemps. Dans le miroir, le visage du pilote était toujours tendu dans le rictus rieur de l'accélération et ses yeux étaient clos.

— Commandant !

Kleuger demeura immobile. Joe chercha la touche d'alarme, puis estima préférable de ne pas la presser. Il valait mieux laisser dormir ce pauvre type.

Mais il fallait que quelqu'un reste éveillé et il avait tout intérêt à chasser les brumes qui obscurcissaient son esprit. L'accéléromètre indiquait exactement trois g et demi. Tous les cadrans étaient en

activité et le radiomètre indiquait une marge inférieure à 10 p. 100 du niveau dangereux.

L'accélérographe indiquait le temps écoulé, la vitesse, et la distance parcourue, en se basant sur les paramètres spatiaux. Au-dessous se trouvaient trois autres cadrans sur lesquels apparaissaient les mêmes données transmises par la bande de programmation de la *Salamandre*. En les comparant, Joe pouvait savoir dans quelle mesure les résultats correspondaient aux prévisions. La torche était partie depuis moins de sept heures, la vitesse était proche de trois millions de kilomètres à l'heure, et ils avaient déjà parcouru près de dix millions de kilomètres. Un troisième cadran donnait les chiffres corrigés en fonction du champ gravifique solaire, mais Joe ne prit pas la peine de le consulter. À proximité de l'orbite terrestre l'attraction solaire n'était que d'un deux-millième de g... un facteur négligeable, prévu dans les calculs. Joe nota à peine que les prévisions et les résultats coïncidaient, il aurait voulu disposer d'une confirmation de l'extérieur.

Tant la Terre que la Lune étaient à présent isolées par le même cône d'interférence et il tourna les boutons jusqu'au moment où le scanner fut braqué sur Mars. Il émit le signal qui signifiait « demande de position » et n'attendit pas la réponse. Mars se trouvait à dix-huit minutes de lui, en temps d'ondes radio. Il utilisa le viseur astronomique. L'image triple avait légèrement dévié, mais l'erreur était trop infime pour pouvoir être corrigée.

Il dicta dans le livre de bord les opérations qu'il venait d'effectuer puis il se sentit encore plus mal. Ses côtes le torturaient, chaque inspiration provoquait les élancements de la pleurésie. Ses mains et ses pieds étaient parcourus de fourmillements en raison de ses problèmes de circulation sanguine. Il agita ses membres, ou tenta de le faire, mais cela engendra des picotements encore plus désagréables, aussi resta-t-il ensuite immobile, pour étudier l'accélération. La vitesse augmentait de cent vingt kilomètres par seconde, soit plus de quatre cent mille kilomètres par heure. Pour la première fois, il envoyait les pilotes de fusées à propulsion de type classique. Il leur fallait un temps infini pour se rendre quelque part, mais au moins voyageaient-ils confortablement.

Sans la torche, les hommes n'auraient jamais pu s'aventurer bien au-delà de Mars. $E = Mc^2$, la masse c'est de l'énergie, et une livre de sable équivaut à quinze milliards de chevaux-vapeur. Une fusée nucléaire n'employait qu'une infime fraction de cette énergie, alors que les nouvelles torches en utilisaient plus de quatre-vingts pour cent. La chambre de conversion d'une torche était un petit soleil miniature et les particules qui en étaient expulsées avaient une vitesse proche de celle de la lumière.

Appleby était fier d'être un pilote de torche, mais pas en cet instant. Son torticolis s'était métamorphosé en une horrible migraine. Il aurait voulu plier ses genoux mais ne le pouvait pas et le poids qui pesait sur son estomac lui donnait envie de rendre.

Bon Dieu, dire que Kleuger était capable de dormir en dépit de cette torture ! Comment pouvait-on s'attendre à ce qu'un homme pût supporter une pareille épreuve ? Ils n'étaient partis que depuis huit heures et il se sentait déjà fourbu, anéanti... Comment parviendrait-il à résister neuf jours ?

Plus tard... le temps commençait à lui paraître incertain... il entendit crier :

— Joe ! Joe !

Un homme n'avait-il donc pas le droit de mourir en paix ? Ses yeux cherchèrent autour de lui et trouvèrent le miroir. Il parvint avec difficulté à distinguer l'image qui s'y réfléchissait.

— Joe ! Il faut me remplacer... je n'en peux plus...

— À vos ordres, commandant.

— Effectuez un contrôle, Joe. Je suis trop sonné pour le faire.

— Vérification déjà effectuée, lieutenant.

— Hein ? Quand ?

Joe fit courir son regard sur le cadran qui indiquait le temps écoulé. Il dut clure un œil pour pouvoir lire les indications.

— Heu... il y a environ six heures.

— Quoi ? Quelle heure est-il ?

Joe ne répondit pas. Il aurait souhaité que Kleuger disparût.

— J'ai dû perdre conscience, ajouta avec irritation Kleuger. Quelle est notre position ?

Comme Joe restait silencieux, il ajouta :

— Répondez, lieutenant !

— Hein ? Oh, tout va bien... on suit la route prévue. Commandant, est-ce que ma jambe gauche n'est pas tordue ? Je n'arrive pas à la voir.

— Hein ? Oh, ce n'est pas le moment de penser à votre jambe. Quels étaient les paramètres ?

— Quels paramètres ?

— Bon Dieu, réveillez-vous, Appleby ! Vous êtes en service !

Joe pensa qu'il était tombé sur un supérieur vraiment peu sympathique. Si cet homme continuait de réagir ainsi, il se contenterait de fermer les yeux et de l'ignorer.

— Les coordonnées, lieutenant, insista Kleuger.

— Hein ? Oh, vous n'avez qu'à consulter le livre de bord, si vous êtes si pressé !

Il s'attendait à un éclat, mais il ne se produisit pas. Lorsqu'il ouvrit de nouveau les yeux, ceux de Kleuger étaient clos. Il ne pouvait

se rappeler si le commandant avait consulté le livre de bord, ou s'il avait lui-même enregistré les coordonnées. Il estima qu'il était temps d'effectuer une autre vérification, mais il souffrait de la soif et il lui fallait tout d'abord se désaltérer. Il but très lentement mais en dépit de sa prudence une goutte de liquide passa dans sa trachée. Un spasme de toux l'ébranla et le laissa si faible qu'il dut de nouveau prendre du repos.

Il se ressaisit finalement et examina les cadrans. Douze heures et... non, un instant ! Un jour et douze heures. Il était impossible que ce fût exact. Mais leur vitesse était supérieure à seize millions de kilomètres à l'heure et ils se trouvaient à plus de cent quarante millions de kilomètres de la Terre. Ils étaient au-delà de l'orbite de Mars.

— Commandant ! Hé, lieutenant Kleuger !

Le visage de son supérieur était un masque grimaçant. En proie à la panique, Joe essaya de faire le point. Le viseur astronomique lui indiqua qu'ils suivaient exactement la trajectoire prévue. Soit le vaisseau avait retrouvé seul son cap, soit Kleuger avait effectué une correction. À moins qu'il ne l'eût fait lui-même ? Il décida de vérifier dans le livre de bord. Il tâtonna parmi les touches et trouva celle qui commandait le retour rapide de la bande.

Étant donné qu'il omit d'arrêter l'appareil, la bande revint en arrière jusqu'au moment de leur départ. Puis elle défila en augmentant sa vitesse lors des silences et en ralentissant pour les passages enregistrés. Il écouta son compte rendu de sa première vérification, puis il découvrit que la station de Phobos, Mars, leur avait adressé un rapport auquel une voix avait ajouté :

— Y a le feu quelque part ?

Oui, Kleuger avait corrigé leur trajectoire quelques heures plus tôt. La bande accéléra pour sauter un passage vierge, puis ralentit de nouveau... Kleuger avait dicté une lettre à l'attention de quelqu'un, mais le message était inachevé et incohérent. Il s'était interrompu à une occasion pour crier : « Joe ! Joe ! » et ce dernier avait répondu : « Oh, la ferme ! »

Mais il n'avait pas le moindre souvenir de cet épisode.

Il savait qu'il devait faire quelque chose mais il se sentait trop las pour penser et il souffrait de partout... hormis de ses jambes qu'il ne pouvait plus percevoir. Il ferma les yeux et tenta de faire le vide dans son esprit. Lorsqu'il les rouvrit, trois jours s'étaient écoulés. Il referma les paupières et ne tenta pas de retenir ses larmes.

Une sonnerie résonnait sans interruption. Il avait conscience qu'il s'agissait de l'alarme, mais il ne s'intéressait qu'à une seule chose : la faire cesser. Il éprouva des difficultés à trouver l'interrupteur, car ses doigts étaient gourds, mais il y parvint finalement et il allait se

reposer de son effort lorsqu'il entendit Kleuger l'appeler :

— Joe !

— Hein ?

— Joe... si vous vous rendormez, je déclenche à nouveau l'alarme. Vous m'entendez ?

— Ouais.

C'était donc Kleuger le responsable... Il pouvait aller au diable !

— Joe, il faut que je vous parle. Je ne peux plus résister...

— Résister à quoi ?

— À l'accélération. Je ne peux plus tenir... Elle est en train de me tuer.

— Oh, merde !

Est-ce qu'il allait déclencher de nouveau cette saloperie de sonnerie ?

— Je suis en train de crever, Joe. Je n'y vois plus rien... Ma vision se trouble. Je dois réduire notre accélération. Je n'ai plus le choix.

— Eh bien, faites-le, qu'est-ce qui vous en empêche ? répondit Joe avec irritation.

— Vous ne comprenez pas ? Il me faut votre accord. Nous avons fait de notre mieux, mais c'est impossible. Il faut notre accord à tous deux dans le livre de bord. Ensuite, la question sera réglée.

— Notre accord à quoi ?

— Hein ? Bordel, Joe, écoutez-moi. Je ne vais pas pouvoir vous parler encore longtemps. Vous devez dire... dire que la pression est insupportable et que vous me conseillez de ralentir. Je le confirmerai et tout sera parfait.

Son murmure émis avec difficulté était à peine audible.

Joe ne parvenait pas à comprendre le sens des paroles du commandant de bord. Il ne pouvait même plus se rappeler pour quelle raison Kleuger avait augmenté à ce point l'accélération.

— Grouillez-vous, Joe !

Il continuait de le harceler. Il ne l'avait éveillé que pour le harceler... il pouvait aller au diable.

— Oh, rendormez-vous !

Il s'assoupit de nouveau et fut une fois de plus éveillé par l'alarme. À présent, il connaissait l'emplacement de l'interrupteur et il l'abaissa aussitôt. Kleuger renonça et Joe perdit conscience.

Il s'éveilla en chute libre. Il était encore en proie à la sensation extatique de ne plus avoir de poids lorsqu'il parvint à se situer. Il se trouvait à bord de la *Salamandre*, à destination de Pluton. Étaient-ils arrivés au terme de leur voyage ? Non, sur les cadrans on pouvait lire que seuls quatre jours et quelques heures s'étaient écoulés. La bande de programmation avait-elle cassé ? Le pilote automatique s'était-il

dérégulé ? Puis il se souvint de sa dernière période d'éveil.

Kleuger avait coupé la propulsion !

Sur le visage du commandant le sourire étiré avait à présent disparu et ses traits paraissaient flasques et âgés.

— Commandant ! Commandant Kleuger, cria Joe.

Les yeux de l'homme cillèrent et ses lèvres se murent, mais Joe n'entendit rien. Il se hissa hors de sa cuve et flotta jusqu'à Kleuger, devant lequel il s'arrêta.

— Commandant, est-ce que vous m'entendez ?

— Je devais le faire, Joe, murmurèrent les lèvres. Autrement nous serions morts. Est-ce que vous pouvez nous ramener à la base ?

Ses yeux étaient grands ouverts mais ils ne le voyaient pas.

— Écoutez, commandant. Je dois rebrancher le propulseur.

— Hein ? Non, Joe, non !

— Je dois le faire.

— Non, c'est un ordre !

Appleby fixa son supérieur puis lui assena une manchette à la mâchoire. La tête de Kleuger ballotta mollement. Joe se tira entre les capsules et trouva un interrupteur à trois positions. Il le fit basculer de « pilote et copilote » à la position de « copilote » seul les commandes de Kleuger étaient à présent débranchées. Il jeta un regard à son supérieur et nota que sa tête n'était pas convenablement installée sur le coussin. Il la remit en place, puis regagna sa cuve. Il cala sa tête sur son propre coussin puis chercha à tâtons le contacteur qui remettrait en fonction le pilote automatique. Il savait qu'il existait une raison importante pour laquelle ils devaient terminer leur voyage dans les délais prévus... mais il ne parvenait pas à se rappeler laquelle. Il actionna l'interrupteur et la pression l'écrasa de nouveau.

Il fut éveillé par une sensation d'étourdissement qui venait s'ajouter au poids écrasant. Cela dura quelques secondes et il tenta inutilement de rendre. Lorsque le mouvement de bascule s'interrompit, il consulta les cadrans. La *Salamandre* venait de terminer le brusque passage de l'accélération à la décélération. Ils étaient arrivés à mi-parcours, à environ deux milliards neuf cents millions de kilomètres de leur point de départ, et leur vitesse qui dépassait quatre millions de kilomètres à l'heure commençait à diminuer. Joe estima qu'il devait faire un rapport au commandant de bord... Il ne se souvenait plus du différend qui les avait opposés.

— Commandant, hé !

Kleuger restait immobile. Joe l'appela de nouveau, puis déclencha l'alarme.

La sonnerie réveilla, non Kleuger, mais les souvenirs de Joe. Il abaissa l'interrupteur avec dégoût. La douleur physique était noyée sous la honte et la panique, alors qu'il se remémorait les faits. Il savait

qu'il aurait dû enregistrer un rapport sur le livre de bord, mais il ne put trouver ses mots. Abattu et encore plus déprimé que jamais, il renonça et tenta de prendre de nouveau du repos.

Il s'éveilla plus tard, alors que quelque chose rôdait dans son esprit... Une chose qu'il devait faire pour le commandant... et qui concernait une torche-robot...

C'était ça ! Si la torche-robot avait atteint Pluton, ils pouvaient s'arrêter ! Voyons voir... Plus de cinq jours s'étaient écoulés depuis leur départ. Oui, si la sonde automatique était arrivée à bon port, alors...

Il fit revenir la bande en arrière et écouta un message qui avait été enregistré pendant son sommeil.

— Station terrestre à *Salamandre*... Nous sommes au regret de vous informer que la torche-robot a raté son rendez-vous. Nous comptons sur vous... Berrio.

Le long de ses joues, des larmes de lassitude et de déception coulèrent rapidement, attirées par trois g et demi.

Ce fut seulement le huitième jour que Joe comprit que Kleuger était mort. Ce ne fut pas en raison de la puanteur... car il était incapable de la différencier de l'odeur fétide qui émanait de son propre corps. Ce ne fut pas non plus dû au fait que le commandant ne s'était pas éveillé depuis leur second départ, car le sens de la perception du temps de Joe était à tel point émoussé qu'il n'en avait pas conscience. Mais il avait rêvé que Kleuger lui criait de se lever, de se redresser...

— Remuez-vous, Joe !

Mais la gravité le maintenait immobile.

Ce rêve était tellement net et précis que Joe essaya de répondre après son éveil. Puis il fixa Kleuger dans le miroir. Le visage du lieutenant était toujours identique mais Joe sut avec un sentiment d'horreur que l'homme ne vivait plus. Il renonça finalement. Ses doigts étaient violacés et il ne pouvait rien ressentir au-dessous de sa taille. Il se demanda s'il était à l'agonie et espéra que c'était le cas. Puis il se laissa de nouveau glisser dans cette léthargie qui constituait à présent son état normal.

Il ne reprit pas conscience lorsque, après plus de neuf jours, le pilote automatique éteignit la torche. Il s'éveilla finalement alors qu'il flottait au centre de la cabine, après avoir dérivé hors de sa cuve. Il éprouvait une sensation de paresse agréable et il était tourmenté par la faim. C'était cette dernière qui lui avait finalement fait reprendre conscience.

Ce qui l'entourait l'aida à se remémorer les derniers événements. Il se tira jusqu'à sa cuve et examina les indicateurs. Bon Dieu !... Deux heures s'étaient écoulées depuis que les propulseurs avaient été

coupés ! Il aurait dû programmer la fin de leur parcours, apporter des corrections à leur cap faussé par l'entrée en chute libre, fournir la nouvelle bande de programmation au pilote automatique et le charger d'effectuer l'approche. Il n'avait absolument rien fait et avait perdu un temps précieux.

Il se glissa entre les cuves et les commandes et découvrit alors que ses jambes étaient paralysées. C'était sans importance... Elles étaient inutiles, en apesanteur, ou encore dans une cuve. Ses mains étaient malhabiles mais il pouvait toujours les utiliser. Il ressentit un choc en voyant le cadavre de Kleuger, cependant il se ressaisit et se mit à l'ouvrage. Il ignorait totalement quelle pouvait bien être leur position. Pluton se trouvait peut-être à des millions de kilomètres, ou juste à côté. Peut-être l'avait-on déjà repéré et il était possible qu'on lui eût transmis les coordonnées d'approche. Il décida de consulter le livre de bord.

Il trouva aussitôt les messages.

— Proserpine à *Salamandre*... Dieu soit loué, vous avez réussi... Voici les paramètres nécessaires à votre manœuvre...

Suivaient les données de temps et de distance, ainsi que leur position et des indications sur l'effet Doppler.

Puis, un nouveau message :

— Voici les derniers paramètres calculés avec plus de précision, *Salamandre*... dépêchez-vous !

Et, pour terminer, le message qui était parvenu seulement quelques minutes plus tôt.

— Qu'est-ce que vous attendez, *Salamandre* ? Votre ordinateur est-il en panne ? Devons-nous effectuer les calculs balistiques à votre place ?

L'idée qu'une autre personne que le pilote pût effectuer les calculs de trajectoire d'un vaisseau torche ne parvint pas à pénétrer dans son esprit. Il essayait de travailler rapidement, mais ses mains le gênaient... il pressait les mauvaises touches puis devait apporter des corrections. Il perdit une demi-heure avant de comprendre que ses problèmes n'étaient pas uniquement dus à ses doigts. La balistique, un sujet qui était pourtant pour lui d'une extrême simplicité, s'embrouillait dans son esprit.

Il était incapable de calculer sa trajectoire.

*

* *

— *Salamandre* à Proserpine... je demande des calculs d'approche pour une orbite stationnaire autour de Pluton.

La réponse lui parvint si rapidement qu'il comprit aussitôt qu'ils n'avaient pas attendu sa demande pour effectuer les calculs. Avec un soin méticuleux, il fournit la bande au pilote automatique. Ce fut alors

qu'il nota l'accélération prévue... quatre g virgule zéro trois.

Quatre g pour l'approche.

Il avait supposé que cette dernière s'effectuerait sous une accélération normale... ce qui aurait été le cas s'il n'avait pas perdu trois heures.

Mais ce n'était pas juste ! On ne pouvait pas demander une chose pareille à un être humain. Il proféra des jurons avec une rage enfantine alors qu'il s'installait dans la cuve, ajustait le coussin sous sa nuque, puis pressait la touche qui branchait le pilote automatique. Il lui restait quelques minutes d'attente et il les passa à marmonner avec irritation. Ils auraient tout de même pu lui fournir une meilleure trajectoire, bon Dieu ! Il aurait mieux fait de ne rien demander. Ils l'envoyaient de tous côtés, ce bon vieux Joe. Tout le monde le prenait pour un punching ball ! Même Kleuger qui souriait comme un débile et qui le laissait faire tout le boulot... si seulement ce type n'avait pas été si bigrement zélé...

L'accélération se produisit et il perdit connaissance. Une navette vint à la rencontre de la *Salamandre* et son équipage trouva à son bord un cadavre, un copilote à moitié mort, et un chargement de sang toujours intact.

•
* *

Le vaisseau de ravitaillement amena deux pilotes pour la *Salamandre* et prit Appleby à son bord. Le lieutenant demeura à l'infirmerie jusqu'au moment où il fut envoyé à Luna pour y recevoir des soins. Lorsqu'il put sortir, il se présenta au rapport devant Berrio, escorté par le médecin. Le commandant lui dit avec brusquerie qu'il avait fait du bon travail, de l'excellent travail ! L'entrevue prit fin et le médecin aida Joe à se lever. Mais, avant de partir, Joe s'adressa à l'officier.

— Commandant...

— Oui, Joe ?

— Heu, il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre. Heu, voilà... Pourquoi est-ce qu'on m'a envoyé, heu, dans la clinique gériatrique de Luna City ? C'est un établissement pour les vieillards, non ? C'est ce que j'ai toujours cru, en tout cas...

Le médecin l'interrompt.

— Lieutenant, je vous ai déjà expliqué qu'ils disposent là-haut du meilleur équipement disponible. Nous avons obtenu pour vous une autorisation spéciale.

Joe semblait perplexe.

— Est-ce vrai, commandant ? Je trouve étrange de me trouver dans un hôpital pour... heu... pour vieillards.

— C'est vrai, Joe.

Joe sourit, timidement.

— C'est bien, commandant. Si vous le dites...

Ils s'apprêtèrent à partir.

— Docteur... veuillez rester un instant. Planton, aidez le lieutenant Appleby à se lever.

— Vous pouvez y arriver, Joe ?

— Oh, bien sûr ! Mes jambes vont bien mieux... Vous voyez ?

Il sortit en s'appuyant sur le planton.

— Docteur, dites-moi la vérité, demanda Berrio. Est-ce que Joe va redevenir comme avant ?

— Non, commandant.

— Est-ce que son état va s'améliorer ?

— Un peu, peut-être. La faible gravité lunaire aide à tirer le meilleur parti de ce qui reste d'un homme.

— Mais... est-ce qu'il retrouvera toutes ses facultés mentales ?

Le médecin hésita.

— Le processus est irréversible, commandant. Une forte accélération provoque un vieillissement prématuré. Les tissus se détériorent, les vaisseaux se rompent et le cœur est soumis à un travail intense. De plus, il est impossible de fournir suffisamment d'oxygène au cerveau.

Avec colère, le commandant abattit son poing sur le bureau.

— Il ne faut pas prendre les choses au tragique, commandant, ajouta le médecin sur un ton apaisant.

— Bon Dieu... Pensez un peu à l'homme qu'il était ! Un gosse débordant de vitalité... Et à présent regardez-le ! C'est un vieillard... sénile.

— Essayez de voir les choses sous un autre angle. Vous avez perdu un homme, mais vous en avez sauvé deux cent soixante-dix.

— Perdu un homme ? Si vous voulez parler de Kleuger, il a obtenu une médaille à titre posthume et sa veuve touche une pension. C'est ce qui peut arriver de mieux à un militaire. Ce n'est pas à Kleuger que je pensais.

— Moi non plus, répondit le médecin.

Titre original : *Sky Lift*.

Traduit par J.-P. Pugi.

L'ANNÉE DU GRAND FIASCO

Cette nouvelle fut publiée dans Galaxy une quinzaine de mois après le lancement de la revue, et elle se distingue de la plupart des récits que Robert Heinlein avait écrits jusqu'alors par son climat pessimiste et par son allure assez statique. Cette dernière peut s'expliquer en partie par le fait que le personnage central est ici un statisticien, et non le spécialiste d'une science physique. Contrairement aux protagonistes que l'auteur affectionnait à l'époque, ce statisticien regarde plutôt qu'il n'agit, accumulant des observations qui s'inscrivent dans une interprétation cyclique des phénomènes naturels et sociologiques. À première vue, il ne devrait y avoir là rien de bouleversant. Or, justement...

1

Potiphar Breen n'avait pas remarqué tout de suite la jeune personne qui était en train de se déshabiller.

Elle était à l'arrêt de l'autobus, à quelques pas de lui. Il n'était pas dans la rue, mais ce n'est pas cela qui l'eût empêché de la remarquer : il était assis dans un box de drugstore, en face de l'arrêt de l'autobus, et il n'y avait rien d'autre entre Potiphar et cette demoiselle qu'un panneau vitré et, de temps à autre, un passant.

Pourtant il ne leva pas les yeux quand elle se mit à faire du strip-tease. Bien installé devant lui se trouvait un *Los Angeles Times*. À côté, encore plié, il y avait le *Herald Express* et le *Daily News*. Il étudiait le journal avec soin, mais sans s'arrêter aux manchettes. Il remarqua les températures maximale et minimale à Bronsville (Texas), et les inscrivit dans un impeccable petit carnet noir. Il en fit autant pour les derniers prix de trois bons et de deux valeurs à la Bourse de New York ainsi que pour le nombre total d'actions. Puis il entreprit un rapide

filtrage des faits divers, notant de temps à autre certains détails dans son petit carnet. Les faits qu'il y consignait semblaient n'avoir aucun rapport entre eux. C'était une campagne publicitaire, dans laquelle Miss Semaine Nationale du Fromage Blanc annonçait qu'elle avait l'intention de se marier et d'avoir douze enfants avec un homme qui pourrait prouver qu'il avait été végétarien toute sa vie, une histoire de soucoupe volante détaillée, mais parfaitement incroyable, et un appel à des prières pour la pluie en Californie du Sud.

Potiphar venait de finir de noter les noms de trois habitants de Watts (Californie) miraculeusement guéris à l'assemblée en plein air des Premiers Frères de la Vérité Fondamentale de Dieu, par le Révérend Dickie Cuculet, évangéliste de huit ans, et il se préparait à ouvrir l'*Herald Express*, quand, levant les yeux par-dessus ses lunettes, il aperçut l'effeuilleuse amateur au coin de la rue. Il se leva, rangea ses lunettes dans leur étui, replia les journaux et les mit soigneusement dans la poche droite de sa veste, recompta son addition et y ajouta vingt-cinq cents. Puis il prit son imperméable au portemanteau, le plaça soigneusement sur son bras et sortit.

La fille était maintenant presque en tenue d'Eve. Il sembla à Potiphar qu'il en voyait un bon morceau. Pourtant, ça n'avait pas l'air d'ameuter les populations. Le crieur de journaux s'était arrêté de trimbaler ses catastrophes et un couple (un homme et une femme) en travestis d'invertis qui, apparemment, attendaient l'autobus, avaient les yeux fixés sur elle. Aucun passant ne s'arrêtait. Ils ne lui prêtaient qu'une attention passagère, puis, avec l'indifférence voulue à l'égard de l'insolite des véritables Californiens du Sud, ils continuaient d'aller leur propre chemin. Le couple à l'envers, lui, ne perdait rien du spectacle. Le mâle du tandem portait un petit corsage à volants, mais sa jupe était un kilt extrêmement conservateur. Sa compagne, du sexe opposé, portait un complet d'homme d'affaires et un feutre mou. Elle suivait la scène avec un vif intérêt.

Tandis que Breen s'approchait, la fille suspendit un chiffon de nylon au banc de l'arrêt, puis elle s'attaqua à ses chaussures. Un agent de police qui avait l'air d'avoir très chaud et d'être très embêté, traversa au passage pour piétons et les aborda. « Ça va, dit-il avec lassitude. Renfilez vos fringues et filez d'ici. »

L'élément femelle du couple sortit son cigare de sa bouche. « En quoi cela peut-il bien vous concerner, Monsieur l'Agent ? » dit-elle.

Le flic se tourna vers elle. « Ne vous mêlez pas de ça ! » Il inspecta son accoutrement et celui de son compagnon. « Je devrais vous coffrer aussi tous les deux. » Elle haussa les sourcils. « Nous arrêter parce qu'on est habillés, et l'arrêter elle parce qu'elle ne l'est pas ! Je crois que cette histoire commence à me plaire. » Elle se tourna vers la jeune personne qui se tenait immobile et ne disait pas un mot, comme si elle

ne comprenait rien à ce qui se passait. « Je suis avocate, ma chère. » Elle sortit une carte de son veston. « Si cet homme de Néanderthal en uniforme persiste à vous importuner, je serai ravie de m'occuper de son cas. »

L'homme au kilt dit : « Grace, je t'en prie ! »

Elle l'envoya promener. « Du calme, Norman, cette affaire nous concerne. » Elle continua, s'adressant à l'agent : « Eh bien, appelez le panier à salade. D'ici là, ma cliente ne répondra à aucune question. »

L'agent avait l'air d'être sur le point de se mettre à pleurer et sa figure se congestionnait dangereusement. Breen s'avança tranquillement et posa son imperméable sur les épaules de la fille. Elle eut l'air interdit et, pour la première fois elle ouvrit la bouche. « Oh, merci. » Elle s'enroula dans le manteau comme dans une cape.

La dame avocate observa Breen, puis son regard se posa de nouveau sur le flic. « Eh bien, Monsieur l'Agent, vous avez toujours l'intention de nous arrêter ? »

Il approcha son visage du sien : « Je n'ai pas l'intention de vous donner ce plaisir ! » Il soupira et ajouta : « Merci, Monsieur Breen. Vous connaissez cette dame ? »

— Je m'en charge. Vous pouvez oublier l'incident, Kawonski.

— Avec plaisir. Si elle est avec vous, c'est ce que je vais faire. Mais je vous en prie, ne restez pas ici. Monsieur Breen. »

L'avocate s'interposa. « Un instant. Vous vous mêlez d'une affaire qui ne concerne que moi et ma cliente. »

Kawonski dit : « Bouclez-la ! Vous avez entendu ce qu'a dit Monsieur Breen, elle est avec lui. N'est-ce pas, Monsieur Breen ? »

— Euh... oui. C'est une de mes amies. Je m'occuperai d'elle. »

La dame en travesti déclara soupçonneuse : « Je ne le lui ai pas entendu dire. »

Son compagnon dit : « Grace, je t'en prie, voilà notre autobus.

— Je ne lui ai pas entendu dire qu'elle était votre cliente, rétorqua le flic. Vous avez l'air d'une... » Ses mots se perdirent dans le grincement des freins de l'autobus...

« Et d'ailleurs, si vous ne déguerpissez pas de mon secteur je... je...

— Vous quoi ?

— Grace, on va le rater !

— Un instant, Norman. Ma chère, cet homme est-il vraiment un de vos amis ? Êtes-vous bien avec lui ? »

La jeune personne regarda Breen d'un air indécis, puis murmura : « Euh... oui... c'est vrai.

— Bien. » Le compagnon de l'avocate la tira par le bras. Elle fourra sa carte dans la main de Breen, et monta dans l'autobus. Il partit.

Breen empocha la carte. Kawonski s'épongea le front. « Pourquoi avez-vous fait ça, Mademoiselle ? » dit-il avec un certain ressentiment.

La fille avait l'air déconcerté. « Je... je ne sais pas.

— Vous entendez ça, Monsieur Breen ? C'est ce qu'elles disent toutes. Et si vous les mettez en tôle, il y en a six de plus le lendemain. Le chef a dit... », il soupira, « le chef a dit... eh bien, si je l'avais arrêtée, comme le voulait cette avocassière, je me retrouvais au vert demain matin, à me demander ce que j'allais faire de ma retraite. Alors, ne restez pas ici, je vous en prie. »

La fille dit : « Mais...

— Pas de « mais », jeune fille. Félicitez-vous qu'un vrai gentleman, comme Monsieur Breen, soit là pour vous aider. » Il rassembla ses vêtements et les lui tendit. Quand elle tendit la main pour les attraper, elle montra de nouveau une surface de peau tout à fait inhabituelle. Kawonski les donna hâtivement à Breen qui les fourra dans les poches de sa veste.

Elle se laissa conduire par Breen jusqu'à sa voiture, y monta en s'enroulant si bien dans l'imperméable qu'elle avait plutôt l'air vêtue davantage que ne le sont généralement les femmes. Elle le regarda.

L'homme qu'elle observait était de taille moyenne, sans rien d'original, qui devait avoir dépassé les trente-cinq ans et qui en paraissait davantage. Ses yeux avaient ce regard doux et un peu désarmé des gens portant habituellement des lunettes quand ils les ôtent. Ses cheveux, gris aux tempes, se dégarnissaient sur le dessus. Son costume au veston croisé, ses chaussures noires, sa chemise blanche, son nœud de cravate impeccable étaient plus la tenue d'un homme de l'Est que de Californie.

De son côté, il apercevait un visage qu'il rangea dans la catégorie des visages jolis et au teint de santé plutôt que « beaux » et « irrésistibles ». Les cheveux, châtain clair, étaient touffus et brillants. Il lui donnait vingt-cinq ans, à dix-huit mois près. Il lui sourit gentiment, monta en voiture et, sans mot dire, mit en marche.

Il prit l'avenue Doheny, puis tourna en direction de l'est dans Sunset Boulevard. À la hauteur de la Cienega il ralentit. « Ça va mieux ?

— Euh... je crois que oui, Monsieur... Breen...

— Appelez-moi Potiphar. Comment vous appelez-vous ? Ne me le dites pas si vous ne voulez pas.

— Moi ? Je m'appelle Meade Barstow.

— Très bien, Meade. Où voulez-vous aller ? Chez vous ?

— Ma foi oui. Oh, grand dieu non ! Je ne peux pas rentrer comme ça. » Elle serra le manteau autour d'elle.

« Vos parents ?

— Non, ma logeuse. Elle en aurait une attaque. »

Elle réfléchit. « Vous pourriez peut-être vous arrêter à une pompe à essence, et je filerais discrètement aux toilettes.

— Oui... on pourrait faire ça. Dites-moi, Meade, ma maison est à six rues d'ici, et on entre directement par le garage. Vous pourriez entrer sans que personne ne vous voie. » Il la regarda. Elle tourna vers lui des yeux interrogateurs.

« Potiphar, vous n'avez pas... l'air du grand méchant loup ?

— Oh, que si. Je suis un grand méchant loup de la pire espèce. » Il se mit à grincer des dents. « Mais le mercredi est mon jour de bonté. » Elle le regarda et quelques fossettes apparurent sur son visage. « Oh..., et puis j'aime autant avoir à me bagarrer avec vous plutôt qu'avec Madame Megeath. Allons-y. »

Il prit la route des collines. Son logement de célibataire était l'une de ces maisonnettes de bois qui s'accrochent comme des champignons aux flancs bruns de la montagne Santa Monica. Le garage était creusé dans la colline et la maison était posée dessus. Il entra, coupa le contact, et la fit grimper dans le living-room par l'escalier branlant. « Entrez là, dit-il en montrant une porte. Prenez tout. » Il extirpa les vêtements de ses poches et les lui tendit.

Elle rougit en les prenant et disparut dans sa chambre. Il l'entendit tourner la clé de l'intérieur. Il s'installa dans un fauteuil, sortit son petit carnet et ouvrit l'*Herald Express*.

Il terminait la lecture du *Daily News*, et il avait ajouté un certain nombre de notes à sa collection quand elle sortit. Elle s'était refait une petite coiffure simple, s'était arrangé le visage, et elle avait défroissé sa jupe. Son sweater n'était ni trop collant, ni trop décolleté, mais joliment rempli. Elle lui faisait penser à une eau de source ou à du pain bis.

Il prit l'imperméable qu'elle lui tendait et dit : « Asseyez-vous, Meade. »

Elle dit, hésitante : « Je ferais mieux de m'en aller.

— Partez si c'est vraiment nécessaire, mais j'aurais bien aimé parler un moment avec vous.

— Bon. » Elle s'assit sur le bord de son canapé et, du regard, détailla la pièce. Elle était petite, mais aussi impeccable que sa cravate et son col de chemise. L'âtre était balayé, le sol net et luisant. Des livres s'alignaient sur les rayons où il n'y avait pas un espace vide. Un coin de la pièce était meublé par un vieux bureau plat. Les papiers qui s'y trouvaient étaient dans un ordre parfait. À côté, sur son propre support, se trouvait une petite machine à calculer électrique. À sa droite, la porte-fenêtre donnait sur une petite loggia au-dessus du garage. À travers les vitres, elle apercevait la ville, largement étalée. Quelques enseignes lumineuses clignotaient déjà.

Elle s'installa un peu plus confortablement sur son siège.

« C'est une jolie pièce... Potiphar, elle vous ressemble.

— Je prends cela pour un compliment. Merci. » Elle ne répondit pas. « Aimerez-vous boire quelque chose ?

— Oh ! oui. » Elle frissonna. « Je crois que j'ai la tremblote. »

Il se leva. « Rien d'étonnant. Qu'est-ce que vous prendrez ? »

Elle prit un scotch à l'eau, sans glace. Sa boisson habituelle à lui était le bourbon au ginger-ale.

Elle avait descendu la moitié de son verre en silence quand elle le reposa, se redressa sur son siège et dit :

« Potiphar ?

— Oui, Meade ?

— Écoutez, si vous m'avez amenée ici pour coucher avec moi, j'aimerais que vous en ayez vite fini. Ça ne vous apportera rien du tout, mais mon appréhension croît de minute en minute. »

Il ne répondit rien et conserva la même expression. Elle continua, gênée : « Ce n'est pas que je vous en voudrais d'essayer... étant donné les circonstances. Je vous suis très reconnaissante. Mais... eh bien, c'est simplement parce que je n'ai jamais... ».

Il vint vers elle et lui prit les deux mains. « Ma chère petite, je n'ai pas la moindre intention de coucher avec vous. Et vous n'avez pas non plus besoin d'avoir de la reconnaissance. Je me suis mêlé de votre affaire parce que votre cas m'intéresse.

— Mon cas ? Êtes-vous médecin ? Psychiatre ? »

Il secoua la tête. « Je suis mathématicien. Statisticien, plus précisément.

— Hein ? Je ne saisis pas.

— Ne vous inquiétez pas. J'aimerais simplement vous poser quelques questions. Est-ce que je peux ?

— Oh oui, bien sûr ! Je vous dois bien ça... au moins.

— Vous ne me devez rien. J'ajoute un peu de scotch dans votre verre ? » Elle l'avalait d'un trait et le lui tendit, puis le suivit dans la cuisine. Il mesura très exactement la quantité requise, puis le lui rendit. « Et maintenant, dites-moi pourquoi vous vous êtes déshabillée ? »

Elle fronça les sourcils. « Je n'en sais rien, vraiment... vraiment rien... Je crois que j'ai perdu la tête. » Elle ajouta, l'air effaré : « Et pourtant, je ne suis pas folle. Est-ce qu'il se peut que je perde la boule sans le savoir ?

— Vous n'êtes pas folle... Pas plus que nous tous, corrigea-t-il. Dites-moi, où avez-vous vu quelqu'un d'autre faire ça ?

— Hein ? Mais je n'ai jamais vu personne.

— Alors, où avez-vous lu une histoire de ce genre ?

— Nulle part. Ah, attendez, ces gens, au Canada, les Dooka... quelque chose.

— Les Doukhobors. C'est tout ? Jamais de bains de minuit, jamais de strip-pocket ? »

Elle secoua la tête. « Non. Croyez-moi si vous voulez, mais j'étais le genre de petite fille qui se déshabillait sous sa chemise de nuit. » Elle rougit, et ajouta : « Je le fais encore quand j'oublie de me dire que c'est idiot.

— Je vous crois. Pas un fait divers ?

— Non. Ah, si, c'est vrai. Il y a quinze jours, je crois. Une fille dans un théâtre, dans le public, je veux dire. Mais j'ai pensé que c'était de la publicité. Vous savez, ces scandales publicitaires. »

Il secoua la tête. « Ce n'en était pas un. Le 3 février, au Grand Théâtre, Madame Alvin Copley, n'a pas été poursuivie.

— Hein, comment savez-vous ça ?

— Excusez-moi. » Il se dirigea vers son bureau et fit le numéro de téléphone de l'Agence d'Information de la ville.

— Alf ? Ici Pot Breen. Ils s'occupent toujours de cette histoire... oui, oui... l'affaire Gipsy Rose. D'autres cas aujourd'hui ? » Il attendit. Meade eut l'impression de percevoir des jurons. « Courage, Alf, cette chaleur ne peut pas durer toujours. Quoi, neuf ? Bon, tu peux en ajouter un dixième. Sur le boulevard Santa Monica, en fin d'après-midi. Pas d'arrestation. » Il ajouta : « Non. Personne n'a son nom... Une femme d'âge moyen, avec un œil qui dit zut à l'autre. J'ai assisté par hasard à la scène... Qui ? Moi ? Pourquoi serais-je allé me mêler de ça ? Mais la liste s'allonge de façon intéressante. » Il reposa l'appareil.

Meade dit : « Un œil qui dit zut à l'autre, eh bien...

— Est-ce que je le rappelle pour lui donner votre nom ?

— Oh, non !

— Bien. Maintenant, Meade, il semble que nous ayons déterminé l'agent contaminateur en ce qui vous concerne : Madame Copley. Ce que j'aimerais savoir maintenant, c'est ce que vous ressentiez et ce à quoi vous pensiez quand vous avez fait ça. »

Son effort de réflexion lui plissait le front. « Un instant, Potiphar. Si je comprends bien, il y a neuf autres filles qui se sont données en spectacle comme je l'ai fait ?

— Que non. Neuf autres aujourd'hui. Mais vous êtes... », il s'interrompit un instant, « le trois cent trente-neuvième cas à Los Angeles, depuis le début de l'année. Je n'ai pas de chiffres pour le reste du pays, mais ce sont les agences d'information de l'Est qui nous ont conseillé de dénombrer les cas quand les journaux d'ici ont annoncé le premier. Cela prouve que c'est un problème ailleurs également.

— Vous voulez dire que dans tout le pays les femmes se mettent à faire du strip-tease en public ? Mais c'est scandaleux !... »

Il ne répondit rien. Elle rougit de nouveau, et insista :

« Oui, c'est scandaleux, même si, cette fois, c'est moi l'effeuilleuse.

— Non, Meade. Un cas unique est scandaleux. Au-delà de trois cents cas, la chose devient du domaine scientifique. C'est pourquoi je veux savoir ce que vous ressentiez. Dites-le-moi très exactement.

— Mais... Bon. Je vais essayer. Je vous ai dit que je ne savais pas comment cela m'est arrivé. Je ne le sais toujours pas. Je...

— Vous vous en souvenez ?

— Oh, oui. Je me souviens de m'être levée du banc et d'avoir ôté mon sweater. Je me souviens d'avoir défait la fermeture éclair de ma jupe. Je me souviens que je me suis dit qu'il faudrait faire vite, parce que je voyais venir mon autobus, à deux rues de là. Je me souviens comme je me suis sentie bien quand finalement j'ai... euh... »

Elle s'arrêta, l'air interloqué. « Mais je ne sais toujours pas pourquoi.

— À quoi pensiez-vous juste avant de vous lever ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Essayez de revoir la rue, ce qui s'y passait. Où étaient vos mains ? Vos jambes étaient-elles croisées ou non ? Y avait-il quelqu'un auprès de vous ? À quoi pensiez-vous ?

— Euh... Il n'y avait personne sur le banc où j'étais. Mes mains étaient sur mes genoux. Le gars et la fille déguisés étaient debout, pas loin, mais je ne m'en occupais pas. Je ne pensais à rien de précis sinon que j'avais mal aux pieds et que j'avais envie de rentrer chez moi, et qu'il faisait une chaleur insupportable et étouffante. Et puis... » Son regard se fit plus vague. « Soudain, j'ai su ce qu'il fallait que je fasse, et cela devenait une nécessité urgente. Alors je me suis levée et je... et je... » Sa voix monta à un diapason aigu.

« Allons, calmez-vous. Vous n'allez pas recommencer.

— Hein ? Oh, Monsieur Breen, jamais je ne ferai une chose pareille.

— Bien sûr que non. Alors, et ensuite ?

— Ensuite, vous m'avez enveloppée de votre manteau, et vous savez la suite. »

Elle le regarda bien en face. « Dites donc, Potiphar, qu'est-ce que vous faisiez avec un imperméable ? Voilà des semaines qu'il ne pleut pas, c'est même la saison la plus sèche et la plus chaude depuis des années.

— Depuis soixante-huit ans, pour être exact.

— Hein ?

— J'ai toujours mon imperméable avec moi. Oh, c'est une idée à moi, mais j'ai l'impression que quand il se mettra à pleuvoir, il va faire une pluie torrentielle. » Il ajouta : « Pendant quarante jours et

quarante nuits, peut-être. »

Elle crut qu'il faisait de l'humour et se mit à rire. Il enchaîna : « Pouvez-vous vous rappeler comment cette idée vous est venue ? » Elle fit tourner son verre dans sa main, tout en réfléchissant. « Je n'en sais absolument rien. »

Il hocha la tête. « C'est bien la réponse que j'attendais.

— Je ne comprends pas, à moins que vous ne me preniez pour une folle. C'est ça ?

— Non. Je pense que vous avez vraiment éprouvé le besoin d'agir ainsi, que vous n'avez pas pu vous en empêcher, que vous ne savez pas pourquoi parce que vous êtes incapable de savoir pourquoi.

— Mais vous, vous le savez ? » Elle dit cela d'un ton accusateur.

« Peut-être. Du moins, j'ai des chiffres. Vous êtes-vous jamais intéressé à la statistique, Meade ? »

Elle fit non de la tête. « Les chiffres m'embrouillent. Peu importe la statistique, je veux savoir pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. »

Il la regarda, et de l'air le plus sérieux du monde, il déclara : « Je crois que nous sommes des lemmings, Meade. »

Elle eut l'air ahuri d'abord, horrifié ensuite.

« Vous voulez dire ces petites bêtes à fourrure qui ressemblent à des souris ? Celles qui...

— Oui, celles qui de temps en temps entreprennent une migration suicide, jusqu'à ce que des millions, des centaines de millions d'entre elles soient noyées dans la mer. Demandez à un lemming pourquoi il le fait. Si vous parveniez à le ralentir dans sa course à la mort, autant dire qu'il serait capable de vous fournir une explication rationnelle, digne d'un étudiant licencié. Mais il le fait parce qu'il est incapable de s'en empêcher... et nous de même.

— C'est une idée épouvantable, Potiphar !

— Venez, Meade. Je vais vous montrer des chiffres qui m'embrouillent les idées à moi aussi. » Il alla à son bureau, ouvrit un tiroir et en sortit un paquet de petits cartons. « Prenons celui-ci : Il y a quinze jours, un homme poursuit en justice tout le parlement d'un État sous prétexte qu'il lui a soustrait l'affection de sa femme. Le juge accepte que l'affaire passe en jugement. Ou celui-ci encore : Une demande de permission pour mettre en pratique une invention destinée à retourner le globe terrestre et à réchauffer les régions arctiques. La permission est refusée, mais l'inventeur a perçu directement plus de trois cent mille dollars de la part de particuliers, destinés à fonder une société par actions du Pôle Sud, avant que les autorités postales interviennent. Et maintenant, il est en procès, et il semble qu'il doive gagner. Et celui-ci : Un éminent évêque propose des cours de travaux pratiques pour initier les lycéens à ce qu'on appelle communément « les réalités de la vie » ! Il remit hâtivement la carte à

sa place. « En voici une bien bonne : Une proposition de loi présentée devant l'assemblée législative en Alabama pour abroger les lois sur l'énergie atomique, pas les statuts actuels, mais les lois naturelles de la physique nucléaire. Les termes sont clairs. » Il haussa les épaules. « Jusqu'où la bêtise humaine peut-elle aller ?

— Ils sont fous.

— Non, Meade. Il y a de vrais fous, mais la plupart du temps, ce sont des lemmings qui courent au suicide. Non, ne me contredisez pas. J'ai transcrit ces cas par des courbes. La dernière fois que ce genre de phénomène a existé, on a appelé l'époque : " L'ère de l'admirable sottise. " Mais notre époque est bien plus inquiétante encore. » Il plongea dans un tiroir du bas et en extirpa un graphique. « L'amplitude est deux fois plus forte et nous n'avons pas encore atteint le sommet de la courbe. Je n'ose pas penser à ce que ce sera quand nous y parviendrons. Il y a trois rythmes différents qui se rejoignent. »

Elle observa intensément les courbes. « Vous voulez dire que le gars de la société par actions du Pôle Sud est quelque part sur cette ligne ?

— Il contribue à son tracé. Et par là, sur le palier le plus élevé, il y a ceux qui s'asseyent au sommet des hampes à drapeaux, les avaleurs de poissons rouges, le canular de Ponzi, les danseurs de marathons et l'homme qui s'est amusé à grimper, une cacahuète sur son nez, jusqu'au sommet de Pikes Peak. Vous, vous êtes sur le palier suivant, ou plutôt vous y serez quand je vous y aurai mise. »

Elle fit la grimace. « Ça ne me plaît pas.

— Moi non plus, mais c'est clair comme de l'eau de roche. Cette année, l'espèce humaine se laisse pousser les cheveux, se fait claquer la lèvre inférieure avec un doigt et lance son cri : Bâou, Bâou, Bâou... »

Elle eut un frisson. « Est-ce que vous pourriez me donner encore un peu de scotch ? Et après, je m'en vais.

— J'ai une idée bien meilleure. Je vous dois un dîner pour avoir accepté de répondre à mes questions. Choisissez un restaurant et nous reprendrons un cocktail avant de dîner. »

Elle se mordit la lèvre. « Vous ne me devez rien et je ne me sens pas en état d'aborder la foule d'un restaurant. J'ai peur de... j'ai peur de...

— Non, sûrement pas, dit-il d'un ton péremptoire. Cela n'arrive pas deux fois.

— Vous en êtes sûr ? De toute façon, je n'ai pas envie de voir des gens. » Elle jeta un coup d'œil en direction de la cuisine. « Y a-t-il des provisions ? Je sais faire la cuisine.

— Oh, de quoi faire des petits déjeuners. Il y a aussi une livre de

bœuf haché dans le congélateur, et des petits pains. Je me fais quelquefois des hamburgers quand je n'ai pas envie de sortir. »

Elle se dirigea vers la cuisine. « Que je sois en état d'ébriété ou à jeun, habillée ou... déshabillée, je suis bonne cuisinière. Vous allez voir. »

Il vit, en effet. Elle lui servit des sandwiches ouverts où la viande s'étalait sur des petits pains grillés et où l'assaisonnement, d'oignons rouges et de fines tranches de cornichon, parfumait la viande sans en masquer le goût. Une salade composée de divers éléments qu'elle avait pu rassembler dans son frigidaire, des pommes de terre bien craquantes, mais non pas vulcanisées. Ils mangèrent tout cela sur le petit balcon, arrosé de bière fraîche.

Il soupira en s'essuyant la bouche. « C'est bien vrai, Meade, que vous êtes bonne cuisinière.

— Un de ces jours, je viendrai avec tout ce qu'il faut pour vous remercier. Et alors, vous verrez !

— J'ai déjà vu, mais j'accepte. Mais je vous le dis pour la troisième fois, vous ne me devez rien.

— Non ? Si vous n'aviez pas été un bon scout, je serais en prison. »

Breen secoua la tête. « La police a des ordres pour étouffer la chose à tout prix, pour l'empêcher de prendre de l'importance. Vous vous en êtes rendu compte. Et, ma chère enfant, je ne vous ai pas considérée comme un être humain à ce moment-là. Je n'ai même pas vu votre visage.

— Vous avez vu le reste.

— Bien franchement, je n'ai pas regardé. Vous étiez simplement une... une statistique. »

Elle joua un instant avec son couteau, puis déclara lentement : « Je ne sais pas très bien, mais il me semble que vous venez de m'insulter. Voilà vingt-cinq ans que je m'emploie à repousser, avec plus ou moins de succès, les avances masculines. On m'a traitée de beaucoup de choses, mais de statistique... Je devrais empoigner la règle à calcul et vous taper dessus jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Charmante enfant...

— Je ne suis pas une enfant, ça, c'est certain. Mais je ne suis pas non plus une statistique.

— Charmante Meade, alors, je voulais vous dire, avant que vous ne vous lanciez hâtivement dans la bagarre, que j'étais poids moyen dans les matches de catch universitaires quand j'étais étudiant. »

Elle fit la grimace, puis des fossettes apparurent sur son visage. « Voilà qui est davantage de nature à plaire à une jeune fille. Je commençais à craindre que vous ne soyez qu'un assemblage de pièces détachées fabriqué dans une usine. Mon petit Pot, vous ne manquez

pas de charme.

— Si c'est un diminutif de mon nom, cela ne me déplaît pas. Mais si c'est une allusion à mon tour de taille, je suis vexé. »

Elle étendit la main vers lui et lui palpa l'estomac. « Votre tour de taille est parfait. Les hommes maigres et affamés sont difficiles à vivre. Si j'étais votre cuisinière de façon régulière, je m'emploierais à soigner cette brioche-là.

— Est-ce une demande en mariage ?

— Laissez-la dormir, laissez-la dormir. Potty, croyez-vous vraiment que le pays tout entier soit en train de perdre les pédales ? »

Son sourire disparut instantanément : « C'est bien pire que cela.

— Hein ?

— Rentrons, et je vous montrerai. »

Ils débarrassèrent la table et entassèrent la vaisselle dans l'évier. Breen ne cessait de parler. « Enfant déjà, les chiffres me fascinaient. Les chiffres sont des choses admirables et ils forment des combinaisons passionnantes. J'ai passé une licence de mathématiques, bien sûr, puis j'ai trouvé une situation d'actuaire adjoint, à la Mutuelle Western, la compagnie d'assurances. Ce travail m'amusait. Absolument impossible de dire quand tel ou tel homme mourra, mais certitude absolue quant à la mort de tel ou tel groupe d'hommes de tel âge, avant telle date. Les courbes étaient si belles ! Et elles disaient toujours vrai. Toujours. Inutile de chercher à savoir pourquoi. On pouvait faire des prédictions à coup sûr, sans savoir pourquoi elles s'accomplissaient. Les équations collaient, les courbes disaient vrai.

— Je m'intéressais également à l'astronomie. C'est la seule science dans laquelle chaque chiffre pris en particulier a une signification satisfaisante, absolue. Cette signification est aussi précise que la dernière décimale que vous donnent les instruments d'observation. À côté de l'astronomie, les autres sciences ne sont que de la menuiserie ou de la chimie culinaire.

« Je découvris qu'il y a en astronomie de petits recoins obscurs, où les chiffres seuls ne suffisent plus, où il faut recourir à la statistique et ceci me donna plus d'intérêt encore pour cette science. Je me suis inscrit à la « Société d'Études des Étoiles Variables » et j'aurais bien pu faire de l'astronomie ma profession, au lieu d'entrer dans la branche où je suis maintenant, et qui est les services de renseignements aux hommes d'affaires, si je ne m'étais pas pris d'intérêt pour autre chose.

— Les renseignements aux hommes d'affaires ? répéta Meade. Des calculs d'impôts sur le revenu ?

— Oh non. Ça, c'est trop élémentaire. Je suis calculateur industriel. Je peux dire à un éleveur le nombre exact de taureaux de Hereford qui seront stériles ou bien préciser à un producteur de films le montant de l'assurance contre la pluie qu'il devra prendre pour les

tournages à l'extérieur, ou encore quel développement doit prendre une compagnie qui fabrique telle ou telle chose précise pour avoir les reins assez solides en cas de pépin. Et je ne me trompe pas. Je ne me trompe jamais.

— Mais, dites-moi, il me semble nécessaire qu'une grosse affaire ait une assurance.

— Pas du tout. Une affaire vraiment importante est un univers de statistiques.

— Hein ?

— Ne cherchez pas à comprendre. Et puis je me suis intéressé à autre chose, aux cycles. Les cycles sont tout, Meade. Et ils régissent tous les domaines, les marées, les saisons, les guerres, l'amour. Chacun sait qu'au printemps l'esprit d'un jeune homme se met à se préoccuper de ce qui n'a jamais cessé de préoccuper les jeunes filles. Mais saviez-vous que cela est également soumis à un cycle de dix-huit années ? Qu'une jeune fille née à un moment défavorable de la courbe n'a pas la même chance en amour que son aînée ou sa cadette ?

— Quoi, est-ce pour cela que je suis une vieille fille cinglée ?

— Vous avez vingt-cinq ans ? Voyons, peut-être bien, mais votre chance est en train de prendre le bon virage. La courbe remonte. En tout cas, n'oubliez pas que vous êtes juste une statistique. La courbe est valable pour un ensemble. Il y a tous les ans des jeunes filles qui se marient malgré tout.

— Tout ça, c'est idiot.

— Oui, c'est idiot. Et l'idée de la relation de cause à effet est probablement de la superstition. N'empêche que le même cycle atteint un maximum dans le domaine de la construction juste après son maximum dans le domaine des mariages. C'est régulier.

— Là enfin c'est compréhensible.

— Ah oui ? Combien de jeunes mariés connaissez-vous qui ont les moyens de se faire construire une maison ? On pourrait tout aussi bien dire que cela tient au nombre d'hectares emblavés. Nous ne savons pas pourquoi. Nous nous bornons à constater un fait.

— Il y a peut-être un rapport avec les taches solaires ?

— On peut bien établir un lien entre les taches solaires et les cours de la Bourse, la pêche au saumon dans la rivière Columbia, ou la longueur des jupes des femmes. On ne sait pas. Mais cela n'empêche pas les courbes d'exister.

— Mais il faut bien qu'il y ait une raison à tout cela ?

— Ah oui ? C'est une supposition de votre part. Un fait n'a pas de « pourquoi ». Il n'existe qu'en lui-même et ne s'explique qu'en fonction de lui-même. Pourquoi avez-vous fait du strip-tease aujourd'hui ? »

Elle fronça les sourcils. « Ce n'est pas chic.

— Sans doute. Mais je veux vous faire comprendre ce qui

m'inquiète. »

Il alla chercher dans sa chambre un grand rouleau de papier millimétré. « Étalons-le par terre. Les voici. Ils y sont tous : Ça, c'est le cycle des cinquante-quatre années. Vous voyez la Guerre de Sécession, là ? Regardez comme elle se situe dans le cycle. Il y a le cycle des dix-huit années un tiers, le cycle des neuf années, le petit cycle des quarante et un mois, les trois rythmes des taches solaires, tout, tout se combine sur cette unique grande carte. Les crues du Mississippi, les chasses des bêtes à fourrure au Canada, les cours de la Bourse, les mariages, les épidémies, les transports routiers, les accords bancaires, les invasions de sauterelles, les divorces, la pousse des arbres, les guerres, les pluies, le magnétisme terrestre, les demandes de permis de construire, les crimes. Que sais-je encore ?... Tout est là. »

Elle resta bouche bée devant ces arabesques ahurissantes. « Mais, Potty, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que toutes ces choses se produisent selon un rythme régulier, que cela nous plaise ou non. Cela veut dire que si les jupes doivent se raccourcir, tous les grands couturiers parisiens ne parviendront pas à les faire rallonger ; que si les prix descendent, tous les organismes de contrôle ou de protection, tous les gens du gouvernement sont impuissants à les faire monter. » Il désigna une courbe. « Regardez la publicité pour les produits d'épicerie. Observez maintenant la page financière et voyez quels sont les efforts des grands chefs de l'économie pour empêcher que cette publicité paraisse. Cela signifie que quand une épidémie doit avoir lieu, elle a lieu, en dépit des efforts de la Santé Publique ! Cela veut dire que nous sommes des lemmings. »

Elle fit la moue. « Je n'aime pas ça. Je suis le maître de ma destinée etc., etc. J'ai mon libre arbitre, Potty. Je suis sûre que je l'ai, je le sens.

— J'imagine que le moindre petit neutron d'une bombe atomique a le même sentiment. Il a le pouvoir de faire « Badaboum ! » ou de rester tout gentil, exactement au gré de sa fantaisie. Mais la machine statistique parvient à des résultats justes pourtant. Et la bombe éclate. C'est ce à quoi m'amènent mes calculs. Vous ne remarquez rien de bizarre, Meade ? »

Elle observa la carte en essayant de ne pas se perdre dans le tracé des courbes. « On dirait qu'elles forment une sorte de faisceau sur la droite.

— Et comment ! Vous voyez cette ligne verticale, en pointillé ? Pour l'instant elle n'est pas inquiétante. Le reste va assez mal comme ça. Mais regardez bien cette verticale pleine. C'est ce qui arrivera dans six mois, quand elle sera terminée. Observez les cycles, les longs, les courts, tous. Chacun des derniers, sans exception, parvient à un creux

ou à un palier exactement ou presque sur cette même ligne.

— Et c'est mauvais signe ?

— Vous l'avez dit ! Trois des cycles importants ont formé un creux en 1929, et il y a eu une dépression qui nous a presque ruinés... Et pourtant il y avait le grand cycle des cinquante-quatre années qui empêche les choses de mal tourner. Et maintenant, voilà que ce grand cycle se met à descendre. Les quelques crêtes qu'il fait ne contrebalancent rien. Je veux dire que les chenilles qui envahissent les tentes et l'influenza ne nous font aucun bien. Meade, si les statistiques ont un sens, cette vieille planète fatiguée va faire un fiasco qui n'a pas été égalé depuis l'affaire d'Ève et de la pomme. J'ai peur. »

Elle le dévisagea attentivement. « Potty, vous êtes simplement en train de vous payer ma tête ? Vous savez qu'il m'est impossible de savoir si vous dites vrai.

— J'aimerais bien que ce soit le cas, grand dieu ! Non, Meade, je serais incapable de plaisanter au sujet des chiffres, cela me serait impossible. C'est bien vrai. C'est bien l'année du Grand Fiasco. »

Elle se tut pendant tout le trajet du retour. Comme ils approchaient des quartiers ouest de la ville elle dit : « Potty ?

— Oui, Meade ?

— Qu'est-ce qu'on peut faire dans ce cas-là ?

— Qu'est-ce qu'on peut faire en cas de tempête ? On met la tête sous l'aile. Qu'est-ce qu'on peut faire en cas de bombe atomique ? On essaie de prévoir quand elle va éclater et de ne pas être là. Quoi d'autre ?

— Oui. » Elle resta un instant silencieuse, puis dit : « Potty, me direz-vous ce qu'il faut faire ?

— Oh, bien sûr, si je parviens à le savoir. »

Il la raccompagna jusqu'à sa porte, puis fit demi-tour pour partir. Elle le rappela : « Potty ! »

Il se retourna vers elle. « Oui, Meade ? »

Elle lui prit la tête entre ses mains, la secoua, puis l'embrassa passionnément sur les lèvres. « Là ! Et ça, est-ce que c'est une simple statistique ?

— Euh... non.

— Heureusement, dit-elle menaçante. Potty, je crois qu'il va falloir que j'apporte un changement de direction à votre courbe. »

« LES RUSSES REJETTENT UN APPEL DES NATIONS UNIES. »

« LES DÉGÂTS DÛS AUX INONDATIONS DU MISSOURI DÉPASSENT CEUX DE 1951. »

« LE MESSIE DU MISSISSIPPI LANCE UN DÉFI À LA COUR SUPRÊME. »

« LE CONGRÈS DES NUDISTES FAIT UNE RÉVOLUTION SUR BAILEY'S BEACH. »

« LES POURPARLERS ENTRE L'IRAN ET LA GRANDE-BRETAGNE EN SONT TOUJOURS AU POINT MORT. »

« ON ANNONCE UNE ARME D'UNE VITESSE SUPÉRIEURE À LA LUMIÈRE. »

« LE TYPHON REDOUBLE SUR MANILLE. »

« UN MARIAGE CÉLÉBRÉ DANS LE LIT DE L'HUDSON :

NEW YORK LE 13 JUILLET : VÊTU D'UN COSTUME DE PLONGÉE SPÉCIALEMENT CONÇU POUR DEUX PERSONNES, **Merydith Smithe**, JEUNE FILLE DANS LE VENT QUI A SOUVENT EU LES HONNEURS DE LA PRESSE ET LE PRINCE **Augie Schleswieg** de New York et de la Riviera SE SONT MARIÉS AUJOURD'HUI. LA BÉNÉDICTION NUPTIALE A ÉTÉ DONNÉE PAR MONSIEUR DALTON AU COURS D'UN SERVICE TÉLÉVISÉ GRÂCE AUX MOYENS ULTRA-MODERNES DE LA MARINE QUI... »

À mesure que passait l'année du Grand Fiasco, Breen prenait un sombre plaisir à accumuler les faits qui faisaient faire à la courbe la poche qu'il avait prédite. La Guerre mondiale ne se déclarait pas ouvertement mais continuait à sévir, intermittente mais sanglante en une douzaine de points du globe malade. Breen n'en faisait pas état sur sa carte. Les titres des journaux étaient là et tout le monde pouvait les lire. Il s'en tenait aux petits faits des autres pages des journaux, aux faits qui, en eux seuls, ne signifiaient rien, mais qui, tous ensemble, reflétaient une situation désastreuse.

Il notait les cours de la Bourse, les pluies, les promesses de moissons, mais c'étaient les lubies des gens qui le fascinaient. À coup sûr, il y avait toujours eu des humains pour faire des extravagances. Mais jusqu'à quel degré l'aberration totale était-elle devenue chose courante ? À quel moment, par exemple, ces mannequins aux airs de somnambules étaient-ils devenus l'idéal de la femme américaine ? Quel ordre d'importance fallait-il donner à « la Semaine Nationale de la Lutte contre le Cancer » et à « la Semaine Nationale de la Lutte contre la Mycose des doigts de pied » ? Quel jour les Américains avaient-ils perdu à tout jamais le sens commun ?

Cette mode de se travestir en inverti, par exemple. Bien sûr, le costume masculin était une chose arbitraire, mais il semblait que cela fût une tradition profondément enracinée dans les traditions de notre civilisation. Quand la distinction avait-elle cessé d'être absolue ? Avec les tailleurs de Marlène Dietrich ? Vers la fin des années 40, il n'y avait plus un article typiquement masculin du vêtement qu'une femme ne puisse porter en public... Mais quand les hommes s'étaient-ils mis à franchir la ligne de démarcation ? Devait-il tenir compte des malades mentaux qui avaient fait du mot « drag » un terme du vocabulaire courant de Greenwich Village ou de Hollywood bien longtemps avant l'explosion de cette méthode ? Ou bien étaient-ce là des poussées folles qui n'avaient rien à faire sur la courbe ? Celui qui avait lancé cette mode avait-il été un inconnu de mœurs normales qui, à l'occasion d'un bal costumé, avait découvert que les jupes étaient véritablement plus pratiques et plus confortables que les pantalons ? Ou bien était-ce l'effet d'une résurgence du nationalisme écossais qui se traduisait par le port du kilt chez un bon nombre d'Américains d'origine écossaise ?

Allez donc demander ses motifs à un lemming ! Le dénouement de l'affaire était là, sous ses yeux. Des escrocs travestis en invertis avaient retiré de l'argent à l'aide de faux et cela s'était soldé par des arrestations en masse à Chicago, et aurait dû se terminer par un vaste procès si l'avocat général n'était pas apparu en tablier de cuisine et n'avait pas défié le juge de se soumettre à un examen destiné à déterminer son véritable sexe. Le juge en avait eu une crise d'apoplexie, une crise mortelle, et le jugement avait été remis, aux calendes grecques, de l'avis de Breen. Il doutait fort que cette loi puritaine là soit jamais appliquée à nouveau.

Il en était de même pour les lois sur l'indécence. Le désir de limiter le syndrome de l'effeuilleuse en faisant comme s'il n'existait pas avait fait perdre toute sa rigueur à la loi. Et on parlait maintenant de ce qui se passait à « L'Église de la Communauté des Âmes », à Springfield, où le pasteur avait réinstitué le nu pour les services. C'était probablement la première fois depuis mille ans, pensait Breen, mis à part certains cultes de dingues à Los Angeles. Ce révérend homme déclarait que la cérémonie était identique à « la danse de la grande Prêtresse » dans l'antique temple de Karnak.

Peut-être bien que oui. Mais Breen avait ses propres renseignements et savait que la « prêtresse » avait fait des tournées comme effeuilleuse dans les boîtes de nuit avant ce dernier engagement. En tout cas, le saint homme refusait du monde à la porte et n'avait toujours pas été arrêté.

Deux semaines plus tard, cent neuf églises, dans trente-trois États, présentaient des attractions équivalentes. Breen en tint compte dans

ses tracés de courbes.

Ces bizarreries écoeurantes n'avaient, lui semblait-il, aucune relation avec la montée surprenante de certains cultes évangéliques dissidents, à travers tout le pays. Ces églises étaient sincères, ardentes et pauvres, mais en progression depuis la guerre, et elles se multipliaient comme des petits pains. Les statistiques s'accordaient toutes pour prouver que les États-Unis étaient en train de retrouver la foi. Il établit un parallèle entre ceci et le Transcendentalisme et l'expédition Mormone... Oui, ça allait. Et la courbe commençait à dessiner une crête. Des milliards en bons de la Défense nationale étaient à rembourser. Les mariages de guerre avaient eu pour résultat la montée en flèche des effectifs scolaires à Los Angeles. Les eaux du fleuve Colorado étaient basses à un point record, et les tours du lac Mead étaient très largement hors de l'eau. Mais les habitants de Los Angeles se suicidaient lentement en arrosant leurs pelouses, comme d'habitude. La Compagnie métropolitaine des Eaux essayait de les en dissuader... et confia même la chose aux mains de la police des cinquante villes « souveraines ». Les robinets restaient ouverts et gaspillaient goutte à goutte le sang du paradis qui devenait désert.

Les quatre conventions habituelles, celle des Dixiecrates, celle des Républicains authentiques, celle des autres Républicains, également authentiques, et celle des Démocrates, attirèrent peu l'attention car les Know-Nothings^[15] ne s'étaient pas encore réunis. Le fait que l'« American Rally », nom que les Know-Nothings préféraient, prétendait qu'il n'était pas un parti mais un groupement aux fins éducatives ne lui ôtait rien de sa puissance. Mais quelle était leur puissance ? Leurs débuts avaient été si obscurs que Breen avait dû faire un retour dans le passé et rechercher dans des dossiers de 1951. Mais on lui avait fait, dans son propre bureau et à deux reprises, des avances cette même semaine pour qu'il s'inscrive chez eux. La première fois, par l'entremise de son patron et la deuxième par celle du concierge.

Il n'avait pas pu faire figurer les Know-Nothings sur sa grande carte. Ils lui donnaient froid dans le dos. Il tenait des tracés séparés de leur expansion et s'apercevait que leur publicité était en régression tandis que leur nombre s'accroissait de façon spectaculaire.

Le Krakatau entra en éruption le 18 juillet. Cela fut l'occasion de la première retransmission télévisée trans-Pacifique. Ses effets sur les couchers de soleil, sur la constante solaire, sur la température moyenne et sur les pluies ne se feraient pas sentir avant la fin de l'année. Les poussées, dans la faille de San Andrea, n'ayant pas été allégées depuis la catastrophe de Long Beach en 1933, créaient un déséquilibre de plus en plus important, et cette plaie ouverte s'étendait sur toute la longueur de la côte ouest. La montagne Pelée et

l'Etna entrèrent en éruption. Mauna Loa n'avait pas bougé encore.

Il semblait qu'il y eût des atterrissages quotidiens de soucoupes volantes dans tous les États. Personne n'avait pu en montrer une à terre... ou bien le ministère de la Défense avait-il étouffé la chose ? Breen n'était pas satisfait des histoires insolites qu'il récoltait. La faute en était souvent à l'alcool. Mais le serpent de mer sur Ventura Beach, c'était vrai. Quant au troglodyte du Tennessee, il lui avait été impossible d'en vérifier l'existence.

Trente et une catastrophes aériennes de lignes intérieures dans la dernière semaine de juillet... Sabotages ? Ou courbes descendantes ? Et cette épidémie d'une maladie qui ressemblait à la polio qui avait passé de Seattle à New York ? Est-ce qu'une vaste épidémie allait se déclarer ? La carte de Breen disait que oui. Mais, et la guerre bactériologique ? Est-ce qu'une carte pouvait vraiment dire qu'un biochimiste slave parviendrait à obtenir un porteur de virus juste au bon moment ? C'était idiot !

Mais les courbes, si elles avaient un sens, incluaient le « libre arbitre ». Elles établissaient une moyenne de tous les « libres arbitres » de chaque individu dans un univers de statistiques et se traduisaient par une fonction qui ne réservait aucune surprise. Tous les matins, trois millions de « libres arbitres » se déversaient au centre de New York, la mégapole, et tous les soirs, ces mêmes « libres arbitres » se déversaient vers la périphérie, toujours poussés par leur volonté individuelle, suivant une courbe uniforme et tout à fait prévisible.

Demandez donc à un lemming ses motifs ! Demandez à tous les lemmings, morts ou vivants... qu'ils répondent par un vote ! Breen envoya promener son petit carnet et appela Meade. « C'est bien ma statistique préférée ?

— Potty ! J'étais justement en train de penser à vous.

— Bien sûr, c'est votre jour de sortie.

— Oui, mais pas seulement pour ça. Potiphar, avez-vous jamais regardé de près la Grande Pyramide ?

— Je ne suis même jamais allé aux chutes du Niagara. Il faut que je me trouve une femme riche pour me payer des voyages.

— D'accord, d'accord, je vous tiendrai au courant quand je serai à mon premier million de dollars, mais...

— Tiens, c'est la première fois que vous me faites votre demande en mariage cette semaine.

— Taisez-vous. Avez-vous jamais lu les prophéties qu'on a trouvées à l'intérieur des pyramides ?

— Hein ? Dites donc, Meade, ça a la même valeur que l'astrologie. Juste bon pour amuser les oiseaux. À d'autres.

— Oui, bien sûr, mais mon petit Potty, je croyais que vous vous intéressiez à tout ce qui était bizarre. Et ça, ça l'est.

— Oh, pardon. Si c'est du domaine des choses abracadabrantes, d'accord.

— Bon. Est-ce que je vous fais un petit dîner ce soir ?

— C'est bien mercredi ?

— À quelle heure ? »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Je viens vous chercher dans onze minutes. » De la main, il consulta l'état de sa barbe. « Non, dans douze et demie.

— Je serai prête. Madame Megeath prétend que ces rendez-vous réguliers signifient que vous avez l'intention de m'épouser.

— N'en tenez aucun compte. Elle, ce n'est qu'une statistique, et moi, je ne suis qu'un coureur.

— Très bien. Et moi, j'ai déjà deux cent quarante-sept dollars sur le million. Au revoir. »

La découverte de Meade était le bla-bla rosicrucien habituel, imprimé en caractères superbes, avec photographie à l'appui, retouchée, il en était sûr, représentant cette sculpture, dont on a tellement discuté, au mur du corridor, et qui contenait soi-disant, dans ses discontinuités, une prophétie, l'avenir tout entier. Cette photo comportait une échelle de temps inhabituelle, mais les événements marquants y étaient tous indiqués : la chute de Rome, l'invasion normande, la découverte de l'Amérique, Napoléon, les guerres mondiales.

Ce qui la rendait intéressante, c'est qu'elle s'interrompait brusquement, maintenant.

« Qu'en pensez-vous, Potty ?

— Je pense que le sculpteur était fatigué, ou qu'il s'est fait renvoyer, ou qu'ils ont eu un nouveau prêtre, qui avait d'autres idées sur la question. » Il enferma la photographie dans son bureau. « Merci, je verrai comment je peux situer ceci parmi mes documents. »

Mais il la ressortit, posa dessus un compas de réduction et une loupe. « D'après la sculpture, annonça-t-il, la fin du monde est pour les derniers jours d'août, à moins que ce ne soit une chiure de mouche.

— Pour le matin ou l'après-midi ? Il faut que je sache quelle tenue vestimentaire arborer.

— Les chaussures sont de rigueur : « Les enfants du Bon Dieu ont des souliers. » Il rangea le document.

Elle demeura silencieuse un instant, puis dit : « Potty, n'est-ce pas à peu près le moment de se mettre à l'abri ?

— Hein ? Mon petit, ne vous laissez pas impressionner par ce truc-là ! Ce sont des aberrations.

— Oui, mais jetez un coup d'œil à votre propre carte. »

Néanmoins, il n'alla pas au bureau l'après-midi suivant, mais il se rendit à la bibliothèque et se confirma dans l'opinion qu'il avait des

prédictions. Nostradamus était d'une prétention ridicule. La Mère Shippey était encore pire. On ne trouvait ce qu'on cherchait dans aucune d'elles.

Il découvrit pourtant dans Nostradamus un seul détail qui lui plût : « L'Oriental se lèvera de son trône, il franchira le ciel, les eaux et les neiges, et frappera tout le monde de son arme. »

Cela ressemblait bien aux craintes du ministère de la Défense nationale de voir les cocos attaquer les pays de l'Ouest.

Mais c'était aussi l'histoire de toutes les invasions, de mémoire d'homme. Elles étaient toutes venues de l'Est. Balivernes !

Rentré chez lui, il se trouva installé devant la Bible de son père à lire le Livre des Révélation. Il ne trouva rien qui lui parût clair, mais fut frappé de la façon dont revenaient toujours certains chiffres. Puis il se mit à feuilleter le livre au hasard, et son œil fut arrêté par cette phrase : « Ne te vante pas du lendemain car tu ne sais pas de quoi il sera fait. » Il remit le livre à sa place, avec un sentiment d'humilité, mais non point réconforté.

Les pluies commencèrent le matin suivant. Les Maîtres-Plombiers élirent Miss Star Morning « Miss Installations Sanitaires », et le même jour, les entrepreneurs des Pompes funèbres parlaient d'elle comme du « Corps que je souhaiterais le plus devoir embaumer » et « Visage au Doux Parfum » lui offrit gratuitement ses services. Le Congrès vota un crédit de un dollar trente-sept cents de dommages et intérêts à Thomas Jefferson Meeks pour avoir été la victime d'un facteur de remplacement pendant la période surchargée de Noël 1936. Il entérina également la nomination de cinq vice-gouverneurs d'État et d'un ambassadeur, et leva la séance au bout de huit minutes. On découvrit que les extincteurs d'un orphelinat du Midwest avaient été remplis d'air. Le président de l'un des clubs de football les plus célèbres organisait une quête pour envoyer des messages de paix et des vitamines au Politburo. Les cours de la Bourse s'effondraient de dix-neuf points et les nouvelles brèves avaient deux heures de retard. Wichita (Kansas) restait inondée, tandis que Phoenix (Arizona) et ses faubourgs étaient privés d'eau. Et Potiphar Breen découvrit qu'il avait oublié son imperméable chez Meade Barstow.

Il téléphona à la propriétaire, mais Madame Megeath lui passa Meade. « Que faites-vous chez vous un vendredi ? lui demanda-t-il.

— Le directeur du théâtre m'a renvoyée. Maintenant, vous allez être obligé de m'épouser.

— Vous n'êtes pas assez riche pour moi, Meade. Voyons, sérieusement, mon petit, que s'est-il passé ?

— De toute façon, j'étais sur le point de laisser tomber cette idiotie. Depuis six semaines c'est la machine à pop-corn qui nous fait vivre. Aujourd'hui j'ai vu deux fois « Beatnik à l'âge de douze ans ».

Rien à faire.

— J'arrive.

— Onze minutes ?

— Il pleut. Vingt avec de la chance. »

Il lui en fallut presque soixante. Le boulevard Santa Monica était transformé en rivière. Le boulevard Sunset n'était qu'un vaste embouteillage. Quand il essaya de franchir les torrents qui conduisaient chez Madame Megeath, il s'aperçut que changer un pneu avec une roue coincée contre un tuyau pour l'écoulement des eaux de pluies représentait quelque difficulté.

« Potty, vous avez l'air d'un rat noyé !

— Je survivrai. » Mais il se retrouva sur-le-champ emmitouflé dans une grosse robe de chambre ayant appartenu à feu Monsieur Megeath, en train de déguster un chocolat chaud, tandis que Madame Megeath s'employait à sécher ses vêtements dans la cuisine.

« Meade..., je suis « en vacances », moi aussi.

— Comment, vous avez quitté votre travail ?

— Non, pas exactement. Le vieux Wiley et moi nous avons eu des divergences d'opinion au sujet des réponses que je lui donne depuis quelques mois. Trop d'éléments de fiasco dans les chiffres que je lui donne à transmettre aux clients. Je ne les lui présente pas comme tels, mais il s'est aperçu qu'ils étaient anormalement pessimistes.

— Mais vous deviez avoir raison !

— Depuis quand le fait d'avoir raison a-t-il fait apprécier un gars par son patron ? Mais ce n'est pas pour ça qu'il m'a mis dehors ; ça, ce n'était qu'un prétexte. Il veut un type prêt à appuyer le programme des Know-Nothings avec un baratin scientifique. Je n'ai pas marché dans la combine.

— Mais ils n'ont aucun programme !

— Je le sais bien.

— Potty, vous auriez dû adhérer à leur parti. Ça n'engage en rien, voilà trois mois que j'y suis inscrite.

— Bon Dieu, vous avez fait ça ! »

Elle haussa les épaules. « Vous donnez votre dollar, et vous allez faire un tour à deux meetings et ils vous fichent la paix. Ça m'a permis de garder mon travail pendant trois mois, et puis après ?

— Je regrette que vous l'ayez fait, c'est tout. N'en parlons plus. Meade, l'eau a dépassé les trottoirs.

— Vous feriez mieux de rester ici cette nuit.

— Euh... je n'ai pas très envie de laisser « Anthrope » dans cette flotte toute la nuit. Dites donc, Meade ?

— Oui, Potty ?

— Nous voilà tous les deux sans travail. Est-ce que ça vous plairait de faire un petit voyage dans cette mare à canards en direction

du nord, jusque dans les Mojave, vers un coin sec ?

— Merveilleux ! Mais Potty, est-ce une proposition honnête ?

— Assez de ce genre de questions ! C'est une offre de vacances. Est-ce qu'il vous faut un chaperon ?

— Inutile.

— Alors, préparez une valise.

— Tout de suite ? Mais dites-moi, Potty, quel genre de valise ? Est-ce que par hasard vous essaieriez de me faire comprendre que le moment de se mettre à l'abri est venu ? »

Il la regarda bien en face, mais ses yeux se détournèrent en direction de la fenêtre. « Je ne sais pas, dit-il lentement. Mais il se peut que la pluie continue pendant un certain temps. Ne prenez rien qui ne vous soit indispensable, mais ne laissez rien dont vous ne puissiez vous passer. »

Madame Megeath lui rendit ses vêtements pendant que Meade était en haut. Elle redescendit en pantalon avec deux grosses valises et un ours en peluche râpé à l'air canaille. « C'est Winnie.

— Winnie l'Ourson ?

— Non, Winnie Churchill. Quand j'ai le cafard il me promet « du sang, des efforts, des larmes et de la sueur » et ça me remonte le moral. Vous m'avez bien dit d'emporter ce dont je ne pouvais pas me passer ? » Elle le regarda avec inquiétude.

« D'accord. » Il s'empara des valises. Madame Megeath s'était contentée de son histoire, selon laquelle ils allaient rendre visite à une de ses tantes (mythiques) à Bakersfield avant de trouver à nouveau du travail. Pourtant il fut un peu gêné quand elle l'embrassa en lui disant au revoir et en lui recommandant de prendre bien soin de « sa chère petite ».

Le boulevard Santa Monica était absolument fermé à la circulation. Pendant qu'ils étaient au pas dans des files de voitures dans Beverley Hills, il essaya de faire marcher la radio, mais elle ne donnait que des sifflements et de la friture. Finalement, il capta une station assez proche. « En effet, disait une voix aiguë et dure, le Kremlin nous a donné jusqu'au lever du soleil pour quitter la ville. Ici votre reporter de New York qui pense qu'en des temps comme ceux-ci tout Américain doit assurer personnellement sa propre protection. Et maintenant, une annonce publicitaire de la part de... » Breen éteignit la radio et observa Meade à la dérobée. « Ne vous en faites pas. Voilà des années qu'on entend ce genre de propos.

— Vous pensez que ce sont des blagues ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit : Ne vous en faites pas. »

Mais ses bagages à lui, qu'elle l'aida à préparer, furent essentiellement des articles de première nécessité : des conserves, tous ses vêtements chauds, un fusil de chasse dont il ne s'était pas servi

depuis deux ans, une boîte à pansements et tout le contenu de la pharmacie de sa salle de bains. Il entassa tout ce qu'il y avait dans son bureau dans un carton qu'il cala sur le siège arrière ainsi que les conserves, et des livres, et des manteaux, et il recouvrit l'ensemble de toutes les couvertures qu'il possédait. Ils remontèrent l'escalier branlant pour jeter un dernier coup d'œil.

« Potty, où est votre carte ?

— Roulée sur la lunette arrière. Je pense que tout y est. Ah, un instant ! » Il se dirigea vers un rayonnage au-dessus de son bureau et se mit à en sortir de petites revues de couleur terne. « J'ai bien failli oublier ma série de l'*Astronome des Pays d'Occident* et des *Travaux de la Société d'Études des Étoiles Variables*.

— Pourquoi les prenez-vous ?

— Hein ? J'ai pris environ un an de retard dans ces lectures. Je vais peut-être enfin avoir le temps de lire.

— Hem... Potty, vous regarder lire des revues, ce n'est pas tout à fait l'idée que je me fais des vacances.

— Silence, femme. Vous avez emporté Winnie, j'emporte mes revues. »

Elle n'insista pas et l'aida à les prendre. Il contempla avec regret sa machine à calculer électrique, mais se dit qu'il pouvait se contenter de sa règle à calcul.

Tandis que l'auto sortait du garage en faisant gicler l'eau, elle dit : « Potty, avons-nous suffisamment d'argent ?

— Oh, oui, je pense.

— Je veux dire que nous partons à une heure où les banques sont fermées... » Elle exhiba son portefeuille. « Ma fortune est là. Elle n'est pas grosse, mais elle peut servir. »

Il sourit et lui donna une petite tape amicale sur le genou. « Brave petit cœur ! Je suis assis sur ma propre fortune. J'ai tout fait mettre en argent liquide depuis le début de l'année.

— Oh, et moi, j'ai fermé mon compte juste après notre rencontre.

— Ah oui ? Vous avez donc pris mes divagations au sérieux ?

— Je vous prends toujours au sérieux. »

Mint Canyon fut un cauchemar de cinq longs miles, avec une visibilité réduite aux feux rouges du camion qui les précédait. Quand ils s'arrêtèrent à Halfway pour prendre un café, on leur confirma ce qui semblait être évident : Cajon Pass était fermée, et la route 66 pour les poids lourds était détournée par une route secondaire. Au bout d'un temps qui leur sembla interminable, ils atteignirent le raccourci de Victorville où il y avait moins de circulation. Ce fut un soulagement car l'essuie-glace de son côté à lui était en panne et il était obligé de conduire avec l'aide de Meade. À la sortie de Lancaster elle dit soudain : « Potty, cette voiture est-elle équipée d'un scaphandre ?

— Non.

— Alors, il vaudrait mieux s'arrêter. J'aperçois une lumière sur le bord de la route. »

C'était celle d'un motel. Meade adopta la solution de l'économie, au mépris des conventions, en signant elle-même le registre au bureau. On leur donna une unique cabine. Il vit qu'il y avait des lits jumeaux et la laissa agir à sa guise. Meade se mit au lit avec son ours en peluche, sans même lui demander de l'embrasser pour lui dire bonsoir. L'aube était déjà là, humide et grise.

Ils se levèrent tard dans l'après-midi, et décidèrent de rester encore cette même nuit, puis de continuer vers le nord en direction de Bakersfield. On annonçait qu'une zone de haute pression se dirigeait vers le sud, repoussant la chaude humidité qui étouffait la Californie du Sud. Ils souhaitaient atteindre cette zone. Breen fit réparer son essuie-glace, acheta deux pneus neufs pour remplacer celui de sa roue de secours abîmé, ajouta quelques articles de camping à son chargement, et acheta pour Meade un petit revolver automatique 32, charmant joujou de société pour dame. Il le lui offrit d'un air quelque peu contrit.

« Pour quoi faire ?

— Eh bien, vous avez un peu d'argent sur vous...

— Oh, je pensais que c'était pour repousser vos avances.

— Suffit, Meade !

— Tant pis. Merci, Potty. »

Ils avaient terminé leur repas du soir et rangeaient leurs achats de l'après-midi dans la voiture quand le tremblement de terre eut soudain lieu. Cinq pouces d'eau en vingt-quatre heures, plus de trois milliards de tonnes d'eau pesant tout à coup sur une faille soumise à une pression anormale, déclenchèrent une avalanche subite dans un grondement subsonique à vous tordre les entrailles.

Meade se retrouva soudain assise par terre dans la boue. Breen resta debout, mais il se mit à tourner sur lui-même, comme une toupie. Quand la terre cessa à peu près de trembler, trente secondes plus tard, il l'aïda à se relever. « Pas de mal ?

— Mon pantalon est trempé. » Elle ajouta d'un ton maussade : « Mais, Potty, il n'y pas de tremblement de terre quand il pleut ! Jamais !

— C'est pourtant ce qui vient de se produire.

— Mais...

— Taisez-vous. Si, c'est possible. »

Il ouvrit la portière et tourna le bouton du poste de radio, contenant mal son impatience en attendant le son. Aussitôt après, il essaya tout au long du cadran de trouver une station.

« Zut. Pas une seule station de Los Angeles sur les ondes.

— Peut-être que le coup a fait éclater une ampoule ?

— Chut ! » L'aiguille passa sur un miaulement. Il y revint pour le retrouver : « Ici la station Grand Soleil de Riverside, Californie. Ne quittez pas si vous voulez savoir les dernières nouvelles. Il est actuellement impossible de déterminer l'ampleur de la catastrophe. L'aqueduc de la rivière Colorado est rompu. On ignore l'importance des dégâts, et le temps qu'il faudra pour y remédier. Il semblerait que l'aqueduc de la rivière Owens soit intact, mais on conseille à tous les habitants de Los Angeles de faire des provisions d'eau. Mon propre avis est que vous devriez mettre vos baignoires dehors pour récupérer l'eau de pluie. Cela ne peut pas durer éternellement. Si nous en avons le temps, nous vous transmettrions *L'Eau Vive*, pour vous mettre dans l'ambiance. On me passe une note de dernière heure selon laquelle on vous conseille de faire bouillir toute l'eau que vous utilisez. Restez calmement chez vous, ne vous affolez pas. N'empruntez pas les routes à grande circulation, coopérez avec la police et venez... Joe, Joe, décroche ce téléphone ! Venez en aide aux personnes en danger. N'utilisez le téléphone qu'en cas de... Stop. Une nouvelle qui n'a pas encore été confirmée nous parvient de Long Beach, selon laquelle les régions côtières à Wilmington et à San Pedro seraient sous cinq pieds d'eau. Je répète, cette nouvelle n'est pas confirmée. Et maintenant un message de la part du commandant en chef, March Field : Communiqué officiel : tout le personnel militaire est appelé... »

Breen coupa. « En voiture.

— Où allons-nous ?

— Vers le nord.

— Nous avons payé notre chambre pour la nuit. Faut-il que...

— En route. »

Il s'arrêta en ville et acheta six bidons de cinq gallons et un réservoir de jeep. Il les fit remplir d'essence et les cala avec des couvertures sur le siège arrière, installa par-dessus ce fourbi une douzaine de bidons d'huile. Ils partirent.

« Qu'est-ce qu'on fait, Potiphar ?

— Je veux me diriger vers l'ouest par l'autoroute de la vallée.

— À un endroit précis ?

— Oui, enfin nous verrons. Faites marcher la radio, mais regardez aussi la route. Je ne suis pas très tranquille avec toute cette essence à l'arrière. »

Ils traversèrent la ville de Mojave, puis se dirigèrent vers le nord-ouest par la 466, et atteignirent les montagnes Tehechapi. La réception était mauvaise au col, mais les postes que Meade obtenait confirmaient tous les premières nouvelles. Le désastre était pire que celui de 1906, pire que celui de San Francisco, de Managua et de Long Beach tous ensemble.

Quand ils redescendirent de l'autre côté de la chaîne, ils trouvèrent quelques éclaircies locales. On apercevait quelques étoiles. Breen quitta la grand-route et prit une route locale au sud de Bakersfield pour aller rejoindre la grande autoroute 99 au sud de Greenfield. Elle était, comme il l'avait craint, déjà encombrée de réfugiés. Il lui fallut continuer dans cette affluence, pendant deux miles, avant de pouvoir couper vers l'ouest à Greenfield en direction de Taft. Ils s'arrêtèrent dans la banlieue ouest de la ville, et mangèrent à un restaurant routier ouvert la nuit.

Ils allaient remonter en voiture quand quelque chose comme un lever de soleil s'annonça soudain vers le sud. Une lumière rosée se diffusa presque instantanément, elle emplît le ciel puis disparut. À l'endroit où elle était apparue montait un nuage en forme de colonne, d'un rouge violacé, qui s'étalait en un champignon au sommet.

Breen le regardait comme hypnotisé, puis il jeta un coup d'œil à sa montre et dit d'une voix rauque : « En voiture.

— Potty c'est... c'est...

— C'est... c'était Los Angeles. En voiture ! »

Pendant quelques minutes, il ne fit que conduire. Meade semblait être tellement choquée qu'elle était incapable de parler. Quand le bruit leur parvint, il regarda sa montre de nouveau. « Six minutes, dix-neuf secondes, c'est bien ça.

— Potty, nous aurions dû emmener Madame Megeath.

— Comment pouvais-je deviner ? dit-il rageur. D'ailleurs, on ne transplante pas un vieil arbre. Si elle est morte, elle n'a pas eu le temps de s'en apercevoir.

— Oh, je le souhaite !

— Essayons de ne pas y penser. Reprenez-vous et faites ce qu'il faut. Il va falloir que nous nous occupions de nous. Prenez la lampe de poche et regardez la carte. Je veux prendre la direction du nord, à partir de Taft, et ensuite me diriger vers la côte.

— Oui, Potiphar.

— Essayez la radio. »

Elle retrouva son sang-froid et fit ce qu'il lui demandait. La radio restait muette, même la station de Riverside. Toutes les ondes étaient parcourues d'une friture bizarre, comme de la pluie sur des vitres. Il ralentit aux abords de Taft, la laissa lui indiquer la route à prendre en direction du nord et s'y engagea. Presque immédiatement, une silhouette se dressa devant eux sur la route, en agitant furieusement les bras. « Descendez, dit l'étranger d'un ton péremptoire. J'ai absolument besoin de votre voiture. » Il passa le bras droit à l'intérieur, cherchant la poignée pour ouvrir. Meade avança la main devant Breen, braquant son revolver dans la figure de l'homme, et appuya sur la détente. L'homme eut l'air ahuri. Il avait un petit trou

rond qui ne saignait pas encore au-dessus de la bouche, puis il s'effondra lentement, à côté de l'auto.

« Démarrez », dit Meade très fort.

Breen reprit son souffle. « Brave petite !

— Démarrez et ne vous arrêtez plus. »

Ils suivirent la route secondaire qui traversait la Forêt Nationale de Los Padres, et ne s'arrêtèrent qu'une seule fois pour faire le plein d'essence avec leurs bidons. Ils prirent un chemin de terre. Meade essayait toujours d'avoir quelque chose à la radio, elle obtint San Francisco à un moment donné, mais beaucoup trop brouillé pour qu'on pût rien comprendre. Enfin elle eut Salt Lake City, faiblement mais distinctement. « Étant donné qu'aucun indice ne nous a été donné par nos écrans radars, il faut en conclure que la bombe a dû être posée sur une place et non pas lancée. Cette thèse n'est qu'une supposition mais... » Ils passèrent dans un creux assez prononcé et la suite leur échappa.

Quand la casserole se remit à fonctionner, c'était une autre voix qui parlait. « Ici Radio-Conerald. » La voix était nette, retransmise par les réseaux locaux. « Les bruits selon lesquels Los Angeles a été détruite par une bombe atomique sont absolument sans fondement. Il est vrai que la ville a subi de graves dégâts à la suite du tremblement de terre, mais rien de plus. L'armée et la Croix-Rouge sont sur les lieux pour porter assistance aux victimes mais... et nous insistons... Il n'y a eu aucun bombardement atomique. Par conséquent, ne vous affolez pas, et restez chez vous. De fausses nouvelles, aussi extravagantes que celles-ci, peuvent faire autant de mal au pays que de véritables bombes atomiques ennemies. N'empruntez pas les autoroutes et écoutez les consignes... »

Breen coupa. « Ils ont dû décider, dit-il amer, que nous n'étions pas assez grands pour entendre la vérité. On ne veut pas nous annoncer les nouvelles trop mauvaises.

— Potiphar, dit Meade indignée, c'était bel et bien une bombe atomique, hein ?

— Bien sûr. Mais ce que nous ne savons pas, c'est si c'était simplement Los Angeles... et Kansas City... ou toutes les grandes villes du pays. Tout ce que nous savons, c'est qu'on ne nous dit pas la vérité.

— On pourrait peut-être encore essayer un autre poste ?

— Bon Dieu, j'en ai assez. » Il concentra son attention sur la conduite. La route était mauvaise.

Comme il commençait à faire jour elle dit : « Potty, savez-vous exactement où nous allons ? Est-ce que nous sommes simplement en train d'éviter les villes ou... ?

— Je crois que je sais où je vais, à moins que je ne me sois perdu. » Il observa attentivement le paysage. « Non, c'est bien ça. Vous

voyez cette colline, droit devant nous, avec ces trois gendarmes sur la crête ?

— Des gendarmes ?

— Oui, ces trois gros rochers pointus. Il faut maintenant que je retrouve une petite route privée. Elle conduit à un pavillon de chasse qui appartient à deux de mes amis. De fait, c'était un vieux ranch, mais en tant que tel il ne leur rapportait rien.

— Ah, et ils ne verront pas d'inconvénient à ce que nous nous y installions ? »

Il haussa les épaules. « S'ils viennent on leur demandera leur avis. S'ils viennent... Ils habitaient Los Angeles.

— Oui, je vois. »

La route privée en question avait été autrefois un chemin pour les charrettes, difficilement praticable. Elle était maintenant quasi infranchissable. Ils parvinrent cependant jusqu'à un dos d'âne d'où la vue s'étendait presque jusqu'au Pacifique, puis ils redescendirent avec une embardée dans un creux abrité où se trouvait une maisonnette. « Terminus, tout le monde descend.

— Oh, mais c'est le paradis !

— Est-ce que vous pourriez nous préparer un petit déjeuner pendant que je décharge ? Il doit y avoir du bois dans l'appentis. Savez-vous allumer un feu de bois ?

— Faites-moi confiance. »

Deux heures plus tard, Breen était debout sur le dos d'âne, fumant une cigarette et regardant vers l'ouest. Il se demandait si c'était un champignon qu'il voyait en direction de San Francisco. Sans doute était-ce un effet de son imagination, pensa-t-il. La distance était telle... Meade sortit de la maisonnette. « Potty !

— Je suis là. »

Elle le rejoignit, lui prit la main et sourit. Elle lui vola sa cigarette et en aspira largement la fumée. Elle expira la bouffée puis dit : « Je sais que c'est mal de ma part, mais je ne me suis pas senti l'âme aussi en paix depuis des mois et des mois.

— Je sais.

— Tu as vu ces conserves dans l'office ? Nous pourrions tenir pendant tout un hiver.

— Il se peut bien que ce soit le cas.

— Peut-être. Il nous faudrait une vache.

— Qu'est-ce qu'on en ferait ?

— Quand j'étais petite, je trayais quatre vaches tous les matins avant d'aller prendre le car pour l'école. Je sais aussi tuer un cochon et préparer la viande.

— J'essayerai d'en trouver un.

— Trouves-en un et je me débrouillerai pour le fumer. » Elle eut

un bâillement. « J'ai soudain un de ces sommeils ! »

— Moi aussi, pas étonnant.

— Allons nous coucher.

— Dis-moi, Meade ?

— Oui, Potty ?

— Il se peut que nous devions rester là un certain temps. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— En fait ce sera peut-être chic de rester à l'abri jusqu'à ce que les courbes reprennent la bonne direction. Cela arrivera bien un jour, tu sais.

— Oui. Je m'en doutais. »

Il hésita, puis vint à elle. « Meade, veux-tu m'épouser ?

— Oui. » Elle se rapprocha de lui.

Au bout d'un moment, il la repoussa doucement, puis dit : « Ma chère, ma très chère petite, nous pourrions peut-être redescendre dans une petite ville pour y trouver un pasteur ? »

Elle le regarda bien en face. « Ce ne serait pas très intelligent, qu'en penses-tu ? Je veux dire que personne ne sait que nous sommes ici, et c'est bien ainsi que nous voulons que ce soit. De plus, la voiture risque de ne pas pouvoir refaire le trajet.

— Ce ne serait pas très intelligent, en effet. Mais je voulais faire les choses en règles.

— Tout est très bien ainsi, Potty, tout à fait bien.

— Bien. Alors, agenouille-toi à côté de moi. Nous dirons ensemble la prière.

— Oui, Potiphar. » Elle s'agenouilla près de lui et lui prit la main. Il ferma les yeux et pria en silence.

Quand il les rouvrit, il lui demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh, c'est les cailloux... Ils me font mal aux genoux.

— Bon, restons debout, alors.

— Non. Dis donc, Potty, si nous rentrions tout simplement dans la maison pour dire nos prières ?

— Non, femme. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Nous risquerions de les oublier complètement. Maintenant, répète après moi ce que je vais dire : Moi, Potiphar, je te prends, Meade, pour épouse.

— Oui, Potiphar. Et moi, Meade, je te prends pour époux... »

« BULLETIN OFFICIEL NUMÉRO NEUF. CE BULLETIN SERA COMMUNIQUÉ DEUX FOIS PAR LES STATIONS QUI L'ONT CAPTÉ :

ÉTANT DONNÉ QU'IL N'A SOUVENT ÉTÉ TENU AUCUN COMPTE DES DÉCRETS RÉCEMMENT PARUS INTERDISANT L'ACCÈS DES ROUTES, DES PATROUILLES ONT ÉTÉ ENVOYÉES AVEC MISSION DE TIRER SANS SOMMATION. LA POLICE A ORDRE D'USER DE LA PEINE DE MORT POUR STOCKAGE ILLÉGAL D'ESSENCE, ET LES RÈGLEMENTS AU SUJET DE L'ÉVICTION DES RÉGIONS SOUMISES À DES RADIATIONS SERONT RENFORCÉS. VIVENT LES ÉTATS-UNIS ! HARLEY J. NEAL, VICE-PRÉSIDENT D'ÉTAT, REPRÉSENTANT DE L'AUTORITÉ SUPRÊME. BULLETIN À COMMUNIQUER DEUX FOIS. »

« ICI L'AMÉRIQUE LIBRE ÉMETTANT SUR LE RÉSEAU RÉGIONAL. NOUVELLE À RETRANSMETTRE. / LE GOUVERNEUR BRANDLEY A PRÊTÉ AUJOURD'HUI LE SERMENT DU PRÉSIDENT DEVANT LE CHEF SUPRÊME DE LA JUSTICE, ROBERTS, CONFORMÉMENT À LA LOI DE SUCCESSION. LE PRÉSIDENT A NOMMÉ THOMAS DEWEY AU SECRÉTARIAT D'ÉTAT ET PAUL DOUGLAS AU SECRÉTARIAT À LA DÉFENSE. SON DEUXIÈME ACTE OFFICIEL A ÉTÉ DE REVOQUER NEAL POUR HAUTE TRAHISON ET D'ORDONNER SON ARRESTATION PAR QUICONQUE LE TROUVERA, CITOYEN OU MEMBRE DE LA POLICE. D'AUTRES NOUVELLES PLUS TARD. »

« ALLO, ALLO, AU SECOURS ! ICI W5 KMR, FREEPORT. PERSONNE NE M'ENTEND ? PERSONNE ? NOUS MOURONS COMME DES MOUCHES ICI. QUE SE PASSE-T-IL ? CELA COMMENCE PAR DE LA FIÈVRE ET UNE SOIF DÉVORANTE MAIS ON NE PEUT PAS AVALER. NOUS AVONS BESOIN D'AIDE. PERSONNE NE M'ENTEND ? ALLO, AU SECOURS 75, AU SECOURS 75 ; ICI W5 MÉTRO ROMÉO QUI APPELLE QUELQU'UN. AU SECOURS... ! »

« ET MAINTENANT LA MINUTE RELIGIEUSE, OFFERTE PAR L'ÉLIXIR SWAN, LA BOISSON TONIQUE QUI REND L'ATTENTE DU ROYAUME DE DIEU DIGNE D'ÊTRE VÉCUE ; VOUS ALLEZ ENTENDRE UN MESSAGE D'ENCOURAGEMENT DE LA PART DU JUGE BROOMFIELD, REPRÉSENTANT DE DIEU SUR TERRE. MAIS AUPARAVANT, UNE RECOMMANDATION : ENVOYEZ VOTRE OBOLE AU « MESSIE » À CLINT, TEXAS. N'UTILISEZ PAS LA POSTE. ENVOYEZ-LA PAR L'INTERMÉDIAIRE DU ROYAUME DE DIEU SUR TERRE OU PAR QUELQUE PÈLERIN ALLANT DANS NOTRE DIRECTION. ET MAINTENANT LE CHŒUR DU TABERNACLE SUIVI DE LA VOIX DU REPRÉSENTANT DE DIEU. »

« ... LES PREMIERS SYMPTÔMES SONT DE PETITS BOUTONS AUX AISSELLES. ILS PROVOQUENT DES DÉMANGEAISONS. METTEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT AU LIT ET TENEZ-LES AU CHAUD. AUSSI LAVEZ-VOUS AVEC SOIN ET PORTEZ UN MASQUE. NOUS NE SAVONS PAS ENCORE COMMENT L'ÉPIDÉMIE SE TRANSMET. RETRANSMETTEZ LA NOUVELLE ÉD... »

« AUCUN NOUVEL ATTERRISSAGE N'A ÉTÉ SIGNALÉ NULLE PART SUR L'ENSEMBLE DU PAYS. LES PARACHUTISTES QUI ONT ÉCHAPPÉ AU MASSACRE LORS DE L'ATTERRISSAGE SE CACHENT SANS DOUTE DANS LES POCONOS. TIREZ, MAIS ATTENTION, ÇA POURRAIT ÊTRE VOTRE TANTE TESSIE. PAS D'AUTRE NOUVELLE JUSQU'À DEMAIN. »

Les courbes remontaient dans la bonne direction. Breen n'avait plus aucun doute à ce sujet. Il ne serait peut-être pas nécessaire de rester dans la Sierra Madre pendant tout l'hiver. Il pensait pourtant que c'était ce qu'ils feraient. Il avait choisi cet endroit pour qu'ils soient à l'abri des retombées radioactives. Ce serait stupide d'aller attraper quelque épidémie mortelle ou d'aller se faire descendre par une sentinelle effrayée alors que, dans quelques mois, tout danger serait écarté.

En outre, il avait fendu un beau tas de bois. Il regarda ses mains

calleuses. Il avait fait ce travail et, bon sang, il avait bien l'intention d'en profiter !

Il se dirigea vers le monticule pour aller assister au coucher du soleil et faire une heure de lecture. Il jeta un coup d'œil à sa voiture en passant, et se dit qu'il aimerait bien essayer ce que donnait la radio. Il réprima cette envie : les deux tiers de sa réserve d'essence étaient déjà partis à empêcher que la batterie ne se vide pour que la radio continue à fonctionner. Et on n'était qu'en décembre. Il devrait vraiment se réduire à deux émissions par semaine. Mais cela avait pour lui tant d'importance de prendre le bulletin de midi de l'Amérique libre et de tripoter ensuite un moment les boutons pour essayer d'avoir encore deux ou trois autres choses.

Mais depuis deux ou trois jours, l'Amérique libre n'était plus sur les ondes. Un brouillage solaire, peut-être, ou bien la puissance du poste diminuait... Mais quel était ce bruit selon lequel le président Brandley avait été assassiné... ? On n'en avait pas parlé à la radio libre, on ne l'y avait pas démenti non plus, ce qui était bon signe. Et pourtant cela le tracassait.

Et cette autre histoire, selon laquelle ce continent perdu de l'Atlantide avait resurgi au cours du dernier tremblement de terre et les Açores formaient maintenant un petit continent. C'était sûrement là un vague reste de ce goût pour les canulars stupides. Il aurait pourtant bien aimé en savoir plus long.

Quelque peu honteux de sa faiblesse, il laissa ses pas le conduire jusqu'à la voiture. Ce n'était pas chic d'écouter quand Meade n'était pas là. Il fit chauffer le poste, déplaça très doucement l'aiguille sur le cadran, une fois dans un sens, une fois dans l'autre. Pas un son, même avec le bouton de puissance à fond. Rien d'autre qu'une friture épouvantable. Cela valait mieux.

Il monta sur le monticule, s'assit sur leur « talus » sacré depuis le jour où Meade s'y était écorché les genoux, s'y assit avec un soupir d'aise. Son maigre estomac était rempli de venaison et de beignets. Il ne lui manquait que du tabac pour être parfaitement heureux. Les teintes des nuages du soir étaient d'une beauté spectaculaire, et le temps extrêmement clément pour la saison. Les deux choses sont dues, pensa-t-il, à la poussière volcanique, et peut-être aux poussières atomiques.

C'était surprenant de voir à quelle allure les catastrophes s'enchaînaient quand elles se déclenchaient, surprenant aussi de voir comment tout rentrait dans l'ordre, à en juger par les signes. Une courbe se met à faire un creux, puis elle repart en flèche vers le haut. La Troisième Guerre mondiale avait été la plus courte et la plus terrible des guerres qui aient jamais eu lieu. Quarante villes détruites, y compris Moscou et les autres grandes villes de Russie, ainsi que

toutes les villes américaines. Et puis... silence. Le combat avait cessé, faute de combattants. Certes, le fait que, des deux côtés, les opposants avaient envoyé leurs missiles intercontinentaux par-dessus le pôle, par un de ces froids arctiques comme il n'y en avait jamais eu d'aussi capricieux depuis que Peary avait inventé l'endroit, avait eu son importance, pensait-il. Il était ahurissant que les transports de parachutistes russes aient pu passer.

Il soupira et sortit de sa poche *l'Astronome des Pays d'Occident* de novembre 1951. Où en était-il ? Ah oui. À des Études sur la stabilité des Étoiles de type G avec une étude particulière concernant le Soleil, par A.G.M. Dynkowski, de l'institut Lénine, traduite par Heinrich Ley, F.R.A.S. Un garçon de valeur que ce « Ski »..., un mathématicien solide. Une application très habile des séries harmoniques et un raisonnement serré. Il se mettait à feuilleter le livre pour retrouver l'endroit où il en était quand il remarqua, au bas de la page, une note qui lui avait échappé. Le nom de Dynkowski y figurait : « Cette monographie, disait-on, a été dénoncée dès sa parution par la Pravda comme romantique et réactionnaire. Depuis lors, on n'a plus entendu parler du professeur Dynkowski, et il est à présumer qu'il a disparu à tout jamais. »

Pauvre mec ! Enfin, de toute façon, il serait sans doute désintégré maintenant avec tous les autres salauds qui lui ont fait le coup. Il se demanda si on avait bien détruit tous les parachutistes russes. Lui, il en avait descendu sa part. S'il n'avait pas tué ce cerf à cinq cents mètres de la maison et n'était pas rentré tout droit, Meade aurait passé un sale quart d'heure, il leur avait tiré dans le dos, les salopards, et il les avait enterrés derrière le tas de bois. Après cela, il avait eu mauvaise conscience à dépecer et à manger cet innocent animal tandis que ces cochons-là avaient eu droit à une tombe.

À part les mathématiques, il n'y avait que deux choses qui valaient la peine d'être faites : tuer un homme et aimer une femme. Il avait fait les deux, c'était un homme comblé.

Il s'installa pour goûter le plaisir substantiel que lui procurait cette étude. Dynkowski était une vraie joie. Certes, ce n'était pas nouveau qu'une étoile de type G, comme le Soleil, fût théoriquement instable. Une étoile G-O pouvait exploser, sortir brusquement du diagramme de Russell et finalement n'être plus qu'une naine blanche. Mais personne n'avait défini exactement les conditions dans lesquelles cette catastrophe pouvait avoir lieu et personne n'avait trouvé le moyen de déterminer cette instabilité en termes mathématiques en en décrivant le processus.

Il leva les yeux pour les reposer, car les caractères étaient très petits, et remarqua que le soleil était obscurci par un voile de nuages assez bas, conditions rares dans lesquelles il est possible de regarder le

soleil à l'œil nu. Sans doute y avait-il des poussières volcaniques dans l'air, pensa-t-il, dont l'effet était le même que celui des verres fumés.

Il l'observa à nouveau. Avait-il des papillons devant les yeux ou était-ce bien une grosse tache solaire qu'il apercevait ? Il avait entendu dire qu'on pouvait les voir à l'œil nu, mais cela ne lui était jamais arrivé. Quel dommage qu'il n'eût pas de télescope !

Il cilla. Oui, oui, elle était toujours là, en haut et à droite, une énorme tache. Pas étonnant que la radio de la voiture donne quelque chose comme un discours de Hitler.

Il abandonna le soleil pour revenir à la fin de son article qu'il tenait à terminer avant qu'il ne fasse plus assez jour. Au début, il ne pensa qu'au plaisir que lui procurait le raisonnement mathématique serré. Un déséquilibre de 3 % dans la constante solaire (oui, cela tout le monde le savait) et il n'en fallait pas plus au Soleil pour qu'il devienne une nova. Mais Dynkowski allait beaucoup plus loin. Au moyen d'une nouvelle unité qu'il avait baptisée « yoke », il délimitait la période de la vie de l'étoile où ce phénomène devait avoir lieu. Il le restreignait encore à l'aide de « yokes » secondaires, tertiaires et quaternaires, déterminant ainsi très exactement le moment où la chose avait les plus fortes chances de se produire. Splendide ! Dynkowski, en parfait statisticien, assignait même des dates limites à son « yoke » primaire.

Mais quand il reprit le raisonnement et relut les équations, ses émotions intellectuelles se changèrent en angoisse. Ce n'était pas n'importe quelle étoile dont parlait Dynkowski. C'était ce vieux Soleil lui-même qu'il considérait à la fin de son étude, son soleil à lui, Breen, ce gars-là, avec son énorme grain de beauté sur la gueule.

Nom de Dieu qu'il était gros ! Une assiette où on aurait pu caser la planète Jupiter tout entière, sans faire un pli.

Tout le monde parle du vieillissement des étoiles et du refroidissement du Soleil, mais cela reste une chose abstraite, comme quand on parle de sa propre mort. Mais Breen commençait à y penser en termes tout à fait concrets. Combien de temps cela prendrait-il à partir du moment où le déséquilibre déclencherait l'explosion, jusqu'à ce que la première vague engloutisse la Terre ? Impossible de faire le calcul sans machine, bien que ce calcul fût tout indiqué par les équations qu'il avait sous les yeux. Une demi-heure, estima-t-il, et... Pfuitt... Plus de Terre.

Cette idée l'emplit soudain d'une douce mélancolie. Plus jamais ? Jamais ? Le Colorado dans la fraîcheur du matin... La vieille Route Postale de Boston avec cette odeur de feu de bois dans l'air automnal... Le comté de Bucks et sa luxuriance subite au printemps. Les senteurs marines du marché aux poissons de Fulton... Non, cela n'existait déjà plus. Le café au *Morning Call*. Plus de fraises sauvages

douces et chaudes comme des lèvres sur les collines dans le New Jersey. Plus de ces aubes sur la côte sud du Pacifique, où l'air frais est comme du velours sous la chemise, où l'on n'entend pas d'autre bruit que le clapotis de l'eau contre le vieux rafirot rouillé... Comment s'appelait-il donc ?... Il y a bien longtemps... C'était la *Marie Brewster*.

Plus de Lune, s'il n'y a plus de Terre. Des étoiles, mais personne pour les regarder.

Il revint aux dates déterminant le « yoke » de Dynkowski. « L'éclat de Tes Cités d'albâtre n'est pas terni... »

Soudain, il eut besoin de la présence de Meade et se leva.

Elle sortait de la maison pour venir le rejoindre.

« Hou hou, Potty ! Tu peux venir maintenant, j'ai fini la vaisselle.

— Je devrais bien t'aider.

— Tu fais ton travail d'homme et moi mon travail de femme. C'est juste. Quel couchant ! Les volcans devraient cracher leur sommet tous les ans !

— Assieds-toi et nous le regarderons. »

Elle s'assit à côté de lui et il lui prit la main.

« Tu vois cette tache sur le soleil ? Tu peux la voir à l'œil nu ? »

Elle ouvrit de grands yeux. « Ça, une tache solaire ? On dirait que quelqu'un a mordu dedans. »

Il plissa les yeux pour l'observer à nouveau. Bonté divine, il avait bien l'impression qu'elle avait grossi... Meade eut un frisson. « J'ai froid. Mets ton bras sur mes épaules. »

Il obéit et lui reprit la main. Oui, elle était nettement plus grosse. Il la voyait grossir.

Qu'y avait-il de bon dans la race humaine ? Des singes, pensa-t-il, avec leur petit coin de poésie au cœur, qui s'agglutinent sur une planète de deuxième grandeur dont ils gaspillent les ressources, près d'une étoile de troisième grandeur.

Elle se blotti contre lui. « Réchauffe-moi.

— Il fera bientôt plus chaud. Je veux dire, je vais te réchauffer.

— Cher Potty ! »

Elle leva les yeux. « Potty, ce coucher de soleil est soudain très bizarre.

— Non, chérie, c'est le soleil lui-même.

— J'ai peur.

— Je suis là, mon petit. »

Il jeta un coup d'œil à la revue qui était encore ouverte à côté de lui. Inutile d'additionner deux chiffres et de diviser par deux pour connaître le résultat. Alors, il lui serra passionnément la main, car il savait bien, avec un chagrin soudain et écrasant que c'était la...

FIN

Titre original :
The Year of the Jackpot.
Traduit par Luce Terrier
(Denoël).

DE L'EAU POUR LAVER

Voici une histoire de cataclysme, un domaine qui n'a pas beaucoup inspiré Heinlein. La situation du héros est encore compliquée par une difficulté supplémentaire imaginée par l'auteur : le personnage est atteint d'hydrophobie, au sens étymologique du terme. Il est un peu le cousin du protagoniste de Ordeal in Space (Vertige spatial) qui souffrait, lui, d'acrophobie. À l'un comme à l'autre, l'auteur conserva sa confiance.

Il eut l'impression qu'il faisait encore plus chaud que d'habitude – ce qui n'était pas peu dire. *Impérial Valley* était une serre naturelle, un immense puits sec situé soixante-quinze mètres en dessous du niveau de la mer, protégé à l'ouest par la chaîne côtière des Rocheuses, qui le coupait de l'océan Pacifique, à l'est par les *Chocolate Mountains*, qui le séparaient de la vallée supérieure du Colorado, et au sud par les hautes terres du bassin du Colorado, qui l'empêchaient d'être envahi par les eaux du golfe de Californie.

Il laissa sa voiture devant le *Barbara Worth Hotel* d'El Centro et pénétra dans le bar.

— Un whisky.

Le serveur posa deux verres sur le comptoir, l'un rempli de whisky, l'autre d'eau glacée.

— Merci. Je vous en offre un ?

— Avec plaisir.

Le client sirota l'alcool puis souleva le verre d'eau.

— C'est le seul endroit où il devrait y avoir de l'eau, et il ne devrait jamais y en avoir plus. Je suis hydrophobe.

— Je vous demande pardon ?

— Je déteste l'eau. Quand j'étais gosse, j'ai failli me noyer. Depuis je l'ai en horreur.

— Je n'irai pas jusqu'à en boire, acquiesça le serveur, mais j'aime bien nager.

— Très peu pour moi. Si cette vallée me plaît tant, c'est bien parce qu'on limite l'utilisation de cette cochonnerie aux fossés d'irrigation, aux bassines, aux baignoires, et aux verres. J'ai les nerfs à

fleur de peau chaque fois que je dois retourner à Los Angeles.

— Si vous avez peur de faire le plongeon, vous devriez pourtant vous sentir plus en sécurité à L.A. que dans la Vallée. Nous sommes en dessous du niveau de la mer, ici. L'eau nous entoure ; elle peut nous submerger n'importe quand. Supposez que quelqu'un fasse sauter le bouchon, hein ?

— À d'autres ! La chaîne côtière et un bouchon, ça fait deux.

— Et les tremblements de terre ?

— Ils ne déplacent pas les montagnes.

— Et les pluies ? Et les inondations ? Et 1905 – l'année où le Colorado a débordé et donné naissance au lac Salton ? Quant à ce qui est des tremblements de terre, il me semble que vous vous avancez un peu trop. Les vallées comme celle-ci ne se sont pas formées toutes seules. Quelque chose, forcément, est à leur origine. Prenez *Impérial Valley*. Et imaginez un instant la secousse qu'il a dû y avoir pour que des milliers de kilomètres carrés tombent en dessous du niveau du Pacifique.

— Autant vous dire tout de suite que si vous essayez de me faire marcher, vous en serez pour vos frais. Ce dont vous parlez s'est passé il y a des millénaires. Tenez.

Il posa un billet sur le comptoir et se dirigea vers la sortie en se disant qu'un individu à l'humeur aussi chagrine devrait être interdit de séjour dans les bars.

Le thermomètre fixé dans l'encadrement de la porte indiquait 45° à l'ombre. Il mit un pied sur le trottoir et la chaleur le frappa de plein fouet, brûlant ses yeux, asséchant ses poumons. Il savait à l'avance que sa voiture serait une véritable fournaise et se traita d'idiot pour l'avoir laissée en plein soleil. Il la contournait par l'arrière quand il surprit quelqu'un la tête penchée par la portière côté conducteur.

— Ne vous gênez pas, surtout.

La silhouette se retourna brusquement. Des yeux pâles et fuyants croisèrent son regard. L'homme était vêtu d'un costume de ville fripé et couvert de taches. Il ne portait pas de cravate. Ses mains étaient sales, ses ongles noirs, mais ses paumes lisses, non calleuses, témoignaient de son peu de goût pour le travail manuel. N'eût été sa bouche, molle et manquant de caractère, il avait un visage plutôt attrayant.

— Rassurez-vous, je ne fais pas de mal, dit-il en guise d'introduction. Je voulais seulement lire votre plaque. Et j'étais justement en train de me demander, comme vous êtes de Los Angeles, si je ne pourrais pas faire un bout de chemin en votre compagnie.

Sans lui répondre, le propriétaire de la voiture balaya du regard l'intérieur du véhicule.

— Alors, comme ça, vous vouliez seulement lire ma plaque,

hein ? Eh bien, expliquez-moi un peu pourquoi vous avez ouvert la boîte à gants. Je devrais vous conduire au poste.

Ce disant, il regarda avec insistance les deux policiers en uniforme qui descendaient nonchalamment la rue, sur le trottoir opposé.

— Je n'aime pas beaucoup les coureurs de route. Allez, filez.

L'homme suivit son regard et s'éclipsa rapidement. Pestant contre la chaleur, le propriétaire de la voiture s'installa au volant et vérifia le contenu de la boîte à gants. La lampe de poche avait disparu.

L'inscrivant au compte des pertes et profits, il démarra en direction de Brawley, qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres au nord d'El Centro. La chaleur était accablante. Un temps de tremblements de terre, se dit-il avant de chasser sévèrement cette idée de son esprit. C'était cet idiot de serveur, ce crétin qui encourageait les alcooliques dans leur vice, qui la lui avait mise dans le crâne. *Impérial Valley* n'était-elle pas connue pour son climat torride ? Il faisait tout juste aussi chaud que les autres jours. Un peu plus chaud, peut-être.

*

* *

Son travail l'amena à visiter plusieurs ranchs situés à l'écart de la grande route, entre Brawley et le lac Salton. Il roulait sur une route secondaire à moitié défoncée quand la voiture se mit soudain à valser dans tous les sens – à croire qu'elle venait de s'engager sur une piste en rondins. Il freina brutalement, coupa le contact, mais la voiture continua à tanguer tandis qu'un grondement sourd frappait ses oreilles.

Un tremblement de terre ! En un bond, il fut hors du véhicule, avec une seule idée en tête : sortir à l'air libre, mettre le maximum de distance entre lui et les immeubles de briques qui allaient s'effondrer d'une seconde à l'autre comme des châteaux de cartes. Mais il n'y avait pas d'habitations là où il se trouvait – rien que le désert et les champs irrigués.

Son estomac se révoltant à chaque nouvelle vibration du sol, il retourna à la voiture. Le pneu avant droit était à plat. Il l'examina rapidement et imputa la crevaison à un des minuscules cailloux qui recouvraient la route.

Déjà à demi mort de chaleur, il se mit au travail. Il se redressait pour reprendre son souffle et essuyer la sueur qui lui brouillait la vue quand la nouvelle secousse ébranla le sol. Une secousse qui, pour être moins violente que la première, n'en était pas moins violente. Fou de terreur, il partit en courant droit devant lui pour tomber quelques mètres plus loin, déséquilibré par le galop effréné du terrain qui se déroba sous ses pieds. Péniblement, il se remit debout et revint vers

la voiture.

Ce fut pour constater qu'elle s'était affaissée comme une masse, le choc ayant renversé le cric.

Ivre de fatigue, il resta là à la contempler quelques secondes. Il n'avait, à cet instant, qu'une seule envie : l'abandonner. Mais la poussière que les vibrations avaient soulevée du sol s'était refermée sur lui comme un brouillard à couper au couteau, sans apporter pour autant la plus petite sensation de fraîcheur. Il savait en outre que plusieurs kilomètres le séparaient de la ville la plus proche et doutait, dans son état et au milieu de cette fournaise, de pouvoir couvrir cette distance à pied.

Haletant et suant, il se remit donc au travail. Une heure et treize minutes après la secousse initiale, la roue de secours était en place. Le sol grondait et tremblait encore par intermittence. Plus mort que vif, il réintégra sa place derrière le volant et, une nouvelle secousse étant toujours à craindre, décida de conduire lentement. Qu'il le voulût ou non, de toute façon, la poussière l'obligeait à conduire lentement.

*

* *

Il se rapprochait de la grande route et reprenait peu à peu ses esprits quand il lui sembla entendre un train dans le lointain. Le bruit s'intensifia, couvrant bientôt le ronflement du moteur. Un rapide s'engouffrant dans la vallée, pensa-t-il. L'idée le taquina pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'il saisît tout ce qu'il y avait d'étrange dans ce bruit. Après un tremblement de terre, et qu'il s'agît ou non de rapides, les trains ne devraient pas rouler à toute vitesse. C'était le plus sûr moyen de dérailler si la voie était endommagée.

L'eau !

C'était le bruit qui avait alimenté les cauchemars de son enfance ! C'était le bruit qu'il avait entendu quand le barrage avait cédé – quand, tout jeune, il avait été à deux doigts de se noyer ! L'eau ! Un gigantesque mur d'eau, quelque part au milieu de cette poussière, avançait vers lui, vers *lui* !

Son pied enfonça la pédale d'accélérateur jusqu'au plancher. La voiture se cabra et le moteur cala presque aussitôt. Il remit le contact et lutta pour ne pas donner libre cours à la panique. La route était mauvaise, il n'avait plus de roue de secours et, de fait, il pouvait difficilement se permettre de faire des excès de vitesse. Les mains crispées sur son volant, il s'évertua à ne pas dépasser les soixante kilomètres à l'heure, essaya d'estimer à quelle distance se trouvait le mur d'eau... et pria.

La grande route fut sur lui avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, et il s'en fallut de peu qu'il n'allât s'écraser contre une grosse cylindrée qui se dirigeait en vrombissant vers le nord. Puis il y

eut une autre voiture, suivie d'un camion de primeurs, lui-même suivi d'un tracteur de semi-remorque.

C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir. Direction : nord.

Il dépassa le camion de primeurs et une vieille guimbarde où s'entassaient une demi-douzaine de personnes. Ses occupants – une famille de fermiers, vraisemblablement – crièrent quelque chose à son adresse, mais il ne s'arrêta pas. Plusieurs véhicules de marque plus récente que le sien le dépassèrent et, à son tour, il dépassa plusieurs de ces tas de ferraille que les travailleurs saisonniers utilisent comme moyen de locomotion pour sillonner le pays. Après quoi, il eut la route pour lui tout seul. Rien ne venait du nord.

Dans son dos, le grondement qu'il avait pris à l'origine pour le roulement d'un train allait en s'intensifiant.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur extérieur, mais la poussière l'empêchait d'apercevoir quoi que ce fût.

*

* *

Il y avait un enfant sur le bas-côté de la route. Une petite fille d'une huitaine d'années – et qui pleurait. Il passa devant elle sans réfléchir, en remarquant à peine sa présence, puis freina brutalement. Il se dit qu'elle devait avoir des parents dans le coin, que cela ne le regardait en rien. Jurant et sacrant, il recula et fit demi-tour, faillit repasser devant elle sans la voir tant la poussière était épaisse, s'arrangea pour tourner sans avoir à reculer et s'arrêta enfin à sa hauteur.

— Monte.

Elle leva vers lui un petit visage sale, mouillé de larmes, mais resta assise.

— Je ne peux pas marcher.

Il bondit hors de sa voiture, souleva la fillette de terre et la déposa sur le siège avant, côté passager.

— Tu t'es bien arrangée, dis-moi, fit-il en notant qu'une des chevilles de l'enfant était enflée. Tu es tombée ?

— Oui. Quand le sol a tremblé si fort. J'ai le pied cassé ? demanda-t-elle en séchant ses larmes. Vous allez me ramener chez moi ?

— Je... Je vais m'occuper de toi. Mais ne pose pas de questions, d'accord ?

— D'accord, répondit-elle d'une voix mal assurée.

Il lui sembla que le grondement avait doublé de volume. Il aurait voulu aller plus vite, mais la faible visibilité et la nécessité de ménager ses pneus lui dictaient de garder son sang-froid. Soudain, une silhouette se dessina dans la poussière et il dut faire une embardée pour l'éviter. C'était un jeune garçon, qui accourait vers eux. La fillette

assise à scs côtés se pencha au-dehors.

— C'est Tommy ! cria-t-elle.

— Qui ça ?

— Tommy ! Tommy Hayakawa !

— Un Jap, hein ? Il se débrouillera bien tout seul.

— Mais c'est Tommy, je vous dis ! Il est dans ma classe. Et cela ne m'étonnerait pas s'il soit à ma recherche.

Il jura de nouveau, mais en sourdine, cette fois, vira en faisant hurler ses pneus, et se trouva roulant vers cet horrible bruit qui déchirait ses tympans.

— Le voilà ! cria l'enfant de sa petite voix aiguë. Tommy ! Houhou, Tommy !

— Monte, ordonna-t-il après s'être arrêté.

— Monte vite, Tommy, renchérit sa passagère.

Tommy hésitait. Le conducteur se pencha par-dessus la fillette et tira le jeune garçon par la manche de sa chemise pour le faire entrer de force dans la voiture.

— Tu tiens vraiment à te noyer, bougre d'idiot...

Il venait de passer en seconde quand une silhouette jaillit presque de sous ses roues – un homme, qui agitait frénétiquement les bras. Il entrevit son visage tandis que la voiture prenait de la vitesse. C'était son voleur de lampe.

« Bon débarras ! se dit-il. Que l'eau l'engloutisse ! Au moins pour celui-là, je n'ai pas de scrupules à avoir. »

D'un seul coup, l'horreur le submergea. Le cauchemar tant de fois revécu de son enfance le trempa d'une sueur glacée. Il voyait le vagabond se débattre dans l'eau. Ses yeux injectés de sang exprimaient une terreur indicible. Sa bouche s'ouvrait sur un hurlement silencieux.

Le conducteur avait déjà le pied sur la pédale de frein. La voiture s'immobilisa. N'osant plus faire demi-tour, il passa la marche arrière et recula à toute vitesse. Ou bien la distance qui le séparait du vagabond était moins grande qu'il ne l'avait cru, ou bien l'homme avait couru.

La portière s'ouvrit brusquement, et le vagabond sauta sur la banquette arrière.

— Merci, l'ami, dit-il, le souffle court. Filons d'ici au plus vite !

— C'est bien mon intention !

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, puis sortit la tête par la vitre et regarda derrière lui. C'est alors qu'il le vit, en dépit de la poussière. Un mur couleur de plomb, haut d'un mètre – d'un mètre ou de trois ? – qui fonçait sur eux, qui allait s'abattre sur eux. Le grondement qui l'accompagnait lui broyait le crâne.

Sans plus se soucier de ses pneus, il lança la voiture au maximum de sa puissance.

— Où en sommes-nous ? hurla-t-il au bout d'un moment.

Le vagabond colla son nez à la vitre arrière.

— On gagne du terrain. Maintenez l'allure.

Apercevant un obstacle en travers de la chaussée, il donna un violent coup de volant vers la gauche et redressa à temps pour ne pas verser dans le fossé. Le cœur battant à tout rompre, il ralentit, peu désireux de perdre la sécurité déjà bien assez relative de la voiture. La petite fille laissa échapper un sanglot.

— Ah non, rugit-il. Ce n'est pas le moment de pleurer.

Le garçon se tortilla sur son siège pour regarder en arrière.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix apeurée.

— L'océan Pacifique, lui répondit le vagabond.

— Non, mais vous divaguez, ou quoi ? s'écria le conducteur. C'est le Colorado. Il ne peut s'agir que du Colorado.

— Désolé, l'ami. Il ne s'agit pas du fleuve. Mais du golfe. J'étais dans un bar à Centro quand Calxico l'a annoncé sur les ondes. Avant que la liaison soit coupée, ils ont eu le temps de nous prévenir que le sol s'était affaissé vers le sud et qu'il allait y avoir un raz de marée. (Il s'humecta les lèvres.) Je me demande bien ce que je serais venu faire par ici, sinon.

Le conducteur ne répliqua pas.

— Le gars qui m'avait pris en stop, reprit le vagabond d'une voix un brin amère, a jugé bon de repartir sans moi quand nous nous sommes arrêtés pour prendre de l'essence à Brawley. (Il se retourna de nouveau.) Pour l'instant, il a disparu.

— Vous croyez qu'on l'a distancé ?

— Cela m'étonnerait. Il fait toujours autant de bruit. Non, c'est simplement que je ne peux pas le voir à travers cette fichue poussière.

Pendant quelques instants ils roulèrent en silence. La route décrivait une légère courbe vers la droite et allait imperceptiblement en descendant.

Le vagabond regardait droit devant lui. Soudain, il poussa un hurlement.

— Hé ! Où allez-vous ?

— Comment ça, où je vais ?

— Vous devez quitter cette route, mon vieux ! Vous savez où elle mène ? Au lac Salton... L'endroit le plus bas de la vallée !

— Et où voulez-vous que j'aille ? Ne comptez pas sur moi pour faire demi-tour !

— Mais c'est du suicide que de continuer par là !

— Il ne nous rattrapera pas. Au nord du lac, la route remonte.

— Encore faut-il pouvoir y arriver ! Jetez donc un coup d'œil sur votre niveau d'essence.

L'aiguille oscillait vers la gauche du cadran. Huit litres, estima-t-il, peut-être moins. Assez pour les amener jusqu'au bord du lac. Mais

après ? Il fixait l'aiguille des yeux, en proie à la plus horrible des indécisions.

— Il faut couper par la gauche, disait son passager. Suivre la route transversale qui grimpe en direction des collines.

— Et où se trouve-t-elle, votre route ?

— Un peu plus loin. Je l'ai déjà prise. Je vous l'indiquerai.

Lorsqu'il s'engagea sur la route secondaire, il constata presque aussitôt, et non sans épouvante, qu'elle courait presque parallèlement au flot insatiable venu du sud. Mais elle montait – c'était indéniable.

Il regarda sur la gauche, du côté de ce sinistre mur gris qui balayait le sol avec un grondement de fin du monde, mais la route cahoteuse requérait toute son attention.

— Vous le voyez ? cria-t-il à pleine gorge.

— Oui ! Ne vous arrêtez surtout pas !

Il hocha la tête et se concentra sur les collines qui se dessinaient devant lui. Les yeux plissés par l'effort, il essaya d'évaluer leur hauteur en se disant que ce serait bien le diable si elles ne se trouvaient pas au-dessus du niveau de la mer. La route continuait à monter. Et il continuait à rouler, perdu au milieu de cette fournaise, de cette poussière, de ce bruit. Soudain, la voiture franchit le sommet d'une butte avant de plonger en direction d'un arroyo qui aurait dû être à sec – mais ne l'était pas.

Avant même de s'en rendre compte, il était dans l'eau, à mi-roue. Il freina, voulut reculer. Le moteur toussa, et cala.

Le vagabond ouvrit la portière d'un geste vif, arracha les deux enfants de la banquette avant, en prit un sous chaque bras et se dirigea en pataugeant vers la butte qu'ils venaient de quitter. Le conducteur s'acharna sur le démarreur puis, voyant que l'eau noyait maintenant le plancher, s'élança comme un fou hors de la voiture. Il atterrit sur les genoux avec un grand bruit d'éclaboussures, rebondit sur ses pieds et se hissa avec peine jusqu'au haut de la butte où l'attendaient ses compagnons de fortune.

Les enfants à ses côtés, le vagabond examinait le terrain alentour.

— Il faut partir d'ici, haleta le propriétaire du véhicule.

Le vagabond hocha la tête.

— À quoi bon... Regardez autour de vous.

En arrivant au pied de la butte, le mur d'eau s'était divisé en deux. Un bras avait rempli l'arroyo, leur interdisant l'accès aux collines. La branche mère les avait contournés par l'est, et descendait vers le lac Salton après avoir inondé la grande route.

Il contemplait ce spectacle d'un air hébété quand, soudain, le rameau secondaire rejoignit la branche mère. Ils étaient isolés, cernés par les eaux.

Il aurait voulu crier, se jeter dans ces flots tumultueux pour en

finir tout de suite. Peut-être cria-t-il pour de bon. Il se rendit compte que le vagabond le secouait par l'épaule.

— Calmez-vous, mon vieux. Le plus dur n'est pas encore arrivé.

— Qu... quoi... Qu'est-ce qu'il y a ? (Il s'essuya les yeux.) Et maintenant ? Que faisons-nous ?

— Ma mère, dit la petite fille d'une voix décidée. Je veux rentrer chez ma mère.

Le vagabond avança la main et tapota distraitement la joue de la fillette.

Tommy Hayakawa passa un bras protecteur autour des frères épaules.

— N'aie pas peur, Laura, dit-il d'un ton grave. Je suis là. Avec toi.

L'eau continuait à monter. Elle avait englouti la voiture. Lentement – mais sûrement, elle montait.

— C'est de la folie que de rester là, insista-t-il.

— Nous n'avons pas le choix, répondit le vagabond.

La bande de terre sèche sur laquelle ils se tenaient rétrécissait à vue d'œil. Elle ne faisait plus que quinze mètres de long sur dix mètres de large. Et ils la partageaient maintenant avec plusieurs petits animaux du désert qui s'étaient vus pareillement contraints de venir s'y réfugier. Il y avait là un coyote, quelques lapins, des oiseaux, des reptiles et deux ou trois rongeurs. Le coyote ignorait les lapins qui, en retour, l'ignoraient tout autant. Le point culminant de leur îlot était surmonté d'une sorte d'obélisque en ciment, haut d'environ quatre pieds, et orné d'une plaque de cuivre. Il lut cette plaque une fois, puis la relut avant de la relire de nouveau, incapable d'en croire ses yeux.

C'était une borne-repère. Outre la latitude et la longitude, elle indiquait que ce lieu – cette ligne gravée dans le métal – était le « niveau de la mer ».

— Hé ! Hé, regardez ! s'écria-t-il en désignant la borne du doigt. Nous sommes sauvés ! L'eau ne montera pas plus haut !

Le vagabond regarda.

— Oui, je sais. Je l'ai lu. Mais cela ne veut rien dire. Ce que vous voyez là est le niveau *d'avant* le tremblement de terre.

— Mais...

— Il peut être plus haut... ou plus bas. Nous le saurons bientôt.

*

* *

L'eau montait toujours. Au coucher du soleil, ils en avaient jusqu'à la cheville. L'un après l'autre, les animaux perdaient pied. Ce n'était plus autour d'eux qu'une immense étendue d'eau, limitée à l'est par les *Chocolate Mountains*, à l'ouest par les collines. Tel un chien venant chercher la chaleur humaine, le coyote s'approcha d'eux jusqu'à les frôler de son museau puis sembla opter pour l'action, car il

s'enfonça dans l'eau et se mit à nager en direction des collines. Pendant longtemps, ils purent le suivre des yeux, jusqu'à ce que sa tête ne fût plus qu'un point dansant sur les flots dans l'obscurité naissante.

Quand l'eau leur arriva aux genoux, ils prirent chacun un enfant dans leurs bras et s'appuyèrent contre la borne pour économiser leurs forces. Puis ils attendirent, trop fatigués pour parler, pour écouter cette peur atroce tapie en eux. Les enfants, muets depuis qu'ils avaient abandonné la voiture, paraissaient somnoler.

La nuit tombait doucement. Soudain, la voix du vagabond s'éleva dans le silence.

— Savez-vous prier ?

— Euh... non, pas vraiment.

— Bon. Je vais essayer. (Il se redressa imperceptiblement.) Seigneur Dieu Tout-Puissant. Vous, Notre Père qui êtes aux cieux. Ayez pitié de vos pauvres serviteurs. Et délivrez-les de ce danger. Que votre volonté soit faite. (Il s'arrêta une seconde, avant d'ajouter.) Vite, Seigneur, je vous en supplie. Amen.

*

* *

L'obscurité était totale. Pas une étoile ne brillait dans le ciel. S'ils ne pouvaient voir l'eau, ils pouvaient l'entendre et la sentir. Elle était tiède – et atteignait leurs aisselles. Adossés contre le poteau submergé, ils portaient maintenant les enfants sur leurs épaules. Heureusement, le courant était faible.

Une fois, quelque chose vint buter contre eux dans le noir. Le cadavre d'un taurillon ? Du bois flottant ? Le corps d'un noyé ? Ils n'avaient aucun moyen de le savoir. Du bout du pied, ils repoussèrent ce quelque chose qui se remit à dériver. Une autre fois, croyant apercevoir une lumière, il demanda subitement au vagabond :

— Vous avez toujours cette lampe que vous m'avez chipée ?

Il y eut un long silence, puis une voix quelque peu tendue lui répondit :

— Vous m'avez reconnu.

— Bien sûr. Alors, vous l'avez ?

— Non. Je l'ai vendue pour me payer un verre à El Centro.

— Bravo.

— Oui, je sais ce que vous pensez, reprit posément la voix. Mais soyons logique. Si je ne vous l'avais pas empruntée, elle serait actuellement dans votre voiture – pas ici. Et si je l'avais gardée dans ma poche, elle serait trempée et ne nous serait d'aucune utilité.

— Ça va, n'en parlons plus !

— Okay.

Le silence retomba, puis la voix s'éleva de nouveau :

— Est-ce que vous pourriez tenir les deux gamins pendant un petit moment ?

— Oui. Pourquoi ?

— Si cette eau ne cesse de monter, nous n'aurons bientôt plus pied. Voici donc ce que je propose ; je vous donne les mêmes et j'essaye de me hisser sur le poteau. En enroulant mes jambes autour, je devrais pouvoir tenir dessus sans trop de difficultés. Puis vous me redonnez les mêmes. De cette manière, nous gagnons une soixantaine de centimètres.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Vous vous accrochez à moi et vous vous laissez flotter en maintenant votre tête à la surface de l'eau.

— Hm-m-m... Bon. Essayons.

Ils essayèrent – et cela marcha. Les enfants se cramponnaient au cou du vagabond, soutenus à la fois par ses bras et par l'eau. Et il s'agrippait également au vagabond – là où il pouvait ; ce fut d'abord à sa ceinture puis, l'eau continuant à monter, au col de son veston. Plusieurs heures s'écoulèrent. Ils étaient toujours vivants.

— Si seulement il pouvait faire jour... C'est encore plus affreux dans le noir.

— Oui, répondit le vagabond. Sans compter que quelqu'un pourrait nous voir s'il faisait jour.

— Je me demande bien comment !

— Un avion. On envoie toujours des avions, quand il y a des inondations.

Il se mit brusquement à trembler de tous ses membres, comme le souvenir d'une autre inondation – quand aucun avion n'avait été envoyé pour sauver ceux qui se noyaient – lui revenait en mémoire.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? dit le vagabond d'une voix sèche. Vous flanchez ou quoi ?

— Non, non. Ça va. Je déteste l'eau. C'est tout.

— Il fallait me le dire. Tenez, on va intervertir les rôles. Vous prenez les enfants, et je m'agrippe à vous.

— Euh... Non, restez où vous êtes. On risque d'en perdre un au cours de la manœuvre.

— Il n'y aura qu'à faire très attention. Et le changement vous fera du bien. (Le vagabond secoua les enfants.) Hé, les petits, réveillez-vous ! Allez, réveillez-vous !

L'un après l'autre, les enfants se retrouvèrent perchés sur ses épaules tandis qu'il serrait le poteau avec ses genoux et que le vagabond l'aidait d'un bras à garder son équilibre. Puis, centimètre par centimètre, il se hissa sur la borne pendant que son compagnon s'enfonçait dans l'eau en se retenant à lui d'une main.

— Ça va ? demanda-t-il.

Des doigts se refermèrent sur son biceps.

— Je préfère le goût du whisky à celui de l'eau mais, à part ça, ça va.

— Ne me lâchez surtout pas.

— Rassurez-vous. Je n'en ai pas l'intention.

Plus petit que le vagabond, il devait rester assis avec le dos bien droit pour maintenir sa tête hors de l'eau. Collés contre lui, les enfants pesaient sur ses avant-bras.

— Vous portez une ceinture ? demanda soudain le vagabond.

— Oui. Pourquoi ?

— Ne bougez pas.

Il sentit une main chercher sa taille. Dix secondes plus tard, son pantalon glissait sur ses hanches.

— Je vais vous attacher les jambes au poteau. Vous vous fatiguerez moins vite et cela vous évitera d'attraper des crampes. Attention. Je plonge.

Il sentit des mains effleurer ses mollets sous l'eau. Puis il y eut la tension de la ceinture qui se resserrait autour de ses genoux. Il se détendit aussitôt. C'était en effet un soulagement. Maintenant, il pouvait conserver sa position sans avoir à faire trop d'effort musculaire.

Le vagabond refit surface tout près de lui.

— Où êtes-vous ? dit une voix affolée.

— Ici ! Par ici !

Il sonda du regard les ténèbres en sachant que c'était sans espoir : il faisait un noir d'encre.

— Par ici !

Le clapotis parut se rapprocher. Il cria de nouveau, mais aucune main ne troua l'obscurité. Il continua à crier, puis se mit à crier et à écouter par intermittence. Il lui sembla entendre un bruit d'éclaboussures longtemps après que ce bruit eut effectivement cessé.

Il s'arrêta seulement de crier quand il n'eut plus de voix. La petite Laura sanglotait sur son épaule. Tommy s'efforçait de la consoler. Il pouvait dire, d'après les mots qu'ils échangeaient, qu'ils n'avaient pas compris ce qui était arrivé – et il n'essaya pas de le leur expliquer.

Quand il ne fut plus immergé que jusqu'à la taille, il déplaça légèrement les enfants de manière qu'ils puissent s'asseoir sur ses genoux. Puis, lentement, serrant les dents pour ne pas hurler, il fit jouer les articulations de ses bras, qui le faisaient atrocement souffrir depuis que l'eau, en se retirant, ne supportait plus le poids des deux petits. Le niveau de l'eau baissait régulièrement. Lorsque le jour pointa, il vit que le sol, s'il était loin d'être sec, n'était plus inondé.

Il secoua doucement le garçonnet pour le réveiller.

— Il va falloir que tu m'aides, Tommy. Tu peux enlever cette ceinture qui m'emprisonne les genoux ?

Tommy cligna des paupières et jeta un coup d'œil autour de lui. Il semblait se souvenir sans trop d'effroi de l'endroit où il se trouvait ainsi que des circonstances qui l'y avaient amené.

— Oui. Posez-moi par terre.

Non sans difficulté, l'enfant réussit à défaire la boucle, libérant l'homme qui entreprit de descendre de son perchoir. Il venait à peine de mettre un pied devant l'autre que ses jambes se dérobaient sous lui. La fillette roula de tout son long dans la boue.

— Tu t'es fait mal ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Non, fit-elle simplement.

Il se redressa et regarda tout autour de lui. À la lumière du jour grandissant, il pouvait voir que le terrain qui les séparait des collines, à l'ouest, n'était plus noyé sous les flots. À l'est, par contre, c'était une autre histoire. Le lac Salton n'existait plus en tant que tel ; il avait disparu sous une immense nappe d'eau dont rien ne venait troubler la surface.

Sa voiture était toujours à l'endroit où il l'avait laissée ; seules quelques grosses flaques, ici et là, rappelaient que l'arroyo avait été, lui aussi, submergé. Il descendit la butte, en partie pour se dégourdir les jambes, en partie pour voir si son véhicule était encore en état de marche. C'est alors qu'il trouva le vagabond.

*

* *

Son corps était coincé contre le pneu arrière droit, comme si le courant avait choisi de le déposer là.

Il revint vers les enfants.

— Ne vous approchez pas de la voiture, ordonna-t-il. Attendez-moi ici. J'ai quelque chose à faire.

Il retourna à la voiture, réussit non sans mal à ouvrir le coffre et prit une petite pelle qui lui avait rendu maintes fois service lors de ses randonnées dans le désert.

Cela n'avait de tombe que le nom qu'il voulait bien lui attribuer. C'était plutôt un trou dans le sable, assez profond pour recevoir le corps d'un homme, mais il se promit de revenir dès qu'il le pourrait pour lui donner une sépulture décente. Pour l'instant, il n'avait pas le temps. Les eaux seraient de retour avec la marée haute et il devait, lui et les enfants, gagner sans tarder l'abri des collines.

Une fois le corps hors de vue, il appela le garçonnet et la petite fille.

— Vous pouvez venir, maintenant.

Il lui restait encore une chose à faire. Le bois ne manquait pas alentour. Il sélectionna deux tiges de yucca d'inégale longueur, qu'il

attacha l'une en travers de l'autre à l'aide du fil de fer trouvé dans sa boîte à outils. Puis il planta cette croix grossière dans le sable, à la tête de la tombe.

Il recula d'un pas et regarda la croix, les enfants à ses côtés.

Ses lèvres remuèrent en silence pendant quelques secondes.

— Allons, les enfants, en route, dit-il ensuite.

Il souleva la petite fille du sol, prit le garçonnet par la main, et ils s'éloignèrent en direction de l'ouest, le soleil brillant dans leur dos.

Titre original :

Water is for Washing.

Traduit par Chantai Jayat.

LES AUTRES

Heinlein n'a pas souvent été attiré par les sciences psychologiques, mais il a écrit au moins un récit qui est devenu classique dans ce domaine, et que voici. Chacun a entendu parler du complexe de persécution, dont la victime se sent observée, suivie, menacée, pour des raisons qu'elle a presque toujours de la peine à exprimer clairement. La personne qui souffre de ce complexe en devient si effrayée qu'elle est prête à la violence – pour se défendre, pour se justifier, pour échapper à ce qu'elle croit être un engrenage fatal. Tels sont les symptômes que laisse paraître le personnage central de ce récit, mais il est bien connu qu'il faut se méfier des apparences.

Ils ne le laisseraient pas tranquille.

Jamais. Il comprenait que cela faisait partie du complot dirigé contre lui : ne pas lui accorder un seul instant de paix, veiller à ce qu'il n'ait pas la possibilité de démonter leurs mensonges, pas le temps de relever leurs contradictions, ne pas lui laisser la moindre chance de découvrir la vérité.

Ce maudit infirmier, par exemple ! Il l'avait réveillé en poussant le chariot du petit déjeuner, si brutalement qu'il en avait oublié son rêve. Maintenant, il ne se souvenait plus...

Quelqu'un ouvrait la porte. Il prit le parti de l'ignorer.

— Bien réveillé ? On me dit que vous avez refusé de déjeuner.

Le sourire professionnel du docteur Hayward se penchait sur lui.

— Je n'avais pas faim.

— Comment voulez-vous que je vous remette sur pieds, si vous ne mangez pas ? Il faut vous secouer, mon ami ! Vous savez ce que nous allons faire ? Vous allez vous lever et vous habiller pendant que je vous commande un lait de poule. Là ! Vous voyez que ce n'est pas si difficile !

Il n'avait aucune envie de bouger, mais la perspective d'un affrontement lui était encore plus désagréable ; aussi se glissa-t-il hors du lit et enfila-t-il rapidement sa robe de chambre. Hayward hocha la tête.

— Voilà qui est déjà mieux. Une cigarette ?

— Non merci.

Le docteur lui lança un regard étonné.

— Il y a des moments où je ne vous comprends plus. Votre refus des plaisirs physiques ne colle pas avec le reste. Il me ferait presque douter de mon diagnostic.

— Et quel est votre diagnostic ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Tsst ! Tsst ! (Hayward prit un air mi-choqué mi-amusé.) Ne soyez pas trop exigeant. C'est le secret médical qui fait les médecins. S'ils ne pouvaient plus s'abriter derrière lui, ils n'auraient plus qu'à chercher du travail !

— Quel est votre diagnostic ?

— Eh bien... C'est surtout ce que vous ressentez qui compte. Si vous m'en parliez un peu ? Vous ne m'avez pas dit grand-chose, jusqu'ici. Vous ne pensez pas qu'il serait temps de m'expliquer ?

— Je vous prends aux échecs.

— D'accord, d'accord. (Hayward eut un geste résigné.) Nous avons joué tous les jours, depuis le début de la semaine. Je joue avec vous si vous parlez.

Qu'avait-il à perdre ? S'il avait raison, il était inutile de dissimuler plus longtemps la vérité. Les autres savaient pertinemment que leur complot était découvert, qu'il était au courant de tout. Au diable la prudence ! Qu'ils essaient donc de le convaincre ! Qu'ils dévoilent leurs batteries ! Le jeu de cache-cache avait assez duré !

Il sortit les pièces et commença à les disposer sur l'échiquier.

— Dites-moi ce que vous savez déjà.

— Ce sera vite fait. Physiquement, vous êtes en parfaite santé. L'étude de vos antécédents ne nous a rien appris, sinon que vous êtes d'une intelligence supérieure à la moyenne, comme le prouvent vos résultats scolaires et votre réussite professionnelle. Il vous arrive d'être abattu, maussade, mais vos crises n'ont rien d'exceptionnel. Le seul élément intéressant de votre dossier, c'est l'incident qui s'est produit avant votre arrivée et le début de votre traitement.

— Vous voulez dire avant qu'on m'enferme ici. Pourquoi cet incident vous intéresse-t-il ?

— Un homme qui se barricade dans sa chambre en accusant sa femme de conspirer contre lui a toutes les chances d'attirer l'attention, vous ne croyez pas ?

— C'était la vérité. Elle faisait partie du complot... Et vous ne valez pas mieux. Les blancs ou les noirs ?

— Les noirs... C'est à votre tour de commencer. Qu'est-ce qui vous fait croire que nous complotons contre vous ?

— C'est une vieille histoire. Il faudrait remonter jusqu'à mes premières années pour en retrouver l'origine. Mais je me souviens

d'un incident...

Il ouvrit avec le cavalier du roi. Hayward haussa les sourcils.

— Vous faites une attaque piano ?

— Pourquoi pas ? Je préfère ne pas courir le risque d'un gambit.

Pas avec vous.

Le docteur haussa les épaules et ouvrit à son tour.

— Laissez de côté les incidents ultérieurs. Parlez-moi plutôt de votre enfance. Vous sentiez-vous persécuté, poursuivi ?

— Non !

Il s'était à demi dressé sur sa chaise.

— Je me sentais parfaitement bien. La vie était belle, et je le savais. J'étais en paix avec moi-même et avec le monde. Il était net et propre, j'étais net et propre, et je croyais que les autres l'étaient aussi.

— Mais ils ne l'étaient pas ?

— Oh non ! Surtout les enfants. J'ai découvert à quel point ils pouvaient être mauvais lorsqu'on m'a imposé leur compagnie. Les petits démons ! Et il fallait en plus que je leur ressemble et que je joue avec eux !

Le docteur hocha la tête.

— Je vois. La loi du plus grand nombre. Les enfants peuvent être sans pitié, parfois.

— Vous n'y êtes pas du tout. Je ne vous parle pas de la brutalité naturelle des enfants. Ils étaient différents – pas du tout comme moi. Ils me ressemblaient, mais ce n'était qu'une apparence. Lorsque j'essayais de parler à l'un d'eux d'une chose qui me paraissait importante, tout ce que j'obtenais, c'était un regard étonné et un sourire méprisant. Ensuite, les autres trouvaient un moyen de me punir pour ce que j'avais dit.

Hayward hocha de nouveau la tête.

— Je comprends. Les grandes personnes vous posaient aussi un problème ?

— Ce n'est pas la même chose. Les adultes n'intéressent pas naturellement les enfants – ou plutôt : les adultes ne m'intéressaient pas. Ils étaient trop grands, ils ne m'ennuyaient pas, leurs préoccupations étaient trop éloignées des miennes. Ce n'est que lorsque j'ai remarqué que ma présence les gênait que j'ai commencé à me poser des questions à leur sujet.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Lorsque j'étais avec eux, ils ne faisaient pas les choses qu'ils auraient faites si je ne m'étais pas trouvé là.

Hayward lui lança un regard dubitatif.

— Comment pouvez-vous être aussi catégorique ? Vous n'avez aucun moyen de savoir ce qu'ils faisaient en votre absence.

Il reconnut que la remarque était juste.

— Mais je les surprénais toujours au moment où ils cessaient de le faire. Lorsque j'entrais dans une pièce, les conversations s'arrêtaient brutalement, puis les gens se mettaient à parler du temps qu'il faisait, ou d'autres stupidités du même genre. Après avoir compris ça, je me suis caché, je les ai écoutés et regardés, et j'ai constaté qu'ils ne se comportaient pas de la même manière lorsque je n'étais pas là.

— C'est à vous, je crois. Vous n'avez rien découvert de neuf, vous savez. Tous les enfants passent par cette phase. Mais vous êtes adulte, maintenant. Vous devriez considérer l'autre point de vue. Les enfants sont des créatures imprévisibles, auxquelles les soucis des grandes personnes doivent être épargnés – du moins est-ce la règle générale. Les conventions sociales, dans ce domaine...

— Bien sûr, bien sûr, coupa-t-il avec une note d'impatience dans la voix. Je suis au courant. Il n'empêche que j'ai observé à cette époque nombre de choses que j'ai gardées en mémoire, uniquement parce que je les trouvais louches. Ce sont elles qui m'ont mis sur mes gardes. Sans elles, je serais passé à côté de la suite.

— Quelle suite ?

Il remarqua que le docteur, occupé à jouer sa tour, évitait de le regarder.

— Ce que faisaient les gens, ce qu'ils disaient – je veux dire ce que j'en surprénais – ne présentait pas le moindre intérêt.

Jamais. Ils devaient donc être là pour une autre raison.

— J'ai peur de ne plus très bien vous suivre.

— Essayez-vous seulement ? Nous avons passé un marché, je vous rappelle : mes souvenirs contre une partie d'échecs.

— Pourquoi aimez-vous tellement jouer aux échecs ?

— Parce qu'il n'y a que là que je puisse apprécier tous les éléments et comprendre toutes les règles. Mais passons. Je découvrais tout autour de moi ce gigantesque aménagement – villes, fermes, usines, églises, écoles, maisons, voies ferrées, bagages, montagnes russes, arbres, saxophones, bibliothèques, gens, animaux. Les gens me ressemblaient, et si je devais en croire ce qu'on m'affirmait, il ne s'agissait pas seulement d'une ressemblance physique. Mais que faisaient-ils, ces gens ? Ils travaillaient pour gagner de l'argent pour se nourrir pour avoir la force de travailler pour gagner de l'argent pour se... Jusqu'à ce qu'ils tombent morts. Les menues altérations qui affectaient parfois cet enchaînement étaient sans importance, puisque de toute façon la mort était au bout. Et tout le monde essayait de me persuader que je devais faire la même chose. Mais je ne marchais pas !

Le docteur lui lança un regard qui se voulait désespéré, puis éclata de rire.

— Que voulez-vous que je vous réponde ? Notre vie semble souvent n'avoir aucun sens, peut-être n'en a-t-elle pas, mais nous

n'avons que celle-là. Pourquoi n'acceptez-vous pas la réalité telle qu'elle est, en essayant d'en tirer le maximum de satisfactions ?

— À d'autres ! (Il avait pris un air buté, presque furieux.) Ce n'est pas en jouant les idiots que vous me convaincrez que la vie est idiote ! Et vous savez pourquoi je ne le crois pas ? Parce qu'une mise en scène aussi importante, avec ces essaims d'acteurs jouant parfaitement leur rôle, ne peut pas être le fait du hasard, pas plus qu'elle ne peut avoir été montée dans le seul but de nous permettre d'échanger des banalités. Il y a autre chose derrière. Une absurdité à la fois aussi gigantesque et aussi soignée dans les détails a forcément été planifiée pour une raison précise. Je connais cette raison !

— Quelle est-elle ?

Il nota que le regard du docteur était redevenu fuyant.

— Il s'agit de me distraire, d'occuper mon esprit, de m'égarer, de m'obliger à ne me soucier que des détails, en perdant de vue le plan d'ensemble. Vous êtes tous là pour ça, sans exception. (Il pointa son index sur le visage du docteur.) Certains ne sont que des exécutants sans âme, mais ce n'est pas votre cas. Vous êtes un des chefs de la conspiration. On vous a envoyé ici pour que vous me fassiez rentrer dans le rang, de gré ou de force !

Il vit que le docteur, surpris par sa soudaine véhémence, attendait patiemment qu'il retrouve son calme.

— Inutile de vous emporter, finit par dire Hayward. Je veux bien admettre que le monde ne soit qu'une vaste conspiration, mais je ne vois pas ce qui vous permet d'affirmer que vous êtes la seule victime. Pourquoi ne pas nous mettre tous dans le même sac ? Comment pouvez-vous être certain que je ne suis pas dans la même situation que vous ?

Il agita son doigt sous le nez du docteur.

— C'est ce que vous aimeriez me faire croire, n'est-ce pas ? Le but du complot. Toutes ces créatures qui s'agitent autour de moi – et qui ont été faites à mon image – ne sont, là que pour m'empêcher de voir que je suis au centre de la toile. Mais je ne suis pas idiot. J'ai découvert une preuve irréfutable, mathématique, absolue : je suis unique. Je suis assis ici, à l'intérieur, et le monde extérieur s'étale autour de moi. Je suis le centre...

— Du calme, voulez-vous, du calme ! Ce que vous êtes en train de dire pourrait s'appliquer à n'importe qui. Qui que nous soyons, nous avons tous l'impression d'être au centre de l'univers...

— C'est vous qui le dites ! Vous avez toujours essayé de me persuader que je n'étais qu'un individu semblable à des millions d'autres. Mais ce n'est pas vrai ! Si les autres étaient comme moi, je pourrais communiquer avec eux. Or je ne peux pas. Je l'ai tenté des milliers de fois, sans jamais y parvenir. Je me suis ouvert, j'ai laissé

deviner mes pensées, avec l'espoir de trouver quelqu'un qui me ressemble. Qu'est-ce que j'ai obtenu ? Des réponses évasives, imbéciles ou obscènes. Dieu sait que j'ai pourtant essayé ! Mais je suis seul, et je ne parle qu'au vide...

— Une minute ! C'est à moi que vous parlez, en ce moment ! Ai-je l'air d'une marionnette ?

Il examina rapidement le docteur.

— Non. Vous êtes sans doute vivant. Mais vous êtes un de mes ennemis. Et vous avez placé autour de moi des milliers de figurants dont les visages sans vie ne sont que des façades, et dont les paroles ne sont rien de plus que du vent. Du vent !

— Soyez logique. Vous reconnaissez que je suis doué de raison. Pourquoi, dans ce cas, serais-je si différent de vous ?

— Pourquoi ? Attendez une seconde.

Il repoussa sa chaise, ouvrit la penderie, en sortit un étui à violon.

Lorsqu'il commença à jouer, son visage s'adoucit, ses traits se détendirent, comme si une extase sereine, indicible, l'avait emporté loin du monde. Pendant un bref instant, il retrouva les émotions liées à son rêve, mais pas le savoir qui les avait accompagnées. La mélodie se développait, phrase après phrase, suivant une logique simple qui s'imposait à lui comme une évidence. Il termina en faisant une brillante improvisation sur le thème principal, puis se tourna vers le docteur.

— Alors ?

— Hmmm.

Il sembla observer une plus grande circonspection dans l'attitude de Hayward, qui poursuivit d'une voix égale :

— C'est un morceau surprenant, mais remarquable. Quel dommage que vous n'ayez pas suivi cette voie ! Vous seriez célèbre, aujourd'hui. Mais vous pouvez encore le faire. Pourquoi n'essayez-vous pas ? Vous pourriez réussir, j'en suis persuadé.

Il demeura un long moment immobile, les yeux fixés sur le docteur, puis secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— C'est inutile, dit-il lentement. Totalement inutile. Aucune communication n'est possible. Je suis seul. (Il rangea l'instrument dans son étui et revint s'asseoir.) C'est à moi ?

— C'est à vous. Votre reine est en danger.

Il étudia l'échiquier.

— Je n'ai plus besoin de ma reine. Echec.

Le docteur déplaça un pion. Il le regarda faire et hocha la tête.

— Vous maniez habilement vos pions, mais vous cachez mal votre jeu. Echec. Et mat, je crois.

Le docteur examina les pièces, déplaça son roi.

— Pas tout à fait. Pas mat, en tout cas. Plutôt pat. C'est bien ça :

encore une partie nulle.

La discussion avec Hayward l'avait éprouvé. Il savait qu'il était dans le vrai, du moins pour ce qui concernait les grandes lignes de son affaire, mais son raisonnement avait des points faibles, et les arguments du docteur ne manquaient pas de poids. D'un point de vue strictement logique, l'idée que le monde n'était qu'un vaste trompe-l'œil abusant également tous les hommes n'était pas à rejeter a priori. Mais quelle valeur pouvait-on accorder à la logique ? N'était-elle pas elle aussi un leurre ? Même si l'on admettait ses prémisses – qui restaient à démontrer – que prouvait-elle ? Le monde est ce qu'il est ! La belle affaire ! Et la belle manière de nier l'évidence !

Mais y avait-il seulement une évidence ? De quels éléments disposait-il pour en juger ? Pouvait-il isoler des faits indiscutables, parvenir à une explication raisonnable de la réalité qui ne soit basée que sur des certitudes, en éliminant les points douteux et sans tenir compte des méandres de la logique ? Il pouvait en tout cas essayer.

Première certitude : lui-même. Il appréhendait directement son existence. Il se connaissait. Il vivait.

Deuxième certitude : les témoignages de ses sens. Tout ce qu'il voyait, entendait, goûtait, sentait ou touchait. Ses sens étaient limités, mais il avait besoin d'eux, il devait leur faire confiance. Sans eux, il aurait été irrémédiablement seul, prisonnier de son corps, aveugle, sourd, coupé de tout.

Or ce n'était pas le cas. Il savait qu'il n'inventait pas ce que lui disaient ses sens. Il y avait lui et il y avait le monde, cette autre réalité que ses organes sensoriels percevaient sans doute possible. Les philosophies qui affirmaient que le monde n'existait pas, que le réel n'était qu'un des avatars ultimes de l'imaginaire, lui paraissaient totalement dénuées de fondement.

Cela acquis, que pouvait-il avancer de plus ? Pouvait-il s'appuyer sur d'autres certitudes ? Non, pas au point où il était rendu. Il ne pouvait se permettre de croire ni ce qu'il lisait, ni ce qu'on lui racontait, ni même les vérités implicites que personne ne discutait plus. S'il faisait le bilan de tout ce qu'il avait lu ou entendu dans sa vie, de tout ce qu'on lui avait enseigné à l'école, l'ensemble lui paraissait si contradictoire, si dépourvu de sens, si démentiel, qu'il ne lui était possible d'accorder foi qu'à ce qu'il était capable de vérifier par lui-même.

Un instant. Ces mensonges et ces contradictions étaient des faits. Il les avait entendus et relevés lui-même. Il pouvait donc les considérer comme une troisième certitude – un pas en avant important dans sa recherche de la vérité.

Tel qu'il lui avait été présenté, le monde ne tenait pas debout. C'était « le rêve d'un idiot raconté par un fou ». Mais il se développait

sur une échelle si vaste qu'il ne pouvait pas être le résultat d'un hasard. Ce qui le ramenait à son point de départ : puisque le monde ne pouvait pas être aussi insensé qu'il en avait l'air, cette apparence lui avait nécessairement été donnée par quelqu'un. Quelqu'un qui désirait l'égarer en la lui faisant prendre pour la réalité.

Restaient tout de même deux questions importantes. Pourquoi lui ? Pourquoi devait-on le tromper ? Le leurre qu'on avait placé devant ses yeux pouvait peut-être lui fournir des indications, un fil conducteur, un semblant de piste. Le fait était qu'on lui avait fourni, par le biais des religions, des philosophies, du « bon sens » lui-même, un nombre impressionnant d'« explications du monde ». La plupart étaient si farfelues, si éloignées de la réalité qu'il était impensable qu'on se soit attendu à ce qu'il les prenne une seule seconde au sérieux. De toute évidence, elles n'avaient été mises en avant que pour brouiller les pistes.

Mais il y avait aussi quelques affirmations élémentaires, présentes dans presque toutes les théories qu'on lui avait proposées, qu'il avait intérêt à examiner de près, parce qu'elles étaient plus que vraisemblablement ce qu'on désirait lui faire croire. La plus commune était celle qui le présentait comme un « être humain » semblable à des milliards d'autres êtres humains vivants, morts ou à naître.

Quelle ineptie ! Jamais, absolument jamais, il n'était parvenu à communiquer avec ces prétendus semblables, qui lui ressemblaient extérieurement mais n'avaient pratiquement rien de commun avec lui. Acculé à une effroyable solitude, il s'était leurré lui-même en voulant croire à tout prix qu'Alice était comme lui. Si grand était son besoin de communication qu'il avait volontairement fermé les yeux sur des milliers de petits détails qui auraient dû éveiller son attention. Tournant le dos à la réalité, il s'était persuadé que sa femme était un être de son espèce, vivant et respirant comme lui, capable de partager ses pensées. Pas un instant il n'avait envisagé la possibilité qu'elle ne soit qu'un miroir, un écho – ou quelque chose de pire encore.

Il avait d'abord été presque heureux. Il avait trouvé une compagne ; sa vie était terne, stupide, futile, mais finalement tolérable. Peu à peu, il avait cessé de se poser des questions et accepté de bonne grâce de jouer le rôle qu'on tenait tant à lui imposer. Puis il y avait eu l'incident – un hasard malencontreux –, le décor avait montré son envers, ses soupçons étaient revenus en force, et les pires appréhensions de son enfance étaient devenues des certitudes.

Il devait reconnaître qu'il ne s'était pas montré très malin en déclenchant un tel scandale. S'il avait tenu sa langue, il n'aurait probablement pas été enfermé. Il aurait pu battre ses adversaires sur leur propre terrain, ouvrir ses yeux et ses oreilles, découvrir peu à peu la nature et les raisons du complot dirigé contre lui. Avec un peu de

chance, il serait peut-être même parvenu à le déjouer.

Mais n'aurait-il pas été enfermé de toute façon ? Le monde était un immense asile, et les autres n'étaient là que pour le surveiller.

La clé tourna dans la serrure, il vit un infirmier qui entraînait, un plateau sur les bras.

— Votre dîner, Monsieur.

— Merci, Joe, dit-il d'une voix aimable. Vous n'avez qu'à le poser ici.

— Il y a une projection, ce soir. Vous devriez venir. Le docteur Hayward dit que...

— Non merci. Je n'y tiens pas.

— Pourquoi ne feriez-vous pas un effort ? (L'insistance discrète de l'infirmier l'amusait.) Le docteur aimerait que vous soyez des nôtres. C'est un très bon film. Il y a aussi un Mickey.

— Vous me mettez l'eau à la bouche, répondit-il le plus agréablement qu'il put. À bien y réfléchir, nous avons à peu près le même problème, Mickey et moi. Mais je n'irai pas le voir. Dites à Hayward qu'il peut annuler la séance.

— Je m'en garderai bien, Monsieur. Nos autres pensionnaires seraient furieux.

— Vraiment ? Dites-moi, Joe, avez-vous appris votre rôle par cœur, ou vous contentez-vous d'improviser ? Vous n'êtes pas obligé de me mentir, si vous avez peur de vous couper. Je connais la vérité. La projection n'a aucune raison d'être, si je n'y assiste pas.

Il nota avec plaisir que l'infirmier encaissait la vérité avec une grimace d'incompréhension parfaitement jouée. À quel groupe appartenait-il ? Était-il réellement ce qu'il paraissait être, une grande carcasse flegmatique, patiente et dévouée ? Ou bien n'y avait-il que du vide derrière ses yeux bienveillants, et ses gestes n'étaient-ils que de pures actions mécaniques ? Il soupesa un instant les deux possibilités. Non, pour le toucher – le surveiller – d'aussi près, l'infirmier ne pouvait pas être un simple robot.

C'était forcément un des autres, un des chefs du complot.

L'infirmier sorti, il se mit à manger sa viande à la cuiller – les fourchettes et les couteaux lui étaient interdits. L'idée que ses geôliers pensaient à tout le fit sourire. Ils n'avaient pourtant rien à craindre de ce côté-là. Tant que celui-ci le servirait dans sa recherche de la vérité, il n'essaierait pas de détruire son corps. Et il avait encore un grand nombre de pistes à explorer avant d'en arriver à envisager une solution aussi extrême.

Son repas terminé, il songea que ses pensées seraient plus ordonnées s'il les couchait par écrit et se fit apporter du papier. Il avait l'intention de partir d'un des postulats apparemment universels qu'on n'avait cessé de lui répéter pendant toute sa « vie ». La vie ?

Oui, c'était un bon point de départ. Il écrivit :

« On m'affirme que je suis né il y a un certain nombre d'années et que je mourrai vraisemblablement dans un nombre d'années à peu près égal. Sur l'endroit où je me trouvais avant ma naissance et le lieu où j'irai après ma mort, on m'a raconté des balivernes visant à m'affoler plutôt qu'à me tromper – elles sont vraiment trop grossières. Le fait important est que le monde qui m'entoure est organisé de manière à me faire croire que je ne suis ici que depuis peu de temps, et que dans tout aussi peu de temps je n'y serai plus – je ne serai plus. »

CECI EST FAUX. Je suis éternel. Je n'appartiens pas à ce temps étrié. Dans mon cas, soixante-dix années ne sont rien, vraiment rien. La conscience de ma continuité est presque aussi forte en moi que la certitude de mon existence. Je suis peut-être une courbe fermée, mais fermé ou ouvert, je n'ai ni commencement ni fin. La conscience de soi n'est soumise à aucune relativité ; elle est absolue, indestructible, intransformable. Il n'en va pas de même de la mémoire, avec laquelle le monde extérieur interfère, et qui peut donc être modifiée ou effacée.

» Il est exact que la plupart des religions qui ont été inventées à mon intention affirmaient mon immortalité. Mais de quelle façon ! Le meilleur moyen de convaincre quelqu'un que quelque chose est faux est de le lui affirmer en lui donnant l'impression qu'on ment. De toute évidence, on ne souhaitait pas que je croie à ces fables.

» Attention ! Pourquoi se donnent-ils tant de mal pour me convaincre que je vais mourir dans quelques années ? Ils doivent avoir une raison importante. Peut-être veulent-ils me faire accepter d'avance un changement capital de ma situation. Il peut donc être décisif pour moi de savoir deviner leurs intentions réelles. Il est probable que je dispose encore de plusieurs années pour le faire. Remarque : il faut que j'évite de raisonner en utilisant les modèles logiques qu'ils m'ont inculqués ! »

L'infirmier était de retour.

— Votre femme est là, Monsieur.

— Dites-lui qu'elle peut s'en aller.

— Je me permets d'insister, Monsieur. Le docteur Hayward tient beaucoup à ce que vous la voyiez.

— Dites au docteur Hayward que je le trouve de première force aux échecs.

— Entendu, Monsieur. (L'infirmier hésita.) Vous ne la recevez pas ?

— Non, je ne la recevrai pas.

Après le départ de l'infirmier, il marcha pendant quelques minutes, allant et venant de long en large, trop distrait pour se

remettre aussitôt à écrire. Dans l'ensemble, les autres s'étaient conduits très correctement avec lui depuis son internement. Il appréciait particulièrement d'avoir une chambre pour lui tout seul, ce qui lui laissait plus de temps pour réfléchir qu'il en avait jamais eu auparavant. Bien sûr, on cherchait constamment à l'occuper ou à le distraire, mais avec un peu d'entêtement, il parvenait à limiter les dégâts et à se réserver plusieurs heures par jour, qu'il consacrait intégralement à la méditation.

Une seule chose le mettait hors de lui : leur obstination à se servir d'Alice pour détourner le cours de ses pensées. La terreur et la répulsion qu'elle lui avait inspirées lorsqu'il avait découvert ce qu'elle était réellement avaient depuis longtemps cédé la place à un simple dégoût, une vague répugnance physique, mais tout ce qui la lui rappelait lui était pénible, et chaque fois qu'il pensait à elle, ou qu'il devait prendre une décision à son sujet, il finissait inévitablement par perdre son sang-froid.

Après tout, elle avait été sa femme pendant de longues années. Femme ? Qu'est-ce qu'une femme ? Une âme sœur, un autre soi-même, une oasis de douceur et de compréhension au cœur des vastes étendues glacées de la solitude. C'était en tout cas ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait eu besoin de croire et ce qu'il avait cru pendant tout ce temps. La peur d'être seul et le désir de trouver un compagnon l'avaient en quelque sorte aveuglé. Dans les beaux yeux d'Alice, il n'avait voulu voir que son reflet, et pour se persuader qu'il avait raison, il avait sciemment chassé de son esprit, sans même les examiner, toutes les inquiétudes que faisait naître en lui le comportement parfois étrange de sa femme.

Il soupira. Il était parvenu à maîtriser la plupart des réactions émotionnelles classiques que les autres lui avaient apprises, par la parole ou par l'exemple, depuis qu'il était en âge de s'émouvoir, mais Alice avait percé toutes ses défenses, s'était insinuée entre la chair et l'os, et la blessure ne s'était pas refermée. Il avait été relativement heureux avec elle, mais peut-être n'avait-ce été qu'une illusion créée et entretenue par les autres. Ils lui avaient en tout cas tendu un magnifique miroir, le plus beau dont il ait pu rêver. Quel besoin avait-il eu d'essayer de savoir ce qui se passait de l'autre côté ?

Le cœur lourd, il se remit à écrire :

« Il y a, selon les cas, une ou deux manières d'expliquer le monde. La première, qui fait appel à ce qu'on nomme le bon sens, consiste à croire que le monde est tel qu'il paraît être, et que les humains, sauf cas exceptionnels, sont guidés par la raison. La seconde, d'inspiration mystico-religieuse, affirme que le monde n'est rien, ou n'est qu'un rêve, ou n'a aucune importance, et que la véritable réalité se trouve ailleurs.

» ERREURS... L'explication basée sur le sens commun n'a strictement aucun sens. La vie est courte et remplie de difficultés. L'homme né de la femme est voué au malheur comme l'eau est faite pour couler. Ses jours sont comptés, et de surcroît peu nombreux. Tout n'est que vanité, et vanité des vanités. Telle est l'apparence du monde, telle est donc aussi sa réalité pour ceux qui croient de toutes leurs forces à son authenticité. Mais dans un monde de ce genre, les hommes n'agissent pas raisonnablement, ils se débattent sans savoir et se brûlent les ailes, comme les papillons de nuit. En définitive, ce monde du bon sens est un pur délire, surgi de nulle part, ne correspondant à rien, dépourvu de toute signification.

» La solution mystique semble à première vue plus sensée, ne serait-ce que parce qu'elle refuse le monde imaginaire du sens commun. Mais elle n'est guère plus rationnelle. Elle n'est qu'une évasion, un reflet de toutes les réalités. Son insigne faiblesse vient de ce qu'elle dénie toute valeur à la seule communication directe, donc fiable, qui puisse s'établir entre l'être conscient, et son entourage. Je veux bien que nos cinq sens soient considérés comme des intermédiaires douteux, mais nous n'avons aucun autre moyen d'appréhender le monde extérieur. »

Il froissa rageusement sa feuille et repoussa sa chaise. Clarté, logique ! Qu'avait-il à s'en soucier ? Il n'y avait qu'une seule réponse juste, la sienne. Qu'il en était intimement convaincu ne constituait-il pas la meilleure des preuves ? Il était pourtant loin de posséder tous les éléments, il s'en fallait même de beaucoup. Il n'aurait su dire, par exemple, pourquoi le leurre avait été construit sur une si grande échelle, avec un tel luxe, une telle surabondance de détails. Pourquoi avait-on créé des continents, pourquoi avait-on inventé une histoire, une tradition, une culture, un passé et un avenir, pourquoi s'était-on encombré d'un appareil si lourd, alors qu'une simple cellule et une camisole de force auraient suffi ?

Il n'y avait qu'une réponse possible : parce qu'il fallait qu'il n'ait pas conscience du leurre, qu'il soit trompé mais qu'il ne le sache pas. Pourquoi ? Était-il possible que les autres soient prêts à tout, y compris à mettre en place cet invraisemblable cirque, uniquement pour l'empêcher de découvrir sa véritable identité ?

Savoir. Il avait besoin de savoir. D'une manière ou d'une autre, il devait découvrir ce qui se passait dans les coulisses, comment les pions se comportaient en son absence. Il avait eu l'occasion, une fois, de jeter un bref coup d'œil sur l'envers du décor. Il lui fallait maintenant l'examiner de plus près, repérer ses rouages, comprendre le fonctionnement de la machine, identifier et faire sortir de l'ombre les montreurs de marionnettes.

De toute évidence, la première chose qu'il avait à faire était sortir

de cet asile. Ensuite, il devrait disparaître, partir en fumée, devenir totalement invisible, de manière qu'aucun de ses ennemis ne puisse repérer sa trace, donc dresser devant lui un nouveau décor. C'était un projet ambitieux, presque une gageure. Il aurait besoin de toute son intelligence, de toute sa ruse pour le mener à bien.

Une fois sa décision prise, il ne songea plus qu'aux différents moyens de s'évader – et surtout de disparaître. Il allait avoir du mal, beaucoup de mal, mais c'était nécessaire, parce que c'était le seul moyen de les forcer à abattre leur jeu. Il lui faudrait sans doute se passer de nourriture pendant plusieurs jours. Qu'à cela ne tienne, il s'en passerait. En aucune manière, il ne leur donnerait l'alarme.

La lumière clignota à deux reprises. Docilement, il commença à se déshabiller. Lorsque l'infirmier de service colla son œil au judas, il était déjà couché, le visage tourné vers le mur.

Bonheur ! Bonheur et félicité ! Qu'il était doux d'être avec les siens, d'écouter la musique qui jaillissait de chaque être vivant, comme elle avait toujours jailli et jaillirait toujours, éternellement ! Qu'il était doux de savoir que toutes les choses étaient vivantes et conscientes, et qu'elles faisaient partie de lui comme il faisait partie de chacune d'elles ! Qu'il était doux de vivre, de se sentir un et tous, d'être unique et multiple ! Une pensée désagréable l'avait effleuré un instant – il ne se souvenait plus des détails, seulement de son déplaisir – mais il l'avait chassée, il l'oubliait déjà. Il n'y avait pas de place pour elle dans son esprit.

Les bruits divers qui montaient chaque matin de la salle de garde frappèrent son enveloppe charnelle, l'enveloppèrent, l'obligèrent à ouvrir les yeux, à reconnaître la chambre d'hôpital. Mais le passage d'une réalité à l'autre avait été si progressif qu'il n'avait rien oublié, ni ce qu'il venait de faire ni les raisons pour lesquelles il l'avait fait. Il demeura immobile, le visage souriant, appréciant l'alanguissement du corps grossier, mais pas fondamentalement désagréable, qui lui était imposé. Il était surpris de se souvenir encore, après tout ce qu'ils avaient fait pour l'égarer. Mais maintenant qu'il avait retrouvé la clé, il lui serait facile de remettre les choses en ordre. Il lui suffirait de les convoquer tous pour leur annoncer la nouvelle. Il imaginait la tête que ferait le vieux Glaroon lorsqu'il comprendrait que le cycle était terminé...

Le claquement sec du judas et le grincement de la porte interrompirent brutalement ses réflexions. L'infirmier de garde s'avança avec le plateau du petit déjeuner et le posa sur la table.

— Bonjour, Monsieur. Belle journée, n'est-ce pas ? Déjeunerez-vous au lit, ou préférez-vous vous lever ?

Ne réponds pas ! N'écoute pas ! Ne te laisse pas distraire ! cela

fait partie de leur plan, ils... Mais il était déjà trop tard. Il se sentit perdre pied, glisser, tomber de la réalité dans le monde artificiel où on voulait l'entraîner. La vérité s'envola brusquement, comme un oiseau quittant une branche, sans lui laisser le plus petit souvenir, la moindre association d'idées susceptible de l'aider à retrouver le fil qu'il venait de perdre. Il lutta l'espace d'une seconde, puis la douleur, la nostalgie et l'amertume le submergèrent.

— Posez-le sur la table. Je me débrouillerai.

— Compris !

L'infirmier sortit en claquant la porte, fit tourner bruyamment la clé dans la serrure.

Pendant un long moment il demeura totalement immobile, enfermé dans un filet de souffrance, comme si chacune des extrémités nerveuses de son corps avait été passée au fer rouge.

Puis il se leva, plus malheureux qu'une pierre, en essayant de ne penser à rien d'autre qu'à son évasion et aux plans qu'il avait commencé à élaborer avant de s'endormir. Mais le choc qu'il venait de subir l'avait sérieusement perturbé. Au lieu de se tourner vers le futur, son esprit se réfugiait dans le passé, hésitait, se complaisait dans le doute et l'incertitude. Le docteur avait-il raison ? Était-il unique, comme il était tenté de le croire, ou d'autres êtres souffraient-ils du même mal que lui, comme on s'obstinait à le lui répéter ? Était-il paranoïaque, mégalomane au dernier degré ?

Y avait-il vraiment, dans les autres cellules de l'immense essaim où on l'avait enfermé, d'autres malades semblables à lui-même, d'autres consciences torturées, impuissantes, aveugles et muettes, condamnées comme lui à la longue nuit de la solitude ? Le regard douloureux qu'avait eu Alice après l'incident avait-il exprimé une peine réelle, réellement ressentie, ou n'avait-il été qu'une pose, une ruse destinée à le faire réagir comme on voulait qu'il réagisse ?

On frappait à la porte. Il cria « Entrez ! » sans même tourner la tête. Les allées et venues de ses geôliers ne l'intéressaient pas. Il savait ce qu'elles signifiaient.

— Chéri...

Il se retourna brusquement.

— Alice ! Qui... qui t'a laissée entrer ?

— Il faut que tu m'écoutes ! S'il te plaît ! Nous devons...

— J'aurais dû me méfier ! Oh, j'aurais dû me méfier. (Il cessa de marmonner pour lui demander :) Pourquoi es-tu venue ?

La dignité réservée de sa femme le surprenait. L'âge avait flétri son beau visage d'enfant, mais son regard direct exprimait une détermination tranquille qui ne laissait pas de l'impressionner.

— Je t'aime, répondit-elle d'une voix douce. Tu peux m'empêcher de te rendre visite, mais tu ne peux pas m'interdire de t'aimer, ni de

faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te venir en aide.

Il dut se détourner d'elle pour lui cacher le doute terrible que sa réponse avait fait renaître en lui. L'avait-il mal jugée ? Un esprit proche du sien, tendu vers le sien, se dissimulait-il malgré tout derrière cette barrière de chair et de mots ? Deux amants murmurant dans l'obscurité...

— *Dis-moi que tu comprends.*

— *Je comprends, mon amour, je comprends.*

— *Alors plus rien de ce qui peut nous arriver n'a d'importance, aussi longtemps que nous sommes ensemble et que nous comprenons...*

Non ! Il ne pouvait pas s'être trompé à ce point ! Il n'avait d'ailleurs qu'à la questionner.

— Pourquoi m'as-tu obligé à garder cet emploi, à Atlanta ?

— Mais je ne t'ai jamais obligé ! Je t'ai simplement fait remarquer que nous avions tout le temps de prendre une décision !

— Ça va, ça va...

Mains douces, visage souriant, dont l'entêtement patient l'avait toujours empêché de faire ce que son cœur désirait qu'il fit. Avec de bonnes intentions, les meilleures intentions du monde, mais en s'arrangeant pour qu'il ne puisse jamais réaliser les projets insensés, ridicules, déraisonnables dont il savait pourtant qu'ils méritaient toute son attention. Plus vite, plus vite, encore plus vite, remue-toi, lutte, poursuis ce galop imbécile, ton jockey à visage d'ange est là pour veiller à ce que tu ne t'arrêtes jamais, à ce que tu ne prennes jamais le temps de réfléchir...

— Pourquoi as-tu essayé de me retenir, ce jour-là ?

Elle essayait de sourire, mais ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Je ne savais pas que c'était si important pour toi. J'avais peur que nous manquions notre train.

Le plus déroutant, lorsqu'il réfléchissait, était que l'incident, né d'une circonstance banale, aurait tout aussi bien pu ne jamais se produire. Ils s'apprêtaient à partir en voyage. Ils étaient sur le point de sortir lorsqu'il avait insisté pour qu'elle l'attende, le temps qu'il monte à son bureau. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Même sur le moment, il ne l'avait pas su clairement. Elle lui avait répondu qu'il pleuvait et qu'ils avaient juste le temps, s'ils ne voulaient pas rater leur train. Il s'était alors emporté, et cette obstination, inhabituelle de sa part, les avait surpris tous les deux.

Après l'avoir repoussée, il avait gravi les escaliers. Même alors, tout aurait encore pu continuer comme avant. Il n'avait pas besoin de remonter le store de son bureau. Il n'était pas revenu pour ça. Mais il l'avait fait. Et la fenêtre de son bureau donnait sur l'arrière de la maison.

Un détail, un simple détail : sur le perron, il tombait des

hallebardes ; derrière le bâtiment, le ciel était sans nuages. Un ciel d'été.

Il ne se souvenait plus combien de temps il était resté debout devant la fenêtre, les yeux fixés sur cet impossible soleil, pendant que son esprit détruisait et reconstruisait le monde. Tous ses doutes anciens lui étaient revenus, mais au lieu de les rejeter avec humeur, il les avait réexaminés à la lumière de ce qu'il venait de surprendre, de ce minuscule mais indéniable glissement du réel que le hasard seul lui avait permis de découvrir. Puis il s'était retourné et l'avait trouvée debout derrière lui, figée.

Il n'oublierait sans doute jamais – bien qu'il essayât de toutes ses forces – l'expression qu'il avait surprise sur son visage.

— La pluie, hein ?

— La pluie ? avait-elle murmuré. Pourquoi me parles-tu de la pluie ?

— Parce que je suis du côté où il ne pleut pas !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr, qu'il pleut ! J'ai vu le soleil percer les nuages, mais ce n'est sans doute qu'une éclaircie.

— Une éclaircie !

— Sincèrement, je ne comprends pas. Que vient faire la pluie entre nous ? Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, quelle importance cela peut-il avoir... pour nous deux ? (Elle lui sourit timidement, fit un pas en avant, glissa sa main sous son bras.) Je ne suis tout de même pas responsable du temps qu'il fait !...

— Si. Va-t'en, maintenant.

Elle se dégagea vivement, réprima un sanglot, se maîtrisa et répondit d'une voix presque trop calme :

— C'est bon, je m'en vais. Mais n'oublie pas : si tu veux rentrer, notre maison t'attend. Si tu veux me voir, je viendrai chaque fois que tu me le demanderas. (Elle hésita, puis ajouta ;) Tu... tu ne veux pas m'embrasser ?

Il ne détourna même par les yeux. Elle le regarda une dernière fois, fit volte-face, tituba jusqu'à la porte de la chambre et disparut dans le couloir.

La créature qu'il connaissait sous le nom d'Alice gagna la salle de réunion sans prendre le temps de changer de forme.

— Cette séquence doit être ajournée. Je n'ai plus la moindre influence sur lui.

C'était ce qu'ils avaient craint. Ils tiquèrent néanmoins.

Le Glaroon s'adressa au Premier Manipulateur :

— Nous allons procéder à la greffe mémorielle. Tenez-vous prêt.

Il se tourna ensuite vers le Premier Opérateur.

— L'extrapolateur estime qu'il fera une tentative d'évasion d'ici deux de ses jours. L'échec de la séquence actuelle vous est en partie

imputable, puisque c'est vous qui avez oublié de répartir la pluie. Tâchez de ne plus commettre d'erreurs, cette fois-ci.

— Ce serait plus facile si nous savions ce qu'il veut.

— En tant que docteur Hayward, je ne suis pas loin de partager votre opinion, répondit sèchement le Glaroon. Mais si nous appréhendions ses motivations, nous deviendrions une partie de lui-même. N'oubliez jamais le Pacte. Il s'en est fallu de peu qu'il s'en souvienne.

La créature connue sous le nom d'Alice prit la parole :

— Nous pourrions lui envoyer la séquence suivante du Taj Mahal. Pour une raison que j'ignore, il semble beaucoup l'apprécier.

— Il a commencé à vous assimiler !

— Peut-être. Cela ne me fait pas peur. La lui enverrons-nous ?

— Nous y réfléchirons.

Puis le Glaroon se remit à dicter ses ordres :

— Laissez les structures existantes en place jusqu'à l'ajournement. La ville de New York et l'Université d'Harvard ont été démantelées. Arrangez-vous pour qu'il ne se dirige pas vers ces deux secteurs.

Exécution !

Titre original :

They.

Traduit par Chantai Jayat.

LA MAISON BISCORNUE

H. G. Wells avait identifié la quatrième dimension avec le temps. Par la suite, divers auteurs de science-fiction l'ont utilisée comme un raccourci permettant de franchir des distances interstellaires sans être limité par la vitesse de la lumière. Pour les mathématiciens, la quatrième dimension se traite comme les trois autres, même si elle est moins facile à visualiser. Pour eux, un hypercube est à un espace quadridimensionnel ce qu'un cube ordinaire est à l'espace où se déroule notre existence. Mais on peut rabattre sur un plan les faces d'un tel cube ; d'une façon similaire, il serait possible de « rabattre » dans notre espace les cubes qui limitent un hypercube dans l'espace à quatre dimensions. Dans son tableau intitulé Corpus Hypercubus, Salvador Dali a représenté le Christ crucifié sur un solide qui est, en réalité, ce rabattement tridimensionnel d'un hypercube. C'est également à un tel rabattement que ressemble la maison construite par l'excentrique architecte mis ici en scène par Heinlein. Plus exactement, c'est à un tel rabattement que cette maison commence par ressembler...

On dit partout que les Américains sont fous.

Ils sont les premiers à le reconnaître mais déclarent en général que c'est la Californie qui est le foyer majeur de l'infection. Les Californiens, eux, affirment que leur mauvaise réputation provient principalement des agissements des Habitants du comté de Los Angeles. Quant à ces derniers, ils reconnaissent les faits, tout en alléguant à titre de circonstances atténuantes : « C'est la faute d'Hollywood. Nous n'y pouvons rien. Hollywood est un chancre qui a poussé indûment sur notre sol. »

Mais les habitants d'Hollywood s'en moquent et même en tirent une certaine fierté. Et si vous êtes intéressé, ils vous conduisent jusqu'à Laurel Canyon, là où se concentre le sommet de leurs excentricités.

Lookout Mountain Avenue est le nom de l'une des artères de Laurel Canyon – une artère dont même les autres résidents préfèrent ne pas entendre prononcer le nom. Au numéro 8775 habite Quintus Teal, diplômé d'architecture.

Les constructions de la Californie du Sud ont un caractère à part. On vend des hot-dogs dans des édifices en forme de saucisse, et ceux qui débitent les ice-creams ressemblent à de gigantesques cornets de glace. Et le tout est à l'avenant, pour l'amusement du touriste, sans que les natifs y voient la moindre singularité.

Mais Quintus Teal considérait les tentatives de ses confrères comme parfaitement banales, bornées et tâtonnantes.

— Qu'est-ce qu'une maison ? demanda Teal à son ami Homer Bailey.

— Oh ! dit l'autre d'un ton prudent, en gros, j'ai toujours considéré ça comme un truc pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Peuh... une définition aussi sotté que les autres !

— Je n'ai pas dit qu'elle était complète.

— Complète ! Il ne s'agit pas de ça : elle est surtout en dehors de la question. À ce compte-là pourquoi n'habitons-nous pas encore dans des cavernes ? Mais je ne te blâme pas, ajouta Teal avec magnanimité, même nos grands spécialistes en architecture ne sont pas plus avancés. Parlons-en de l'école moderne ! Qu'est-ce qu'ils ont fait d'autre que de passer du style gâteau viennois au style station-service, avec chromes et néons dans le décor ? Qu'est-ce qu'a Frank Lloyd Wright que je n'aie pas ?

— Des commandes, répondit son ami succinctement.

— Hein ? Quoi ? balbutia Teal, pris de court au milieu de son flot de paroles. Des commandes ? Bien sûr que je n'en ai pas. Et pourquoi ? Parce que, pour moi, une maison n'est pas une simple caverne capitonnée ; pour moi, une maison est une machine qui s'accorde avec l'existence, un processus vital, un élément dynamique et vivant, qui change au gré de l'humeur de celui qui l'habite – et non un caveau de famille statique et mort. Devons-nous rester prisonniers éternellement des conceptions de nos ancêtres ? N'importe quel imbécile ayant étudié la géométrie peut dresser les plans d'une maison ordinaire. Mais est-ce à la géométrie euclidienne que doivent s'arrêter toutes les mathématiques ? Enfin, est-ce qu'il n'y a pas de place dans l'architecture pour le recours aux systèmes modulaires, à la stéréochimie, à l'homomorphologie, aux structures actionnaires ?

— Du diable si je le sais, rétorqua Bailey. Pour ce que j'en connais, tu pourrais aussi bien parler de la quatrième dimension que je n'y verrais pas plus clair.

— Et pourquoi pas ? Après tout pourquoi nous limiter aux... ? (Teal s'interrompt et prit un regard lointain.) Dis-moi, Homer, je crois que tu as mis le doigt sur quelque chose. Pense à l'infinie richesse des rapports et des échanges qui auraient lieu dans une maison à quatre dimensions...

Bailey se pencha et le secoua par le bras :

— Tu rêves, non ? Qu'est-ce que tu racontes ? C'est le *temps* qui est la quatrième dimension ; tu ne vas pas t'attaquer à lui.

— Bien sûr, le temps est une quatrième dimension. Mais je pensais à une quatrième dimension *spatiale*, analogue à la longueur, la largeur et la hauteur. Pour l'économie de matières premières et les facilités d'aménagement, ce serait le record. Sans parler du gain de place... on pourrait faire tenir une maison de huit pièces sur l'emplacement actuellement occupé par une maison d'une pièce. Comme un tesseract...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tu n'as jamais été à l'école ? Un tesseract est un hypercube, une figure carrée qui a quatre dimensions comme un cube en a trois et un carré deux. Tiens, je vais te montrer.

Teal se rendit dans la cuisine et revint avec une boîte de cure-dents dont il répandit le contenu sur la table à côté d'eux, tout en repoussant négligemment des verres et une bouteille de gin presque vide.

— Maintenant, reprit-il, il me faudrait une sorte de pâte à modeler. (Il fouilla dans un tiroir et finit par en sortir une boule de terre glaise.) Voilà qui fera l'affaire.

— C'est pour faire quoi ?

— Tu vas voir.

Teal détachait de petits morceaux de glaise qu'il façonnait entre le pouce et l'index, en forme de boulettes de la grosseur d'un petit pois. Il relia quatre d'entre elles en y plantant des cure-dents et en donnant à l'assemblage la forme d'un carré.

— Voilà, annonça-t-il. C'est un carré.

— Je m'en serais douté.

— Maintenant, fabriquons un autre carré identique, ajoutons quatre autres cure-dents pour servir de socles, et nous aurons un cube.

Les cure-dents formaient désormais un petit cube, leurs extrémités soudées les unes aux autres par les boulettes de glaise.

— Maintenant, continua Teal, nous faisons un autre cube identique au premier, et les deux cubes représenteront deux des faces du tesseract.

Bailey commença à l'aider à modeler les boulettes de glaise destinées au second cube, mais il fut bientôt distrait par le contact presque sensuel de cette matière docile sous ses doigts, et il se mit à la façonner selon sa fantaisie.

— Regarde, fit-il en montrant une petite figurine. Une strip-teaseuse.

— J'aurais plutôt dit un Hercule de foire. Enfin passons. Sois sérieux et fais attention. Je soulève un coin de mon premier cube. J'y

accole un des coins de mon second cube. Nous avons maintenant deux cubes juxtaposés par une arête commune. Je prends ensuite huit autres cure-dents, quatre pour relier les faces supérieures du premier et du deuxième cube, et quatre pour relier leurs faces inférieures, le tout obliquement. (Il joignait rapidement le geste à la parole.)

— Et tu prétends obtenir quoi ? demanda Bailey d'un air suspicieux.

— Un tesseract : huit cubes formant les faces d'un hypercube à quatre dimensions.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Je ne vois toujours que deux cubes. Où sont les six autres ?

— Essaie simplement d'utiliser ton imagination. Considère la face supérieure du premier cube par rapport à la face supérieure du second : cela te donne ton cube numéro trois. Idem pour les deux faces inférieures, puis les faces avant de chaque cube, leurs faces arrière, et enfin la face droite du premier par rapport à la face gauche du second et vice versa. En tout, huit cubes. (Il en traçait les contours du doigt tout en parlant.)

— Oui, je vois ce que tu veux dire. Mais ce ne sont pas des cubes. Ce sont des... comment dit-on ?... des prismes. Ils sont complètement de travers, avec des faces en forme de parallélogramme.

— C'est parce que tu les regardes en perspective. Quand tu dessines un cube sur une feuille de papier, les faces latérales sont tracées obliquement, non ? À cause de la perspective. Eh bien, ici c'est pareil. Si tu regardes en trois dimensions une figure quadridimensionnelle, elle a l'air de travers. Mais en réalité tous ces cubes sont strictement identiques.

— À tes yeux, peut-être, mais moi je les vois toujours de travers.

Ignorant ces objections, Teal poursuivit :

— Maintenant imagine que tu as là la charpente d'une maison de huit pièces. Au rez-de-chaussée, il y a une pièce qui sert de débarras, de remise et de garage. À l'étage intermédiaire, six pièces assemblées : living, salle à manger, salle de bains, chambre à coucher, etc. Et à l'étage supérieur, enclos de toutes parts mais avec des fenêtres aux quatre murs, ton bureau. Voilà. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que la baignoire doit pendre au plafond du living ! Tes pièces sont complètement imbriquées les unes dans les autres.

— Seulement en perspective, rappelle-toi bien ça, seulement en perspective. Tiens, je te fais une autre démonstration pour que tu comprennes mieux.

Teal fabriqua un nouveau cube à l'aide de ses cure-dents, puis cette fois il en exécuta un autre plus petit, composé de moitiés de cure-dents. Il fixa ce dernier exactement au centre du premier cube, en attachant les coins du petit cube à ceux du plus grand par des

fragments de cure-dents.

— Désormais, dis-toi que le grand cube est ton rez-de-chaussée et le petit cube à l'intérieur ton bureau de l'étage du dessus. Les six cubes adjacents sont les différentes pièces. Tu comprends ?

Bailey secoua la tête :

— Je continue à ne voir que deux cubes : un grand et un petit. Les six autres figures ont l'air de pyramides, cette fois, et non plus de prismes, en tout cas elles sont tout sauf des cubes.

— Mais je te répète que tu les vois sous une perspective différente. Tu ne peux pas te mettre ça en tête ?

— Peut-être bien ; en tout cas cette pièce à l'intérieur, tout ce que je vois, c'est qu'elle est complètement entourée par les pyramides ou je ne sais quoi. Tu disais qu'elle avait des fenêtres aux quatre murs.

— Mais elle les a. Elle a simplement l'air d'être entourée. C'est le grand principe de la maison tesseract : toutes les pièces ouvrent sur l'extérieur, et pourtant chaque pièce a un mur mitoyen avec une autre. Et pour une maison de huit pièces, on a simplement besoin de fondations correspondant à une seule pièce. C'est révolutionnaire.

— Tu es fou, mon vieux. On ne peut pas construire une maison pareille. Cette pièce à l'intérieur reste à l'intérieur, c'est tout.

Teal regarda son ami avec une exaspération contrôlée :

— C'est à cause de types comme toi que l'architecture reste dans les limbes. Écoute-moi un peu : combien y a-t-il de faces dans un cube ?

— Six.

— Et il y en a combien à l'intérieur ?

— Aucune. Elles sont toutes à l'extérieur.

— D'accord. Bon, eh bien, c'est exactement la même chose pour un tesseract : il a huit faces (des faces cubiques et non plus carrées), et elles sont *toutes à l'extérieur*. Maintenant regarde-moi. Je vais déployer le tesseract comme tu ouvrirais une boîte cubique ordinaire en carton, en abaissant ses coins jusqu'à ce qu'elle soit plate. De cette façon tu pourras voir les huit cubes.

Il construisit avec adresse et rapidité quatre autres cubes qu'il empila en équilibre instable les uns sur les autres. Puis il compléta les quatre faces libres du second cube de la pile en y adjoignant quatre nouveaux cubes. La structure vacillait un peu mais elle tenait debout : huit cubes en double croix inversée, puisque les cubes supplémentaires étaient situés dans les quatre sens.

— Tu y vois plus clair maintenant ? demanda Teal. En bas tu as la pièce du rez-de-chaussée, les six autres cubes sont les pièces d'habitation, et tu as ton bureau tout en haut.

Bailey observa la construction d'un air plus approbateur que les précédentes :

— Là au moins je m'y retrouve. Tu dis que ça aussi c'est un tesseract ?

— Un tesseract projeté en trois dimensions. Pour le reformer, il te suffit de joindre le cube du haut à celui du bas et d'imprimer une torsion aux cubes latéraux jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec celui du haut, et le tour est joué. Bien sûr, pour y arriver, il faut opérer à travers une quatrième dimension. Il n'est pas question de tordre ou de déformer aucun cube.

Bailey étudiait attentivement la structure nouvellement obtenue :

— Dis-moi, si tu essayais d'oublier cette idée de replier ton truc dans une quatrième dimension – puisque de toute façon c'est impossible – et que tu construises tout simplement une maison sur ce modèle ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, c'est impossible ? Il s'agit d'un simple problème mathématique...

— Bon, ne t'emballe pas. C'est peut-être simple en termes mathématiques, mais je ne te vois pas obtenir un permis de construction sur ces bases. Il n'y a pas de quatrième dimension ; oublie tout ça. Par contre une maison pareille... ça pourrait offrir des avantages.

Pris au dépourvu, Teal examina son modèle :

— Hmm... oui, tu as peut-être une idée. On pourrait avoir le même nombre de pièces tout en économisant autant d'espace au niveau des fondations. Et cet étage du milieu en forme de croix serait orienté nord-est sud-ouest, afin d'avoir un ensoleillement toute la journée dans chaque pièce. La pièce au centre se prêterait à l'établissement du chauffage central. On mettrait la salle à manger au nord-est et la cuisine au sud-est, avec de grandes baies vitrées dans chaque pièce. D'accord, Homer, je la construis ! Où la veux-tu !

— Eh, attends un peu ! Je n'ai pas dit que je la voulais pour moi...

— Et pourquoi ? Ta femme désire bien une nouvelle maison, n'est-ce pas ?

— Mais elle veut quelque chose dans le style géorgien...

— Juste une idée comme ça. Les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent.

— La mienne, elle le sait.

— Mais non, c'est simplement une idée qu'un architecte vieux jeu lui a mise dans la tête. Elle conduit bien une voiture du dernier modèle, elle porte les toilettes les plus à la mode ? Alors pourquoi habiterait-elle une maison dans le goût du XVIII^e siècle ? La maison à laquelle je pense ne sera même pas de notre temps ; elle sera l'image du futurisme. Elle sera le point de mire, tout le monde en parlera en ville.

- Eh bien... euh... il faudra que je lui soumette le projet.
- Absolument pas. On lui fera la surprise. Tiens, prends encore un verre.
- De toute façon, on ne peut rien décider maintenant. Demain nous partons pour Bakersfield. J'ai un voyage d'affaires pour ma boîte.
- Et alors ? C'est juste l'occasion qu'il nous fallait. Ce sera une surprise pour elle à votre retour. Tu n'as qu'à me signer tout de suite un chèque, et plus de soucis pour toi.
- Quand même je ne devrais pas faire une chose comme ça sans consulter ma femme. Elle ne sera pas contente.
- Dis donc, qui est-ce qui porte la culotte dans ton ménage ?
- Le chèque fut signé à mi-chemin de la deuxième bouteille.

Les choses vont vite en Californie du Sud. Les maisons normales se construisent d'habitude en l'espace d'un mois. Sous les directives passionnées de Teal, la maison tesseract s'éleva de façon vertigineuse dans le ciel à peine en quelques semaines, pointant aux quatre coins de l'horizon son étage en forme de croix. Au début il avait eu quelques difficultés avec les inspecteurs du bâtiment, mais il les avait suffisamment arrosés pour qu'ils ferment les yeux sur une construction aussi excentrique.

Teal se présenta chez les Bailey le lendemain de leur retour (la chose était combinée d'avance). Il klaxonna et Bailey se montra sur le pas de la porte :

- Pourquoi ne sonnes-tu pas ?
- Parce que je vous emmène. J'ai une surprise à vous montrer !
- Tu connais Teal, ma chérie, dit Bailey, mal à l'aise, à sa femme qui l'avait rejoint.

Mrs. Bailey eut un reniflement de mépris :

- En effet, je le connais. Nous prendrons notre voiture, Homer.
- Mais certainement, chérie.
- Excellente idée, approuva Teal. Elle est plus rapide que la mienne, nous irons plus vite. C'est moi qui conduis, puisque je connais le chemin.

Il arracha les clés à Bailey, s'installa au volant et mit le moteur en marche avant même que Mrs. Bailey ait eu le temps de réagir.

— Ne vous en faites pas, je conduis comme un chef, assura-t-il à Mrs. Bailey, la tête tournée vers elle pour lui parler, tandis que la voiture descendait l'avenue et s'engageait dans Sunset Boulevard. La conduite, c'est juste une affaire de contrôle de soi et de capacité réflexe ; et, croyez-moi, ça me connaît. Je n'ai jamais eu un seul accident grave.

— Vous allez en avoir *au moins un*, fit-elle d'un ton acerbe, si vous ne consentez pas à regarder devant vous en roulant.

Il voulut lui expliquer que la conduite d'un véhicule ne reposait pas sur la vision mais sur l'intuition, lorsque Bailey prit la parole :

— Alors, Quintus, où est-elle, cette maison ?

— Une maison ? demanda Mrs. Bailey d'un air soupçonneux. Quelle maison ? Homer, aurais-tu oublié de me mettre au courant de quelque chose ?

Teal s'interposa en prenant le plus de gants possible :

— Oui, une maison, Mrs. Bailey. Et quelle maison ! Attendez seulement de l'avoir vue. C'est un caprice de votre mari...

— Je vois, dit-elle d'une voix menaçante. Et elle est de *quel* style ?

— Heu... *ahem* !... Un style nouveau, en quelque sorte. Quelque chose de très *up-to-date*, vous voyez. C'est en la regardant qu'on peut l'apprécier. Au fait, continua-t-il en se hâtant de changer de sujet, vous n'avez pas senti le tremblement de terre, cette nuit ?

— Le tremblement de terre ? Quel tremblement de terre ? Homer, il y a eu cette nuit un tremblement de... ?

— Oh, rien qu'un petit, poursuivit Teal. Vers 2 heures du matin. Je ne l'aurais même pas remarqué si je n'avais pas été éveillé.

Mrs. Bailey fut prise d'un tremblement :

— Oh ! Quel horrible pays ! Tu entends, Homer ? Nous aurions pu être tués dans nos lits sans même nous en apercevoir. Je me demande vraiment pourquoi j'ai accepté de venir vivre ici.

— Mais, chérie, protesta Bailey, c'est toi qui as voulu habiter la Californie.

— Ça ne fait rien, c'est quand même ta faute. Après tout, c'est toi l'homme. Tu n'avais qu'à prévoir ce genre de chose. Quand j'y pense... des tremblements de terre !

— Justement, c'est un phénomène que vous n'aurez pas à redouter dans votre nouvelle demeure, Mrs. Bailey, déclara Teal, saisissant la balle au bond. Elle est absolument à l'épreuve des tremblements de terre. Chacune de ses parties est en parfait équilibre dynamique avec toutes les autres parties.

— Eh bien, je l'espère. Et où est-elle, cette maison ?

— Juste après ce tournant. Tenez voilà l'enseigne.

Ils approchaient d'un écriteau qui proclamait en grosses lettres :

LA MAISON DU FUTUR !!!

COLOSSALE – ÉTONNANTE – RÉVOLUTIONNAIRE

VENEZ VOIR COMMENT VIVRONT VOS PETITS-ENFANTS

Q. Teal, architecte

— Bien sûr cette pancarte sera retirée, ajouta-t-il en remarquant son expression, dès que vous aurez emménagé.

Il stoppa la voiture et déclara triomphalement : « Voilà ! » tout en examinant leurs visages pour guetter leurs réactions.

Il y eut un silence estomaqué de la part de Bailey, une moue ostensible de mépris chez sa femme. Ils se trouvaient en face d'une simple masse cubique, dotés de portes et de fenêtres, sans la moindre adjonction architecturale.

— Teal, demanda Bailey lentement, qu'est-ce que tu as fabriqué ?

Teal regardait la maison avec autant de stupéfaction qu'eux. Envolée la tour que boursouflait un premier étage proéminent ! Envolées sans laisser aucune trace, les sept pièces qui étaient situées au-dessus du niveau du sol !

— Enfer et funérailles ! geignit-il.

Il fit le tour de la maison mais en vain. Devant ou derrière, le spectacle était le même : les sept pièces avaient disparu. Seule subsistait cette unique et ridicule pièce du rez-de-chaussée, épousant le tracé des fondations.

— On me les a volées ! s'exclama Teal.

Bailey l'arrêta et le prit par le bras :

— Volées ? Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui t'a pris de construire ça ? Ce n'est pas ce que nous avions dit.

— Mais je n'ai *pas* construit ça ! J'ai fait exactement ce que nous avions projeté : une maison de huit pièces en forme de tesseract projeté. J'ai été victime d'un sabotage. Ce sont mes concurrents, ça saute aux yeux. Ils étaient bien trop jaloux. Ils savaient que ce projet enterrerait tous les leurs !

— Quand es-tu venu ici en dernier lieu ?

— Hier après-midi.

— Et tout était normal ?

— Absolument. Les horticulteurs achevaient les plates-bandes.

Bailey jeta un coup d'œil sur le jardin impeccablement arrangé :

— J'aimerais bien savoir comment on aurait pu démonter les sept huitièmes de la maison en une nuit sans toucher à un seul plant de fleurs.

Teal regarda à son tour et fit la même constatation.

— En effet, je n'y comprends rien, avoua-t-il.

Mrs. Bailey les rejoignit à cet instant :

— Et alors, est-ce que je vais rester toute seule dans mon coin ? J'aimerais bien visiter quand même, maintenant que j'y suis, même si je ne *dois pas* aimer ça, Homer, ajouta-t-elle avec un coup d'œil meurtrier à l'intention de son mari.

— Après tout, nous sommes là pour ça, approuva Teal.

Il sortit une clé de sa poche et les mena vers la porte d'entrée, tout en murmurant à part lui : « Il y aura peut-être quelques indices à l'intérieur. »

Le hall d'entrée était parfaitement normal, et la cloison mobile qui le séparait du garage était ouverte, permettant de voir la totalité de l'emplacement réservé à celui-ci.

— Ici tout a l'air en ordre, observa Bailey. Montons sur le toit pour essayer de voir ce qui a pu se passer. Où est l'escalier ? Il a été volé aussi ?

— Oh ! non, protesta Teal. Regarde...

Il appuya sur un bouton sous l'interrupteur électrique. Une trappe s'ouvrit dans le plafond et une volée de marches s'abaissa lentement et gracieusement jusqu'au sol. Teal se rengorgea comme un gamin qui a réussi un bon tour et Mrs. Bailey s'amadoua quelque peu.

— Très ingénieux, admit Bailey. Mais cela mène où ?

Teal suivit son regard :

— Le plafond se soulève quand tu en approches. Les cages d'escalier sont anachroniques. Viens voir.

Ils montèrent et, comme Teal l'avait prédit, une partie du plafond se releva quand ils arrivèrent en haut et leur livra passage. Mais ils ne se retrouvèrent pas, contrairement à leur attente, sur le toit surmontant l'unique pièce. Ils débouchèrent dans la pièce centrale autour de laquelle s'ouvriraient les cinq autres pièces constituant le premier étage de là construction originelle.

Pour la première fois de sa vie, Teal ne trouva rien à dire. Bailey, qui mâchonnait son cigare, fit écho à son silence. Tout autour d'eux était parfaitement en place. Devant eux, la cuisine avec tous ses gadgets fonctionnels. À leur gauche, la salle à manger élégamment meublée.

Avant même de détourner la tête. Teal sut que le salon et le petit salon avaient eux aussi, dans son dos, la même existence aussi concrète qu'improbable.

— Ma foi, disait Mrs. Bailey, je dois reconnaître que c'est charmant. Et la cuisine est une perfection. Mais je n'aurais jamais cru, de l'extérieur, qu'il pouvait y avoir tant de pièces à l'étage. Bien sûr, il y aurait quelques changements à faire. Par exemple ce secrétaire, si on l'enlevait *d'ici* pour le mettre *là*...

— Silence, Matilda ! coupa Bailey. Teal, comment expliques-tu ça ?

— Hein ? Homer, tu oses me parler...

— Silence, j'ai dit. Alors, Teal ?

L'architecte hocha la tête :

— J'ai peur de chercher une explication. Si nous montions à l'étage au-dessus ?

— Comment cela ?

— Comme ça.

Il actionna un autre bouton. Un nouvel escalier aérien descendit

jusqu'à eux. Ils le gravirent... et aboutirent à la chambre à coucher dont les stores, comme ceux de l'étage inférieur, étaient baissés mais où un éclairage tamisé s'alluma automatiquement à leur entrée. Aussitôt Teal fit s'abaisser une autre volée de marches, et ils la montèrent pour se retrouver dans le bureau qui couronnait l'édifice.

— Écoute, Teal, fit Bailey, quand il eut repris sa respiration, on ne peut pas monter sur le toit au-dessus de cette pièce ? Comme ça on pourrait avoir une vue plongeante sur les alentours.

— D'accord, acquiesça Teal. Je l'avais conçu justement comme une terrasse.

Ils gravirent un quatrième escalier jailli du plafond, mais quand le panneau s'ouvrit pour les laisser accéder au niveau supérieur, ils se retrouvèrent, non pas sur le toit, mais à *l'intérieur de la pièce du rez-de-chaussée où ils avaient pénétré à leur entrée dans la maison.*

Le visage de Mrs. Bailey prit une teinte grisâtre.

— Juste ciel, s'écria-t-elle, cette maison est hantée ! Partons d'ici.

Et elle franchit la porte d'entrée en entraînant son mari.

Teal était trop préoccupé pour se soucier de leur départ. Il existait une explication à tous ces phénomènes, une explication à laquelle il n'osait pas croire. Mais il fut interrompu dans ses réflexions par des hurlements qui retentissaient quelque part au-dessus de lui. Il abaissa l'escalier et se précipita à l'étage supérieur. Bailey se trouvait dans la pièce centrale, penché au-dessus de sa femme évanouie. Teal encaissa le choc, se rendit jusqu'au bar installé dans le petit salon et remplit un verre de cognac avec lequel il revint en le tendant à Bailey.

— Tiens, fit-il.

Bailey absorba le contenu du verre.

— C'était pour ranimer ta femme, observa Teal.

— Oh ! je t'en prie, riposta Bailey. Donne-lui-en un autre.

Teal prit la précaution de se servir une dose avant de rapporter un nouveau verre pour Mrs. Bailey. Celle-ci était en train d'ouvrir les yeux.

— Tenez, buvez, dit-il. Ça vous fera du bien.

— Je ne touche jamais à l'alcool, protesta-t-elle, avant d'engloutir le cognac d'une traite.

— Maintenant si vous me disiez un peu ce qui vous est arrivé ? suggéra Teal. Je croyais que vous veniez de partir.

— Mais c'est ce que nous avons fait ! s'exclama Bailey. Et après être passés par la porte, au lieu de sortir dehors, *nous sommes entrés directement ici*, dans le petit salon.

— Incroyable ! Voyons... attendez une minute.

Teal se rendit à nouveau dans le petit salon et vit que la grande baie vitrée au bout de la pièce était ouverte. Il y jeta prudemment un

coup d'œil. Devant lui ne s'étendait pas le paysage californien mais l'intérieur de la pièce du rez-de-chaussée – ou tout au moins sa réplique exacte. Sans rien dire, il retourna vers la trappe qu'il avait laissée ouverte au sommet de l'escalier et il regarda en bas. La pièce du rez-de-chaussée était toujours à sa place normale. D'une manière inexplicable, elle parvenait à être située à la fois à deux emplacements, en deux niveaux différents.

Il regagna la pièce centrale et se laissa tomber face à Bailey dans un fauteuil.

— Homer, fit-il d'un ton solennel, sais-tu ce qui s'est passé ?

— Non, mais si je ne l'apprends pas rapidement je crois que je vais faire un malheur !

— Homer, c'est la justification de mes théories. Cette maison est un *vrai* tesseract.

— Homer, dit Mrs. Bailey d'une voix faible, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Calme-toi, Matilda... Ce que tu dis est absolument ridicule, Teal. Tu as trafiqué cette maison en manigancant je ne sais quoi. Tout ça pour me mettre au bord de la crise de nerfs et faire mourir ma femme de peur. J'en ai assez. Tout ce que je veux maintenant, c'est sortir d'ici sans avoir encore droit à des portes truquées et des farces imbéciles.

— Parle pour toi, Homer, coupa Mrs. Bailey d'un ton sec. Je n'étais pas *morte* de peur. J'ai simplement eu un petit moment de faiblesse bien compréhensible chez une personne de mon sexe. Et maintenant, Mr. Teal, si vous vous expliquiez un peu ?

Teal leur exposa son hypothèse, aussi aisément qu'il le put en fonction des nombreuses interruptions dont il fut gratifié.

— Autant que je puisse en juger, déclara-t-il en conclusion, cette maison, parfaitement stable en trois dimensions, ne l'était pas dans la quatrième. Je l'avais construite en forme de tesseract déployé ; il lui est arrivé quelque chose, une de ses faces a dû forcer sur les autres, et elle est revenue à sa forme normale : elle s'est repliée sur elle-même. (Il fit soudainement claquer ses doigts.) J'y suis ! Le tremblement de terre !

— Le tremblement de terre ?

— Oui, la petite secousse sismique que nous avons eue cette nuit. D'un point de vue quadridimensionnel, cette maison était comme une surface plane en équilibre sur un fil. Une simple poussée, et elle s'est effondrée en se réassemblant selon sa conformation normale.

— Je croyais t'avoir entendu vanter la sécurité qu'elle offrirait, remarqua Bailey.

— C'était vrai... sur le plan tridimensionnel.

— On ne parle pas de la sécurité qu'offre une maison, commenta

Bailey avec raideur, quand elle s'écroule à la moindre secousse.

— Mais enfin, mon vieux, regarde autour de toi. *Rien* ne s'est écroulé. Tout est en place, il n'y a pas un bibelot dérangé. La rotation autour d'une quatrième dimension n'affecte pas plus une figure tridimensionnelle que tu ne pourrais faire tomber, en le secouant, les caractères imprimés d'un livre. Si vous aviez dormi ici la nuit dernière, vous n'auriez même pas été réveillés.

— C'est bien ça qui me fait peur. Au fait, est-ce que ton grand génie a trouvé un moyen de nous faire sortir de ce piège à rats ?

— Hein ? Ah ! oui, Mrs. Bailey et toi vouliez sortir et vous vous êtes retrouvés ici. Oh ! mais je suis sûr qu'il n'y a pas de vraie difficulté. Puisque nous sommes entrés, nous pourrons bien repartir. Je vais essayer.

Il se leva et descendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Puis il ouvrit la porte, passa le seuil... et prit pied à l'extrémité du petit salon, d'où il apercevait ses compagnons demeurés dans la pièce centrale.

— Ma foi, je reconnais qu'il y a là un léger problème, admit-il avec sérénité. Mais c'est une simple question d'ordre technique... Nous pouvons toujours sortir par une fenêtre.

Il tira les rideaux qui dissimulaient une autre baie vitrée sur un mur latéral du petit salon et s'arrêta net.

— Tiens, tiens, fit-il. Très intéressant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bailey en le rejoignant.

— Regarde.

Au lieu de donner sur le dehors, la fenêtre ouvrait directement sur la salle à manger. Bailey retourna vers la pièce centrale pour vérifier que la salle à manger et le petit salon communiquaient avec celle-ci à angle droit.

— C'est impossible, protesta-t-il. Cette fenêtre est au moins à six ou sept mètres de la salle à manger.

— Pas dans un tesseract, rectifia Teal.

Tout en gardant la tête tournée vers Bailey pour lui parler, il avait ouvert la fenêtre et l'avait franchie.

Aux yeux de Bailey, il disparut purement et simplement.

De son propre point de vue, toutefois, les choses se passèrent un peu différemment. Il lui fallut plusieurs secondes pour reprendre son souffle. Puis il se dégagea précautionneusement du rosier qui l'emprisonnait, tout en notant mentalement d'éviter à l'avenir de prévoir des plantes épineuses sous les fenêtres en cas d'atterrissage imprévu.

Il regarda autour de lui. Il se trouvait dehors à proximité de la maison, dont la masse cubique et sans étage se dressait devant lui. Matériellement parlant, il venait de tomber du toit.

Il contourna le coin de la maison, ouvrit la porte d'entrée et se précipita au haut des marches.

— Homer ! Mrs. Bailey ! appela-t-il. J'ai trouvé un moyen de sortir !

À sa vue, Bailey parut plus contrarié que satisfait :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombé dehors. C'est facile à faire : il suffit de passer par cette fenêtre. Bien sûr, il y a la question du rosier... Il faudrait peut-être que j'installe un autre escalier.

— Et comment es-tu revenu ?

— Par la porte d'entrée.

— Eh bien, c'est par là que nous partirons. Viens, chérie.

Bailey prit sa femme par le bras et descendit avec elle l'escalier d'un pas ferme.

Teal les accueillit quand ils resurgirent dans le petit salon.

— J'aurais dû tout de suite te prévenir que ça ne marcherait pas, annonça-t-il. Maintenant je vais te dire ce qu'il faut faire. Autant que je puisse en juger, dans une structure quadridimensionnelle, un homme à trois dimensions a un double choix chaque fois qu'il franchit un point de jonction, tel qu'un mur ou un seuil. En principe il devrait accomplir un tournant sur lui-même à quatre-vingt-dix degrés à travers la quatrième dimension, sauf s'il ne la perçoit pas avec ses trois dimensions. Tu vas voir.

Il franchit une seconde fois la fenêtre par laquelle il venait de tomber dans le jardin. Et, après y être passé, il aboutit dans la salle à manger et revint vers eux tout en continuant de parler :

— J'ai *regardé* où j'allais et, cette fois, je suis arrivé là où je voulais. (Il regagna le petit salon.) Tout à l'heure je ne faisais pas attention : je me suis donc déplacé dans l'espace normal et je suis tombé de la fenêtre. Ce devait être une sorte d'orientation subconsciente.

— Ça ne m'amuserait pas d'avoir à me fier à mon orientation subconsciente pour aller acheter mon journal tous les matins.

— Ça te viendrait tout seul : un pur automatisme. En tout cas, pour sortir d'ici ce sera simple. Tenez, Mrs. Bailey, placez-vous simplement le dos tourné à la fenêtre et sautez en arrière. Je suis sûr que vous atterrirez dans le jardin.

Le visage de Mrs. Bailey exprima éloquentement ce qu'elle pensait de Teal et de ses idées.

— Homer Bailey, fit-elle d'une voix cinglante, tu ne vas pas rester comme ça en laissant cet individu suggérer que...

— Voyons, Mrs. Bailey, tenta d'expliquer Teal, nous pourrions vous attacher à une corde et vous retenir jusqu'en bas pour amortir la...

— Bon, restons-en là, Teal, coupa Bailey. Il faudra trouver autre chose. Ni ma femme ni moi ne sommes doués pour sauter d'une fenêtre.

Teal se trouva temporairement réduit au silence. Au bout d'un instant, ce fut Bailey qui reprit la parole :

— Tu as entendu ?

— Entendu quoi ?

— Quelqu'un qui parle pas très loin d'ici. Est-ce qu'il n'y aurait pas par hasard quelqu'un d'autre dans la maison, en train de nous jouer des tours ?

— Il n'y a pas de risque. C'est moi qui ai la seule clé.

— Mais moi aussi j'en suis sûre, insista Mrs. Bailey. Je n'arrête pas d'entendre des voix quelque part. Homer, j'en ai assez, je ne peux plus supporter tout ça. Fais quelque chose.

— Allons, allons, Mrs. Bailey, déclara Teal sur un ton apaisant, ne vous énervez pas. Il est absolument impossible qu'il y ait quelqu'un dans la maison, mais je vais quand même explorer les lieux pour vérifier. Homer, reste ici avec ta femme et garde l'œil sur toutes les pièces de l'étage.

Il passa du petit salon à la pièce du rez-de-chaussée ; de là il aboutit à la cuisine puis à la chambre à coucher. Continuant ensuite sa route, il regagna le petit salon en ligne droite. C'est-à-dire que sans cesser d'aller de l'avant il se retrouva, au terme de son parcours, exactement à son point de départ.

— Personne, annonça-t-il. J'ai ouvert toutes les portes et fenêtres au passage... il ne reste que celle-ci.

Il se dirigea vers la fenêtre opposée à celle par laquelle il était tombé et en tira les rideaux.

Il vit quelqu'un, un homme, qui lui tournait le dos à quatre pièces de distance. En hâte il ouvrit la fenêtre et la franchit, en criant : « Là, le voilà ! Au voleur ! »

L'homme l'avait manifestement entendu, car il s'enfuit précipitamment. Teal se lança à sa poursuite, traversant successivement le salon, la cuisine, la salle à manger, le petit salon... La course se poursuivait de pièce en pièce, mais malgré tous ses efforts Teal n'arrivait pas à réduire l'écart de quatre pièces qui existait entre l'homme et lui.

Il vit le fugitif effleurer le montant d'une fenêtre en l'enjambant et, ce faisant, laisser tomber son chapeau qui avait été heurté. Quand il parvint à cet endroit, il ramassa le couvre-chef, heureux de ce prétexte pour s'arrêter et reprendre son souffle. Il se trouvait de retour dans le petit salon.

— Je crois qu'il s'est échappé, reconnut-il. En tout cas, voilà son chapeau. Cela nous permettra peut-être de l'identifier.

Bailey saisit le chapeau, l'examina, eut un reniflement et l'enfonça sur la tête de Teal. Ce dernier parut perplexe. Le chapeau lui allait parfaitement. Il le retira et l'inspecta. Sur le galon cousu à l'intérieur se trouvaient les initiales « Q.T. ». Ses propres initiales.

Lentement les traits de Teal s'éclairèrent à mesure qu'il comprenait la situation. Il revint à la fenêtre et considéra l'enfilade des pièces à travers lesquelles il avait pourchassé le mystérieux étranger. Ses compagnons le virent agiter frénétiquement les bras en l'air.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Bailey.

— Venez voir, s'écria Teal.

Ils le rejoignirent et suivirent la direction de son regard. À quatre pièces de distance ils virent trois personnages de dos : deux hommes et une femme. L'un des hommes agitait les bras en l'air.

Mrs. Bailey poussa un hurlement et retomba évanouie.

Quelques minutes plus tard, quand Mrs. Bailey fut revenue à elle et eut repris une contenance, Bailey et Teal firent le point.

— Teal, fit Bailey, je pense qu'il est inutile de te reprocher quoi que ce soit. Je suis persuadé que tu n'es pour rien dans tout ça, mais je suppose que tu te rends compte de la gravité de la situation. Comment allons-nous sortir d'ici ? Au point où nous en sommes, nous pouvons aussi bien y rester assez longtemps pour mourir de faim. Chaque pièce conduit à une autre pièce !

— Oh ! ce n'est pas grave. Je suis bien arrivé à sortir une fois, rappelle-toi.

— Oui, mais tu ne peux pas recommencer... Tu as essayé.

— D'ailleurs nous n'avons pas encore tenté la sortie par toutes les pièces. Il reste le bureau.

— Ah ! oui, le bureau, parlons-en ! Quand nous y sommes allés pour la première fois, il nous a ramenés au rez-de-chaussée. À moins que tu ne veuilles parler de ses fenêtres ?

— N'aie pas trop d'espoir. Mathématiquement parlant, elles devraient donner respectivement sur les quatre pièces latérales de cet étage. Mais enfin nous n'avons pas ouvert les rideaux ; nous pourrions aussi bien jeter un coup d'œil.

— Ça ne ferait pas de mal. Ma chérie, je pense que le mieux est que tu restes tranquillement ici en attendant que...

— Rester seule dans cet horrible endroit ? Jamais !

Ils montèrent à l'étage supérieur.

— C'est la pièce interne, n'est-ce pas, Teal ? demanda Bailey tandis qu'ils traversaient la chambre à coucher pour grimper jusqu'au bureau. Je veux dire le petit cube qui était à l'intérieur du grand sur ta maquette, et entièrement entouré.

— C'est exact, approuva Teal. Bon, jetons un coup d'œil. Je pense que cette fenêtre devrait donner sur la cuisine.

Il agrippa le cordon des rideaux et les ouvrit.

La fenêtre *ne donnait pas* sur la cuisine.

Une vague de vertige les secoua. Malgré eux ils s'effondrèrent en titubant vers le sol, tout en se retenant au tapis.

— Ferme ces rideaux ! Ferme-les vite ! gémit Bailey.

Maîtrisant à grand-peine une sorte de terreur atavique, Teal parvint à se relever et à actionner de nouveau le cordon. La fenêtre ne leur avait pas donné l'impression de regarder « dehors » ; elle leur avait donné l'impression de regarder *en bas*, d'une altitude vertigineuse.

Mrs. Bailey s'était évanouie une fois de plus.

Teal retourna chercher du cognac pendant que Bailey frictionnait les poignets de sa femme. Quand elle eut recouvré ses esprits, Teal retourna prudemment à la fenêtre et écarta légèrement le Coin du rideau. Il se détourna vers Bailey :

— Homer, viens voir. Dis-moi si tu reconnais ça.

— Homer Bailey, je t'en prie, ne va pas là-bas !

— Allons, Matilda, ne t'inquiète pas ; je ferai attention.

Bailey rejoignit Teal et regarda par la fenêtre du rideau.

— Tu vois là-bas ? interrogea Teal. C'est le Chrysler Building, aucun doute là-dessus. Et là, l'East River et Brooklyn. (Du sommet d'un énorme édifice ils regardaient, à une hauteur de plus de trois cents mètres, une ville aux dimensions de ville-jouet, bien vivante au-dessous d'eux.) Autant que je puisse en juger, poursuivit Teal, la façade au-dessous de nous est celle de l'Empire State Building, et notre point de vue est situé un peu au-dessus de sa tourelle supérieure.

— Qu'est-ce que c'est ? Un mirage ?

— Je ne crois pas. L'image est trop nette, trop parfaite. Je pense qu'ici l'espace est replié autour de la quatrième dimension, et que nous regardons de l'autre côté de ce pli.

— Ça veut dire que nous ne le voyons pas vraiment ?

— Je n'ai jamais dit ça. Je préfère ne pas savoir ce qui se passerait s'il nous prenait la fantaisie de sauter par cette fenêtre. En tout cas, mon vieux, quel panorama ! Si nous allions voir ce qu'il y a aux autres fenêtres ?

Ils s'approchèrent avec précaution de la suivante, et ils firent bien, car le spectacle qu'elle offrait était encore plus déconcertant, encore plus perturbant pour l'esprit que celui qu'on a du sommet d'un gratte-ciel. Il s'agissait d'un simple paysage marin, ciel bleu et océan, mais l'océan était à la place du ciel et réciproquement. Cette fois ils s'étaient attendus à une anomalie et ils furent moins secoués ; il n'empêche que le spectacle des vagues moutonnant au-dessus de leurs

têtes avait de quoi donner la nausée. Ils rabaissèrent vivement le bord du rideau avant que Mrs. Bailey pût avoir une nouvelle raison de défaillir devant cette vision.

Teal contempla la troisième fenêtre ;

— On essaie aussi celle-ci, Homer ?

— Ma foi, je pense que nous resterons insatisfaits si nous évitons de le faire. Alors allons-y mais... doucement.

Teal releva de quelques centimètres le bord du rideau. Il ne vit rien. Il le releva un peu plus. Encore rien. Lentement il tira le rideau jusqu'à dévoiler entièrement la surface de la fenêtre. Il n'y avait toujours rien derrière.

Ce n'était pas un euphémisme. Ce que Bailey et lui regardaient de l'autre côté de la fenêtre, c'était vraiment l'absence de toute chose, le néant absolu. Sans forme, sans couleur, sans profondeur. Pas même la noirceur des ténèbres. *Rien*, un point c'est tout.

Bailey mâchonna son cigare :

— Et ça, comment l'expliques-tu ?

Pour la première fois Teal avait l'air véritablement préoccupé.

— Franchement, Homer, avoua-t-il, je l'ignore. Je pense en tout cas que cette fenêtre devrait être murée. (Il referma les rideaux et les contempla en silence.) Peut-être avons-nous observé un endroit où l'espace *n'existe pas*. Nous avons glissé un œil par-delà un angle quadridimensionnel, et il n'y avait rien de l'autre côté. (Il se frotta les yeux.) Tout ça me donne la migraine.

Ils prirent leur temps avant de dévoiler la quatrième fenêtre. Comme une lettre non décachetée, il était *possible* qu'elle ne renferme pas de mauvaises nouvelles. Tant qu'il y avait du doute il y avait de l'espoir. Finalement l'attente devint trop insoutenable et Bailey manœuvra lui-même le cordon des rideaux, en dépit des protestations de sa femme.

Après tout, ce n'était pas trop terrible. Un paysage s'étendait devant eux, à un niveau tel que le bureau paraissait être situé au ras du sol. Mais ce paysage était manifestement hostile.

Un soleil brûlant brillait dans un ciel jaune. Le désert stérile et brun semblait incapable d'engendrer la vie. Seuls y poussaient quelques arbres rabougris, dont les branches noueuses s'élevaient en se tordant vers le ciel, porteuses à leur extrémité de feuilles pareilles à des dards.

— Grand Dieu, qu'est-ce que c'est encore que ça ? souffla Bailey.

Teal, le regard troublé, hocha la tête :

— Je me le demande.

— On ne dirait même pas la Terre. Au point où nous en sommes, c'est peut-être une autre planète... la planète Mars, si ça se trouve.

— Je n'en sais rien. Mais tu sais, Homer, c'est peut-être encore

pire que ça... pire que la planète Mars, je veux dire.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il se peut que ce soit un monde complètement en dehors de notre système solaire. Ce soleil ne ressemble pas au nôtre. Il est trop brillant.

Mrs. Bailey les avait rejoints avec appréhension et observait à son tour le paysage incongru.

— Homer, dit-elle d'une voix creuse, ces arbres affreux me font peur.

Il lui tapota la main pour la rassurer.

Teal était en train de tourner la poignée de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais ? questionna Bailey.

— Je me dis que, si je passe la tête par la fenêtre, j'en verrai davantage et que je serai peut-être mieux renseigné.

— D'accord, vas-y, mais fais attention.

— Ne t'inquiète pas, dit Teal en entrouvrant la fenêtre et en reniflant l'air extérieur. C'est respirable, en tout cas, ajouta-t-il avant d'ouvrir largement le battant.

À ce moment la maison fut ébranlée par une secousse qui dura une seconde avant de s'achever.

— Un tremblement de terre ! s'écrièrent-ils tous ensemble, tandis que Mrs. Bailey s'accrochait au cou de son mari.

Teal ingurgita sa salive et reprit son calme :

— Tout va bien, Mrs. Bailey. Ne vous en faites pas, la maison est à toute épreuve. Aucun tremblement de terre ne peut la faire tomber, vous l'avez bien vu après celui de cette nuit.

Il venait de réussir à plaquer sur ses traits une expression rassurante quand survint la seconde secousse. Celle-ci était d'une violence beaucoup plus grande que la précédente.

En chaque Californien, il existe un réflexe conditionné profondément enraciné face aux séismes : celui de *se sauver dehors* par tous les moyens et sans même réfléchir. La vérité oblige à dire que ce fut Mrs. Bailey qui amortit la chute de son mari et de Teal. Ce qui prouve qu'elle fut la première à passer par la fenêtre. Toutefois l'ordre de préséance ne doit pas être attribué à la courtoisie mais au fait qu'elle était mieux placée qu'eux pour sauter.

Ils se relevèrent tant bien que mal, reprirent leurs esprits et frottèrent le sable qui emplissait leurs yeux. Leur première sensation fut le soulagement de sentir sous leurs pieds le sol solide du désert. Puis Bailey remarqua quelque chose :

— Où est la maison ? demanda-t-il.

Celle-ci avait disparu. Il n'en restait plus trace. Ils étaient au centre du paysage aride et désolé qu'ils avaient aperçu de la fenêtre. Mais, en dehors des arbres rachitiques aux formes torturées, il n'y

avait rien d'autre à perte de vue, sous le ciel jaune à l'éclat aveuglant et le soleil qui flamboyait comme un brasier.

Bailey regarda lentement tout autour de lui puis se tourna d'un air menaçant vers l'architecte :

— Alors, Teal ?

Ce dernier haussa les épaules en signe d'impuissance :

— J'aimerais savoir. Si au moins j'étais seulement sûr que nous soyons sur Terre...

— En tout cas nous ne pouvons pas rester ici, sinon nous allons rôtir à petit feu. Quelle direction ?

— N'importe laquelle, je pense. Orientons-nous sur le soleil.

Ils avaient parcouru d'un pas lourd une distance indéterminée quand Mrs. Bailey réclama une halte pour prendre un temps de repos. Ils s'arrêtèrent et Teal dit à Bailey en aparté :

— Aucune idée ?

— Pas la moindre... Dis-moi, tu n'entends rien ?

Teal prêta l'oreille :

— Peut-être bien... à moins que ce ne soit un effet de mon imagination.

— On dirait un moteur de voiture. Mais oui, c'est bien ça ! Une centaine de mètres plus loin ils arrivèrent à l'autoroute. Le véhicule, quand il se présenta, s'avéra être une vieille camionnette conduite par un paysan. Il stoppa en voyant leurs signaux.

— Nous nous sommes égarés. Pouvez-vous nous prendre en charge ?

— Bien sûr. Entassez-vous là-dedans.

— Vous allez où ?

— À Los Angeles.

— Los Angeles ? Mais dans quel endroit sommes-nous ?

— En plein milieu de la forêt nationale d'arbres de Judée.

Le voyage de retour fut aussi déprimant que la retraite de Russie. Mr. et Mrs. Bailey avaient pris place au côté du conducteur, tandis que Teal s'était logé à l'arrière de la camionnette, en essayant de protéger le mieux possible sa tête du soleil. Moyennant finances, Bailey obtint du paysan qu'il fasse un détour qui les ramènerait à la maison-tesseract – non qu'il eût le moins du monde envie de la revoir, mais dans le simple but de récupérer sa voiture.

Mais quand ils furent sur place, ils durent se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de maison – pas même le niveau du rez-de-chaussée qui aurait dû être visible de l'extérieur. Tout avait disparu.

Intéressés malgré eux, les Bailey furettèrent autour des fondations en compagnie de Teal.

— Tu as une explication pour ce dernier phénomène ? interrogea Bailey.

— C'est sans doute cette dernière secousse qui l'a fait tomber dans une autre section de l'espace. Maintenant je m'en rends compte : j'aurais dû ancrer la maison à ses fondations.

— Tu aurais surtout mieux fait de ne jamais la construire.

— Ma foi, je ne regrette rien. Elle était assurée, et cette expérience a été particulièrement riche d'enseignements. Il y a là-dedans des possibilités, mon vieux, des possibilités fabuleuses !

Tiens, je viens juste d'avoir une idée complètement révolutionnaire pour la construction d'une maison qui...

Heureusement, Teal avait toujours eu des réflexes vifs : il esquiva à temps.

Titre original :

« *And he built a crooked house.* »

Traduit par Alain Dorémieux
(Casterman).

L'ÉTRANGE PROFESSION DE MR. JONATHAN HOAG

Cette longue nouvelle – ou ce court roman – parut primitivement dans Unknown, l'éphémère revue sœur d'Astounding que Campbell lança pour y placer les récits faisant une part au fantastique. Il y a en effet du fantastique ici, mais aussi du policier, du cauchemar, et de la science-fiction. Qu'il y ait quelque chose d'extraterrestre chez le nommé Jonathan Hoag, voilà qui apparaît rapidement. Mais la révélation de son étrange profession ne dissipe qu'une faible partie du mystère. La construction de celui-ci montre que Heinlein ne s'est jamais limité à une conception mécaniste de la science-fiction, même si sa réputation s'est principalement édifiée là-dessus. Ce récit présente en outre, parmi ses motifs mineurs, un élément que Heinlein n'a jamais traité aussi heureusement : l'amitié qui vient renforcer l'amour dans un couple marié.

*En raison d'un trop grand amour de la vie,
En raison de ta peur et des espoirs libérés.
Nous remercions par une brève action de grâce
Les Dieux, quels qu'ils puissent être.
Qu'aucune vie ne soit éternelle.
Que les morts ne ressuscitent jamais,
Et que même le cours du fleuve le plus lent
Oblique tôt ou tard vers l'abri de la mer.*

Swinburne

I

— Est-ce du sang, docteur ?

Jonathan Hoag fit courir sa langue sur ses lèvres, pour les

humecter, puis il s'avança sur son siège afin de tenter de lire les mots inscrits sur la feuille de papier que tenait le médecin.

Le docteur Potbury ramena le document contre sa veste et regarda Hoag par-dessus ses lunettes.

— Avez-vous une raison particulière de croire qu'il pourrait y avoir du sang sous vos ongles ? demanda-t-il.

— Non. C'est-à-dire... Eh bien, non... Il n'en existe aucune. Mais c'est pourtant du sang... N'est-ce pas ?

— Non, répondit Potbury d'une voix catégorique. Non, ce n'est pas du sang.

Hoag savait qu'il aurait dû se sentir soulagé. Mais ce n'était pas le cas. Il avait conscience qu'en cet instant précis il s'accrochait à l'idée que la substance brune qu'il avait trouvée sous ses ongles était malgré tout du sang séché, plutôt que de se laisser orienter vers d'autres hypothèses plus acceptables.

Il éprouvait un malaise, une sorte de creux dans son estomac. Mais il fallait pourtant qu'il sache...

— Qu'est-ce, docteur ? Dites-le-moi.

Potbury le regarda de haut en bas.

— Vous m'avez posé une question précise, à laquelle j'ai répondu. Vous ne m'avez pas demandé de quelle substance il s'agissait. Vous avez simplement voulu savoir si c'était du sang. La réponse est négative.

— Mais... Vous vous moquez de moi. Montrez-moi les résultats des analyses.

Hoag se leva à demi et tendit le bras pour saisir la feuille de papier.

Le médecin la tira hors de sa portée puis il la déchira consciencieusement en deux morceaux. Il réunit ensuite les deux fragments puis les déchira encore et encore.

— Mais !

— Allez accorder votre clientèle à un autre médecin, ordonna Potbury. Inutile de penser à mes honoraires. Sortez. Et ne revenez jamais.

Hoag se retrouva dans la rue. Il marchait en direction de la station de métro aérien. Il était encore ébranlé par la brusquerie du médecin. Il redoutait la brutalité comme certaines personnes redoutent les serpents, les hauteurs vertigineuses, ou encore les pièces exiguës. L'agressivité, même lorsqu'elle n'était pas dirigée contre lui et qu'il était un simple spectateur, lui donnait la nausée et le laissait désarmé et honteux.

S'il était lui-même l'objet d'une certaine rudesse, il n'avait d'autre recours que la fuite.

Il posa un pied sur la première marche de l'escalier menant à la

station et hésita. Un voyage par métro aérien était au mieux une chose épouvantable en raison de la bousculade, de la pression de la foule, de la saleté repoussante et de la possibilité toujours présente d'être témoin ou victime d'une conduite inqualifiable. Il savait qu'il n'était pas prêt à affronter pour l'instant une pareille épreuve. S'il avait dû écouter les hurlements des voitures alors que la rame virait vers le Loop^[16] au nord, il avait conscience qu'il se serait lui aussi mis à hurler.

Il se détourna brusquement et dut se dominer, car il se trouvait nez à nez avec un homme. Il s'écarta aussitôt.

— Regarde où tu marches, mon gars, dit l'homme qui passa devant lui en le bousculant.

— Je suis désolé, murmura Hoag.

Mais son interlocuteur était déjà loin.

La voix de l'inconnu avait contenu plus d'amusement que d'agressivité et cet incident n'aurait pas dû troubler Hoag outre mesure. Mais c'était pourtant ce qui s'était produit. La tenue de l'homme et son aspect, de même que son odeur, l'avaient bouleversé. Hoag savait qu'il n'y avait aucun mal à porter une salopette usée et un blouson de cuir, aucun manque de vertu dans un visage rendu légèrement poisseux par la sueur due à un dur labeur. Épinglé à la visière de la casquette de cet homme se trouvait un écusson ovale, avec un numéro de série et quelques lettres. Hoag supposait qu'il devait s'agir d'un camionneur, d'un mécanicien, d'un installateur, d'un membre de ces corps de métiers manuels et habiles qui permettaient à la machine de tourner. Il devait probablement être également à la tête d'une famille, un bon père et un bon époux à qui l'on pouvait seulement reprocher de boire un verre de bière de trop, et d'avoir tendance à miser cinq *cents* sur deux paires.

Il était puéril de la part de Hoag de se laisser intimider par un tel aspect et de préférer une chemise blanche, un manteau strict et des gants. Cependant, si cet homme avait dégagé une odeur de lotion après rasage plutôt que de sueur, cette rencontre ne lui aurait certainement pas été aussi désagréable.

Il se dit et se répéta qu'il était stupide et faible. Cependant... Un visage aussi grossier et brutal pouvait-il cachet de la chaleur et de la sensibilité ? Ce nez rond et informe, ces yeux porcins ?

C'était sans importance. Il regagnerait sa demeure en taxi, sans regarder autour de lui. Il se trouvait juste en face d'une station, devant le magasin du traiteur.

— Pour où ?

La porte du véhicule était ouverte et la voix du chauffeur avait été impersonnellement insistante.

Hoag croisa son regard, hésita, puis changea d'avis. De nouveau

cette bestialité... Des yeux sans profondeur et un épiderme rendu répugnant par des points noirs et des pores dilatés.

— Heuuu... Excusez-moi. J'ai oublié quelque chose.

Il se détourna rapidement pour s'arrêter brusquement, alors que quelque chose le retenait par la taille. C'était un jeune garçon en patins à roulettes qui venait de le heurter. Hoag recouvra son équilibre et arbora l'expression de douceur paternelle qui était la sienne, lorsqu'il avait affaire à des enfants.

— Holà, jeune homme !

Il prit le garçon par l'épaule et le fit doucement pivoter.

— Maurice ! cria une voix aiguë et stupide près de son oreille.

Elle émanait d'une femme corpulente et imbue d'elle-même qui venait de jaillir hors du magasin du traiteur. Elle saisit l'autre bras du jeune garçon et le tira violemment, tout en utilisant simultanément sa main libre pour diriger une gifle vers son oreille. Hoag avait commencé à plaider la cause de l'enfant lorsqu'il nota que la femme lui lançait un regard menaçant. Le jeune garçon, voyant ou devinant le retournement de sa mère, décocha un violent coup de pied à Hoag.

Le patin l'atteignit au tibia. La douleur fut intense et Hoag prit la fuite sans penser à autre chose qu'à disparaître. Il s'engouffra dans la première rue transversale en boitant légèrement, alors que ses oreilles et sa nuque étaient en feu comme s'il avait véritablement été surpris alors qu'il maltraitait ce garnement. Cette rue latérale n'était guère plus accueillante que celle qu'il venait de quitter. Elle n'était pas bordée de magasins et surplombée par le tunnel d'acier des voies surélevées, mais elle était longée par une succession ininterrompue de maisons d'habitation surpeuplées, de quatre étages, guère supérieures à des clapiers.

Les poètes auraient chanté la beauté et l'innocence de l'enfance. Mais pas dans cette rue vue à travers les yeux de Hoag. Les jeunes garçons lui semblaient avoir des faces de rats, trop délurés pour leur âge, dévergondés, superficiels et faux. Les petites filles ne trouvaient pas non plus grâce à ses yeux. Celles de huit ou neuf ans, l'âge ingrat, paraissaient avoir des commérages inscrits sur leurs visages pincés... Âmes viles, nées pour semer la discorde et faire des papotages cruels. Leurs sœurs légèrement plus âgées, trop tôt mûries par la rue, semblaient n'avoir pour unique souci que de mettre en évidence leur nouvelle sexualité arrogante... Non pour plaire à Hoag, mais à leurs pendants boutonneux qui traînaient autour du drugstore.

Même les marmots dans leurs poussettes... Hoag s'imaginait adorer les bébés et était ravi de son rôle d'oncle honoraire. Mais il ne pouvait aimer ceux-ci. Au nez morveux et à l'odeur âcre, pleurnicheurs et hurleurs...

Le petit hôtel était semblable à des milliers d'autres. C'était un

établissement de troisième catégorie, sans prétention, avec une unique enseigne au néon qui annonçait : *Hôtel Manchester, chambres au mois et à la journée*. Son hall, dont la largeur correspondait seulement à la moitié d'un pâté de maisons, était long, étroit, et un peu obscur. Il s'agissait de ce genre d'établissement qu'on ne peut voir que si on le cherche, dont la clientèle de passage est uniquement composée de commis voyageurs qui surveillent leurs notes de frais et dont les occupants permanents sont des célibataires qui ne peuvent s'offrir mieux. L'unique cabine d'ascenseur se trouve dans une cage métallique grillagée, parfois dissimulée sous une couche de peinture bronze. Le hall est carrelé et les crachoirs sont en cuivre. En plus du comptoir de la réception on y trouve deux palmiers rachitiques en pot et huit fauteuils de cuir. Des vieillards sans attaches, qui semblent n'avoir jamais eu de passé, y sont assis. Ils vivent dans les pièces du haut et, régulièrement, l'on découvre l'un d'eux pendu dans sa chambre, à une corde fixée à la suspension.

*

* *

Hoag recula dans l'entrée du *Manchester* pour éviter d'être pris au sein d'une horde d'enfants qui chargeaient le long du trottoir. Une sorte de jeu, apparemment... Il entendit la fin d'un chant aigu...

« Donne un coup pour refermer la trappe, le dernier arrivé est un sale Jap ! »

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur ? Ou désirez-vous une chambre ?

Il pivota rapidement sur lui-même, un peu surpris. Une chambre ? Ce qu'il désirait, c'était regagner son appartement douillet. Mais pour l'instant une chambre, n'importe quelle chambre, dans laquelle il pourrait se retrouver seul, séparé du reste du monde par une porte verrouillée, lui paraissait être la chose la plus désirable au monde.

— Oui, je voudrais une chambre.

L'employé fit pivoter le registre.

— Avec ou sans ? Cinq cinquante avec, trois et demi sans.

— Avec.

L'employé observa Hoag alors que ce dernier signait, mais il ne tendit sa main vers la clé que lorsque Hoag eut compté cinq dollars et demi.

— Heureux d'avoir votre clientèle. Bill ! Conduis Mr. Hoag au 412.

Le garçon d'étage solitaire le fit entrer dans la cabine et le scruta du haut en bas de son œil unique, notant la coupe élégante de son manteau et son absence de bagages. Une fois dans la chambre 412 il releva légèrement la fenêtre, alluma la salle de bains, et s'immobilisa à côté de la porte.

— Vous cherchez quelqu'un ? suggéra-t-il. Vous avez besoin d'un coup de main ?

Hoag lui donna un pourboire.

— Sortez, dit-il d'une voix rauque.

L'homme permit à son sourire contraint de disparaître.

— Comme vous voudrez, dit-il en haussant les épaules.

La pièce contenait un double lit, une commode surmontée d'un miroir, une chaise et un fauteuil. Au-dessus du lit était accroché un tableau intitulé *le Cotisée sous la lune*. Mais la porte pouvait être fermée et était équipée d'un verrou, de même que la fenêtre qui donnait sur l'allée, à l'écart de la rue. Hoag s'assit dans le fauteuil. Un ressort du siège était cassé, mais cela lui importait peu.

Il ôta ses gants et fixa ses ongles. Ils étaient immaculés. Tout cela pouvait-il être mis sur le compte d'une hallucination ? Avait-il jamais consulté le docteur Potbury ? Il supposait qu'un homme souffrant d'amnésie pouvait en être victime à tout instant et que cela devait également être valable pour les hallucinations.

Mais même ainsi, il était impossible de tout mettre sur le compte d'une hallucination : il se souvenait de l'incident avec trop de précision. À moins que... Il lutta pour tenter de se remémorer avec exactitude ce qui s'était passé.

*

* *

Ce jour-là était un mercredi, son jour habituel de repos. La veille, il était rentré chez lui après son travail, comme à l'accoutumée. Il s'était apprêté à se vêtir pour aller dîner... Avec l'esprit un peu ailleurs, se souvenait-il, pendant qu'il réfléchissait en fait au lieu où il se rendrait. Il devait décider entre essayer un nouveau restaurant italien que ses amis lui avaient recommandé, le *Robertsons*, ou retourner une fois de plus manger un goulash sans surprise préparé par le chef du *Buda-Pesth*.

Il avait été sur le point d'opter pour le choix le plus sûr lorsque la sonnerie du téléphone avait retenti. Il avait failli ne pas l'entendre, car le robinet du lavabo de la salle de bains était ouvert. Hoag avait pensé avoir entendu quelque chose et avait fermé le robinet. Il ne s'était pas trompé : la sonnerie avait retenti de nouveau.

Il s'agissait de Mrs. Pomeroy Jameson, une des maîtresses de maison qu'il préférait... C'était non seulement une femme charmante mais elle avait en plus un cuisinier capable de faire des potages qui n'étaient pas de l'eau de vaisselle. Et des sauces. Elle avait apporté une solution à ses problèmes.

— Un de mes invités vient de se décommander au dernier moment et il me manque un convive masculin pour le dîner de ce soir. Êtes-vous libre ? Pourriez-vous me rendre ce service, cher Mr. Hoag ?

C'était une perspective très agréable et il n'avait pas le moins du monde été irrité par le fait d'être invité comme bouche-trou à la dernière minute. Après tout, on ne peut s'attendre à être convié à un dîner intime. Il avait été charmé de rendre ce service à Edith Pomeroy. Elle servait un petit vin blanc sec sans prétention mais excellent avec le poisson et elle n'aurait jamais eu la vulgarité de servir du champagne à tout bout de champ. C'était une parfaite maîtresse de maison et il avait été heureux de constater qu'elle s'était sentie libre de lui demander son concours. Il ne pouvait que se sentir flatté du fait qu'elle eût pensé qu'il viendrait, à brûle-pourpoint.

Il se souvenait qu'il avait eu de telles pensées tout en s'habillant. Il était fort probable que s'il avait négligé de se faire les ongles, c'était en raison de ses profondes réflexions, pour ne pas parler de l'appel téléphonique qui avait interrompu sa toilette.

C'était sans nul doute cela. Il ne pouvait s'être à ce point sali alors qu'il se rendait chez les Pomeroy. D'autant plus qu'il portait des gants.

C'était la belle-sœur de Mrs. Pomeroy (une femme dont il préférait se tenir le plus loin possible) qui avait attiré l'attention sur ses ongles. Elle avait affirmé avec une assurance que l'on pourrait qualifier de « moderne » que les occupations de chaque homme étaient inscrites sur sa personne.

— Prenez mon mari... Que pourrait-il être, sinon un avocat ? Regardez-le. Et vous, docteur Fits... Votre attitude professionnelle !

— Pas à table, j'espère !

— Vous ne pouvez vous en défaire.

— Mais vous n'avez pas apporté la preuve de vos dires. Vous saviez « déjà » quelles sont nos professions.

Suite à quoi cette femme impossible avait parcouru la table des yeux et avait cloué Hoag de son regard.

— Mr. Hoag peut me mettre à l'épreuve. J'ignore quelles sont ses activités. Nul, ici, ne les connaît.

— Vraiment, Julia ? avait dit Mrs. Pomeroy dans une tentative d'intervention désespérée, avant de se tourner vers l'homme assis à sa gauche avec un sourire. Julia a étudié la psychologie.

L'homme assis à sa gauche, un certain Sudkins, ou Snuggins, Stubbins, tel était son nom, Stubbins avait donc répondu :

— Que fait Mr. Hoag ?

— C'est un petit mystère. Il n'en parle jamais.

— Ce n'est pas cela, avait avancé Mr. Hoag. Je n'estime pas...

— Ne dites rien ! avait ordonné cette femme. Je le saurai dans un instant. Une profession libérale. Je peux vous voir avec une serviette.

Il n'avait pas eu la moindre intention de le lui dire. Certains sujets prêtaient à conversation lors d'un repas, d'autres non. Mais elle avait

poursuivi :

— Vous pourriez être dans les finances. Ou encore être un marchand de tableaux ou un libraire. Peut-être un écrivain. Faites-moi voir vos mains.

Il avait été légèrement déconcerté par la demande, mais il avait tendu ses mains sur la table sans appréhension. Et cette femme s'était précipitée sur lui.

— Vous êtes fait ! Vous êtes chimiste !

*

* *

Tout le monde avait regardé le point qu'elle désignait et tous avaient vu ses ongles en deuil. C'était le mari de cette femme épouvantable qui avait rompu le silence en déclarant :

— C'est absurde, Julia. Il existe des centaines de choses qui peuvent teinter les ongles. Hoag peut faire de la photographie, ou de la gravure. Tes déductions ne tiendraient pas devant un tribunal.

— Tu es bien un avocat ! Je sais que j'ai raison. N'est-ce pas, Mr. Hoag ?

Il avait continué de fixer ses mains. Être surpris lors d'une soirée avec des ongles sales était en soi suffisamment affligeant... même s'il avait été capable de comprendre.

Mais il n'avait pas la moindre idée de la façon dont ses ongles avaient pu se salir. Durant son travail ? C'était évident... Mais que faisait-il durant la journée ?

Il l'ignorait.

— Dites-nous, Mr. Hoag. Ai-je raison ou pas ?

Il avait détourné le regard de ses horribles ongles et avait dit, d'une voix fluette :

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

Sur ces mots il s'était levé de table et avait pris la fuite. Il avait trouvé son chemin jusqu'à la salle de bains où, surmontant une répulsion irrationnelle, il avait gratté la substance gluante brun-rouge à l'aide de la lame de son canif. Cette matière collait à la lame. Il l'avait essuyée avec une serviette de papier qu'il avait ensuite roulée en boule et fourrée dans une poche de son gilet Puis il avait brossé ses ongles, encore et encore.

Il ne pouvait se rappeler à quel instant lui était venue la certitude qu'il s'agissait de sang, de sang humain.

Il était parvenu à retrouver son chapeau melon, son manteau, ses gants et sa canne, sans l'aide de la femme de chambre. Il avait ensuite quitté cette demeure le plus rapidement possible.

Alors qu'il réfléchissait à cette soirée dans le silence de sa petite chambre d'hôtel, il obtint la conviction que sa première peur avait été due à une répulsion instinctive face à la substance rouge sombre qui

maculait ses ongles. Ce n'était que par la suite qu'il avait pris conscience que s'il ignorait où il s'était sali les ongles, c'était tout simplement parce qu'il n'avait aucun souvenir des lieux où il s'était rendu ce jour-là, la veille, ou encore les jours précédents. Il ignorait quelle était sa profession.

C'était absurde, mais terriblement effrayant.

Il préféra se passer de dîner plutôt que de quitter le calme miteux de sa chambre d'hôtel. Vers dix heures il fit couler le bain le plus chaud qu'il pût obtenir et s'y plongea. Cela le détendit quelque peu et ses pensées tourmentées s'apaisèrent. De toute façon, se dit-il afin de se reconforter, s'il ne pouvait se rappeler quelles étaient ses occupations il était dans l'incapacité de les reprendre. Il était en conséquence impossible qu'il découvrit de nouveau cette horreur sinistre sous ses ongles.

Il se sécha et se glissa entre les draps. Bien qu'il fût dans un lit étranger, il parvint à s'endormir.

Un cauchemar l'éveilla en sursaut, bien qu'il n'en prît pas immédiatement conscience alors que l'environnement criard dans lequel il se trouvait semblait toujours appartenir à ce rêve. Lorsqu'il se rappela où il était et pour quelle raison, il regretta de s'être éveillé. Mais le cauchemar avait alors disparu, chassé de son esprit. Par un regard à sa montre, il apprit que c'était l'heure à laquelle il se levait habituellement. Il sonna le garçon d'étage et demanda qu'on lui fit monter un petit déjeuner de chez le traiteur du coin.

Lorsque la collation lui parvint, il s'était habillé, avec les uniques vêtements dont il disposait, et il éprouvait une impatience de plus en plus grande de rentrer chez lui. Il but debout deux tasses de café médiocre, toucha à peine à la nourriture, puis quitta l'hôtel.

Une fois rentré dans son appartement, il pendit son manteau et son chapeau, ôta ses gants, et se rendit droit dans son cabinet de toilette, comme chaque jour. Il avait soigneusement brossé ses ongles de la main gauche et commençait à faire de même avec ceux de la main droite lorsqu'il prit conscience de ce qu'il faisait.

Les ongles de la main gauche étaient blancs et nets, ceux de la droite étaient noirs et sales. Se dominant avec prudence il se redressa, s'avança et consulta sa montre qu'il avait posée sur la commode. Puis il compara l'heure avec celle indiquée par la pendule électrique de sa chambre. Il était dix-huit heures six minutes... l'heure à laquelle il rentrait toujours chez lui, en fin d'après-midi.

S'il avait oublié quelle était sa profession, cette dernière ne l'avait pas oublié.

II

La permanence téléphonique de la firme Randall & Craig, Enquêtes confidentielles, était reliée à un appartement privé. C'était une solution pratique, étant donné que Randall avait épousé Craig au tout début de leur association. L'associée junior venait de mettre à tremper les plats du dîner et essayait de découvrir si elle désirait, ou pas, garder le livre du mois qu'elle venait de recevoir lorsque la sonnerie du téléphone résonna. Elle tendit la main, souleva le combiné, et répondit :

— Oui ?

D'une voix qui n'engageait à rien.

Puis elle ajouta sur un ton catégorique :

— Oui.

L'associé senior interrompit ses activités. Il était absorbé par un délicat problème de recherche scientifique dont les principaux éléments étaient l'utilisation d'armes redoutables, des calculs balistiques ardues, et certains aspects compliqués de l'aérodynamique : pour être plus précis, il essayait d'accroître son habileté au lancer des fléchettes. Il utilisait comme cible la reproduction d'une photographie de la dernière pin-up à la mode, retenue par des punaises à la planche à pain. Une fléchette lui avait déjà transpercé l'œil gauche et il essayait de renouveler cet exploit sur l'œil droit.

— Oui, dit encore sa femme.

— Si tu répondais non, pour une fois ? suggéra-t-il.

Elle couvrit le micro de sa main.

— Ferme-la et passe-moi de quoi écrire.

Elle tendit le bras au-dessus de la table du coin repas et décrocha un bloc sténo pendu au mur.

— Oui, poursuivez.

Elle accepta le crayon que lui tendait son mari et traça plusieurs lignes de ces crochets et gribouillis que les sténographes utilisent à la place de l'alphabet conventionnel.

— Cela me semble peu probable, dit-elle finalement. Mr. Randall ne se trouve généralement pas à son bureau, à cette heure. Il préfère voir ses clients durant la journée. Mr. Craig ? Non, je ne pense pas que

Mr. Craig pourrait vous être utile. Je suis catégorique. Oui ? Restez en ligne, je vais me renseigner.

Randall tenta une fois de plus d'atteindre la jolie fille et fit mouche sur le pied du combiné radio-électrophone.

— Oui ?

— J'ai au bout du fil un type qui tient absolument à te voir ce soir même. Il s'appelle Hoag, Jonathan Hoag. Il prétend qu'il est dans l'impossibilité absolue de passer au bureau dans la journée. Il ne voulait pas m'expliquer son affaire et il s'est embrouillé les pédales lorsqu'il s'est décidé à tenter de le faire.

— De la classe ou pas ?

— De la classe.

— De l'argent ?

— On dirait. Il ne semble pas se préoccuper du montant des honoraires. Mieux vaut accepter, Teddy. Le 15 avril approche.

— D'accord, passe-le-moi.

Elle lui fit signe de reculer et parla à nouveau dans le combiné.

— J'ai réussi à joindre Mr. Randall. Je pense qu'il pourra vous parler dans un moment. Veuillez rester en ligne, je vous prie.

Tout en tenant toujours le téléphone hors de portée de son mari, elle consulta sa montre et attendit patiemment trente secondes avant d'ajouter :

— Mr. Randall est en ligne. Vous pouvez lui parler, Mr. Hoag.

Puis elle passa l'appareil à son époux.

— Edward Randall à l'appareil. Quel est votre problème, Mr. Hoag ?

» Oh, Mr. Hoag. J'estime que vous feriez mieux de passer dans la matinée. Nous sommes des êtres humains et nous aimons notre repos... c'est mon cas, quoi qu'il en soit.

» Je dois vous informer que mes tarifs augmentent lorsque le soleil se couche.

» Eh bien, voyons voir... j'allais rentrer chez moi, et je viens juste de l'annoncer à mon épouse qui va m'attendre. Vous savez comment sont les femmes. Mais si vous pouviez passer à mon domicile personnel dans une vingtaine de minutes, à... heu... disons huit heures et quart, nous pourrions avoir quelques instants d'entretien. Très bien... vous avez un crayon ? Voici l'adresse...

Il raccrocha.

— Quel est mon rôle, cette fois ? Épouse, associée, ou secrétaire ?

— Qu'en penses-tu ? Tu lui as parlé.

— Épouse, je crois. À en juger à sa voix, il est à cheval sur les principes.

— Entendu.

— Je vais changer de robe. Et tu ferais mieux de ramasser tes

jouets, Cerveau !

— Oh, je ne sais pas. Ça donne une excellente touche d'excentricité.

— Tu voudrais peut-être un peu de tabac bon marché dans une blague ? Ou des gauloises ?

Elle fit le tour de la pièce, éteignit le lustre, et disposa la table et les lampadaires afin que le fauteuil dans lequel le visiteur s'installerait fût bien éclairé.

Sans dire un mot, son mari ramassa ses fléchettes et la planche à pain. Il s'arrêta au beau milieu de sa tâche pour s'humecter les doigts et frotter le point où il avait endommagé le combiné, puis il alla jeter le tout dans la cuisine et referma la porte. Sous cette lumière tamisée, alors que la cuisine et la table du coin repas n'étaient plus visibles, la pièce avait pris un aspect d'opulence sereine.

*

* *

— Comment allez-vous, monsieur ? Ma chérie, je te présente Mr. Hoag... Mrs. Randall.

— Comment allez-vous, madame ?

Randall l'aida à ôter son manteau, s'assurant ce faisant que Mr. Hoag n'était pas armé ou, si c'était le cas, qu'il n'avait pas placé son arme ailleurs que dans un holster d'épaule ou de hanche. Randall n'était pas un homme soupçonneux, mais il possédait un pessimisme pragmatique.

— Veuillez vous asseoir, Mr. Hoag. Une cigarette ?

— Non, non, merci.

Randall ne fit aucun commentaire. Il s'assit et, fixa l'homme, discrètement, bien qu'il le soumit à un examen complet. Le costume pouvait être anglais, ou sortir de chez Brooks Brothers. Il ne venait certainement pas de chez Hart, ou Schaffner & Marx. Une cravate de cette qualité méritait d'être qualifiée d'élégante, bien qu'elle fût aussi modeste qu'une nonne. Il augmenta mentalement son tarif. Le petit homme était nerveux... Il ne parvenait pas à se détendre en dépit du fauteuil confortable. La présence de la femme, probablement. Bien... Le laisser s'enfoncer lentement, puis le tirer des braises.

— Inutile de vous inquiéter pour la présence de Mrs. Randall, dit finalement le détective. Elle peut entendre les mêmes secrets que moi.

— Oh... oh, oui. Vraiment, dit Mr. Hoag qui s'inclina à partir de la taille, sans se lever. Je suis, très heureux que Mrs. Randall soit présente.

Mais il n'exposa pas pour autant le but de sa visite.

— Eh bien, Mr. Hoag, ajouta Randall. Vous désirez me consulter, n'est-ce pas ?

— Heu, oui.

— En ce cas, il serait peut-être préférable que vous m'expliquiez pour quelle raison.

— Oui, certainement. C'est... Je dois dire, Mr. Randall, que tout cela est absurde.

— La plupart des ennuis le sont. Mais expliquez-vous. Des problèmes avec une femme ? Ou encore avec quelqu'un qui vous envoie des lettres de menace ?

— Oh, non ! Rien d'aussi banal. Mais j'ai peur.

— De quoi ?

— Je ne sais pas, répondit rapidement Hoag, tout en effectuant une légère inspiration. C'est justement ce que je voudrais que vous découvriez.

— Attendez une minute, Mr. Hoag. La situation semble s'embrouiller plutôt que s'éclaircir. Selon vous, vous avez peur et vous voulez que je découvre de quoi. Je suis un détective, pas un psychanalyste. Quelle aide pourrait vous apporter un membre de ma profession, dans cette affaire ?

Hoag parut malheureux, puis il déclara d'une traite :

— Il faut que vous découvriez quelles sont mes activités durant la journée.

Randall le regarda, puis dit lentement :

— Vous voulez que « je » découvre ce que « vous » faites dans la journée ?

— Oui. Oui, c'est ça.

— Mmmm. Ne serait-il pas plus simple de me l'expliquer vous-même ?

— Oh, je ne peux pas vous le dire !

— Et pourquoi ?

— Je l'ignore.

Randall commençait à se sentir quelque peu irrité.

— Mr. Hoag, je double habituellement mon tarif, pour jouer aux devinettes. Si vous refusez de me dire ce que vous faites durant le jour, cela semble indiquer un manque de confiance en moi qui me rendra la tâche extrêmement difficile. Maintenant, soyez franc avec moi... Quelles sont vos activités diurnes et en quoi cela a-t-il un rapport avec l'affaire qui vous amène ? Quelle est cette affaire ?

Mr. Hoag se leva.

— J'aurais dû me douter que je ne pourrais pas me faire comprendre, dit-il sur un ton malheureux, plus pour lui-même que pour Randall. Je regrette de vous avoir dérangé pour rien. Je...

— Un instant, Mr. Hoag, intervint Cynthia Craig-Randall qui prenait la parole pour la première fois. Je crois que vous vous êtes tous deux mal compris. Vous vouliez nous expliquer que vous ne savez vraiment pas ce que vous faites durant la journée, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il avec reconnaissance. Oui, c'est exactement ça.

— Et vous désirez que nous le découvriions à votre place ? Que nous vous filions, que nous apprenions où vous vous rendez et que nous vous fassions un rapport sur vos faits et gestes ?

Hoag hocha énergiquement la tête.

— C'est ce que je tentais de vous faire comprendre.

Randall releva les yeux de Hoag vers sa femme, puis reporta son regard sur le visiteur.

— Mettons les choses au point, dit-il lentement. Vous ignorez totalement ce que vous faites durant le jour et vous voulez que je l'apprenne. Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Je... je ne sais pas.

— Bon... alors, que savez-vous ?

*

* *

Hoag parvint à raconter son histoire, grâce à de nombreuses suggestions. Ses souvenirs, quelle qu'en fût la nature, remontaient sur environ cinq années, jusqu'à la Maison de repos Saint-George de Dubuque. Amnésie incurable... Cela ne l'avait plus tourmenté et il s'était considéré comme entièrement rétabli. Ils... Les responsables de l'hôpital... lui avaient trouvé un emploi lorsqu'il avait pu quitter l'établissement.

— Quelle sorte d'emploi ?

Il l'ignorait. C'était sans doute le même travail que celui qu'il effectuait à présent, son activité actuelle. Lorsqu'il avait quitté l'établissement de soins, on lui avait fermement conseillé de ne jamais s'inquiéter de son emploi, de ne jamais ramener du travail à faire à la maison, même en pensée.

— Voyez-vous, expliqua Hoag, ils se basent sur la théorie que l'amnésie est provoquée par le surmenage et les soucis. Je me rappelle que le docteur Rennault m'a dit avec emphase que je ne devais jamais parler de mes activités, jamais laisser mon esprit vagabonder sur ma journée de travail. Lorsque je rentrais chez moi, le soir, je devais tout oublier et penser à des choses agréables. C'est ce que j'ai tenté de faire.

— Hmm. Vous semblez y avoir parfaitement réussi. Presque trop bien, d'ailleurs ! Voyons voir... A-t-on utilisé l'hypnose, lors de ce traitement ?

— Eh bien, je ne sais pas.

— C'est sans doute le cas. Qu'en dis-tu, Cyn ? Est-ce que ça collerait ?

Sa femme hocha la tête.

— Ça colle. Posthypnose. Après cinq ans il serait dans l'incapacité de penser à son travail lorsqu'il est terminé, peu importe son désir de

le faire. Cela semble être cependant un traitement pour le moins étrange.

Randall était satisfait. Elle s'occupait des problèmes d'ordre psychologique. Qu'elle trouvât les réponses dans ses vastes connaissances ou dans son subconscient, il l'ignorait et ne s'en préoccupait guère. Cela semblait être efficace.

— Une chose continue de me troubler, ajouta-t-il. Vous avez vécu durant cinq ans sans savoir apparemment où vous travaillez et quelles sont vos activités. D'où vient ce brusque désir de le découvrir ?

Hoag leur fit un résumé de la discussion qui s'était déroulée pendant le repas et leur parla de l'étrange substance qu'il avait découverte sous ses ongles, ainsi que du médecin qui avait refusé de coopérer.

— Je suis effrayé, dit-il pitoyablement. J'ai cru qu'il s'agissait de sang, mais maintenant je sais que c'est quelque chose de... de pire.

Randall le fixa.

— Pourquoi ?

Hoag s'humidifia les lèvres.

— Parce que...

Il fit une pause et parut désespéré.

— Vous m'aidez, n'est-ce pas ?

Randall se redressa.

— Votre affaire ne relève pas de mon domaine. Il faut qu'on vous aide, c'est certain, mais vous avez besoin de voir un psychiatre. L'amnésie n'entre pas dans mes compétences. Je suis un détective.

— Mais c'est justement un détective qu'il me faut. Vous devez me surveiller et découvrir ce que je fais.

Randall allait refuser mais sa femme l'interrompit.

— Je suis certaine que nous pouvons vous aider, Mr. Hoag. Peut-être devriez-vous également consulter un psychiatre...

— Oh non !

— ... mais si vous désirez être filé, nous pouvons nous en charger.

— Je n'aime pas ça, déclara Randall. Il n'a pas besoin de nous.

Hoag posa ses gants sur la table basse et glissa sa main dans la poche de poitrine de sa veste.

— Je veillerai à ce que vous n'ayez pas à le regretter.

Il se mit à compter les billets.

— Je n'ai que cinq cents dollars sur moi, dit-il avec inquiétude. Est-ce que ça suffira ?

— Oui, dit-elle.

— Comme acompte, ajouta Randall.

Il accepta l'argent et le fourra dans sa poche.

— Au fait, dit-il encore. Si vous ignorez ce que vous faites durant vos heures de travail et que vous n'avez aucune autre attache que cet

hôpital, savez-vous d'où vous vient votre argent ?

Il avait donné à sa voix un ton désinvolte.

— Oh, je touche ma paie tous les dimanches. Deux cents dollars en espèces.

Lorsqu'il fut parti, Randall tendit l'argent à sa femme.

— De jolis petits billets, dit-elle alors qu'elle les lissait puis les pliait avec soin. Teddy, pourquoi as-tu essayé de tout faire foirer ?

— Moi ? Je n'ai pas... Je voulais seulement faire monter les prix. Un vieux truc classique.

— C'est bien ce que je pensais. Mais tu en as presque trop fait.

— Absolument pas. Je savais pouvoir compter sur toi. Tu ne l'aurais pas laissé sortir d'ici avec un seul *cent* sur lui.

Elle lui sourit de bonheur.

— Tu es un type sympa, Teddy. Et nous avons beaucoup de choses en commun. Nous aimons tous deux l'argent. Qu'est-ce que tu as cru, dans son histoire ?

— Pas un seul mot.

— Moi non plus. C'est une petite créature plutôt répugnante... Je me demande ce qu'il mijote.

— Je n'en sais rien, mais j'ai la ferme intention de le découvrir.

— Sois prudent, Ed. Ce type me fait peur.

— Oh, tu n'es plus une gamine, Cyn.

— Je sais, et toi tu n'es plus un gamin. Ce petit homme a quelque chose de maléfique.

Elle sortit de la pièce et alla cacher l'argent. Lorsqu'elle revint, Randall était à genoux à côté du fauteuil dans lequel Hoag était resté assis. Il était affairé à presser une poire en caoutchouc. Il tourna la tête comme elle entraînait dans la pièce.

— Cyn...

— Oui, Cerveau ?

— Tu n'as pas touché à ce fauteuil ?

— Bien sûr que non. J'ai seulement ciré les accoudoirs comme d'habitude, juste avant qu'il arrive.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je voulais parler d'après son départ. A-t-il enlevé ses gants ?

— Attends une minute. Oui, je suis certaine qu'il l'a fait. J'ai regardé ses ongles, pendant qu'il racontait tous ses bobards sur leur compte.

— Moi aussi, mais je voulais être sûr de ne pas être devenu cinglé. Regarde cette surface.

Elle examina les accoudoirs de bois ciré. Ils étaient à présent recouverts d'une fine pellicule de poussière. La surface était immaculée et il n'y avait pas la moindre empreinte de doigts.

— Il n'a pas dû les toucher... Mais il l'a pourtant fait. Je l'ai vu.

Lorsqu'il nous a dit : « Je suis effrayé », il a serré les deux accoudoirs. Je me rappelle avoir noté que ses jointures bleuissaient.

— Du collodion, peut-être ?

— Ne sois pas stupide. Il n'y a même pas une tache. Tu lui as serré la main. Était-elle couverte de collodion ?

— Je ne pense pas. Je crois que je l'aurais remarqué. L'Homme sans Empreintes. Disons que c'est un fantôme et oublions tout ça.

— Les spectres ne donnent pas de l'argent liquide pour qu'on les surveille.

— Non, c'est exact. Aucun dont j'ai entendu parler, en tout cas.

Randall se releva et alla vers le coin repas. Il décrocha le téléphone et fit un appel à longue distance.

— Je veux le centre médical de Dubuque, heu...

Il couvrit le micro de sa main et appela sa femme.

— Dis, chérie, Dubuque, c'est dans quel État ?

Quarante-cinq minutes et plusieurs communications téléphoniques plus tard, il raccrocha le combiné avec colère.

— C'est le bouquet, annonça-t-il. Il n'y a aucune Maison de repos Saint-George à Dubuque. Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais, pas plus qu'il n'y a le moindre docteur Rennault.

III

— Le voilà ! s'exclama Cynthia Craig-Randall qui poussa son mari du coude.

Il continua de tenir le *Tribune* devant son visage, comme s'il le lisait.

— Je le vois, dit-il doucement. Domine-toi. On pourrait croire que tu n'as encore jamais pris personne en filature. Reste calme.

— Sois prudent, Teddy.

— Je le serai.

Il jeta un regard par-dessus son journal et observa Jonathan Hoag alors que ce dernier descendait les marches des Appartements Gotham, un immeuble prétentieux où il avait décidé d'élire domicile. Lorsqu'il laissa l'abri de la marquise derrière lui, Hoag prit sur la gauche. Il était exactement neuf heures moins sept minutes du matin.

Randall se redressa, replia soigneusement son journal puis le posa

sur le banc de la station de bus où il avait attendu. Il se tourna alors vers le drugstore qui se trouvait derrière lui et laissa tomber un *cent* dans la fente de la machine distributrice de chewing-gum installée dans l'entrée du magasin. Dans le miroir fixé sur le devant de l'appareil il observa Hoag qui s'éloignait lentement de l'autre côté de la rue. Avec la même lenteur, il partit derrière lui sans changer de trottoir.

Cynthia attendit sur le banc que Randall pût prendre une avance d'un demi-pâté de maison, puis elle se leva et le suivit à son tour.

Hoag prit un bus à l'intersection suivante. Randall tira profit d'un changement des feux de signalisation qui retint le véhicule à l'arrêt, traversa au rouge, et parvint à monter dans le bus à l'instant même où il démarrait. Hoag était allé s'installer sur l'impériale et Randall s'assit juste au-dessous de lui.

Lorsque Cynthia arriva, il était trop tard pour pouvoir prendre le bus, mais pas pour en noter le numéro. Elle héla le premier taxi qui passait, dit au chauffeur de suivre la ligne, et l'homme démarra. Ils roulèrent sur douze pâtés de maisons avant que le bus n'apparût. Trois groupes d'immeubles plus loin un feu rouge permit au conducteur de venir se placer au côté du véhicule de transport en commun. Cynthia repéra son mari à l'intérieur et c'était tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Elle passa le reste du trajet à compléter dans sa main le montant exact indiqué par le compteur, plus vingt-cinq *cents* de pourboire.

Lorsqu'elle les vit descendre du bus, elle dit au chauffeur de s'arrêter. Il le fit, quelques mètres après l'arrêt du bus. Malheureusement, les deux hommes se dirigeaient dans sa direction et elle ne désirait pas descendre immédiatement. Elle paya le montant exact de la course tout en gardant un œil (celui situé derrière sa tête) sur Hoag et son mari. Le conducteur la dévisagea avec curiosité.

— Est-ce que vous courez les filles ? demanda-t-elle brusquement.

— Non, m'dame. J'ai une famille.

— Mon mari le fait, dit-elle avec amertume et fausseté. Tenez.

Elle lui tendit les vingt-cinq *cents* de pourboire.

Hoag et Randall l'avaient à présent dépassée de quelques mètres. Elle descendit du véhicule puis se dirigea vers le magasin qui se trouvait de l'autre côté du trottoir, où elle attendit. À sa surprise, elle vit Hoag se tourner et s'adresser à son mari. Elle se trouvait trop loin pour pouvoir entendre ce qu'ils se disaient.

Elle hésita à aller les rejoindre. Quelque chose clochait et l'emplissait d'appréhension. Cependant, son mari ne paraissait pas préoccupé. Il écouta calmement ce que Hoag avait à lui dire, puis les deux hommes pénétrèrent dans l'immeuble commercial devant lequel ils s'étaient tenus.

Elle se rapprocha aussitôt. Le hall du bâtiment était bondé de monde, ce qui était prévisible à cette heure de la matinée. Six ascenseurs alignés étaient en pleine activité. Les portes du numéro 2 venaient de claquer. Le 3 commençait juste à accepter des voyageurs. Hoag et son mari ne se trouvaient pas dans cette cabine. Cynthia se posta à côté de la buvette et fit un examen rapide des lieux.

Ils ne se trouvaient pas dans le hall. Pas plus qu'ils n'étaient, s'assura-t-elle rapidement, dans la boutique du coiffeur qui donnait sur la salle. Ils avaient probablement fait partie des derniers passagers à prendre l'ascenseur numéro 2 lors de sa dernière montée. Elle avait observé son tableau lumineux sans que cela lui eût rien appris d'utile. La cabine s'était arrêtée à presque tous les étages.

Elle était à présent redescendue. Cynthia y pénétra en prenant soin de n'être ni la première ni la dernière à y monter : elle se perdit dans la foule. Elle n'annonça pas d'étage mais attendit que les derniers passagers fussent sortis.

Le garçon d'ascenseur la regarda en levant interrogativement les sourcils.

— Rez-de-chaussée, s'il vous plaît, ordonna-t-elle.

Elle sortit un billet d'un dollar.

— J'ai à vous parler.

Il referma les grilles pour leur donner une certaine intimité.

— Faites vite, dit-il comme il jetait des regards aux signaux d'appel.

— Deux hommes sont montés ensemble, lors de votre voyage précédent.

Elle fit d'eux un portrait rapide et vivant.

— Je voudrais savoir à quel étage ils sont descendus.

L'homme secoua la tête.

— J'pourrais pas vous le dire. C'est l'heure de la grande bourre.

Elle ajouta un second billet.

— Réfléchissez. Ce sont sans doute les deux derniers passagers à être montés. Ils ont peut-être été contraints de s'écarter pour laisser descendre les autres. C'est le plus petit des deux qui a dû vous indiquer l'étage.

Le garçon d'ascenseur secoua de nouveau la tête.

— Même si vous montiez jusqu'à cinq dollars, j'pourrais pas vous répondre. Pendant les heures d'affluence, même Lady Godiva et son cheval pourraient entrer et sortir de la cabine sans que je m'en rende compte. Bon... Vous voulez sortir ou redescendre ?

— Redescendre.

Elle lui tendit un dollar.

— Merci quand même.

L'homme regarda le billet, haussa les épaules, et l'empocha.

Elle n'avait d'autre choix que reprendre sa faction dans le hall. Ce qu'elle fit, en fulminant de colère. Elle avait conscience qu'elle s'était laissé avoir par le plus vieux système connu pour semer quelqu'un. Se dire détective et se faire rouler par le truc de l'immeuble commercial ! À présent, il était probable qu'ils étaient ressortis. Ils devaient se trouver loin, alors que Teddy se demandait où elle était, et avait peut-être besoin d'elle pour le relayer.

Elle aurait dû leur coller au train ! Bon sang !

Elle fit l'achat d'une bouteille de Pepsi Cola à la buvette et elle but lentement, debout. Elle se demandait si elle pourrait avaler le contenu d'une seconde, afin d'assurer sa couverture, lorsque Randall apparut.

Ce fut la vague de soulagement qui la submergea qui lui fit prendre conscience à quel point elle avait été inquiète. Cependant, elle ne renonça pas pour autant à son personnage. Elle détourna la tête, sachant que son mari la verrait et qu'il reconnaîtrait sa nuque aussi bien que son visage.

Mais il ne vint pas vers elle pour lui parler, et elle le prit de nouveau en filature. Hoag n'était visible nulle part. Ne l'avait-elle pas vu passer, ou quoi ?

Randall se rendit jusqu'au coin de la rue, lança un regard calculateur à une rangée de taxis, puis monta à bord d'un bus qui venait de s'arrêter. Elle l'imita, après avoir laissé plusieurs personnes monter devant elle. Elle estima alors qu'elle pouvait l'aborder sans risque.

Il releva les yeux comme elle s'asseyait à côté de lui.

— Cyn ! Je croyais que nous t'avions semée.

— Il s'en est fallu de peu, admit-elle. Dis-moi... qu'est-ce qui se mijote ?

— Attends que nous soyons rentrés au bureau.

Cela ne l'enchantait guère, mais elle ne protesta pas. Le bus qu'ils avaient pris les conduisit directement à leur bureau qui se trouvait seulement à une demi-douzaine d'immeubles de là. Lorsqu'ils furent dans le bâtiment, Randall ouvrit la porte du petit appartement et alla aussitôt décrocher le téléphone. Ce dernier était relié à un service de secrétariat.

— Des appels ? demanda-t-il avant d'écouter un instant. C'est bon. Faites monter les fiches. Vous pouvez prendre votre temps.

Il posa le combiné et se tourna vers sa femme.

— Eh bien, ma belle, ce sont les cinq cents dollars les plus facilement gagnés de toute ma vie.

— Tu as découvert ce qu'il fait ?

— Naturellement.

— Alors, que fait-il ?

— Devine.

Elle le fixa.

— Tu veux un coup de poing dans la gueule ?

— T'excite pas. Tu ne le devineras jamais, bien que ce soit assez banal. Il travaille pour un joaillier... il polit des bijoux. Tu sais, cette substance qu'il a trouvée sous ses ongles et qui l'a tellement bouleversé ?

— Oui ?

— Elle n'a rien de particulier. C'est de la pâte à polir. À cause de son imagination malade, il a sauté sur la conclusion qu'il s'agissait de sang séché. Voilà comment nous avons gagné la moitié d'un millier de dollars.

— Mmmmm. On le dirait. Il travaille quelque part dans l'Acme Building, je suppose ?

— Pièce 1310. Ou plutôt appartement 1310. Pourquoi ne nous as-tu pas suivis jusqu'au bout ?

Elle hésita un peu avant de répondre. Elle refusait d'admettre à quel point elle avait été maladroite, mais une vieille habitude de franchise totale fut la plus forte.

— Je me suis laissé avoir lorsque Hoag t'a abordé et t'a parlé devant l'immeuble. C'est pour ça que je suis arrivée trop tard à l'ascenseur.

— Je vois. Eh bien... je... Attends ! Qu'est-ce que tu viens de dire ? Que Hoag m'avait parlé ?

— Oui, bien sûr.

— Mais il ne m'a pas adressé la parole. Il n'a même pas posé les yeux sur moi. De quoi parles-tu ?

— De quoi « je » parle ? Je te demande plutôt de quoi « tu » parles ! Hoag s'est arrêté juste avant de pénétrer dans l'Acme Building. Il a pivoté sur lui-même et s'est adressé à toi. Vous êtes restés là à faire des discours et c'est ce qui m'a fait perdre le rythme. Puis vous êtes entrés ensemble pratiquement bras dessus, bras dessous.

Il resta assis sans rien dire durant un long moment. Il la fixait. Cynthia reprit finalement la parole.

— Ne reste pas planté là à me regarder comme un débile ! C'est ce qui s'est passé.

— Cyn, écoute ma version des faits. Je suis descendu du bus derrière Hoag et je l'ai suivi dans le hall. J'ai dû faire un marathon pour entrer dans la cabine d'ascenseur et je me suis jeté derrière lui lorsqu'il s'est tourné vers la porte. Quand il est sorti, je suis resté en arrière. Je me suis attardé un peu dans la cabine et j'ai posé des questions à ce nigaud de garçon d'ascenseur, lui expliquant juste assez

de choses pour me faire comprendre. Lorsque je suis sorti, Hoag disparaissait dans le 1310. Il ne m'a adressé la parole à aucun moment et il n'a jamais vu mon visage. De ça, j'en suis certain.

Elle était pâle, mais elle se contenta de dire :

— Continue.

— Lorsqu'on arrive, on trouve sur la droite une longue séparation de verre derrière laquelle sont installées des tables. À travers cette vitre, on peut voir travailler les joailliers, ou les bijoutiers, quel que soit le nom qu'on leur donne. Une méthode de vente adroite... et efficace. Hoag s'y est précipité et le temps que je descende le couloir il était déjà de l'autre côté. Il avait enlevé son pardessus, enfilé une blouse et vissé un de leurs machins grossissants sur son œil. Je suis passé devant lui pour gagner le bureau (il n'a pas relevé les yeux) et j'ai demandé à voir le patron. Un petit type qui ressemble à un oiseau est finalement apparu et je lui ai demandé s'il avait parmi ses employés un certain Jonathan Hoag. Il a répondu affirmativement et m'a demandé si je désirais lui parler. J'ai dit que c'était inutile et j'ai précisé que j'effectuais une enquête pour une compagnie d'assurances. Il a voulu savoir s'il n'y avait rien qui clochait et je lui ai répondu qu'il s'agissait d'une simple enquête de routine concernant une assurance sur la vie. Je lui ai également demandé depuis combien de temps Hoag travaillait chez lui. Il a répondu : « Cinq ans », avant d'ajouter que c'était un employé sur lequel il pouvait compter, et un des plus habiles. J'ai dit que c'était fort bien et j'ai voulu savoir s'il pensait que Mr. Hoag pouvait se permettre d'avoir une assurance de dix mille dollars. Il a répondu : « Certainement » et il a précisé qu'ils étaient toujours heureux de voir leurs employés prendre une telle assurance. Exactement ce que je m'étais imaginé lorsque je lui avais fait mon baratin.

« En sortant, je me suis arrêté devant la table de Hoag et je l'ai regardé à travers la vitre. Il a finalement relevé les yeux puis a rabaisé le regard. Je suis sûr que s'il m'avait reconnu je m'en serais rendu compte. Un cas de skiro... ciseau... comment tu dis, déjà ?

— Schizophrénie. Dédoublement total de la personnalité. Mais écoute, Teddy...

— Ouais ?

— Tu lui as parlé ! Je vous ai vus.

— Ça suffit comme ça, ma belle. Tu le crois peut-être, mais tu devais regarder deux autres types. À quelle distance étais-tu ?

— Pas suffisamment loin pour pouvoir me tromper. Je me tenais devant Beecham, le chausseur. Puis je suis allée dans l'entrée de *Chez Louis* et ensuite dans le hall de l'Acme Building. Tu tournais le dos au kiosque à journaux, à côté du caniveau, et tu me faisais pratiquement face. Hoag était de dos mais je n'ai pas pu me tromper, étant donné

que je l'ai vu de profil lorsque vous vous êtes détournés et que vous êtes entrés ensemble dans l'immeuble.

Randall semblait exaspéré.

— Je ne lui ai pas dit un seul mot. Et je ne suis pas entré avec lui. Je le suivais à bonne distance.

— Vous ne me ferez jamais avaler une chose pareille, Mr. Edward Randall ! Je reconnais que je me suis laissé semer, mais ce n'est pas une raison pour insister lourdement et vouloir me tourner en ridicule !

Randall était marié depuis trop longtemps et appréciait trop son confort pour ne pas respecter les signaux de danger. Il se leva, s'approcha de Cynthia, et passa un bras autour de sa taille.

— Écoute, chérie, dit-il avec une douce gravité. Je t'assure que je ne me paye pas ta tête. Nous nous sommes embrouillés les pédales à un moment ou un autre, mais je te raconte les choses exactement comme elles se sont passées.

Elle plongea son regard dans le sien puis l'embrassa brusquement, avant de s'écarter.

— D'accord. Nous avons tous les deux raison, ce qui est absolument impossible. Viens.

— Où ?

— Sur les lieux du crime. Si je ne parviens pas à tirer les choses au clair, je sais que je ne pourrai plus jamais fermer l'œil de ma vie.

*

* *

L'Acme Building se trouvait là où ils l'avaient laissé. Le magasin du chausseur était toujours à la même place, de même que *Chez Louis* et le kiosque à journaux. Randall alla se placer là où Cynthia s'était tenue et il reconnut qu'elle n'aurait pu se méprendre sur son identité, à moins qu'elle fût ivre morte. Mais il soutenait toujours aussi catégoriquement sa version des faits.

— Tu n'aurais pas bu un ou deux verres en cours de route ? suggéra-t-il avec espoir.

— Certainement pas.

— Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas. Si, je sais ! Nous en avons fini avec Hoag, n'est-ce pas ? Tu as trouvé ce qu'il voulait et l'affaire est classée ?

— Oui... pourquoi ?

— Conduis-moi à cette bijouterie. Je veux demander à son moi diurne s'il t'a parlé ou non à la descente du bus.

Il haussa les épaules.

— D'accord, Cyn. C'est à toi de jouer.

Ils entrèrent et prirent le premier ascenseur libre. L'avertisseur émit un bruit de castagnettes et le liftier ferma les portes.

— Étages, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

Six, trois et neuf. Randall attendit que tout le monde eût annoncé sa destination pour déclarer :

— Treizième.

Le garçon d'ascenseur regarda autour de lui.

— Je peux vous proposer le douzième ou le quatorzième, mon gars. Vous n'aurez qu'à faire la moyenne.

— Hein ?

— Y a pas de treizième étage. Si c'était le cas, personne ne voudrait y louer un bureau.

— Vous devez faire erreur. Je m'y suis rendu ce matin.

L'homme lui adressa un regard de patience contenue.

— Voyez vous-même.

Il fit monter la cabine et l'arrêta.

— Douze.

Il remit la cabine en marche. Le numéro 12 glissa sous eux et fut rapidement remplacé par un autre.

« Quatorze. Vous êtes toujours aussi affirmatif ?

— Je suis désolé, admit Randall. J'ai fait une erreur stupide. Je suis pourtant venu ici ce matin et j'ai cru avoir noté l'étage.

— C'était p'têtre le dix-huitième, suggéra le garçon d'ascenseur. Des fois, un huit ressemble à un trois. Vous cherchez qui ?

— Detheridge & Co. Joailliers.

Le liftier secoua la tête.

— Pas dans cet immeuble. Pas de joailliers et pas de Detheridge.

— Vous en êtes sûr ?

Au lieu de répondre, le garçon d'ascenseur fit redescendre la cabine au dixième étage.

— Allez voir au 1001. C'est la régie de l'immeuble.

Non, il n'y avait aucun Detheridge. Non, aucun bijoutier, fabricant ou détaillant. N'était-ce pas plutôt de l'Apex Building dont ce monsieur voulait parler et non de l'Acme ? Randall remercia les employés et sortit, fortement ébranlé.

*

* *

Cynthia, qui avait conservé jusqu'alors un silence absolu, se décida à prendre la parole.

— Chéri...

— Ouais. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous pourrions monter jusqu'au dernier étage puis redescendre à pied.

— Pourquoi prendre cette peine ? Si c'était ici, ils le sauraient, à la régie.

— Ils peuvent le savoir et ne pas vouloir le dire. Il y a quelque chose de pas catholique. Réfléchis, pour dissimuler tout un étage d'un

immeuble de bureaux, il suffirait de camoufler la porte d'ascenseur pour qu'elle ressemble à un mur nu.

— Non, c'est stupide. Je deviens dingue, c'est tout. Tu ferais mieux de me conduire chez un docteur.

— Ce n'est pas stupide et tu ne perds pas les pédales. Comment sais-tu où tu te trouves, dans une cabine d'ascenseur ? Par les numéros des étages. Si tu ne vois pas d'étage, tu ne pourras jamais te rendre compte qu'il y en a un en supplément. Nous sommes peut-être sur la piste de quelque chose de très important.

Elle ne croyait guère en ses propres arguments, mais elle savait que Randall avait un besoin urgent d'agir.

Il allait accepter, puis se reprit.

— Et l'escalier ? On doit obligatoirement remarquer un étage, dans un escalier.

— Il y a peut-être également des embrouilles au sujet de l'escalier. Si c'est le cas, nous allons essayer de tirer ça au clair. Viens !

Mais ce n'était pas le cas. Tous les niveaux de l'immeuble étaient séparés par le même nombre de marches (dix-huit) et l'escalier menant du douzième au quatorzième étage ne faisait pas exception à la règle. Ils descendirent à partir du sommet et examinèrent les inscriptions portées sur chaque porte de verre dépoli. Cela leur prit énormément de temps, étant donné que Cynthia avait catégoriquement refusé la proposition de Randall qui avait suggéré de se séparer, afin que chacun d'eux n'eût que la moitié de chaque étage à visiter. Elle tenait absolument à l'avoir dans son champ de vision.

Ils ne trouvèrent nulle part un treizième étage ou la porte d'une firme fabriquant des bijoux, ni sous le nom de Detheridge & Co ni sous un autre. Ils n'avaient que le temps de lire le nom des occupants sur les portes : entrer dans chaque bureau, sous un prétexte quelconque, leur aurait pris plus d'une journée complète.

Randall fixait pensivement la porte sur laquelle était écrit : *Étude de MM. Pride, Greenway, Hamilton, Steinbolt, Carter & Greenway, avoués.*

— En raison du temps qui s'est écoulé, dit-il, ils ont pu changer l'inscription portée sur la porte.

— Pas sur celle-ci, fit-elle remarquer. Quoi qu'il en soit, si c'est une mise en scène, ils ont également vidé les lieux et les ont modifiés de façon à ce que tu ne puisses pas les reconnaître.

Cependant, elle continuait de fixer ces lettres à l'aspect innocent. Un immeuble commercial était un lieu terriblement écarté et secret. Murs insonorisés, stores vénitiens... et le nom d'une firme inexistante. N'importe quoi pouvait se passer en un tel lieu... n'importe quoi. Personne ne le saurait. Personne ne s'en inquiéterait. Personne ne le remarquerait jamais. Aucun policier pour faire une ronde, des voisins

aussi éloignés que la lune, pas même un service de nettoyage si tel était le désir du locataire. Dès l'instant où le loyer était réglé ponctuellement, la régie laissait en paix l'occupant des lieux. On aurait pu y commettre n'importe quel crime dont on avait envie et ensuite fourrer les cadavres dans les placards.

Elle frissonna.

— Viens, Teddy. Dépêchons-nous.

Ils parcoururent les étages restants le plus rapidement possible et atteignirent finalement le hall. Cynthia se sentit réconfortée de retrouver des visages et la clarté du soleil, bien qu'ils n'eussent pas découvert la bijouterie fantôme. Randall s'arrêta sur les marches et regarda autour de lui.

— Crois-tu possible que nous nous soyons trouvés dans un autre immeuble ? dit-il dubitativement.

— C'est impossible. Tu vois cette buvette ? J'y ai passé une longue période de ma vie. Je connais chaque chiure de mouche du comptoir.

— Alors, quelle est la réponse à ce mystère ?

— Un bon déjeuner. Viens.

— D'accord. À condition que le mien soit sous une forme liquide.

Elle parvint à le convaincre de terminer un plat de corned-beef après son troisième whisky. Cela et deux tasses de café lui permirent de garder l'esprit clair mais l'empêchèrent d'être réconforté par l'alcool.

— Cyn...

— Oui, Teddy ?

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Elle lui répondit lentement.

— Je pense que tu as dû être victime d'un numéro d'hypnose surprenant.

— Moi aussi... soit c'est cela, soit j'ai finalement craqué. Alors appelons ça hypnose. Je veux savoir pourquoi.

Elle jouait avec sa fourchette.

— Je ne suis pas certaine de vouloir l'apprendre. Sais-tu ce que j'aimerais faire, Teddy ?

— Quoi ?

— Renvoyer les cinq cents dollars à Mr. Hoag, avec une lettre dans laquelle nous lui expliquerions que nous ne pouvons pas l'aider et que nous lui rendons son argent.

Il la fixa.

— Rendre cet argent ? Bon Dieu !

À en juger par le visage de Cynthia, elle semblait avoir été surprise alors qu'elle faisait une suggestion indécente, mais elle ajouta avec obstination :

— Je sais. C'est malgré tout ce que j'aimerais faire. Avec de simples affaires de divorce et de recherche de personnes disparues, nous pouvons gagner de quoi vivre. Nous ne sommes pas obligés d'accepter un travail comme celui-là.

— À t'entendre, on pourrait croire que tu as l'habitude de donner régulièrement cinq cents dollars de pourboire aux serveurs.

— Non, c'est faux. J'estime tout simplement que ce n'est pas une somme suffisamment importante pour que tu risques ta peau... ou ta santé mentale. Écoute, Teddy, quelqu'un essaye de nous pousser à la boisson. Avant d'aller plus loin, je veux savoir pourquoi.

— C'est une chose que je tiens à découvrir, moi aussi. Et c'est pourquoi je n'ai pas la moindre envie de laisser tomber. Bon sang, j'ai horreur qu'on essaye de me jouer des sales tours.

— Que comptes-tu dire à Mr. Hoag ?

Il fit courir sa main dans ses cheveux, ce qui était sans importance étant donné qu'ils étaient déjà ébouriffés.

— Je ne sais pas. Et si c'était toi qui lui parlais ? Raconte-lui n'importe quoi, mais demande-lui un délai.

— C'est une excellente idée. C'est même une idée fantastique. Je vais lui annoncer que tu t'es cassé la jambe, mais que tu seras sur pied demain matin.

— Ne sois pas comme ça, Cyn. Tu sais comment faire avec lui.

— D'accord. Mais tu dois me faire une promesse, Teddy.

— Quelle promesse ?

— Tant que nous poursuivrons cette affaire, nous travaillerons ensemble.

— N'est-ce pas ce que nous faisons toujours ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne veux pas que tu t'éloignes de moi. À aucun moment.

— Voyons, Cyn, ce n'est pas très pratique.

— Promets.

— D'accord, d'accord, je promets.

— C'est mieux.

Elle se détendit et parut presque heureuse.

« Est-ce que nous ne ferions pas mieux de rentrer au bureau ?

— Que le bureau aille au diable ! Allons plutôt assister à une triple projection.

— D'accord, Cerveau !

Elle prit ses gants et son sac.

*

* *

Les films ne parvinrent pas à les distraire, bien qu'ils eussent choisi un billet « westerns » des spectacles dont ils étaient extrêmement friands. Mais le héros semblait aussi méchant que le

contremaître du ranch et les mystérieux cavaliers masqués paraissaient pour une fois vraiment sinistres. Et Randall continuait de voir le treizième étage de l'Acme Building, la longue séparation de verre derrière laquelle travaillaient les joailliers, et le petit directeur desséché de la Detheridge & Co. Bon Dieu... était-il possible d'hypnotiser un homme au point de l'amener à croire qu'il avait vu quelque chose d'aussi détaillé ?

Cynthia suivit à peine les films. Elle était préoccupée par les personnes qui les entouraient. Elle se surprit à étudier avec méfiance leurs visages, chaque fois que l'éclairage revenait. S'ils avaient cet aspect alors qu'ils se distrayaient, à quoi devaient-ils ressembler lorsqu'ils étaient malheureux ? À de rares exceptions près, les spectateurs arboraient dans le meilleur des cas un masque d'impassibilité stoïque. Elle découvrit un grand nombre d'expressions mécontentes, des rictus sinistres de douleur physique, de malheur solitaire, de frustration et de médiocrité stupide, mais rarement un visage heureux. Même Teddy, dont l'habituelle gaieté débonnaire était une des qualités principales, semblait amer... à juste titre, admit-elle. Cynthia se demanda quelles pouvaient être les raisons des expressions malheureuses des autres spectateurs.

Elle se souvint avoir vu une toile baptisée *Métropolitain*. On y voyait une marée humaine se déverser de la porte d'une rame alors qu'une autre foule tentait d'y pénétrer. Tous étaient pressés d'entrer ou de sortir, cependant cela ne leur apportait aucune joie. Le tableau n'avait aucune beauté en soi, il était évident que l'unique but de l'artiste avait été de brosser une critique mordante d'un mode de vie.

Elle se sentit soulagée lorsque les séances furent terminées et qu'ils purent se réfugier dans la liberté relative de la rue. Randall héla un taxi et ils rentrèrent chez eux.

— Teddy...

— Hein ?

— As-tu noté les visages des gens, au cinéma ?

— Non, pas particulièrement. Pourquoi ?

— Aucun spectateur ne semblait trouver le moindre plaisir à la vie.

— C'est peut-être le cas.

— Mais pourquoi ? Écoute... nous nous amusons, n'est-ce pas ?

— Tu peux le dire.

— Nous nous sommes toujours amusés, même lorsque nous étions fauchés et que nous tentions de faire démarrer notre affaire. Nous nous couchions avec le sourire et nous nous levions heureux. Nous le faisons toujours. Pourquoi ?

Il sourit pour la première fois depuis leur quête du treizième étage. Il la pinça.

— Mais parce que la vie est tellement agréable avec toi, chérie.
— Merci. Je te retourne le compliment. Tu sais, lorsque j'étais petite fille, je croyais une chose étrange.

— Accouche.

— J'étais heureuse, mais au fur et à mesure que je grandissais je pouvais constater que ma mère ne l'était pas. Et mon père non plus. Mes professeurs semblaient tristes... la plupart des adultes qui m'entouraient étaient malheureux. J'ai commencé à me persuader qu'en grandissant on découvre quelque chose qui empêche d'être à nouveau heureux. Tu sais comment on traite les enfants : « Tu es trop jeune pour comprendre, ma chérie », et « Attends d'être grande, mon trésor, et alors tu comprendras. »

J'avais l'habitude de me demander quel secret on me cachait et je me suis mise à écouter aux portes pour essayer de le découvrir.

— Tu étais née pour faire un détective !

*

* *

— Tais-toi. Mais je me rendais compte que cette chose, quelle qu'en soit la nature, ne rendait pas les adultes heureux : que ça les rendait tristes. Alors, je me suis mise à prier pour ne jamais découvrir ce que c'était.

Elle haussa légèrement les épaules.

« Je suppose que je ne l'ai jamais fait. »

Il rit doucement.

— Moi non plus. Un Peter Pan professionnel, voilà ce que je suis. Je suis aussi heureux que si j'avais du bon sens.

Elle posa une petite main gantée sur son bras.

— Ne ris pas, Teddy. C'est ce qui m'effraye tant au sujet de l'affaire Hoag. J'ai peur qu'en allant plus loin nous découvriions ce que les grands savent déjà. Et qu'ensuite nous ne puissions plus jamais être heureux.

Il allait rire puis la fixa durement.

— Mais, tu es vraiment sérieuse, n'est-ce pas ?

Il lui donna une petite tape sous le menton.

« Tu n'es plus une gamine, Cyn. Ce dont tu as besoin, c'est d'un bon repas... et d'un verre d'alcool. »

Ils avaient dîné et Cynthia préparait mentalement le discours téléphonique qu'elle tiendrait à Mr. Hoag, lorsque la sonnette de l'entrée se fit entendre. Elle se rendit dans le vestibule et utilisa l'interphone.

— Oui ?

Elle se tourna presque aussitôt vers son mari et forma silencieusement sur ses lèvres les paroles : « C'est Mr. Hoag. » Randall haussa les épaules, posa un doigt prudent sur sa bouche et s'éloigna vers la chambre sur la pointe des pieds, en exagérant ses mouvements. Cynthia hocha la tête.

— Un instant, s'il vous plaît. Voilà... je vous entends mieux. Il semble que la ligne soit mauvaise, ce soir. Veuillez répéter votre nom, je vous en prie ?

« Oh, Mr. Hoag. Montez, Mr. Hoag. »

Elle pressa le bouton qui commandait l'ouverture de la porte d'entrée de l'immeuble.

Le petit homme pénétra bientôt dans l'appartement et s'inclina avec nervosité.

— J'espère que je ne vous dérange pas, mais j'étais à tel point impatient que je n'ai pu attendre de recevoir votre rapport.

Elle ne l'invita pas à s'asseoir.

— Je suis au regret de devoir vous décevoir, dit-elle d'une voix douce. Mais Mr. Randall n'est pas encore rentré.

— Oh.

Hoag paraissait pathétiquement déçu, à tel point qu'elle ressentit une soudaine sympathie pour cet homme. Puis elle se rappela l'épreuve que son mari avait endurée le matin même et elle retrouva sa froideur.

« Savez-vous à quelle heure il rentrera ? ajouta-t-il.

— Je ne peux le dire, Mr. Hoag. Les épouses de détectives apprennent à ne plus attendre.

— Oui, sans doute. Eh bien, je sais que je ne devrais pas vous imposer ma présence plus longtemps. Mais je meurs d'impatience de lui parler.

— Je ne manquerai pas de l'en informer. Aviez-vous quelque chose de particulier à lui dire ? De nouvelles données, par exemple ?

— Non... répondit-il lentement. Non, je suppose... tout cela me semble tellement stupide !

— Quoi, Mr. Hoag ?

Il dévisagea la femme.

— Je me demande... Mrs. Randall, croyez-vous aux cas de possession ?

— Possession ?

— La possession d'âmes humaines... par des démons.

— Je ne peux pas dire que ce soit un sujet auquel j'ai consacré beaucoup de temps, répondit-elle sans se compromettre.

Elle se demandait si Teddy écoutait leur conversation et s'il arriverait rapidement, si elle se mettait à hurler.

Hoag tripotait le devant de sa chemise. Il ouvrit un bouton et elle sentit une odeur âcre et répugnante. Puis Hoag lui présenta une chose qui se trouvait dans sa main. C'était un objet attaché par une cordelette autour de son cou, sous sa chemise.

Elle fit un effort pour regarder et, avec un intense soulagement, elle reconnut la chose... des gousses d'ail, portées en pendentif.

— Pourquoi gardez-vous cela sur vous ? demanda-t-elle.

— Ça semble stupide, n'est-ce pas ? admit-il. Accorder à tel point crédit à de vieilles superstitions... mais cela me réconforte. J'ai l'épouvantable impression d'être constamment épié...

— Naturellement. Nous avons... Mr. Randall vous a surveillé selon vos instructions.

— Ce n'est pas ça. Un homme dans un miroir...

Il hésita.

— Un homme dans un miroir ?

— Dans un miroir, notre reflet nous observe, mais on s'y attend et cela ne nous inquiète pas. Il s'agit de quelque chose de différent, comme si quelqu'un voulait m'atteindre et attendait l'occasion propice pour le faire. Croyez-vous que je sois fou ? conclut-il brusquement.

Cynthia ne prêtait guère attention aux propos de Mr. Hoag, car elle avait noté quelque chose lorsqu'il lui avait présenté l'ail. Les extrémités des doigts de l'homme étaient striées et sillonnées de spirales et de boucles, comme celles de tous les autres hommes... et, ce soir, elles n'étaient certainement pas enrobées de collodion. Elle décida d'en prendre une série d'empreintes pour Teddy.

— Non, je ne pense pas que vous soyez fou, dit-elle sur un ton apaisant. Mais j'estime que vous vous inquiétez trop. Vous devriez vous détendre. Désirez-vous boire quelque chose ?

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me donner un verre d'eau.

*

* *

Que ce fût de l'eau ou de l'alcool, seul le verre intéressait Cynthia. Elle s'excusa et se rendit dans la cuisine où elle choisit un grand verre lisse et sans la moindre décoration. Elle le nettoya consciencieusement, puis y versa de l'eau et des glaçons en prenant bien soin de ne pas en renverser sur les côtés. Puis elle lui apporta le verre. Elle le tenait par le fond.

Intentionnellement ou non, il déjoua ses plans. Il était allé se placer devant le miroir proche de la porte, où il avait de toute

évidence redressé sa cravate et arrangé sa chemise après avoir replacé l'ail dans sa cachette. Lorsqu'elle vint vers lui et qu'il pivota dans sa direction, elle put constater qu'il avait renfilé ses gants.

Elle l'invita à s'asseoir, pensant que cela l'inciterait à les ôter à nouveau, mais il répondit :

— Je vous ai déjà imposé ma présence trop longtemps.

Il but la moitié de l'eau contenue dans le verre, la remercia, et sortit en silence.

Randall réapparut.

— Il est parti ?

Elle se tourna rapidement.

— Oui, il est parti. Teddy, j'aimerais que tu fasses toi-même les sales corvées. Ce type me rend nerveuse. Je mourais d'envie de te hurler de venir me rejoindre.

— Calme-toi, vieille fille.

— Tout ça c'est bien joli, mais je préférerais ne l'avoir jamais rencontré.

Elle se rendit à une fenêtre qu'elle ouvrit en grand.

— Il est à présent trop tard pour faire marche arrière.

Les yeux de Randall restaient rivés sur le verre.

« Dis... tu as pris ses empreintes ?

— Je n'ai pas eu cette chance. Je crois qu'il lit dans mes pensées.

— Dommage.

— Teddy, qu'as-tu l'intention de faire, à son sujet ?

— J'ai bien une idée, mais laisse-moi d'abord la mettre au point. Quelles sont ces salades qu'il t'a débitées au sujet des démons et d'un homme qui l'observait dans un miroir ?

— Ce n'est pas ce qu'il a dit.

— Je suis peut-être l'homme du miroir. Je l'ai surveillé dans une glace, ce matin.

— Han-han. Il employait simplement une métaphore. Il a la trouille.

Elle crut voir quelque chose se déplacer derrière son épaule et elle se tourna brusquement. Mais il n'y avait rien, à l'exception des meubles et du mur. Elle estima que ce n'était sans doute rien de plus qu'un reflet sur la vitre et elle n'en parla pas.

— Et nous aussi, ajouta-t-elle. En ce qui concerne les démons, Hoag me suffit amplement. Tu sais ce que j'aimerais ?

— Quoi ?

— Boire un grand verre de quelque chose de fort et aller me coucher de bonne heure.

— Excellente idée.

Il se rendit dans la cuisine où il se mit à préparer le remède.

« Tu veux aussi un sandwich ? »

Randall était en pyjama. Il se tenait dans la salle de séjour, devant le miroir installé à côté de la porte d'entrée. Son reflet... non, pas son reflet, car l'image portait un costume à la coupe classique qui lui donnait l'aspect d'un important homme d'affaires... l'image, donc, s'adressa à lui.

— Edward Randall.

— Hein ?

— Edward Randall, vous êtes attendu. Tenez... prenez ma main. Tirez un siège et vous découvrirez que vous pouvez facilement grimper à travers le miroir.

Cela lui semblait être parfaitement naturel : l'unique chose raisonnable à faire, en fait. Il plaça une chaise sous le miroir, prit la main qui lui était tendue, et traversa le miroir. De l'autre côté, juste sous la glace, se trouvait un lavabo qui lui servit de point d'appui pour descendre. Randall et son compagnon se tenaient dans une petite pièce carrelée de blanc, en tout point semblable aux lavabos que l'on peut trouver dans certains bureaux.

— Dépêchez-vous, lui dit son compagnon. Les autres sont déjà réunis.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Phipps, répondit-il en s'inclinant légèrement. Par ici, je vous prie.

Il ouvrit la porte des lavabos et poussa doucement Randall. Ce dernier se retrouva dans une pièce qui était de toute évidence une salle de conférences... et une réunion était en cours, car la longue table était entourée par une douzaine d'hommes. Tous avaient les yeux rivés sur lui.

— Montez, Mr. Randall.

Il sentit une autre poussée, un peu moins douce, cette fois, et il se retrouva assis au centre de la table vernie. Le plateau était dur et froid, à travers le fin coton du pantalon de son pyjama.

Randall serra la veste autour de lui et frissonna.

— Je ne veux pas, protesta-t-il. Laissez-moi descendre. Je ne suis même pas habillé.

Il tenta de se lever, mais il constata qu'il semblait être dans l'incapacité d'effectuer le moindre mouvement.

Derrière lui, quelqu'un rit doucement, puis une voix déclara :

— Il n'est pas très gras.

— En l'occurrence, c'est sans importance, répondit quelqu'un d'autre.

Il commençait à comprendre quelle était la situation... la dernière fois il s'était retrouvé sans pantalon dans Michigan Boulevard. À

maintes reprises il était revenu dans son école, non seulement nu mais sans savoir ses leçons, et en retard par-dessus le marché. Eh bien, il connaissait la méthode pour se tirer de ce mauvais pas... il suffisait de fermer les yeux et de serrer les couvertures, pour se réveiller dans la douce sécurité de son lit.

Il ferma les yeux.

— Inutile d'essayer de vous cacher, Mr. Randall. Nous pouvons vous voir et vous nous faites perdre du temps.

Il rouvrit les paupières...

— À quoi rime tout cela ? s'exclama-t-il avec colère. Où suis-je ? Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Qu'est-ce qui se passe ?

*

* *

Un homme corpulent se trouvait en face de lui, au bout de la table. Debout, il devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt-cinq, et il possédait proportionnellement de larges épaules et une forte ossature. La graisse s'étalait librement sur son corps démesurée mais ses mains étaient parfaites et fines, manucurées avec soin. Les traits de son visage n'étaient pas larges et semblaient encore rétrécis par les bajoues tombantes et les doubles mentons qui l'entouraient. Ses yeux étaient minuscules et rieurs, sa bouche souriait et il avait le tic de comprimer ses lèvres tout en les faisant avancer.

— Une chose à la fois, Mr. Randall, répondit-il avec jovialité. En ce qui concerne le lieu où vous vous trouvez, vous êtes au treizième étage de l'Acme Building... vous vous souvenez ?

Il rit, comme s'ils partageaient un secret connu d'eux seuls.

— Au regard de ce qui se passe, c'est une réunion du conseil d'administration de la Detheridge & Co. Je...

Il parvint à s'incliner au-dessus de l'immense étendue de son ventre, tout en restant assis.

« Je suis R. Jefferson Stoles, président-directeur général, à votre service.

— Mais...

— Je vous en prie, Mr. Randall... les présentations d'abord. Sur ma droite, Mr. Townsend.

— Comment allez-vous, Mr. Randall ?

— Bien, merci, et vous-même ? répondit machinalement Randall. Écoutez, les choses vont trop loin et...

— Ensuite Mr. Gravesby, Mr. Wells, Mr. Yoakim, Mr. Printemps, Mr. Jones, Mr. Phipps que vous connaissez déjà. Il est notre secrétaire. Après lui sont assis Mr. Reinfnsnider et Snyder... sans lien de parenté. Et finalement Mr. Parker et Crewes. Je suis au regret de dire que Mr. Putiphar n'a pu venir. Cependant, nous avons atteint le quorum.

Randall essaya à nouveau de se lever, mais le plateau de la table

semblait toujours être incroyablement glissant.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre que vous ayez atteint le quorum ? Laissez-moi partir.

— Tut, tut, Mr. Randall. Ne désirez-vous pas obtenir les réponses aux questions que vous vous posez ?

— Pas tant que ça. Bon sang, laissez-moi...

— Il est pourtant indispensable qu'elles reçoivent une réponse. C'est une réunion de travail et vous êtes à l'ordre du jour.

— Moi ?

— Oui, vous. Vous représentez, dois-je le dire ? un sujet de seconde importance, mais vous posez un problème qui doit être réglé. Vos activités ne nous plaisent guère, Mr. Randall. Vous devez absolument les interrompre.

Avant que Randall pût répondre, Stoles tendit sa paume dans sa direction.

— Faites preuve d'un peu de patience et laissez-moi m'expliquer. Je ne parle naturellement pas de toutes vos activités. Nous ne nous intéressons pas aux blondes que vous placez dans des chambres d'hôtel pour jouer le rôle de maîtresses complaisantes, ni aux écoutes téléphoniques, ni aux lettres que vous pouvez ouvrir. Une seule de vos activités nous préoccupe. Je veux me référer à l'affaire Hoag.

Il avait craché le dernier mot. Randall put sentir un souffle de malaise traverser la pièce.

— Qu'est-ce que ce Mr. Hoag a de spécial ? demanda-t-il.

Il y eut à nouveau une certaine agitation. Le visage de Stoles n'arborait plus son masque de jovialité.

— Nous l'appellerons désormais « votre client », dit-il. Cela se résume à ceci, Mr. Randall. Nous avons d'autres projets pour Mr... votre client. Vous devez le laisser seul. Vous devez l'oublier et ne jamais le revoir.

Randall lui retourna son regard, aucunement intimidé.

— Je n'ai encore jamais fait faux bond à un client. Je vous retrouverai en enfer avant qu'une chose pareille se produise.

— C'est en effet possible, je vous l'accorde, admit Stoles qui faisait la moue. Mais ni vous ni moi n'oserions envisager cela, si ce n'est comme une métaphore emphatique. Soyons raisonnables. Je sais que vous êtes un homme sensé, de même que mes confrères et moi-même. Au lieu d'essayer de faire pression sur vous ou de vous flatter, je vais vous raconter une histoire qui devrait vous permettre de comprendre.

— Je n'ai pas l'intention d'écouter une histoire. Je rentre chez moi.

— Vraiment ? Je ne crois pas que ce soit possible. Et vous allez écouter attentivement.

Il pointa le doigt vers Randall qui essaya de répondre et découvrit qu'il en était incapable.

« C'est bien le rêve « sans pantalon » le plus dingue que j'aie jamais fait, pensa-t-il. Je n'aurais jamais dû manger juste avant d'aller me coucher... je le savais pourtant... »

*

* *

— Au commencement se trouvait l'Oiseau, déclara Stoles.

Il couvrit brusquement son visage de ses mains et toutes les personnes réunies autour de la table l'imitèrent.

L'Oiseau... Randall eut une soudaine vision de ce que signifiaient ces deux mots tout simples, lorsqu'ils étaient prononcés par cet homme gras et répugnant : pas un poussin doux et duveteux, mais un rapace féroce aux ailes puissantes, aux yeux laiteux qui ne cillaient jamais, aux caroncules pourpres. Mais il remarqua plus particulièrement ses pattes, des pattes d'oiseau de proie couvertes de squames jaunes, sans chair, dotées de serres redoutables souillées d'avoir été utilisées. Hideux et épouvantable...

Stoles découvrit son visage.

« L'Oiseau était seul. Ses larges ailes battaient dans les profondeurs du néant de l'espace, là où il n'y avait rien à voir. Mais au tréfonds de son être se trouvait le Pouvoir, et le Pouvoir était la Vie. Il regarda vers le nord, alors que le nord n'existait pas. Il regarda vers le sud, alors que le sud n'existait pas. Il fit de même vers l'est et l'ouest. Il regarda vers le haut et le bas. Puis, il puisa dans le néant et dans sa Volonté pour bâtir le nid.

« Le nid était grand, profond et solide. L'Oiseau y déposa une centaine d'œufs. Il demeura sur le nid et couva les œufs, alors qu'il pensait ses pensées, et cela dura dix mille milliers d'années. Lorsque le temps fut venu, il abandonna le nid et suspendit autour des lumières, afin que les oisillons pussent voir. Il observa et attendit.

« De chacun des cent œufs éclorent une centaine de Fils de l'Oiseau... dix mille en tout. Cependant le nid était si grand et si profond qu'ils disposaient tous d'énormément de place... un royaume pour chacun d'eux et chacun d'eux était un roi... le maître des créatures qui glissaient, rampaient, nageaient, volaient, et marchaient à quatre pattes, choses qui avaient été engendrées par les fissures du nid, issues de la chaleur et de l'attente.

« L'Oiseau était sage et cruel, et sages et cruels étaient ses Fils. Durant deux fois dix mille milliers d'années ils luttèrent et gouvernèrent, et l'Oiseau était satisfait. Puis certains s'estimèrent aussi sages et puissants que l'Oiseau lui-même. Ils créèrent à partir de la matière du nid des créatures à leur image et ils insufflèrent la vie dans leurs narines afin qu'ils pussent avoir des fils pour les servir et lutter à

leur place. Mais les fils des Fils n'étaient ni sages, ni forts, ni cruels : ils étaient faibles, indulgents et stupides. Et cela irrita l'Oiseau.

« Il provoqua la chute de ses propres Fils et laissa les créatures stupides les enchaîner... Cessez de vous agiter, Mr. Randall ! Je sais que votre esprit étroit éprouve des difficultés à suivre ce récit, mais pour une fois il est indispensable que vous regardiez plus loin que le bout de votre nez, croyez-moi !

« Les créatures stupides et faibles ne pouvaient retenir captifs les Fils de l'Oiseau. Aussi l'Oiseau dissémina-t-il parmi elles des êtres puissants, plus cruels, et plus rusés, qui, par habileté, cruauté et tromperie, pouvaient faire échouer toutes les tentatives effectuées par les Fils dans le but de se libérer. Puis l'Oiseau, satisfait, s'assit pour assister à cet affrontement.

« Cette lutte est en cours. Et c'est pourquoi nous ne pouvons vous permettre d'apporter de l'aide à votre client, ou d'intervenir en aucune façon. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Absolument pas, cria Randall qui avait brusquement recouvré l'usage de sa voix. Pas un seul mot ! Allez au diable, tous autant que vous êtes ! Cette plaisanterie a duré suffisamment longtemps !

— Sot, faible et stupide, soupira Stoles. Montrez-lui, Mr. Phipps. »

Phipps se leva et posa une serviette sur la table. Il l'ouvrit et en sortit quelque chose qu'il tendit sous le nez de Randall... un miroir.

— Veuillez regarder, Mr. Randall, dit-il poliment.

Randall se vit dans le miroir.

— À quoi pensez-vous, Mr. Randall ?

L'image s'estompa et il regardait dans sa propre chambre, comme depuis une certaine hauteur. La pièce était obscure, mais il pouvait cependant voir nettement la tête de sa femme, sur l'oreiller. Sa propre place était inoccupée.

Cynthia s'agita et se tourna à demi, en soupirant doucement. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes et souriaient un peu, comme si son rêve était agréable.

— Vous voyez, Mr. Randall ? demanda Stoles. Vous ne voudriez pas qu'il lui arrive quelque chose de fâcheux, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Espèce de...

— Du calme, Mr. Randall, du calme. C'est tout ce que nous vous demandons. N'oubliez pas où sont vos propres intérêts... et les siens.

Stoles se détourna.

« Ramenez-le, Mr. Phipps.

— Venez, Mr. Randall.

Il fut à nouveau poussé sans égard dans le dos et il s'envola dans les airs alors que la scène s'effritait autour de lui.

Il était dans son lit, éveillé et couché sur le dos, couvert d'une sueur glacée.

Cynthia s'assit.

— Que se passe-t-il, Teddy ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée. Je t'ai entendu crier.

— Rien. Un cauchemar, je suppose. Désolé de t'avoir réveillée.

— Ça va ? Une digestion difficile ?

— Un peu, c'est possible.

— Prends du bicarbonate.

— C'est ce que je vais faire.

Il se leva, se rendit dans la cuisine et se servit une petite dose de médicament. À présent qu'il était bien éveillé, il prenait conscience que sa bouche était un peu amère. Le bicarbonate arrangerait cela.

Cynthia s'était déjà rendormie lorsqu'il regagna la chambre. Il se glissa doucement dans le lit. Elle se pelotonna contre lui sans s'éveiller et son corps réchauffa le sien. Il s'endormit rapidement, lui aussi.

*

* *

— *Mon vieux t'as qu'à rester tranquille'...*

Randall interrompit brusquement sa chanson et réduisit le débit de la douche afin de pouvoir converser normalement.

« Bonjour, mon amour ! »

Cynthia se tenait sur le seuil de la salle de bains. Elle se frottait un œil et lui adressait de l'autre un regard larmoyant.

— Ces gens qui chantent avant le petit déjeuner... salut !

— Il n'y a aucun mal à chanter. De plus, la journée est magnifique et j'ai très bien dormi. J'ai composé une nouvelle chanson pour chanter sous la douche, écoute...

— Ne prends pas cette peine.

— Ça raconte l'histoire d'un jeune homme qui a annoncé son intention d'aller dans les bois pour manger quelques vers de terre, ajouta-t-il imperturbablement.

— Teddy, t'es dégueulasse !

— Mais non, écoute.

Il augmenta le débit du jet.

« Il faut que l'eau coule bien fort pour que ça fasse son effet, expliqua-t-il. Premier couplet :

*J crois pas que j'irai dans les bois
Mieux vaut faire v'nir les vers à soi.
Car si j'dois prendre un tel repas.
Autant qu'je reste au chaud chez moi.*

Il fit une pause, puis annonça :

— Refrain :

*Mon vieux t'as qu'à rester tranquille
Aval'tes vers et t'fais pas d'bile,
Suis ce régime et sois content,
Car tu vivras jusqu'à cent ans.*

Il fit une nouvelle pause puis annonça :

« Deuxième couplet. Le problème, c'est que je ne l'ai pas encore trouvé. Tu veux que je répète le premier ?

— Non, merci. Contente-toi de me laisser la place sous la douche.

— Tu n'aimes pas ma chanson, l'accusa-t-il.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Le talent des véritables artistes n'est toujours reconnu qu'à titre posthume, gémit-il.

Il sortit cependant du bac à douche. Le café et le jus d'orange l'attendaient, lorsqu'elle revint dans la cuisine. Il lui tendit un verre de jus de fruit.

— Teddy, tu es un amour. Qu'est-ce que tu veux en échange de toutes ces prévenances ?

— Toi. Mais pas maintenant. Je ne suis pas seulement un homme attentionné, je suis également un génie.

— Et ?

— Hon-hon. Écoute... j'ai trouvé ce qu'il faut faire pour notre ami Hoag.

— Hoag ? Oh, mon Dieu !

— Attention... tu renverses tout !

Il prit le verre des mains de Cynthia et le posa.

« Ne sois pas idiot, Cyn. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je ne sais pas, Teddy. J'ai seulement la même impression que si nous nous attaquions aux caïds de Chicago avec une sarbacane.

— Je n'aurais jamais dû parler travail avant le déjeuner. Bois ton café... ensuite tu te sentiras mieux.

— Entendu. Pas de tartines pour moi, Teddy. Bon, quelle est ton idée géniale ?

— Voilà... expliqua-t-il tout en croquant sa biscotte. Hier, nous avons tout fait pour nous dissimuler, afin qu'il ne risque pas de reprendre sa personnalité nocturne. Exact ?

— Hon-hon.

— Eh bien, aujourd'hui c'est inutile. Nous pouvons nous coller à lui comme des sangsues, tous les deux. Pratiquement bras dessus, bras dessous. Si ça trouble la moitié de sa personnalité diurne, c'est sans importance, parce que nous pourrons le guider jusqu'à l'Acme Building. Une fois là, ses habitudes prendront le dessus et il se rendra là où il va habituellement. Est-ce que j'ai raison ?

— Je ne sais pas, Teddy. C'est possible. L'amnésie est une chose

bizarre. Il peut simplement être désorienté.

— Tu ne penses pas que ça marcherait ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Mais dès l'instant où tu as prévu que nous restions ensemble, je suis d'accord pour essayer... si tu refuses de tout laisser tomber.

Il ignora la condition qu'elle lui imposait.

— Très bien. Je vais passer un coup de fil à ce vieux cinglé et lui dire de nous attendre chez lui.

Il se pencha sur la table du coin repas et prit le combiné. Il composa le numéro et obtint Hoag.

— Ce type a vraiment le cerveau fêlé, dit-il comme il reposait l'appareil. Tout d'abord il n'a pas pu se rappeler de moi. Puis le contact a semblé brusquement se faire et tout s'est bien passé. Prête à partir, Cyn ?

— Une demi-seconde.

— D'accord.

Il se leva et se rendit dans la salle de séjour en sifflotant doucement.

*

* *

La mélodie fut brusquement interrompue et il regagna rapidement la cuisine.

— Cyn...

— Qu'est-ce qu'il y a, Teddy ?

— Viens vite... je t'en supplie !

Elle se hâta d'obéir, rendue brusquement inquiète à la vue de son visage. Il désigna du doigt une chaise qui se trouvait sous le miroir de l'entrée.

— Cyn... qu'est-ce que cette chaise fait là ?

— Cette chaise ? Oh, juste avant d'aller me coucher je l'ai tirée sous le miroir, afin de le redresser. J'ai dû oublier de la remettre en place.

— Mmmm... ça doit être ça. Bizarre que je ne l'ai pas remarquée, lorsque je suis allé éteindre.

— Pourquoi est-ce que ça t'inquiète ? Tu crois que quelqu'un a pu pénétrer dans notre appartement pendant la nuit ?

— Ouais. Ouais... c'est ce que j'ai pensé.

Mais ses sourcils restaient toujours plissés.

Cynthia le regarda puis se rendit dans la chambre. Une fois là, elle prit son sac et en vérifia rapidement le contenu, puis elle ouvrit un petit tiroir de la commode.

— Si quelqu'un est parvenu à entrer, il n'a pas trouvé grand-chose. Tu as toujours ton portefeuille ? Il n'y manque rien ? Et ta montre ?

Randall effectua une rapide vérification et communiqua les résultats à son épouse.

— Tout est là. Tu as dû laisser la chaise sous le miroir et je ne m'en suis pas rendu compte, c'est tout. Prête à partir ?

— Je suis à toi tout de suite.

Il ne s'étendit pas sur la question. Il pensait intérieurement aux dégâts que pouvait provoquer le mélange de quelques souvenirs subconscients et d'un sandwich pris juste avant d'aller se coucher. Il devait avoir inconsciemment vu la chaise juste avant d'éteindre... d'où sa présence dans le cauchemar. Il tira un trait sur le sujet.

V

Hoag les attendait.

— Entrez, leur dit-il. Entrez. Madame, soyez la bienvenue dans ma petite retraite. Voulez-vous vous asseoir ? Avons-nous le temps de prendre une tasse de thé ? Je crains de ne pas avoir de café, ajouta-t-il finalement sur un ton d'excuse.

— Nous ne sommes pas pressés par le temps, déclara Randall. Hier, vous avez quitté votre domicile à neuf heures moins sept, et il n'est que huit heures trente-cinq. Je pense que nous devrions partir à la même heure.

— Très bien.

Hoag s'éloigna avec empressement pour revenir aussitôt avec un plateau sur lequel était disposé un service à thé. Il posa le tout sur une table basse, devant les genoux de Cynthia.

— Voulez-vous vous servir, Mrs. Randall ? C'est du thé chinois... dit-il avant d'ajouter : un mélange personnel.

— J'en serai ravie.

Elle était obligée d'admettre que, ce matin-là, Hoag ne paraissait pas le moins du monde inquiétant. C'était simplement un petit célibataire tatillon aux yeux cernés par des rides d'anxiété... qui vivait dans un appartement charmant. Les tableaux étaient beaux, mais elle n'avait pas reçu l'éducation artistique qui lui aurait permis de dire à quel point. Cependant, il semblait s'agir d'originaux. Elle nota approuvativement qu'ils n'étaient pas trop nombreux. Les petits célibataires amateurs d'art étaient habituellement plus redoutables que les vieilles filles, pour surcharger une pièce.

Ce n'était pas le cas dans l'appartement de Mr. Hoag. Il émanait de lui une impression de perfection discrète aussi agréable, à sa manière, qu'une valse de Brahms. Cynthia aurait voulu lui demander où il avait trouvé ses tentures.

Il accepta la tasse qu'elle lui tendait, la serra dans sa main, et en huma l'arôme avant de boire une petite gorgée. Puis il se tourna vers Randall.

— Je crains fort que nous n'obtenions aucun résultat, ce matin.

— Pourquoi ? Pour quelle raison le pensez-vous ?

— Eh bien, voyez-vous, je ne sais vraiment pas quoi faire, à présent. Votre appel téléphonique... je préparais comme à l'accoutumée mon thé du matin, car je n'ai pas de domestique, lorsque vous m'avez appelé. Je suppose que je plane plus ou moins dans les brumes de l'éveil, tôt le matin. Je suis très distrait, et j'effectue machinalement les tâches qui accompagnent le lever... la toilette et ce genre de choses... avec l'esprit ailleurs. Lorsque vous avez téléphoné, j'ai été complètement déconcerté et il m'a fallu un certain temps pour me rappeler qui vous êtes, ainsi que la nature de l'affaire pour laquelle nous sommes en rapport. D'une certaine façon, notre conversation m'a éclairci les idées. Je dois dire qu'elle m'a en quelque sorte rendu conscient de moi-même, mais à présent...

Il haussa les épaules, avec désespoir.

« Mais à présent, j'ignore totalement ce que je suis censé faire.

Randall hocha la tête.

— J'ai envisagé cette possibilité, avant de vous téléphoner. Je ne prétends pas être un psychologue, mais j'ai estimé possible que le passage de votre personnalité nocturne à celle diurne s'opère à l'instant même où vous franchissez la porte de votre appartement. Je ne suis donc pas surpris que toute chose qui vient rompre vos habitudes puisse vous laisser désarmé.

— En ce cas, pourquoi...

— C'est sans importance. Voyez-vous, hier nous vous avons filé. Nous savons où vous vous rendez chaque matin.

— C'est vrai ? Dites-le-moi ! Dites-le-moi !

— Pas si vite. Nous avons perdu votre trace au dernier moment. Voici à quoi je pense : Nous pouvons vous guider sur le même parcours, jusqu'au point où nous vous avons perdu de vue. Une fois là, j'espère que vos habitudes seront les plus fortes... et nous serons juste sur vos talons.

— Vous avez dit « nous ». Est-ce que Mrs. Randall travaille avec vous ?

*

* *

Randall hésita. Il venait de se rendre compte qu'il avait été surpris en plein mensonge. Cynthia s'en mêla et prit la relève.

— Pas habituellement, Mr. Hoag, mais cette affaire nous a semblé sortir de l'ordinaire. Nous avons pensé que vous n'aimeriez guère que votre vie privée soit disséquée par l'équipe habituelle de limiers dont nous louons les services. C'est pourquoi Mr. Randall a décidé de s'occuper personnellement de vous, avec mon aide lorsqu'elle s'avérerait nécessaire.

— Oh, je dois dire que c'est extrêmement gentil de votre part !

— Je vous en prie.

— Mais si... mais si. Cependant, heu, en ce cas... je me demande si je vous ai payés suffisamment. Est-ce que les services du grand patron d'une agence de détectives n'ont pas un prix plus élevé ?

Hoag regardait Cynthia. Randall lui fit signe de répondre « oui », mais elle décida de ne pas en faire cas.

— La somme que vous nous avez déjà versée devrait suffire, Mr. Hoag. Si la situation devait s'avérer plus compliquée par la suite, il sera alors bien temps d'en discuter.

— Oui, sans doute.

Il fit une pause et tirailla sa lèvre inférieure.

« Je vous suis reconnaissant de faire votre possible pour que cette affaire reste entre nous. Je n'aimerais pas...

Il se tourna brusquement vers Randall.

« Dites-moi... que feriez-vous s'il devait s'avérer que, pendant le jour, je mène une vie de... débauché ?

Ce mot avait semblé le choquer.

— Je garderais cela pour moi.

— Supposons que ce soit pire que cela. Supposons que je sois... un criminel. Bestial.

Randall prit le temps de choisir ses mots.

— L'État de l'Illinois m'a délivré l'autorisation d'exercer cette profession. Selon les termes de cette autorisation, je dois me considérer comme étant un officier de police, dans un sens restreint. Je ne peux absolument pas dissimuler un crime des plus graves, mais je ne suis pas contraint, dans le cadre de mes fonctions, de dénoncer mes clients pour des peccadilles. Il faudrait que je découvre quelque chose d'extrêmement grave pour que je me résigne à remettre l'affaire entre les mains de la police.

— Mais vous ne pouvez m'affirmer que vous ne le ferez pas ?

— Non, répondit-il sans détours.

Hoag soupira.

— Je suppose que je suis contraint de me fier à votre discernement.

Il leva la main droite et examina ses ongles.

— Non. Non, je ne peux courir un pareil risque. Mr. Randall, en supposant que vous découvriez une chose que vous n'approuvez pas... ne pourriez-vous pas simplement me contacter et me dire que vous abandonnez cette affaire ?

— Non.

Il couvrit ses yeux et ne répondit pas immédiatement. Lorsqu'il le fit, sa voix était à peine audible.

— Et... vous n'avez rien trouvé... pour l'instant ?

Randall secoua négativement la tête.

« En ce cas il serait peut-être plus sage de tout arrêter

immédiatement. Il est parfois préférable de ne jamais apprendre certaines choses. »

Sa détresse et son désespoir, ajoutés à l'impression favorable que l'appartement avait produit sur Cynthia, firent naître en elle une sympathie dont elle n'aurait jamais cru l'existence possible, la veille au soir. Elle se pencha vers lui.

— Pourquoi vous sentez-vous à ce point désemparé, Mr. Hoag ? Vous n'avez aucune raison de croire que vous avez fait quelque chose que vous devriez redouter... n'est-ce pas ?

— Non. Non, absolument rien. Rien, à l'exception d'une appréhension inexplicable qui m'étreint.

— Mais pourquoi ?

— Mrs. Randall, ne vous est-il jamais arrivé d'entendre un bruit derrière vous et d'avoir peur de vous retourner ? Ne vous êtes-vous jamais éveillée en pleine nuit, sans oser ouvrir les yeux, de peur de découvrir immédiatement ce qui avait troublé votre sommeil ? Certaines choses mauvaises n'atteignent toute leur puissance que lorsqu'on les connaît et qu'on tente de les affronter.

« Je n'ose pas y faire face, ajouta-t-il. Je m'en croyais capable, mais je faisais erreur.

— Allons, lui dit-elle avec douceur, les faits ne sont jamais aussi épouvantables que nos terreurs...

— Pourquoi dites-vous ça ? Pourquoi ne devraient-ils pas être bien pires ?

— Parce que ce n'est jamais le cas, tout simplement.

Elle s'interrompt, brusquement consciente que ses dires optimistes ne contenaient aucune vérité, que c'était le genre de mensonges que racontent les adultes pour apaiser les enfants. Elle pensa à sa propre mère qui était partie pour l'hôpital en redoutant une appendicectomie et qui y était morte d'un cancer, alors que ses amis et sa proche famille avaient pour leur part diagnostiqué un simple cas d'hypocondrie.

Non, les faits étaient fréquemment plus épouvantables que les peurs les plus hystériques.

Elle ne pouvait cependant pas lui donner raison.

— Envisageons la pire des hypothèses, suggéra-t-elle. Admettons que vous ayez commis un acte criminel pendant vos trous de mémoire. Aucun tribunal de cet État ne pourrait vous déclarer responsable de vos actes.

Il la fixa avec des yeux hagards.

— Non, non, peut-être pas. Mais savez-vous ce qu'on me ferait ? Vous le devinez ; n'est-ce pas ? Avez-vous la moindre idée du sort que l'on réserve aux déments criminels ?

— Certainement, répondit-elle. Ils reçoivent les mêmes soins que

les autres malades mentaux. Ils ne font l'objet d'aucune discrimination. Je suis bien placée pour le savoir, étant donné que j'ai fait un stage à l'Hôpital d'État.

— En admettant que ce soit vrai, vous avez vu cela de l'autre côté de la barrière. Avez-vous la moindre idée de ce que l'on ressent de l'intérieur ? Vous a-t-on jamais fait suivre un traitement hydrothérapique ? A-t-on déjà placé un garde au pied de votre lit ? Vous a-t-on contrainte à manger votre repas ? Savez-vous ce que l'on ressent lorsqu'une clé tourne dans la serrure chaque fois que vous faites le moindre mouvement ? Lorsqu'on n'est pas laissé seul un seul instant, peu importe à quel point l'on peut en avoir besoin ?

Il se leva et se mit à faire les cent pas.

« Mais ce n'est pas le plus grave. Il y a les autres malades. Croyez-vous qu'un homme ne peut pas reconnaître la folie chez ses compagnons simplement parce que son esprit lui joue des tours ? Certains radotent et d'autres ont des habitudes trop bestiales pour qu'on puisse seulement les mentionner. Et ils parlent, ils parlent, ils parlent. Essayez de vous imaginer immobilisée dans un lit, sous un drap fixé par des sangles, avec dans le lit voisin une chose qui ne cesse de répéter : Le petit oiseau s'est envolé et a disparu dans le ciel. Le petit oiseau s'est envolé et a disparu dans le ciel. Le petit oiseau s'est envolé et a disparu dans le ciel...

— Mr. Hoag !

Randall, qui s'était levé, prit le petit homme par le bras.

« Mr. Hoag... reprenez-vous ! ce n'est pas une solution.

Hoag s'arrêta. Il paraissait hébété et porta son regard d'un visage à l'autre. Une expression de honte s'inscrivit sur ses traits.

— Je... je regrette, Mrs. Randall, dit-il. Ça m'a échappé. Je ne suis pas le même, aujourd'hui. Tous ces soucis...

— C'est sans importance, dit-elle sèchement.

Mais sa répulsion originelle avait fait sa réapparition.

— Je ne suis pas de cet avis, objecta Randall. Je crois que le moment est venu de tirer au clair un certain nombre de choses. Il y a bien trop de mystères que je ne comprends pas et j'estime que c'est à vous, Mr. Hoag, de me donner des réponses sincères.

Le petit homme paraissait véritablement désespéré.

— Je le ferai avec plaisir, Mr. Randall, si je puis effectivement apporter une réponse à quoi que ce soit. Auriez-vous l'impression que je n'ai pas été franc avec vous ?

— Certainement. Tout d'abord... quand avez-vous séjourné dans un asile psychiatrique ?

— Mais... jamais ! Tout au moins je ne le crois pas. Je ne m'en souviens pas, en tout cas.

— En ce cas, pourquoi nous avez-vous débité toutes ces

balivernes hystériques, durant les cinq dernières minutes ? Est-ce uniquement le fruit de votre imagination ?

— Oh, non ! Cela... c'était... je me référais à la Maison de Repos St George. Ça n'a absolument rien à voir avec... un hôpital du genre dont vous voulez parler.

— La Maison de Repos St George, n'est-ce pas ? Nous y reviendrons plus tard, Mr. Hoag. Expliquez-moi ce qui s'est passé hier.

— Hier ? Pendant la journée ? Mais, Mr. Randall, vous savez bien que je ne peux m'en souvenir.

— Je crois au contraire que vous le pouvez. On m'a joué un sale tour et vous y êtes mêlé. Que m'avez-vous dit, lorsque vous m'avez abordé, devant l'Acme Building ?

— L'Acme Building ? Je ne connais pas cet immeuble. Je m'y serais rendu ?

Hoag porta son regard du visage implacable de Randall à celui de sa femme. Mais ce dernier était inexpressif. Il se retourna avec désespoir vers Randall.

— Mr. Randall, croyez-moi... j'ignore de quoi vous voulez parler. Il est possible que je me sois rendu à l'Acme Building. Mais si c'est effectivement le cas et si je vous ai fait quelque chose, je ne m'en souviens pas...

Ses paroles étaient si graves, si solennellement sincères, que les convictions de Randall en furent ébranlées. Et cependant... bon sang, quelqu'un était responsable de l'impasse où il se trouvait ! Il décida de changer de méthode.

— Mr. Hoag, si vous avez été sincère avec moi, ainsi que vous le prétendez, ce que je vais faire ne devrait pas vous ennuyer.

Il sortit de la poche intérieure de son manteau un porte-cigarettes d'argent. Il l'ouvrit et polit la surface interne, lisse comme un miroir, à l'aide de son mouchoir.

— Veuillez approcher, Mr. Hoag.

— Que désirez-vous ?

— Prendre vos empreintes.

Hoag parut sidéré. Il avala sa salive à deux reprises et déclara d'une voix faible :

— Pourquoi désirez-vous prendre mes empreintes ?

— Pourquoi pas ? Si vous n'avez rien fait de répréhensible, cela ne peut vous causer aucun tort, n'est-ce pas ?

— Vous allez me livrer à la police !

— Je n'ai aucune raison de le faire. Je n'ai absolument rien à vous reprocher. Veuillez appliquer vos doigts sur cette surface.

— Non.

Randall se leva, s'avança vers Hoag et vint s'immobiliser devant lui, le surplombant.

— Désirez-vous que je vous brise les bras et les jambes ? demanda-t-il avec colère.

Hoag le regarda et se blottit de peur, mais il ne tendit pas ses mains. Il se recroquevilla, visage détourné et mains serrées contre sa poitrine.

Randall sentit un contact sur son bras.

— Ça suffit, Teddy. Partons.

Hoag releva les yeux.

— Oui, dit-il d'une voix altérée par l'émotion. Partez. Et ne revenez jamais.

— Viens, Teddy.

— C'est ce que je vais faire, dès que j'aurai fini. Mr. Hoag !

Le petit homme soutint son regard comme si cela réclamait un effort surhumain.

« Mr. Hoag, vous avez à deux reprises parlé d'une certaine maison de Repos St George. Vous disiez que c'était votre unique point d'attache. Je désirais simplement vous apprendre que je sais que cet établissement n'existe pas.

Hoag parut à nouveau véritablement sidéré.

— Mais si, insista-t-il. Je m'y trouvais pour... on m'a en tout cas dit que l'établissement s'appelait ainsi, ajouta-t-il sur un ton de doute.

— Hummph !

Randall se tourna vers la porte.

« Viens, Cynthia.

*

* *

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, dans la cabine d'ascenseur, elle se tourna vers lui.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à agir ainsi, Teddy ?

— Le fait que si je trouve normal de rencontrer de l'opposition, je suis malade de constater que mon propre client me mène en bateau. Il nous a débité un tas de mensonges et nous a mis dans une impasse. De plus, il m'a fait un tour de passe-passe dans l'épisode de l'Acme Building. Je n'admets pas que mes clients me mettent les bâtons dans les roues. Je n'ai pas besoin de son fric au point de supporter une chose pareille.

— Eh bien, soupira-t-elle. Moi, entre autres choses, je ne demande pas mieux que de lui rendre son argent. Je suis soulagée que tout soit terminé.

— Que veux-tu dire par « lui rendre son argent » ? Je n'ai pas l'intention de le lui retourner. Je compte bien le gagner.

La cabine atteignit le rez-de-chaussée, mais Cynthia ne tendit pas la main vers la grille.

— Teddy ! Que veux-tu dire ?

— Il m'a engagé pour que je découvre ce qu'il fait. Eh bien, je le découvrirai, bordel... avec ou sans son aide.

Il attendit qu'elle réponde, mais elle ne le fit pas.

« Eh bien, ajouta-t-il, sur la défensive. Tu peux laisser tomber en ce qui te concerne.

— Si tu continues, moi aussi. Tu te rappelles ta promesse ?

— Quelle promesse ? demanda-t-il avec une expression de parfaite innocence.

— Tu le sais très bien.

— Mais écoute, Cyn... je vais seulement traîner dans les parages jusqu'à ce qu'il sorte, puis le prendre en filature. Ça risque de me prendre toute la journée. Il peut préférer rester chez lui.

— C'est bon, j'attendrai avec toi.

— Quelqu'un doit passer au bureau.

— Tu n'as qu'à y aller, suggéra-t-elle. Je peux filer Hoag.

— Maintenant, tu es ridicule. Tu...

La cabine s'ébranla et se mit à monter.

« Ho ! Quelqu'un a appelé l'ascenseur.

Randall pressa le bouton marqué « Stop » puis celui qui ferait redescendre la cabine vers le rez-de-chaussée. Cette fois ils n'attendirent pas à l'intérieur. Randall ouvrit immédiatement la grille, puis la porte.

À côté de l'entrée de l'immeuble d'habitation se trouvait un petit salon, ou une salle d'attente. Il guida Cynthia vers cette pièce.

— Maintenant, réglons la question, commença-t-il.

— C'est déjà fait.

— D'accord, tu as gagné. Allons monter la garde.

— Que dirais-tu de rester ici ? Nous pouvons nous asseoir et il ne peut pas sortir sans que nous le voyions.

— D'accord.

La cabine était remontée dès qu'ils l'avaient quittée. Ils entendirent bientôt le grognement métallique qui annonçait son retour au rez-de-chaussée.

— Branle-bas de combat, chérie.

Elle hocha la tête et se recula dans les ombres de la pièce. Randall se plaça de façon à pouvoir surveiller la porte de l'ascenseur dans un miroir du salon.

— C'est lui ? murmura-t-elle.

— Non, répondit Randall à voix basse. C'est un homme plus corpulent. Il ressemble...

Il s'interrompit brusquement et serra le poignet de Cynthia.

Il voyait la silhouette de Jonathan Hoag passer hâtivement devant la porte du salon. L'homme ne tourna pas les yeux dans leur direction et franchit directement la porte extérieure. Lorsqu'elle se fut refermée,

Randall soulagea la pression sur le poignet de sa femme.

— J'ai vraiment failli tout foutre en l'air, admit-il.

— Que s'est-il passé ?

— Sais pas. Verre biseauté. Miroir déformé. Taïaut, ma belle !

Ils atteignirent la porte alors que leur gibier s'engageait sur le trottoir et, comme la veille, s'éloignait vers la gauche.

Randall fit une pause, avec incertitude.

— Je crois qu'il est préférable de courir le risque de nous faire repérer. Je ne tiens pas à me laisser semer.

— Est-ce qu'il ne serait pas plus simple de le filer à bord d'un taxi ? S'il prend le bus au même endroit qu'hier, il risquera moins de nous remarquer à l'extérieur du véhicule qu'à son bord, avec lui.

Elle refusait d'admettre, même intérieurement, qu'elle désirait rester le plus loin possible de cet homme.

— Non, il peut ne pas prendre le bus. Viens.

*

* *

Ils n'éprouvèrent aucune difficulté à le suivre. Il descendait la rue d'un pas alerte, mais sans hâte excessive. Lorsqu'il atteignit le même arrêt que la veille, il fit l'achat d'un journal et s'assit sur le banc. Randall et Cynthia passèrent derrière lui et allèrent s'abriter dans l'entrée d'un magasin.

Après l'arrivée du bus, Hoag monta sur l'impériale toujours comme la veille. Ils prirent à leur tour le véhicule et restèrent en bas.

— On dirait qu'il se rend au même endroit qu'hier, fit remarquer Randall. Mais aujourd'hui il ne nous sèmera pas.

Elle préféra ne pas faire de commentaire.

Lorsque le bus atteignit l'arrêt le plus proche de l'Acme Building, ils étaient prêts à passer à l'action, mais Hoag ne descendit pas de l'impériale. Le bus repartit avec un soubresaut et ils se rassirent.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il mijote ? demanda Randall. Tu penses qu'il a pu nous repérer ?

— Il a peut-être réussi à nous filer entre les doigts, suggéra Cynthia avec espoir.

— Comment ? En sautant de la plate-forme ? Hmmm...

— Pas exactement, mais tu chauffes. Si un autre bus s'est arrêté à côté du nôtre à un feu rouge, il a pu passer d'un véhicule à l'autre en enjambant la rambarde. J'ai vu un homme le faire, il y a longtemps. Si l'on va vers l'arrière, on a de bonnes chances de réussir.

Il réfléchit à la question.

— Je suis presque certain qu'aucun autre bus ne s'est arrêté à côté du nôtre. Cependant, il a pu utiliser le toit d'un camion, bien que Dieu seul sait comment il pourrait ensuite descendre. (Il s'agita.) Tu sais... je vais aller jusqu'à l'escalier et risquer un coup d'œil.

— Et risquer aussi de tomber nez à nez avec lui alors qu'il descend ? Sois raisonnable. Cerveau.

Il se tut. Le bus franchit encore quelques intersections.

— On arrive chez nous, fit-il remarquer.

Cynthia hocha la tête. Elle avait noté tout comme lui qu'ils approchaient de l'angle de l'immeuble dans lequel se trouvait leur propre bureau. Elle prit son poudrier et se poudra le nez, un geste qu'elle avait répété à huit reprises depuis qu'ils étaient montés dans le bus. Le petit miroir faisait office de périscope de poche, pour surveiller les passagers qui descendaient à l'arrière du véhicule.

— Le voilà, Teddy !

Randall fut immédiatement debout et se hâta de descendre le couloir, en faisant signe au receveur d'attendre. Ce dernier parut irrité mais signala au chauffeur de ne pas démarrer.

— Pourriez pas faire attention aux arrêts ? demanda-t-il.

— Désolé, mon vieux, mais je ne suis pas d'ici. Viens, Cyn.

Leur homme pénétrait dans l'allée de l'immeuble où se trouvait leur bureau. Randall s'immobilisa.

— Il y a quelque chose qui cloche, ma belle.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On le suit, décida-t-il.

Ils se hâtèrent. Hoag n'était pas dans le hall. Le Midway-Copton n'était pas un immeuble important, ou luxueux... dans le cas contraire ils n'auraient pas pu s'y établir. Il ne possédait que deux ascenseurs. La cabine du premier se trouvait au rez-de-chaussée et était vide. L'autre, selon l'indicateur d'étages, venait de démarrer.

Randall alla vers la cabine inoccupée, mais n'y entra pas.

— Jimmie, il y a combien de passagers dans l'autre cabine ? demanda-t-il.

— Deux, répondit le liftier.

— C'est sûr ?

— Ouais. Je parlais avec Berth, quand il a fermé la porte. Mr. Harrison et un autre type. Pourquoi ?

Randall lui tendit vingt-cinq cents.

— Sans importance, dit-il, les yeux rivés sur l'aiguille de l'indicateur qui tournait lentement. Mr. Harrison se rend à quel étage ?

— Au septième.

L'aiguille venait de s'immobiliser sur le sept.

— Ça colle.

L'aiguille se remit en mouvement. Elle dépassa lentement le huit et le neuf pour s'arrêter sur le dix. Randall poussa Cynthia dans la cabine.

— Notre étage, Jimmie, dit-il rapidement. Et grouille-toi !

Le voyant d'appel du quatrième étage s'alluma. Jimmie tendit la main vers la manette de commande, mais Randall lui saisit le bras.

— Saute-le pour une fois, Jim.

Le liftier haussa les épaules et obéit.

Au dixième étage, le couloir dans lequel arrivaient les ascenseurs était désert. Randall le nota aussitôt et se tourna vers Cynthia.

— Va vite jeter un œil dans l'autre aile, Cyn, dit-il.

Il se dirigea quant à lui vers la droite, en direction de leur bureau.

*

* *

Cynthia obéit, sans rien redouter de particulier. Elle était persuadée que Hoag s'était dirigé vers leur bureau. Mais elle avait pour habitude d'obéir immédiatement aux ordres de Teddy, lorsqu'ils travaillaient. S'il désirait qu'elle inspecte l'autre couloir, il était naturel qu'elle le fasse.

Le plan de l'étage avait la forme d'un H majuscule, avec les cages d'ascenseurs situées au centre de la barre transversale. Elle prit sur la droite et atteignit l'autre aile, puis regarda sur sa gauche... personne dans cette direction. Elle pivota de l'autre côté... personne. Il lui vint à l'esprit que Hoag aurait pu sortir sur l'escalier de secours. Ce dernier se trouvait dans la direction qu'elle avait regardée en premier, vers l'arrière de l'immeuble... mais l'habitude lui joua un tour. Elle se déplaçait habituellement dans l'autre aile, celle où se trouvait leur bureau, et là-bas tout était inversé de droite à gauche par rapport à ce couloir.

Elle avait fait trois ou quatre pas en direction de l'extrémité du corridor faisant face à la rue lorsqu'elle prit conscience de son erreur... la fenêtre ouverte ne pouvait pas donner sur l'escalier de secours. Avec une petite exclamation d'irritation en raison de sa stupidité, elle fit demi-tour.

Hoag se tenait juste derrière elle.

Elle laissa échapper un petit cri aigu peu professionnel.

Les lèvres de Hoag lui sourirent.

— Ah, Mrs. Randall !

Elle ne dit rien... car elle ne trouvait rien à dire. Elle avait un calibre 32 dans son sac à main et elle éprouvait un violent désir de le prendre et de tirer. À deux occasions, à l'époque où elle travaillait comme appât pour la brigade des stupéfiants, elle avait été félicitée officiellement pour son courage et son calme dans des situations délicates... mais à présent une grande partie de son sang-froid semblait s'être évaporée.

L'homme fit un pas vers elle.

— Vous désiriez me voir, n'est-ce pas ?

Elle recula d'un pas.

— Non, dit-elle en haletant. Non !

— Ah, c'est pourtant ce qui s'est produit. Vous vous attendiez à me trouver dans votre bureau, mais j'ai préféré vous attendre... ici !

Le couloir était désert. Elle ne pouvait pas entendre le cliquetis d'une machine à écrire ou la moindre conversation dans les bureaux environnants. Les portes vernies étaient comme autant d'yeux aveugles. Les uniques bruits qui lui parvenaient, à l'exception des rares paroles qu'ils échangeaient, étaient ceux qui montaient de la rue, dix étages plus bas, lointains et inutiles.

Il s'approcha.

— Vous vouliez prendre mes empreintes, n'est-ce pas ? Vous vouliez consulter les fichiers de la police... trouver des choses sur mon compte. Vous et votre mari trop curieux.

— N'approchez pas !

Il continuait de sourire.

— Allons. Vous vouliez mes empreintes... vous les aurez !

Il tendit les bras vers elle et écarta les doigts, pour la saisir, et elle recula devant ses mains. Hoag ne lui paraissait plus être petit, il semblait être plus grand, plus gros... plus corpulent que Teddy. Il abaissa le regard vers elle.

Le talon de Cynthia heurta quelque chose. Elle comprit qu'elle était arrivée à l'extrémité du couloir... un cul-de-sac.

Les mains de l'homme s'approchaient, et elle hurla :

— Teddy ! Oh, Teddy !

*

* *

Teddy était penché sur elle et la giflait.

— Arrête, s'exclama-t-elle avec indignation. Ça fait mal !

Il laissa échapper un soupir de soulagement.

— Alors, chérie ? dit-il tendrement. Tu m'as fait peur. Tu es restée évanouie plusieurs minutes.

— Hein ?

— Tu sais où je t'ai trouvée ? Là-bas !

Il désigna du doigt un point situé juste sous la fenêtre ouverte.

« Si tu avais basculé en arrière au lieu de t'effondrer sur place, tu serais à présent un steak haché. Que s'est-il passé ? Tu t'es penchée et tu as eu le vertige ?

— Tu ne l'as pas attrapé ?

Il la regarda avec admiration.

— Le métier avant tout ! Non, mais il s'en est fallu de peu. Je l'ai vu depuis le couloir central et je l'ai surveillé un moment pour voir ce qu'il allait faire. Si tu n'avais pas hurlé, je lui serais tombé dessus.

— Si je n'avais pas hurlé ?

— Naturellement. Il était devant la porte de notre bureau et il

tentait apparemment d'en forcer la serrure, lorsque...

— Qui était-ce ?

Il la fixa, surpris.

— Mais... Hoag, naturellement. Chérie ! Réveille-toi ! Tu ne vas pas retomber dans les pommes, j'espère ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Je vais très bien, dit-elle sur un ton sinistre. Bon, puisque tu es là, aide-moi à regagner le bureau.

— Tu veux que je te porte ?

— Non, donne-moi simplement la main.

Il l'aida à se relever et épousseta sa robe.

« Ce n'est pas le moment de s'occuper de ça. »

Mais elle s'arrêta le temps de porter ses doigts à sa bouche et d'en humecter les extrémités afin de tenter, sans succès, d'arrêter une maille filée dans ce qui avait été jusqu'alors des bas flambant neufs.

Il la guida jusqu'à leur bureau et la fit asseoir avec douceur dans un fauteuil. Puis il alla chercher une serviette mouillée avec laquelle il humidifia le visage de Cynthia.

— Ça va mieux ?

— Ça va très bien... physiquement. Mais je veux tirer une chose au clair. Tu dis que tu as vu Hoag tenter de pénétrer dans ce bureau ?

— Ouais. Heureusement qu'on a fait installer des serrures spéciales.

— Ça se passait au moment où j'ai crié ?

— Oui, c'est sûr.

Elle tambourina sur l'accoudoir du fauteuil.

« Important, Cyn ?

— Non, c'est sans la moindre importance... hormis que la raison pour laquelle j'ai hurlé, c'est justement que Mr. Hoag essayait de m'étrangler !

Il lui fallut un certain temps pour pouvoir dire :

— Heiiin ?

— Oui, je sais, chéri, répondit-elle. C'est comme ça et c'est une histoire de cinglés. D'une manière ou d'une autre, il nous a encore refaits. Mais je te jure qu'il était sur le point de m'étrangler. C'est ce que j'ai cru, en tout cas.

Elle lui fit un récit détaillé de ce qu'elle venait de vivre.

« Si on ajoute tout ça, qu'est-ce que ça donne ?

— J'aimerais le savoir, lui dit-il en se frottant le visage. Je regrette vraiment de ne pas savoir. S'il n'y avait pas eu cette histoire, dans l'Acme Building, je dirais que tu n'étais pas bien et que tu t'es évanouie. Et que lorsque tu es revenue à toi t'étais toujours un peu dans les vapes. Mais maintenant je ne sais plus lequel d'entre nous a une araignée au plafond. Je suis certain de l'avoir vu.

— Nous sommes peut-être cinglés tous les deux. On ferait sans doute mieux d'aller voir un bon psychiatre.

— Tous les deux ? Deux personnes peuvent-elles sombrer dans le même type de folie ? Ne crois-tu pas qu'il est plus raisonnable de penser qu'un seul de nous est devenu fou ?

— Pas obligatoirement. C'est un cas rare, mais il se produit.
Doppia pazzia.

— Deux plats de pizza ?

— Folie contagieuse, si tu préfères. Les points faibles des deux personnes en question sont les mêmes et ils se rendent mutuellement dingues.

Elle pensa aux cas qu'elle avait étudiés et se souvint qu'il y avait généralement un sujet dominant et l'autre dominé. Cependant, elle décida de ne pas aborder ce sujet étant donné qu'elle avait une opinion bien précise quant au fait de savoir qui dominait au sein de leur couple. Une opinion qu'elle préférait garder pour elle pour de simples raisons diplomatiques.

*

* *

— Il est possible que nous ayons besoin d'une longue période de repos, déclara pensivement Randall. En bas sur le Golfe du Mexique, peut-être. Nous pourrions nous faire rôtir toute la journée au soleil.

— Ça, c'est une excellente idée, dans tous les cas. Que quelqu'un choisisse de vivre dans un coin aussi sinistre, laid et sale, que Chicago, me dépasse.

— Combien d'argent avons-nous ?

— Il devrait rester environ huit cents dollars, après avoir réglé les factures et les impôts. Et il y a aussi les cinq cents billets d'Hoag, si tu veux en tenir compte.

— J'estime que nous les avons bien gagnés, répondit-il. Au fait ! Est-ce que nous avons bien cet argent ? C'était peut-être également une illusion.

— Tu veux dire qu'il n'y a peut-être jamais eu de Mr. Hoag et que l'infirmière va bientôt nous apporter notre bonne petite bouillie du soir ?

— Mmmm... c'est un peu ça. Tu as l'argent sur toi ?

— C'est ce que je crois. Attends une minute.

Elle ouvrit son sac, puis tira la fermeture à glissière d'une poche intérieure. Elle y plongeait la main.

« Oui, ils sont là. De jolis billets verts. Partons en vacances, Teddy. Je ne sais pas pourquoi nous restons à Chicago, quoi qu'il en soit.

— Parce que c'est ici qu'il y a du boulot, dit-il avec un esprit pratique. Notre gagne-pain quotidien. Ce qui me rappelle que, sonné

ou pas, je ferais bien de demander si on nous a appelés.

Il tendit le bras au-dessus du bureau pour prendre le téléphone et son regard tomba sur une feuille de papier glissée sur le rouleau de la machine à écrire. Il resta silencieux un moment, puis il appela sa femme d'une voix tendue.

— Viens ici, Cyn. Jette un coup d'œil à ce machin.

Elle se leva aussitôt, contourna le meuble, et regarda par dessus l'épaule de Randall. Elle vit une feuille à leur en-tête, sur le rouleau de la machine. On ne pouvait y lire qu'une unique ligne dactylographiée :

LA CURIOSITÉ EST UN DÉFAUT DANGEREUX

Elle ne dit rien et essaya de contrôler les frissons qui parcouraient le creux de son estomac.

— Cyn, c'est toi qui as écrit ça ? demanda Randall.

— Non.

— Tu es catégorique ?

— Oui.

Elle tendit la main pour sortir la feuille de la machine. Il lui retint le bras.

— Touche pas ! Les empreintes.

— D'accord, mais j'ai dans l'idée que tu n'en trouveras pas une seule, là-dessus.

— Ça se peut.

Il sortit malgré tout son matériel du tiroir du bas de son bureau et couvrit de poudre la feuille et la machine... avec des résultats négatifs sur chacun des deux objets. Il n'y avait même pas les empreintes de Cynthia pour compliquer les choses. Elle avait un ordre digne d'une école de commerce et le mettait en pratique en nettoyant et en essuyant sa machine à écrire à la fin de chaque journée de bureau.

Alors qu'elle le regardait travailler, elle fit remarquer :

— On dirait que tu l'as surpris en train de sortir, et non alors qu'il essayait d'entrer.

— Hein ? Comment aurait-il pu pénétrer ici ?

— En crochétant la serrure, je suppose.

— Pas celle-ci. Tu oublies que ce verrou est une des réussites dont Mr. Yale peut être le plus fier. Il est peut-être possible de le faire sauter, mais pas de le crocheter.

Elle ne répondit rien... elle ne trouvait rien à dire. Randall fixait d'un œil sinistre la machine à écrire, comme si elle avait pu lui dire ce qui s'était passé. Puis il se redressa, ramassa son matériel, et le remplaça dans le tiroir qu'il lui avait attribué.

— Cette histoire commence à sentir mauvais, déclara-t-il avant de se mettre à faire les cent pas.

Cynthia sortit un chiffon de son propre bureau et essuya la poudre qui maculait sa machine, puis elle s'assit et observa son mari. Elle retint sa langue tant qu'il se colletait avec ses problèmes. Son expression était troublée mais elle n'était pas inquiète pour elle-même... et elle n'éprouvait pas véritablement un sentiment maternel. Elle se faisait plutôt du souci pour eux deux.

— Cyn, dit-il soudain. Il faut que ça cesse !

— D'accord, approuva-t-elle. Arrêtons tout !

— Comment ?

— Partons en congés.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas prendre la fuite. Il faut que je sache.

Elle soupira.

— Je préférerais pour ma part rester dans l'ignorance. Qu'est-ce que tu as à reprocher au fait de fuir quelque chose de trop fort pour pouvoir être combattu ?

Il s'arrêta et la fixa.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Cyn ? Tu n'avais encore jamais eu la trouille ?

— Non, répondit-elle lentement. Jamais. Mais je n'avais pas non plus de raison d'avoir peur. Regarde-moi, Teddy... tu sais que je ne suis pas une femmelette. Je ne te demande pas de te battre dans les restaurants chaque fois qu'un miteux essaye de me faire du gringue. Je ne pousse pas des hurlements à la vue du sang et je ne te demanderai de surveiller ton langage pour ne pas blesser mes chastes oreilles. Quant au boulot, est-ce que je t'ai jamais laissé tomber au beau milieu d'une enquête ? À cause de la peur, je veux dire. Réponds-moi.

— Enfer, non. Je n'ai jamais dit ça.

— Mais cette affaire est différente des autres. Tout à l'heure j'avais un revolver dans mon sac, mais je n'ai pas pu l'utiliser. Ne me demande surtout pas pourquoi. J'en ai été incapable, c'est tout.

Il jura, avec de l'emphase et de nombreux détails.

— Je regrette de ne pas l'avoir vu. J'aurais utilisé le mien !

— Tu crois, Teddy ?

Notant son expression, elle se leva d'un bond et l'embrassa brusquement sur le bout du nez.

« Je ne voulais pas dire que tu aurais eu peur. Tu le sais bien. Tu es courageux, tu es fort, et je pense que t'as de la cervelle. Mais écoute, chéri... Hier il t'a mené par le bout du nez et t'a fait croire que tu voyais des choses qui n'existaient pas. Pourquoi n'as-tu pas utilisé ton arme ?

— L'occasion de le faire ne s'est pas présentée.

— C'est exactement ce que je voulais dire. On ne voit que ce qu'il a l'intention de nous faire voir. Comment combattre lorsqu'on ne peut

même pas croire nos yeux ?

— Mais, bordel, il ne peut faire une chose...

— Il ne le peut pas ? Voilà au contraire tout ce qu'il est capable de faire.

Elle pointa sur ses doigts.

« Il peut se trouver en deux endroits à la fois. Il peut te faire voir une chose alors que moi j'en vois une autre, en même temps... devant l'Acme Building, tu te rappelles ? Il peut te faire croire que tu t'es rendu dans une joaillerie qui n'existe pas, à un étage qui n'existe pas. Il peut franchir une porte verrouillée pour utiliser une machine à écrire qui se trouve de l'autre côté. Sans laisser la moindre empreinte digitale. Si tu additionnes tout ça, qu'est-ce que tu trouves ?

Il fit un geste d'impatience.

— Une situation absurde, ou de la sorcellerie. Et je ne crois pas à la sorcellerie.

— Moi non plus.

— Alors, c'est que nous sommes devenus cinglés.

Il rit, mais il ne se sentait pas amusé le moins du monde.

— Peut-être. Si c'est de la sorcellerie, nous ferions mieux d'aller voir un prêtre...

— Je t'ai déjà dit que je ne crois pas à ces balivernes.

— Alors, on laisse tomber. Si c'est l'autre hypothèse, il est inutile d'essayer de filer encore Mr. Hoag. Un type affligé de *delirium tremens* ne peut pas capturer les serpents qu'il croit voir pour les emporter au zoo. Il a besoin d'un toubib... et nous aussi, peut-être.

L'intérêt de Randall fut brusquement éveillé.

— Répète !

— Quoi ?

— Tu viens de me rappeler une chose que j'avais oubliée... le médecin de Hoag. Nous n'avons pas vérifié son histoire.

— Si, tu l'as fait. Tu ne t'en souviens pas ? Il n'existe aucun docteur de ce nom.

— Je ne parle pas de Rennault, mais de Potbury... celui qu'il est allé voir au sujet de la chose qu'il avait sous les ongles.

— Tu crois qu'il l'a vraiment fait ? Je croyais que ça faisait partie du tissu de mensonges qu'il nous a débité.

— Moi aussi. Mais nous devons nous en assurer.

— Je parie qu'il n'existe aucun médecin de ce nom.

— Tu as probablement raison, mais nous devons être fixés. Passe-moi l'annuaire.

Elle le lui tendit. Il le feuilleta à la recherche des « P ».

« Potbury... Potbury. Il y en a au moins une demi-colonne. Mais pas de médecin. On va regarder dans l'annuaire par professions. Les toubibs ne communiquent pas toujours leur adresse personnelle.

Elle le lui tendit et il l'ouvrit.

— Mécanique... médailles... médecins. Ils ont mis le paquet. Plus de toubibs que de bars... la moitié de la ville doit être perpétuellement malade. Nous y sommes : Potbury, P. T.

— Ça pourrait être lui, admit-elle.

— Qu'est-ce qu'on attend ? Allons nous en assurer.

— Teddy...

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il, sur la défensive. Potbury n'est pas Hoag...

— Je me le demande.

— Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Que Potbury pourrait être mêlé à ces salades, lui aussi ?

— Je ne sais pas. Je voudrais simplement oublier tout ce qui concerne notre Mr. Hoag.

— Mais ça ne peut pas être dangereux, ma jolie. Je saute dans la voiture, je descends là-bas, je pose à cet éminent docteur quelques questions pertinentes et je reviens déjeuner.

— La voiture est au garage pour un rodage de soupapes, tu le sais bien.

— D'accord, je vais prendre le métro. C'est plus rapide, de toute façon.

— Si tu tiens absolument à y aller, nous irons ensemble. On ne se quitte plus, Teddy.

Il tira sur sa lèvre inférieure.

— Tu as peut-être raison. Nous ne savons pas où se trouve Hoag. Si tu préfères...

— Naturellement. Je suis restée loin de toi trois minutes, tout à l'heure, et vois ce qui s'est passé.

— Ouais, je suppose moi aussi que c'est préférable. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose, Cyn.

Elle le repoussa.

— Je ne parle pas de moi mais de nous. Si quelque chose doit nous arriver, autant que ce soit en même temps.

— D'accord, dit-il avec sérieux. Désormais nous ne nous quittons plus d'une semelle. Je peux nous passer les menottes, si tu préfères.

— Inutile. Compte sur moi pour m'accrocher.

Le cabinet du docteur Potbury était situé au sud de la ville, au-delà de l'université. La voie du métro aérien traversait sur des kilomètres les scènes familières offertes par les maisons d'habitation. C'était une succession de ces images que l'on voit généralement sans avoir l'impression de les enregistrer. Ce jour-là, Cynthia les regarda et les vit à travers le filtre de ses sombres pensées.

Des maisons d'habitation sans ascenseur, de quatre et cinq étages, qui tournaient le dos à la voie et abritaient chacune un minimum de dix familles, plus souvent vingt ou plus. Ces bâtiments s'entassaient les uns sur les autres, presque mur contre mur. Derrière ces immeubles, sous les porches de bois qui proclamaient la nature inflammable de ces cages à lapins en dépit de leurs murs de briques extérieurs, les lessives des occupants avaient été mises à sécher entre des tas de poubelles et de caisses emplies d'objets jetés au rebut. Kilomètre après kilomètre la misère dépourvue de dignité et de beauté, vue depuis l'envers du décor.

Et une pellicule de crasse noire couvrait toute chose, vieille et inévitable, comme la poussière qui s'était déposée sur le rebord de la fenêtre du wagon, à côté de Cynthia.

Elle repensa à ce projet de vacances, à l'air pur et au soleil. Comment pouvait-on rester à Chicago ? Qu'avait donc cette ville pour justifier son existence ? Un boulevard décent ; un quartier agréable réservé aux privilégiés ; deux universités et un lac. Quant au reste, il n'y avait que des kilomètres sans fin de rues déprimantes et malpropres. Cette ville était un immense dépotoir.

Les immeubles laissèrent la place à une gare de triage. La rame bifurqua sur la gauche, en direction de l'est. Après quelques minutes supplémentaires de voyage, ils descendirent à la station de Stoney Island. Cynthia fut soulagée de quitter le wagon et d'être débarrassée de cette vision trop réaliste de la vie quotidienne, bien qu'elle fût à présent plongée dans l'univers des commerces minables et des bruits de la 63^e Rue.

Le cabinet du docteur Potbury donnait sur cette artère et avait une vue dégagée de la voie aérienne et des trains. C'était le type même de l'emplacement qui garantissait à un généraliste une importante clientèle ainsi que la certitude de n'être jamais importuné par des patients riches ou célèbres. La petite salle d'attente mal aérée était bondée de monde, mais les patients défilaient selon un rythme rapide. Ils n'eurent guère à attendre.

Potbury les examina du regard lorsqu'ils pénétrèrent dans le cabinet de consultation.

— Lequel d'entre vous est le malade ? demanda-t-il.

Il paraissait quelque peu irrité. Ils avaient eu l'intention d'amener la conversation sur Hoag en utilisant l'évanouissement de Cynthia

comme prétexte à la consultation. La remarque suivante de Potbury bouleversa leurs plans, selon le point de vue de Cynthia.

« Qui que soit le patient, l'autre doit attendre à l'extérieur. Je n'aime pas les comités de soutien.

— Ma femme... commença Randall.

Elle lui serra le bras.

« Ma femme et moi voudrions vous poser quelques questions, docteur.

— Et alors ? Parlez !

— Vous avez un patient... Mr. Hoag.

Potbury se leva brusquement et se rendit à la porte donnant sur la salle d'attente, pour s'assurer qu'elle était bien fermée. Puis il resta debout et leur fit face, dos tourné vers l'unique issue.

— Qu'y a-t-il au sujet de... Hoag ? demanda-t-il d'un ton qui suggérait un pressentiment.

Randall lui présenta ses papiers.

— Vous pouvez constater que je suis un détective assermenté, dit-il. Ma femme l'est également.

— Et quels sont vos rapports avec... l'homme dont vous avez mentionné le nom ?

— Nous effectuons une enquête pour son compte. Étant donné que vous êtes vous-même lié au secret professionnel, je crois que vous apprécierez ma franchise...

— Vous « travaillez » pour lui ?

— Oui et non. Plus exactement, nous essayons de découvrir certaines choses à son sujet, mais il est au courant. Nous n'agissons pas derrière son dos. Si vous le désirez, vous pouvez lui téléphoner pour vérifier.

Randall avait fait cette suggestion pour la simple raison qu'il estimait cela indispensable, mais il espérait que Potbury ne prendrait pas cette peine.

Ce fut le cas, mais pour une raison guère rassurante.

— Parler à « cette personne » ? Pas si je peux faire autrement ! Que voulez-vous savoir sur le compte de cet homme ?

— Voici quelques jours, Hoag vous a apporté une certaine substance afin que vous l'analysiez, dit Randall avec prudence. Je dois savoir de quoi il s'agissait.

— Hrrumph ! Vous m'avez rappelé voici un instant que nous sommes tous deux liés au secret professionnel. J'avoue qu'une telle demande de votre part me surprend plutôt.

— Je comprends parfaitement votre point de vue, docteur, et je sais que vous êtes tenu à la plus grande discrétion. Mais il y a dans cette affaire...

— Vous n'aimeriez pas le savoir !

Randall réfléchit à cette réponse.

— J'ai souvent vu la vie sous ses aspects les plus sordides, docteur, et je ne crois pas qu'il puisse encore exister quoi que ce soit à même de me choquer. Hésitez-vous à me répondre en raison de la présence de ma femme ?

Potbury examina Teddy d'un œil critique, puis fit courir son regard sur Mrs. Randall.

— Vous semblez être des personnes convenables, admit-il. Je suppose que vous ne vous croyez pas susceptibles d'être choqués, mais laissez-moi vous donner un conseil. Vos propos laissent penser que vous êtes d'une certaine manière en rapport avec cet individu. Tenez-vous loin de lui ! N'ayez plus le moindre contact avec lui ! Et ne me demandez surtout pas ce qu'il avait sous les ongles.

*

* *

Cynthia réprima un sursaut. Elle ne s'était pas mêlée à la conversation mais elle l'avait suivie attentivement. Pour autant qu'elle s'en souvenait, Teddy n'avait à aucun moment mentionné les ongles de Mr. Hoag.

— Mais pourquoi, docteur ? insista Randall.

Potbury commençait à être irrité.

— Vous êtes un jeune homme peu intelligent. Laissez-moi vous dire ceci : Si vous ne savez rien de plus sur cette personne que ce que vous semblez savoir, alors vous n'avez pas la moindre idée des profondeurs que peut atteindre la bestialité en ce bas monde. En cela vous avez de la chance. Il est de loin préférable de rester dans l'ignorance.

Randall hésita, il était conscient que le débat tournait en sa défaveur.

— Docteur, en supposant que vous ayez raison, comment se fait-il que, s'il est vicieux à ce point, vous ne l'ayez pas dénoncé à la police ?

— Comment pouvez-vous savoir si je ne l'ai pas fait ? Mais je vais vous apporter une réponse sur ce point précis. Je ne l'ai pas dénoncé à la police pour la simple raison que cela n'aurait servi à rien. Les autorités n'ont ni l'intelligence ni l'imagination nécessaires pour concevoir ce qu'implique le mal en question. La loi ne peut rien contre lui... pas à l'époque actuelle, en tout cas.

— Que voulez-vous dire par : pas à l'époque actuelle ?

— Rien. Oubliez mes paroles. Le débat est clos. Vous m'avez dit quelque chose au sujet de votre femme, lorsque vous êtes entrés. Désire-t-elle me consulter ?

— Ce n'est rien, se hâta de répondre Cynthia. Rien d'important.

— Un simple prétexte, n'est-ce pas ? dit-il en lui souriant, presque avec amabilité. Qu'était-ce ?

— Hier, j'ai eu un malaise, mais aujourd'hui ça va très bien.

— Hmmm... Vous n'attendez pas un enfant, n'est-ce pas ? Ça se voit à vos yeux. Vous paraissez en assez bonne santé. Un peu d'anémie, peut-être ? L'air pur et le soleil vous feraient le plus grand bien.

Il s'éloigna d'eux et alla ouvrir un placard mural blanc. Il s'affaira avec des bouteilles durant un moment. Lorsqu'il revint finalement vers eux, il tenait un verre rempli de liquide brun ambré.

— Tenez, buvez.

— Qu'est-ce ?

— Un remontant. Il contient juste assez d'alcool pour que vous l'aimiez.

Cependant, elle hésita et regarda son mari. Potbury le nota et fit remarquer :

— Vous n'aimez pas boire seule, hein ? Eh bien, ça ne peut pas nous faire de mal.

Il retourna auprès du placard mural, puis revint avec deux autres verres. Il en tendit un à Randall.

— Pour oublier cette sinistre affaire, déclara-t-il. À votre santé !

Il porta le verre à ses lèvres et en avala le contenu d'un trait.

Randall but et Cynthia l'imita. Ce n'était pas mauvais, pensa-t-elle. La mixture contenait un ingrédient un peu amer, mais le whisky... oui, c'était bien du whisky, estima-t-elle, en couvrait le goût. Une bouteille de ce tonique n'aurait pu faire aucun bien véritable, mais il donnait l'impression de se sentir mieux.

Potbury les guida vers la porte.

— Si vous deviez perdre à nouveau connaissance, Mrs. Randall, revenez me voir et je vous ferai un examen complet. Entre-temps, inutile de vous tourmenter pour des choses face auxquelles vous êtes totalement impuissants.

*

* *

Ils montèrent dans le dernier wagon du train et parvinrent à trouver un siège loin des autres passagers, ce qui leur permit de parler librement.

— Qu'est-ce que tu en conclus ? demanda Randall dès qu'ils se furent assis.

Les sourcils de Cynthia se froncèrent.

— Je ne sais pas vraiment. Il est indéniable que Potbury n'aime pas Hoag, mais il n'a à aucun moment laissé entendre pour quelle raison.

— Hmmm.

— Et toi, qu'est-ce que t'en conclus, Teddy ?

— Premièrement, que Potbury connaît Hoag. Deuxièmement,

qu'il fait tout son possible pour que nous n'apprenions rien sur le compte de son patient. Troisièmement, qu'il hait Hoag... et qu'il a peur de lui !

— Hein ? Pourquoi t'imagines-tu ça ?

Il fit un sourire exaspérant.

— Utilise ta matière grise, mon amour. Je crois avoir compris l'ami Potbury... et s'il pense qu'il peut me faire peur et me dissuader de mettre mon nez dans ce que fait Hoag à ses moments perdus, il se met le doigt dans l'œil !

Sagement, elle décida de ne pas en discuter avec lui pour l'instant... ils étaient mariés depuis un certain temps déjà.

À la demande de Cynthia ils regagnèrent leur domicile, plutôt que leur bureau.

— Je ne me sens pas le courage d'y aller, Teddy. S'il veut s'amuser avec ma machine à écrire, il n'y a qu'à le laisser faire !

— Tu es encore secouée par le remontant que tu as bu ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Un peu.

Elle fit un petit somme qui dura la plus grande partie de l'après-midi. Elle pensa que le tonique que le docteur Potbury lui avait donné ne semblait pas lui avoir fait le moindre bien... en tout cas elle se sentait étourdie et elle avait la bouche pâteuse.

Randall la laissa dormir. Il erra avec désœuvrement dans l'appartement pendant quelques minutes, puis il prit la cible et essaya d'améliorer ses performances au lancer des fléchettes, en tirant par en-dessous. Il renonça lorsqu'il prit conscience que cela risquait de réveiller Cynthia. Il alla la regarder, découvrit qu'elle se reposait paisiblement, et pensa qu'elle apprécierait certainement une boîte de bière à son réveil... ce qui lui fournissait une excellente excuse pour sortir. Il désirait lui-même boire de la bière. Une légère migraine, rien de plus, mais il ne s'était pas vraiment senti en forme depuis qu'il avait quitté le cabinet de ce médecin. Deux bonnes bières le remettraient d'aplomb.

*

* *

Juste avant d'arriver chez le plus proche traiteur, il y avait un bar et Randall décida de s'y arrêter le temps de prendre une bière à la pression. Il se retrouva bientôt en train d'expliquer au propriétaire pour quelles raisons la réforme ne bloquerait jamais la machine municipale.

Ce fut au moment où il quitta finalement cet établissement qu'il se rappela ses intentions initiales. Lorsqu'il revint dans son appartement, chargé de bières et d'un assortiment de viandes froides, Cynthia était levée et Randall entendait des bruits domestiques dans la

cuisine.

— Hé, chérie !

— Teddy !

Elle l'embrassa avant qu'il eût posé les paquets.

— Tu n'as pas eu peur, lorsque tu t'es réveillée et que tu as vu que j'étais sorti ?

— Pas vraiment. Mais j'aurais préféré que tu me laisses un mot. Qu'est-ce que tu nous as rapporté ?

— Bière et viande froide. Ça te plaît ?

— Tu parles. Je n'avais pas envie d'aller dîner dehors et je cherchais quelque chose à nous mettre sous la dent. Mais il n'y a rien à manger, dans cette maison.

Elle le débarrassa de ses paquets.

— Quelqu'un a téléphoné ?

— Non. J'ai appelé le central à mon réveil. Rien d'intéressant. Mais on a livré le miroir.

— Le miroir ?

— Ne fais pas l'innocent. Ça m'a fait une agréable surprise, Teddy. Viens voir comme il va bien, dans la chambre.

— Mettons les choses au clair, je ne suis absolument pas au courant de cette histoire de miroir.

Elle s'arrêta, troublée.

— J'ai pensé que tu me l'avais acheté pour me faire une surprise. Le livreur m'a dit qu'il était déjà payé.

— À quel nom était-il adressé ? Le tien ou le mien ?

— Je n'ai pas fait attention, je dormais à moitié. J'ai seulement signé le reçu. Ils ont défait l'emballage et l'ont accroché au mur.

C'était un très beau miroir de grandes dimensions. Il n'avait pas de cadre et ses bords étaient biseautés. Randall admit qu'il allait très bien avec la coiffeuse.

— Si tu veux un miroir comme ça, chérie, je t'en achèterai un. Mais celui-ci nous a été livré par erreur. Nous ferions mieux de leur téléphoner pour leur dire de venir le reprendre. Où est l'étiquette ?

— Je crois qu'ils l'ont remportée. De toute façon, il est plus de six heures du soir.

Il lui adressa un sourire indulgent.

— Il te plaît, pas vrai ? Eh bien, on dit qu'il est à toi pour la nuit... et demain j'irai t'en acheter un autre.

C'était un très beau miroir. Le tain argenté était parfait et la glace aussi limpide que l'air. Cynthia avait l'impression qu'elle pourrait le traverser de la main.

Lorsqu'ils se furent couchés, Randall s'endormit un peu plus rapidement que Cynthia... sans doute en raison de la longue sieste qu'elle avait effectuée dans l'après-midi. Elle s'appuya sur son coude

et l'observa un long moment, après que sa respiration fut devenue régulière. Gentil Teddy ! C'était un brave garçon... envers elle c'était certain. Demain elle lui dirait de ne pas prendre la peine d'acheter un autre miroir... elle n'en avait aucun besoin. Elle ne désirait qu'une seule chose, rester avec lui, que rien ne les sépare jamais. Les biens matériels étaient sans importance : l'unique chose pouvant lui importer était qu'ils fussent ensemble.

Elle jeta un regard au miroir. Il était véritablement très beau. Tellement limpide... comme une fenêtre ouverte. Elle avait l'impression qu'elle pourrait le traverser, telle Alice.

*

* *

Il s'éveilla lorsqu'il entendit appeler son nom.

— Levez-vous, Randall ! Vous êtes en retard !

Ce n'était pas la voix de Cynthia, de cela il en était certain. Il se frotta les yeux pour en chasser le sommeil.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On vous attend ! répondit Phipps qui se penchait à travers le miroir biseauté. Remuez-vous ! Ne nous faites pas perdre de temps.

Instinctivement, Randall porta son regard sur l'autre oreiller. Cynthia avait disparu.

Disparu ! Il fut immédiatement hors du lit, totalement éveillé, et il essayait frénétiquement de se rendre dans toutes les pièces à la fois. Elle n'était pas dans la salle de bains.

— Cyn !

Pas dans la salle de séjour, et pas non plus dans la cuisine.

— Cyn ! Cynthia ! Où es-tu ? criait-il comme il fouillait désespérément chacun des placards. Cyn !

Il regagna la chambre et s'immobilisa, sans savoir quoi faire... personnage tragique aux pieds nus, en pyjama froissé et aux cheveux ébouriffés.

Phipps posa une main sur le rebord inférieur du miroir et sauta facilement dans la pièce.

— Ce qui manque à cette chambre, c'est la place pour installer un miroir en pied, fit-il remarquer avec concision alors qu'il redressait son manteau ainsi que sa cravate. Il devrait y avoir un miroir en pied dans chaque pièce. C'est une chose que nous devrions exiger... je dois absolument m'en occuper.

Randall porta les yeux sur lui, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Où est-elle ? demanda-t-il. Que lui avez-vous fait ?

Il s'avança vers Phipps, l'air menaçant.

— Ça ne vous regarde pas, rétorqua Phipps en inclinant la tête vers le miroir. Traversez.

— Où est-elle ? hurla Randall qui tenta de saisir Phipps à la gorge.

Le détective ne sut jamais avec précision ce qui se passa ensuite. Phipps leva une main... et Randall alla rouler contre le lit. Il essaya de se relever... sans succès. Ses efforts avaient cette nature impuissante qui caractérise ceux de certains cauchemars.

— Mr. Crewes ! cria Mr. Phipps. Mr. Reinfnsnider... j'ai besoin de votre aide.

Deux autres visages, vaguement familiers, apparurent dans le miroir.

— De ce côté, je vous prie, Mr. Crewes, dit Phipps.

Mr. Crewes franchit le miroir.

« Très bien ! Je crois que le mieux est de le faire sortir les pieds devant.

*

* *

Randall n'avait rien à dire à ce sujet. Il essaya de résister mais ses muscles refusaient d'obéir. Il ne parvint qu'à effectuer de vagues contractions musculaires. Il tenta de mordre le poignet qui passait devant lui et fut récompensé par un coup de poing en plein visage... Une gifle cuisante plutôt qu'un direct.

— Je réglerai cela plus tard, lui promit Mr. Phipps.

Ils le passèrent à travers le miroir et le laissèrent choir sur une table... la table. Il s'était déjà trouvé dans cette pièce : la salle de réunion de la Detheridge & Co. La table était entourée des mêmes visages aimables et distants, et le même homme gras et jovial, aux yeux porcins, siégeait à son extrémité. Il était cependant possible de noter une légère différence. Sur un long mur était à présent fixé un grand miroir dans lequel ne se réfléchissait pas cette pièce mais une chambre, la leur, comme vue dans un miroir, avec l'image inversée de droite à gauche.

Mais ce phénomène insignifiant ne l'intéressait guère. Il essaya de s'asseoir, découvrit qu'il en était incapable, et dut se contenter de relever simplement la tête.

— Où l'avez-vous emmenée ? demanda-t-il au président adipeux.

Stoles lui sourit avec sympathie.

— Ah, Mr. Randall ! Ainsi, vous êtes revenu nous voir. Vous circulez beaucoup, n'est-ce pas ? Beaucoup trop, en fait.

— Bon sang... dites-moi ce que vous lui avez fait !

— Sot, faible et stupide, dit songeusement Stoles. Dire que mes frères et moi n'avons pas pu créer des êtres supérieurs à ceux de votre espèce. Enfin, vous allez payer. L'Oiseau est cruel !

À la fin de cette remarque emphatique, il se couvrit brièvement le visage. Les autres personnes présentes l'imitèrent. Quelqu'un se

pencha et appliqua avec brutalité une main sur les yeux de Randall, puis la retira.

Stoles parlait à nouveau et Randall tenta de l'interrompre... Une fois de plus le président pointa un doigt dans sa direction et ordonna durement :

— Suffit !

Randall découvrit qu'il était dans l'incapacité de parler... Sa gorge se serrait et il avait des nausées chaque fois qu'il essayait de prendre la parole. Stoles poursuivit courtoisement son exposé.

« On pourrait croire que même un membre de votre misérable espèce aurait compris l'avertissement qui lui avait été donné, et qu'il en aurait tenu compte.

Stoles s'interrompit un instant et fit sa moue coutumière, serrant étroitement ses lèvres.

« Je pense parfois que ma propre faiblesse est de ne pas avoir pleinement conscience de l'incommensurable faiblesse et de l'impensable stupidité des hommes. En tant que créature raisonnable, je semble avoir une malheureuse propension à attendre les mêmes qualités des êtres qui me sont différents.

Il se tut et détourna son attention de Randall pour la porter sur un de ses collègues.

« Ne nourrissez pas de folles espérances, Mr. Parker, dit-il en souriant avec douceur. Je ne vous sous-estime pas. Et si vous désirez m'affronter pour contester mon droit à occuper le siège que je détiens, c'est avec plaisir que je vous satisferai... un peu plus tard. Je me demande quel goût a votre sang, ajouta-t-il pensivement.

Mr. Parker se montra tout aussi courtois.

— J'imagine qu'il a, à quelque chose près, le même goût que le vôtre, M. le président. Votre proposition est fort aimable, mais je m'estime satisfait de la situation actuelle.

— Voilà qui me désole. J'avais de l'estime pour vous, Mr. Parker. J'espérais que vous étiez ambitieux.

— Je suis patient, comme notre Ancêtre.

— Et alors ? Enfin, revenons à notre ordre du jour. Mr. Randall, j'ai tenté de vous faire sentir la nécessité de n'avoir plus aucun rapport avec... votre client. Vous savez de qui je veux parler. Que penseriez-vous si je vous disais que les Fils de l'Oiseau ne tolèrent pas qu'on vienne troubler leurs projets ? Parlez... dites-le-moi.

Randall n'avait entendu qu'une petite partie de ce discours et n'en avait pas compris un traître mot. Il était totalement obnubilé par une unique pensée épouvantable. Lorsqu'il découvrit qu'il pouvait parler à nouveau, il l'exprima à voix haute.

— Où est-elle ? demanda-t-il en un murmure rauque... Que lui avez-vous fait ?

Stoles fit un geste d'impatience.

— Il est parfois pratiquement impossible de communiquer avec ces êtres... dit-il avec humeur. Ils n'ont presque aucun esprit. Mr. Phipps !

— Oui, monsieur.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de faire entrer le second ?

— Certainement, Mr. Stoles.

Phipps appela un assistant du regard et tous deux quittèrent la pièce pour revenir presque aussitôt avec un fardeau qu'ils laissèrent tomber sur la table, à côté de Randall. Il s'agissait de Cynthia.

La vague de soulagement qui déferla sur Randall fut presque trop violente pour être supportable. Elle rugit en lui, l'étouffa, l'assourdit, l'aveugla de larmes et ne laissa derrière elle rien qui pût lui permettre de jauger le danger de leur situation actuelle. Cependant, les pulsations de son être s'apaisèrent bientôt suffisamment pour qu'il pût constater que quelque chose n'allait pas : elle restait silencieuse. Même si elle avait été endormie lorsqu'ils l'avaient amenée, le traitement brutal auquel elle avait été soumise aurait dû amplement suffire à l'éveiller.

Son inquiétude fut presque aussi dévastatrice que son soulagement l'avait été.

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-il sur un ton suppliant. Est-elle...

— Non, répondit Stoles avec dégoût. Elle n'est pas morte. Reprenez-vous, Mr. Randall.

Avec un geste à ses collègues, il commanda :

— Réveillez-la.

L'un d'eux planta son index dans les côtes de la femme.

— Inutile de faire un paquet, dit-il, c'est pour consommer tout de suite.

Stoles sourit.

— Extrêmement spirituel, Mr. Printemps... mais j'ai dit de la réveiller. Ne me faites pas perdre mon temps.

— Certainement, M. le président.

Mr. Printemps assena une claque cinglante à Cynthia. Randall en ressentit la brûlure sur son propre visage et, en raison de son impuissance, il faillit presque perdre la raison.

« Au nom de l'Oiseau... réveillez-vous !

Randall vit la poitrine de Cynthia se soulever sous la soie de la chemise de nuit. Ses yeux cillèrent et elle prononça un seul mot :

— Teddy ?

— Cyn ! Je suis ici, chérie, ici !

Elle tourna la tête vers lui.

— Teddy ! s'exclama-t-elle, avant d'ajouter : J'ai fait un de ces

cauchemars... Oh !

Elle venait de remarquer les inconnus qui la fixaient avec avidité. Elle regarda lentement autour d'elle, yeux écarquillés et sérieuse, puis elle se tourna vers Randall.

« Teddy... est-ce que c'est toujours un rêve ?

— J'ai bien peur que non, chérie. Redresse le menton.

Elle regarda à nouveau les personnes qui les entouraient, puis son mari.

— Je n'ai pas peur, dit-elle avec décision. Tu peux y aller, Teddy. Je ne m'évanouirai pas.

Suite à quoi elle garda les yeux rivés sur les siens.

Randall jeta un regard au président adipeux. Il les observait, apparemment amusé par ce spectacle, et il ne semblait pas désireux d'intervenir.

— Cyn, murmura Randall sur un ton pathétique. Ils m'ont fait quelque chose qui m'empêche de bouger. Je suis paralysé. Alors ne compte pas trop sur moi. Si l'occasion de filer se présente, saisis-la sans penser à moi.

— Je ne peux pas bouger moi non plus, murmura-t-elle à son tour. Nous sommes donc forcés d'attendre.

Comme elle notait son expression angoissée, elle ajouta :

« Tu as dit de redresser le menton. Mais je voudrais pouvoir te toucher.

Les doigts de sa main droite tremblèrent légèrement, trouvèrent une prise sur le plateau verni de la table, puis entamèrent une progression lente et douloureuse sur les quelques centimètres qui les séparaient de ceux de Randall.

Ce dernier découvrit qu'il pouvait lui aussi déplacer faiblement ses doigts. Il mit sa main gauche en mouvement pour aller rejoindre celle de Cynthia, un centimètre après l'autre. Son bras était un poids mort contre lequel il devait lutter. Leurs mains se touchèrent finalement et celle de Cynthia grimpa dans la sienne et la pressa légèrement. Elle sourit.

Stoles frappa énergiquement sur la table.

— Cette petite scène est extrêmement touchante, dit-il sur un ton compatissant, mais nous avons des problèmes à régler. Nous devons décider ce qu'il convient d'en faire.

— Ne vaudrait-il pas mieux les éliminer complètement ? suggéra celui qui avait tâté du doigt les côtes de Cynthia.

— Ce serait avec plaisir, admit Stoles, mais nous devons garder à l'esprit que ces deux personnes ne sont apparues qu'incidemment dans nos plans concernant... le client de Mr. Randall. C'est ce dernier qui doit être détruit !

— Je ne vois...

— Naturellement, que vous ne voyez pas, et c'est la raison pour laquelle c'est moi qui préside cette assemblée, et non vous. Notre objectif immédiat consiste à immobiliser ces deux personnes de façon à n'éveiller aucune suspicion de « sa » part. Le problème n'est posé que par la méthode à employer et par le choix du sujet.

Mr. Parker prit la parole.

— Il serait extrêmement amusant de les renvoyer dans leur état actuel, suggéra-t-il. Ils mourraient lentement de faim et seraient incapables d'aller ouvrir la porte ou de répondre au téléphone, sans défense.

— En effet, répondit approbativement Stoles. C'est exactement le genre de suggestion à laquelle je m'attendais de votre part. Supposez qu'il tente de les voir et qu'il les découvre ainsi. Croyez-vous qu'il ne comprendrait pas ce qui s'est passé ? Non, il faut trouver quelque chose qui scelle leurs lèvres. J'ai l'intention de les renvoyer chez eux après avoir fait de l'un deux... un mort-vivant !

Tout cela était tellement absurde, tellement impensable, que Randall se répétait qu'il était impossible que ce fût réel. Il était la proie d'un cauchemar et il savait que s'il parvenait à se réveiller, tout redeviendrait automatiquement normal. Cette paralysie qui lui interdisait de se mouvoir... ce n'était pas la première fois qu'il connaissait cela en rêve. On s'éveille finalement et on découvre alors que les draps se sont enroulés autour de soi, ou qu'on a dormi avec les deux mains coincées sous la tête. Il essaya de se mordre la langue afin d'être éveillé par la douleur, mais ce fut inutile.

Les dernières paroles prononcées par Stoles l'incitèrent à reporter son attention sur ce qui passait autour de lui. Non qu'il les eût comprises... elles avaient pour lui très peu de signification bien qu'elles fussent horribles, mais en raison du mouvement d'approbation et d'impatience qui avait parcouru l'assistance.

La pression de la main de Cynthia dans la sienne s'accrut légèrement.

— Que vont-ils faire, Teddy ? murmura-t-elle.

— Je l'ignore, ma chérie.

— L'homme, bien sûr, commenta Parker.

Stoles le fixa. Jusqu'au moment où Parker avait fait cette suggestion, Randall avait eu l'impression que Stoles était bien décidé à faire de lui la victime du traitement prévu, quelle qu'en fût la nature.

— Je vous suis toujours reconnaissant de vos conseils, Mr. Parker. Ils me permettent infailliblement de savoir ce qu'il ne faut pas faire, répondit Stoles avant de se tourner vers les autres personnes présentes. Préparez la femme.

« Maintenant », pensa Randall « je dois agir sans attendre ! »

Il fit appel à toute sa volonté et tenta de se lever... de se lever et

de se battre !

Ce fut peine perdue.

Il laissa retomber sa tête en arrière, épuisé.

— Inutile, chérie, dit-il misérablement.

Cynthia le regarda. Si elle ressentait une peur quelconque, cette dernière était masquée par l'inquiétude qu'elle nourrissait pour le sort de son mari.

— Redresse la tête, Cerveau, lui dit-elle avec une pression imperceptible de sa main dans la sienne.

Printemps se leva et se pencha sur elle.

— Ce serait plutôt le travail de Putiphar, objecta-t-il.

— Il a laissé une fiole toute prête, répondit Stoles. L'avez-vous, Mr. Phipps ?

Pour toute réponse, Phipps plongea sa main dans sa serviette et en sortit l'objet. Sur un signe de Stoles, il le tendit à Mr. Printemps.

— La cire ? ajouta-t-il.

— La voici, répondit Phipps qui plongea à nouveau sa main dans la serviette.

— Je vous remercie. Maintenant, si quelqu'un voulait bien me débarrasser de « ça », dit-il en désignant Randall d'un geste, tout semble être prêt.

Une demi-douzaine de mains tirèrent brutalement Randall à l'autre bout de la table. Printemps se pencha sur Cynthia, la fiole à la main.

— Un instant, l'interrompit Stoles. Je tiens à ce qu'ils sachent tous deux ce qui va se passer et pour quelle raison. Mrs. Randall, ajouta-t-il en s'inclinant courtoisement, lors de notre brève entrevue je crois avoir mentionné que les Fils de l'Oiseau ne peuvent tolérer aucune ingérence extérieure dans leurs affaires. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

— Je vous ai compris, répondit-elle en lui lançant un regard de défi.

— Bien. Sachez que nous désirons que votre mari n'ait plus le moindre contact avec... une certaine personne. De façon à obtenir ce résultat, nous allons procéder à la division de votre être en deux parties distinctes. Celle qui vous permet de vivre, et que vous appelez de façon plutôt amusante une âme, va être comprimée et enfermée dans cette fiole, que nous conserverons. Quant au reste, eh bien, votre mari pourra le garder. Il lui rappellera que les Fils de l'Oiseau vous gardent en otage. Vous me comprenez ?

Elle ignore la question. Randall essaya de répondre et découvrit que ses cordes vocales ne lui obéissaient plus à nouveau.

— Écoutez-moi, Mrs. Randall. Si vous voulez revoir votre mari un jour, il est impératif qu'il nous obéisse. Il ne doit pas, sous peine que

vous mouriez, revoir son client. La même sanction sera appliquée s'il ne tient pas sa langue à notre sujet et sur tout ce qu'il a appris...S'il ne le fait pas... eh bien... nous rendrons votre mort très intéressante, je puis vous l'assurer.

Randall voulait crier qu'il promettait tout ce qu'ils désiraient s'ils épargnaient Cynthia, mais il n'avait toujours pas de voix... Apparemment, Stoles voulait tout d'abord connaître la réaction de Cynthia. Elle secoua la tête.

— Il fera ce qu'il estime être le plus sage.

Stoles sourit.

— Très bien. C'était la réponse que je voulais entendre. Et vous, Mr. Randall... promettez-vous de vous taire ?

Il voulait accepter, il était sur le point d'accepter... mais les yeux de Cynthia lui disaient de refuser. À son expression, il savait que c'était à présent elle qui ne pouvait plus parler. Dans son cerveau, aussi nettement que des paroles, il lui semblait l'entendre crier : « C'est un piège, Cerveau. Ne promets rien ! »

Il resta silencieux.

Phipps enfonça son pouce dans son œil.

— Réponds, quand on te parle !

Il dut clore son œil blessé de façon à pouvoir voir Cynthia, mais son expression était toujours approbatrice. Il garda la bouche close.

— C'est sans importance, déclara finalement Stoles. Allez-y, messieurs.

Printemps brandit le flacon sous le nez de Cynthia et en colla l'orifice contre sa narine gauche.

— Maintenant, ordonna-t-il.

Un autre membre du groupe appliqua une pression vigoureuse sur une de ses fausses côtes, pour la contraindre à expirer brusquement. Elle grogna.

— Teddy... Ils me déchirent... Ough !

Le processus fut répété alors que Printemps tenait la fiole sous l'autre narine. Randall sentit la main qui se trouvait dans la sienne se détendre brusquement. Printemps leva le flacon et le tint fermé à l'aide de son pouce.

— La cire, dit-il avec animation.

Après avoir scellé la fiole, il la tendit à Phipps. Stoles désigna le grand miroir du pouce.

— Ramenez-les, ordonna-t-il.

Phipps supervisa la traversée de Cynthia à travers le miroir, puis se tourna vers Stoles.

— Ne peut-on pas faire en sorte qu'il garde un souvenir de nous ? demanda-t-il.

— C'est vous que ça regarde, répondit Stoles avec indifférence,

alors qu'il se levait pour quitter la pièce. Mais agissez de manière à ne pas le marquer.

— Magnifique ! déclara Phipps.

Du revers de la main il décocha à Randall une gifle qui ébranla ses dents.

« Nous allons prendre toutes les précautions d'usage.

Randall resta conscient durant une partie importante de ce traitement, bien qu'il ne disposât naturellement d'aucun moyen pour mesurer dans quelle proportion. Il perdit connaissance à une ou deux reprises, pour revenir à lui sous le stimulus d'une douleur encore plus intense. Ce fut la nouvelle méthode que Phipps avait trouvée pour torturer un homme sans laisser de traces qui provoqua son dernier évanouissement.

Il se trouvait dans une petite pièce dont chaque paroi était constituée par un miroir : les quatre murs, le sol et le plafond. Il se répétait à l'infini dans chaque direction et chacune de ces images était lui-même... des Randall qui le haïssaient et auxquels il ne pouvait se soustraire.

— Frappe-le encore ! hurlaient-ils (hurlait-il).

Et il décochait un coup de poing dans sa propre mâchoire.

Ils ricanaient (il ricanait).

Ils se rapprochaient de lui et il ne pouvait courir suffisamment vite pour leur échapper. Ses muscles ne lui obéissaient pas, en dépit de ses efforts désespérés. C'était parce qu'il avait ces menottes... qui le retenaient à la roue de moulin sur laquelle il se trouvait. Il ne pouvait la voir en raison du bandeau qui lui couvrait les yeux et que ses menottes l'empêchaient d'ôter. Mais il devait continuer... Cynthia se trouvait au sommet et il devait arriver jusqu'à elle.

Seulement, il est impossible d'atteindre le sommet, lorsqu'on se trouve sur la roue d'un moulin.

Il était incroyablement las, mais chaque fois qu'il ralentissait le pas, même imperceptiblement, ils le frappaient à nouveau. Et on lui demandait de compter les marches, car autrement elles n'étaient pas portées à son crédit : dix mille quatre-vingt-onze, dix mille quatre-vingt-douze, dix mille quatre-vingt-treize, haut et bas, haut et bas... si seulement il avait pu voir où il allait...

Il trébucha. Ils le frappèrent dans le dos et il tomba en avant, tête la première.

*

* *

Lorsqu'il s'éveilla, son visage était collé à quelque chose de dur, de bosselé et de froid. Il s'écarta et découvrit que tout son corps était ankylosé. Ses pieds ne lui obéissaient pas ainsi qu'ils auraient dû le faire... et il les examina sous la faible clarté qui pénétrait par la

fenêtre. Il découvrit alors qu'il avait tiré hors du lit la moitié du drap et que ce dernier entravait ses chevilles.

L'objet froid et dur n'était autre que le radiateur du chauffage central. Randall resta pelotonné contre lui. Il commençait à s'orienter et découvrit qu'il se trouvait dans sa propre chambre. Il devait avoir marché pendant son sommeil... alors qu'il n'avait plus fait une chose pareille depuis son enfance ! Il avait marché en dormant, avait trébuché, et sa tête avait heurté le radiateur. Le choc devait l'avoir sonné et lui avoir fait perdre connaissance... une chance qu'il ne se soit pas tué.

Il commençait à récupérer et tentait de se relever lorsqu'il nota l'élément étranger qui se trouvait dans la chambre... le grand miroir. Cela déclencha un déferlement de souvenirs de son rêve. Il bondit vers le lit.

— Cynthia !

Mais elle était toujours à sa place, saine et sauve. Elle ne s'était pas éveillée lorsqu'il avait crié, chose dont il était heureux. Il n'aurait pas voulu l'effrayer. Il s'éloigna du lit, sur la pointe des pieds, et pénétra silencieusement dans la salle de bains. Il referma la porte derrière lui avant d'allumer.

Une vision charmante, se dit-il. Son nez était ensanglanté. Le sang avait depuis longtemps cessé de couler et il s'était coagulé. Il formait une tache glorieuse sur le devant de sa veste de pyjama. De plus, il était apparemment resté allongé avec le côté droit du visage dans la mare de sang. Il avait séché et lui donnait l'aspect d'être blessé plus gravement qu'il ne l'était, ainsi qu'il put le découvrir lorsqu'il se fut lavé.

En fait, il ne semblait guère avoir souffert, hormis pour le... whow !... tout le côté droit de son corps était ankylosé et douloureux... probablement contusionné et meurtri par la chute, le tout agrémenté par un coup de froid. Il se demanda pendant combien de temps il était resté évanoui.

Il ôta sa veste et estima que la nettoyer maintenant représenterait un effort trop grand ! Il la roula en boule et la fourra derrière le tabouret. Il ne tenait pas à ce que Cynthia pût la voir avant qu'il ait eu l'occasion de lui expliquer ce qui s'était passé.

— Oh, Teddy, qu'est-ce que tu t'es fait ?

— Rien, chérie, rien du tout... j'ai simplement heurté le radiateur !

Cette explication lui paraissait encore moins plausible que celle de la porte entrouverte.

Il était encore sonné, plus sonné qu'il ne l'avait cru. Il avait failli tomber tête la première lorsqu'il avait ôté la veste de son pyjama et il avait dû se retenir au chauffe-eau. De plus, sa tête battait comme une

grosse caisse de l'Armée du Salut. Il fouilla dans l'armoire à pharmacie et trouva un tube d'aspirine dont il avala trois comprimés. Puis il découvrit une boîte d'Amytal que Cynthia avait achetée quelques mois plus tôt. Il n'avait encore jamais eu besoin d'avoir recours à des somnifères. Il dormait comme un loir... habituellement. Mais la situation était exceptionnelle : deux nuits consécutives de cauchemars épouvantables et à présent une crise de somnambulisme pendant laquelle il avait failli de peu se rompre le cou.

Il prit une des pilules et estima que Cyn n'avait pas tort lorsqu'elle affirmait qu'ils avaient bien besoin de prendre des vacances... il se sentait totalement épuisé.

Trouver un pyjama propre sans allumer dans la chambre eût été trop difficile. Il se glissa dans le lit, attendit un instant pour s'assurer que Cyn ne se réveillait pas, puis il ferma les yeux et essaya de se détendre. Quelques minutes plus tard, le somnifère commença à faire effet et les pulsations disparurent de son crâne. Il sombra dans un profond sommeil.

VII

Randall fut éveillé par la clarté du soleil qui atteignait son visage. Il porta le regard sur le réveille-matin posé sur la coiffeuse et vit qu'il était plus de neuf heures, ce qui l'incita à se lever en hâte. Il découvrit aussitôt que c'était une erreur... car une vague de douleur s'éleva de son flanc droit. Puis il nota la tache brune sous le radiateur et se remémora l'accident.

Avec précautions, il tourna la tête pour jeter un regard à sa femme. Elle dormait encore paisiblement et ne paraissait pas disposée à s'éveiller. Randall estima que cela lui convenait à merveille. Il pourrait lui apprendre ce qui s'était passé cette nuit-là après lui avoir servi un jus d'orange. Il eût été stupide de l'effrayer inutilement.

Il enfila maladroitement ses pantoufles et accrocha son peignoir de bain sur ses épaules, étant donné qu'il avait pris froid et que ses muscles étaient douloureux. Le goût amer de sa bouche s'atténua quelque peu après qu'il se fut brossé les dents et il estima que prendre son petit déjeuner était une excellente idée.

Son esprit revint distraitement sur la nuit qui venait de s'achever. Il effleurait ses souvenirs plutôt que de les saisir. Il repensa à ses cauchemars alors qu'il pressait les oranges... il avait quelque chose de détraqué. Il n'était peut-être pas complètement fou, mais il était certainement un peu dérangé, névrosé. Il devait y mettre un terme. Un homme est dans l'incapacité de travailler, lorsqu'il passe la nuit à courir après des chimères, même s'il ne trébuche pas et ne se rompt pas le cou. Un homme a besoin de sommeil... c'est certain.

Il but son propre verre de jus d'orange puis porta le second dans la chambre.

— Debout, ma belle... réveille-toi !^[17]

Comme elle n'ouvrait pas les yeux, il se mit à chanter :

— Les renoncules s'éveillent, il faut les imiter ! Allons lève-toi, debout, debout ! Le soleil est déjà haut dans le ciel !

Comme elle ne bougeait toujours pas, il posa le verre sur la table de chevet, puis il s'assit sur le rebord du lit et la prit par l'épaule.

— Réveille-toi, Cyn ! Ils attaquent ! Deux bombes ont déjà été lâchées !

Elle restait immobile. Et son épaule était froide.

— Cyn, hurla-t-il. Cyn ! Cyn !

Il la secoua violemment mais elle ballotta, inerte. Il répéta son geste.

— Çyn chérie... Oh, mon Dieu !

Ce fut le choc lui-même qui lui rendit son sang-froid. Ses fusibles sautèrent, pour ainsi dire, et il fut prêt à faire tout ce qui pourrait s'avérer nécessaire avec une sorte de calme surhumain. Il était convaincu, sans savoir pourquoi et sans comprendre entièrement ce que cela signifiait, que Cynthia était morte. Mais il décida de s'en assurer grâce aux méthodes qu'il connaissait. Il ne parvenait pas à percevoir son pouls... mais il se dit qu'il était peut-être trop maladroit, ou que les battements eux-mêmes étaient trop faibles. Alors qu'il cherchait en vain son pouls, des voix hurlaient à l'intérieur de son crâne : « Elle est morte... morte... morte... et tu l'as laissée mourir ! »

Il colla son oreille contre son cœur. Il lui semblait percevoir des battements, mais il ne pouvait avoir de certitude. Peut-être s'agissait-il seulement des pulsations de son propre cœur. Il finit par renoncer et chercha autour de lui un petit miroir.

Il le trouva dans le sac à main de Cynthia : une petite glace de poche. Il en nettoya soigneusement la surface à l'aide de la manche de son peignoir, puis il tendit l'objet vers la bouche entrouverte de Cynthia.

Le verre se couvrit d'une légère buée.

Il éloigna le miroir d'un geste surpris, sans se permettre le moindre espoir. Puis il l'essuya à nouveau et le ramena vers la bouche. Le verre se couvrit à nouveau d'une pellicule de buée. Elle était presque imperceptible mais elle ne pouvait prêter à confusion.

Cynthia était vivante... elle était vivante !

Un instant plus tard, il se demanda pour quelle raison il ne parvenait pas à la voir nettement et il découvrit alors que son propre visage était couvert de sueur. Il s'essuya les yeux et reprit sa tâche. Il connaissait une expérience qu'il fallait effectuer avec une aiguille... s'il parvenait à en découvrir une. Il la trouva, piquée dans une pelote d'épingles. Il pinça un peu la peau de l'avant-bras de Cynthia et lui murmura :

— Pardonne-moi, chérie.

Et il planta l'aiguille.

Une goutte de sang sortit du trou qui se referma aussitôt... elle vivait. Il aurait voulu disposer d'un thermomètre médical, mais ils n'en possédaient pas... Ils avaient joui tous deux d'une santé de fer. Mais il se rappelait avoir lu quelque part un article dans lequel était expliquée l'invention du stéthoscope. Il fallait enrouler une feuille de papier...

Il en trouva une dont les dimensions convenaient et il la roula de façon à former un tube de trois centimètres de diamètre qu'il pressa sur la peau nue de Cynthia, juste à la hauteur du cœur. Il colla son oreille à l'autre extrémité du conduit et écouta.

Lubadup... lubadup... labadup... lubadup... le son était lointain mais régulier. Il n'avait plus à présent le moindre doute. Elle était vivante. Son cœur battait.

Il dut s'asseoir un moment.

*

* *

Randall se concentra sur ce qu'il devait faire ensuite. Contacter un médecin, évidemment. Lorsque les gens sont malades, on fait appel à un membre du corps médical. Il n'y avait pas pensé jusqu'alors pour la simple raison que Cyn et lui ne l'avaient jamais fait, n'en avaient jamais eu besoin. Il ne pouvait se souvenir que l'un d'eux eût été malade depuis leur mariage.

Appeler la police et demander une ambulance, peut-être ? Non, le médecin qui s'occuperait d'elle serait plus habitué aux victimes d'accident de la circulation ou de fusillade qu'à des patients tels que Cynthia. Il lui fallait ce qu'il y avait de mieux.

Mais qui ? Ils n'avaient pas de médecin de famille. Ils connaissaient bien Smyles... mais c'était un ivrogne et on ne pouvait lui faire confiance. Et Hartwick... Bon sang, Hartwick s'était spécialisé dans certaines interventions très spéciales pour les gens de la haute société. Randall prit l'annuaire.

Potbury ! Il ignorait tout sur le compte de ce type, mais il lui paraissait être compétent. Il chercha le numéro, se trompa à trois reprises, puis demanda à la standardiste de prendre la relève.

— Oui, ici Potbury. Que voulez-vous ? Parlez, voyons.

— Je vous ai dit que je suis Randall. Randall. R.A.N.D.A. deux L. Ma femme et moi sommes passés vous voir hier, est-ce que vous vous en souvenez ? C'était au sujet...

— Oui, je me rappelle. Que se passe-t-il ?

— Ma femme est malade.

— Quel est le problème ? Est-ce qu'elle s'est à nouveau évanouie ?

— Non... enfin si. C'est-à-dire qu'elle est inconsciente. Elle était évanouie, lorsqu'elle s'est réveillée... je veux dire qu'elle ne s'est pas réveillée. Elle est à présent inconsciente, on dirait qu'elle est morte.

— L'est-elle ?

— Je ne crois pas... mais ça a vraiment l'air très grave, docteur. J'ai peur. Pourriez-vous venir tout de suite ?

Il y eut un bref silence, puis Potbury déclara avec brusquerie :

— Je viens.

- Oh, magnifique... que dois-je faire, en vous attendant ?
 - Absolument rien. Ne la touchez pas. J'arrive tout de suite.
- Il raccrocha.

Randall posa le combiné et regagna en hâte la chambre. L'état de Cynthia était inchangé. Il allait la caresser, se souvint des instructions du médecin, et se redressa brusquement. Mais son regard tomba sur la feuille de papier avec laquelle il avait improvisé un stéthoscope et il ne put résister à la tentation de vérifier les résultats de son premier examen.

Le tube lui transmit un battement réconfortant. Randall l'éloigna aussitôt et le posa.

Après dix minutes d'attente pendant lesquelles il avait observé sa femme sans rien faire de plus constructif que ronger les ongles qui lui restaient, il se sentit trop nerveux pour poursuivre cette occupation. Il se rendit dans la cuisine, prit une bouteille de whisky sur l'étagère du haut, et se versa généreusement trois doigts d'alcool dans un grand verre. Il observa un bon moment le liquide ambré, puis le vida dans l'évier et regagna la chambre.

L'état de Cynthia était toujours stationnaire.

Il lui vint brusquement à l'esprit qu'il n'avait pas communiqué son adresse à Potbury. Il se rua dans la cuisine et décrocha le téléphone. Il parvint à se contrôler suffisamment pour pouvoir composer correctement l'indicatif d'appel.

— Non, le docteur n'est pas à son cabinet, lui répondit la voix d'une jeune fille. Avez-vous un message à lui laisser ?

— Écoutez, je m'appelle Randall et...

— Oh, Mr. Randall. Le docteur est parti il y a environ cinq minutes. Il ne devrait pas tarder à arriver chez vous, à présent.

— Mais... il n'a pas mon adresse !

— Quoi ! Oh, je suis certaine du contraire... autrement il m'aurait déjà contactée par téléphone.

Randall reposa le combiné. C'était sacrément bizarre... Enfin, il laisserait trois minutes supplémentaires à Potbury, puis il tenterait de joindre un autre médecin.

*

* *

La sonnette d'entrée bourdonna. Il se leva de son fauteuil comme un poids welter sérieusement sonné.

— Oui ?

— Potbury. C'est vous, Randall ?

— Oui, oui... montez !

Alors qu'il répondait, il pressa le bouton qui commandait l'ouverture de la porte.

Randall attendait derrière le battant ouvert, lorsque Potbury

arriva.

— Entrez, docteur, entrez !

Potbury hocha la tête et passa devant lui.

— Où est la malade ?

— Là.

Randall le guida avec une hâte impatiente dans la chambre et se pencha sur l'autre côté du lit pendant que Potbury prenait le pouls de la femme inconsciente.

— Comment va-t-elle ? Est-ce qu'elle va guérir ? Dites-moi la vérité, docteur...

Potbury se redressa quelque peu en poussant un grognement, puis déclara :

— Si vous vous teniez gentiment loin de ce lit et si vous cessiez de me harceler, je pourrais peut-être l'apprendre.

— Oh, excusez-moi.

Randall se retira jusqu'au seuil de la pièce. Potbury sortit un stéthoscope de sa mallette et écouta un moment le cœur de Cynthia, avec une expression indéchiffrable que Randall tenta vainement d'interpréter. Puis il déplaça son appareil et écouta à nouveau. Finalement, il remit le stéthoscope dans la mallette et Randall s'avança avec impatience.

Mais Potbury l'ignora. Il releva une paupière avec son pouce et examina la pupille. Il déplaça un bras de façon qu'il pût se balancer librement à côté du lit et le frappa près du coude. Puis il se redressa et se contenta de fixer sa patiente pendant plusieurs minutes.

Randall aurait voulu hurler.

Potbury fit un certain nombre de ces étranges choses au caractère presque rituel qu'effectuent les médecins. Randall crut comprendre l'utilité de certaines et échoua pour d'autres.

— Qu'a-t-elle fait, hier... après que vous avez quitté mon cabinet ? demanda finalement le médecin.

Randall le lui expliqua. Potbury hocha gravement la tête.

— Je m'y attendais... tout remonte au choc qu'elle a eu dans la matinée. Tout est de votre faute, si je puis me permettre de le dire !

— Ma faute ?

— On vous a averti. Vous n'auriez jamais dû vous approcher de cet homme.

— Mais... mais lorsque vous m'avez mis en garde, il lui avait déjà donné cette frayeur.

Potbury parut légèrement vexé par cette remarque.

— Peut-être pas, peut-être pas. De plus, vous m'avez déclaré qu'on vous avait mis en garde avant que je le fasse. Vous auriez dû vous méfier, quoi qu'il en soit, avec un être tel que celui-là.

Randall préféra changer de sujet.

— Mais, comment va-t-elle, docteur ? Est-ce qu'elle va se réveiller ? Elle va guérir, n'est-ce pas ?

— Vous devez vous occuper d'une grande malade, Mr. Randall.

— Oui, je sais qu'elle... mais de quoi souffre-t-elle, plus exactement ?

— *Lethargica gravis*, provoquée par un traumatisme psychique.

— Est-ce... grave ?

— Très grave. Si vous prenez bien soin d'elle, j'estime qu'elle a des chances de s'en tirer.

— Mais est-ce que je ne peux rien faire ? Absolument rien ? L'argent est sans importance. Et maintenant, que faut-il faire ? La faire admettre dans un hôpital ?

Potbury repoussa cette suggestion d'un geste.

— Ce serait pour elle la pire des choses. Si elle s'éveillait dans un cadre qui lui est étranger, elle pourrait retomber dans le coma. Gardez-la ici. Pouvez-vous prendre des dispositions afin d'être à même de rester ici et de veiller sur elle ?

— Vous pouvez être certain que je ferai le nécessaire.

— Alors, faites-le. Restez à son côté jour et nuit. Si elle s'éveille, rien ne pourrait lui faire plus de bien que se découvrir dans son lit, avec vous à son chevet.

— Ne lui faudrait-il pas une infirmière ?

— Je ne le pense pas. On ne peut pas faire grand-chose pour elle, hormis veiller à ce qu'elle ne prenne pas froid. Vous pourrez lever ses jambes un peu plus haut que sa tête. Vous n'aurez qu'à placer deux livres sous chacun des pieds du lit.

— Tout de suite.

— Si son état reste stationnaire plus d'une semaine, je lui ferai des transfusions de glucose, ou d'un autre produit du même genre.

Potbury se pencha en avant, ferma la mallette, et la prit.

« Téléphonez-moi s'il y a du nouveau.

— Soyez tranquille. Je...

Randall s'interrompt brusquement. La dernière phrase du médecin lui avait rappelé une chose qu'il avait oubliée.

« Docteur... comment avez-vous pu venir jusqu'ici ?

Potbury parut surpris.

— Que voulez-vous dire ? Cet endroit n'est pas difficile à trouver.

— Mais je ne vous ai pas communiqué mon adresse.

— Hein ? C'est absurde.

— Je vous assure. Je m'en suis rendu compte quelques minutes après vous avoir contacté et j'ai rappelé votre cabinet. Mais vous étiez déjà parti.

— Je n'ai jamais dit que vous me l'aviez donnée par téléphone, insista Polbury. Vous me l'avez communiquée hier, lors de votre visite.

Randall y réfléchit. La veille, il avait bien tendu ses papiers à Potbury, mais seule l'adresse de leur bureau y était mentionnée. Il était exact que son indicatif personnel figurait dans l'annuaire, mais simplement comme un numéro d'appel d'urgence. Leur adresse n'était portée ni sur ses papiers ni dans l'annuaire. Mais peut-être que Cynthia...

Il ne pouvait cependant pas poser la question à sa femme et de penser à elle chassa de son esprit ces considérations d'ordre secondaire.

— Êtes-vous certain que je ne puisse rien faire d'autre pour elle, docteur ? demanda-t-il avec anxiété.

— Absolument. Contentez-vous de rester ici et de la surveiller.

— C'est ce que je vais faire. Mais je sens que je vais regretter de ne pas pouvoir me trouver en deux endroits à la fois, ajouta-t-il sur un ton décidé.

— Et pourquoi ? s'enquit Potbury alors qu'il prenait ses gants et se tournait vers la porte.

— Ce type, cet Hoag, j'ai un compte à régler avec lui. Mais ne vous en faites pas... je vais coller quelqu'un sur ses talons jusqu'au moment où je pourrai régler personnellement cette affaire.

Potbury pivota sur lui-même et le fixa d'un regard menaçant.

— Vous ne ferez rien de semblable. Votre place est ici.

— Bien sûr, bien sûr... mais je tiens à le garder sous la main. Un de ces jours, je le démonterai pour découvrir ce qui le fait marcher !

— Jeune homme, déclara lentement Potbury. Vous devez me promettre que vous n'aurez plus le moindre contact, quelle qu'en soit la nature, avec... avec l'homme dont vous avez parlé.

Randall jeta un regard en direction du lit.

— En raison de ce qui s'est passé, croyez-vous que je vais lui permettre de s'en tirer comme ça ? demanda-t-il avec colère.

— Nom de... Écoutez. Je suis plus âgé que vous et j'ai appris qu'il fallait toujours s'attendre à rencontrer la bêtise et la stupidité. Cependant... que vous faut-il pour que vous appreniez que certaines choses sont trop dangereuses pour qu'on puisse impunément y fourrer son nez ?

Il désigna Cynthia d'un geste.

« Comment pouvez-vous espérer que je parvienne à la guérir, si vous continuez de faire des choses qui peuvent amener une catastrophe ?

— Mais... Écoutez-moi, docteur Potbury. Je vous ai dit que je suivrais à la lettre vos instructions au sujet de ma femme. Mais je ne suis pas disposé à pardonner à cet homme ce qu'il a fait. Si elle meurt... si elle meurt, je le découperai en petits morceaux avec une hache rouillée !

Potbury ne répondit pas immédiatement. Lorsqu'il le fit, il se contenta de demander :

— Et si elle ne meurt pas ?

— Tant qu'elle vit, mon devoir me retient ici. Je dois m'occuper d'elle. Mais ne vous attendez pas à ce que je promette d'oublier Hoag. Je ne le pourrai pas... et c'est irrévocable.

Potbury colla son chapeau sur sa tête.

— Enfin, passons... et espérons qu'elle ne meure pas. Mais permettez-moi d'ajouter, jeune homme, que vous êtes un fieffé imbécile.

Il partit en colère.

L'énergie que Randall avait puisée dans un écheveau de détermination, en présence de Potbury, disparut en quelques minutes après le départ du médecin et il fut envahi par un sombre découragement. Il ne pouvait rien faire, il n'y avait rien qui eût pu distraire son esprit de l'appréhension angoissante qu'il éprouvait pour le sort de Cynthia. Il fit le nécessaire pour soulever les pieds du lit, ainsi que le lui avait suggéré Potbury, mais cette tâche insignifiante ne lui prit que cinq minutes. Lorsqu'il eut terminé, il ne trouva plus rien à faire pour s'occuper.

Lorsqu'il avait soulevé les pieds du lit, il avait pris grand soin de ne pas le secouer, de crainte d'éveiller sa femme. Puis il avait pris conscience que l'éveiller était justement la chose qu'il aurait souhaitée le plus au monde. Cependant, il ne parvint pas à être brutal et bruyant... Elle paraissait tellement vulnérable, allongée près de lui.

Il tira une chaise à côté du lit, en un point d'où il pouvait lui tenir la main et la surveiller attentivement, en quête du moindre changement dans son état. Il se tint absolument immobile et découvrit qu'il pouvait vaguement discerner les mouvements de sa poitrine. Cela le rassura quelque peu. Il passa un long moment à observer ce phénomène : l'inspiration lente, imperceptible, puis le rejet de l'air, bien plus rapide.

Le visage de Cynthia était blême et cadavérique, mais il n'avait pas perdu sa beauté. La regarder lui déchirait le cœur. Elle était si fragile... elle lui avait fait aveuglément confiance... et à présent il ne pouvait rien pour elle. S'il l'avait écoutée, s'il avait seulement écouté ce qu'elle lui avait dit, cela ne serait jamais arrivé. Elle avait eu peur, mais elle avait malgré tout effectué ce qu'il lui avait demandé de faire.

Même les Fils de l'Oiseau n'étaient pas parvenus à l'effrayer...

Que disait-il ? Tu dois te ressaisir, Ed... cela ne s'est jamais produit, c'est simplement un élément des cauchemars que tu fais. Cependant, si Cynthia s'était véritablement trouvée dans une pareille situation, elle aurait réagi exactement de la même manière... elle aurait refusé de céder et aurait tenu bon, sans tenir compte de la

gravité de la situation.

Il fut envahi par une certaine satisfaction mélancolique à la pensée que, même dans ses rêves, il avait été sûr d'elle, certain de son courage et de son dévouement. Elle avait du cran... plus que bien des hommes. Il y avait eu cette fois où elle avait fait sauter la bouteille de vitriol des mains de cette vieille cinglée qu'il avait pincée lors de l'affaire Midwell. Si Cynthia n'avait pas fait preuve de rapidité et de courage, il aurait sans doute dû à présent porter des lunettes noires et avoir un chien pour guider ses pas.

Il souleva légèrement les couvertures et regarda la cicatrice qu'elle avait au bras. Elle datait de ce jour. L'acide n'avait pas atteint Randall, mais une partie était tombée sur le bras de Cynthia... cela se voyait encore, cela se verrait toujours. Mais elle n'avait jamais paru en faire cas.

— Cynthia ! Oh, Cyn, mon amour !

*

* *

Vint le moment où il ne put plus rester dans la même position. Avec difficulté... le coup de froid, après l'accident de la nuit précédente, ankylosait ses jambes et rendait ses muscles horriblement douloureux... il se leva et s'apprêta à effectuer des corvées indispensables. Penser à la nourriture lui donnait la nausée, mais il savait qu'il devait se sustenter s'il voulait être suffisamment fort pour pouvoir veiller sur sa femme et être prêt à effectuer ce qui s'avérerait nécessaire.

Il fouilla dans les placards de la cuisine et dans le réfrigérateur. Il trouva certains produits alimentaires qui lui auraient permis de composer un petit déjeuner, ainsi que quelques boîtes de conserve et de la laitue défraîchie. Il ne se sentait pas le courage de préparer un véritable repas et une boîte de soupe toute prête lui semblait valoir tout autre plat. Il ouvrit une boîte de ragoût, en vida le contenu dans une casserole, et ajouta de l'eau. Lorsque le plat eut mijoté quelques minutes, il le sortit du feu et le mangea à même le récipient, sans s'asseoir. Il lui trouva un goût de carton bouilli.

Il regagna la chambre et s'assit à nouveau pour reprendre sa garde sans fin. Mais il se révéla bientôt que sa répulsion instinctive envers toute nourriture était plus fiable que sa logique. Il se rua dans la salle de bains et rendit son repas. Cela dura quelques minutes, puis il se lava le visage, se rinça la bouche, et regagna sa chaise, faible et livide, mais se sentant physiquement en relativement bonne santé.

Le crépuscule tombait. Il alluma la lampe de la table de chevet et la couvrit de façon que sa lumière ne tombât pas directement sur le visage de Cynthia. Puis il s'assit à nouveau. Elle était toujours inconsciente.

La sonnerie du téléphone résonna.

Cela le surprit au point de lui faire presque perdre toute réaction rationnelle. Lui et son chagrin attendaient depuis si longtemps qu'il n'avait presque plus conscience qu'il pût y avoir autre chose au monde. Mais il se ressaisit et alla répondre.

— Allô ? Oui, ici Randall.

— Mr. Randall. J'ai eu largement le temps de réfléchir et je crois que je vous dois des excuses... ainsi qu'une explication.

— Que vous, me devez quoi ? Qui est à l'appareil ?

— Mais... je suis Jonathan Hoag, Mr. Randall. Lorsque vous...

— Hoag ! Auriez-vous dit « Hoag » ?

— Oui, Mr. Randall. Je tenais à vous présenter mes excuses pour ma conduite d'hier matin et vous demander d'être indulgent. J'espère que Mrs. Randall n'a pas été bouleversée par...

À présent, Randall avait suffisamment recouvré ses esprits pour pouvoir s'exprimer. Il le fit, avec violence et en employant des expressions et des mots qu'il avait appris pendant ces années où il avait côtoyé certains personnages qu'un détective privé est inévitablement amené à fréquenter. Lorsqu'il eut terminé, un hoquet se fit entendre à l'autre bout du fil, puis ce fut le silence.

Il n'était pas satisfait. Il aurait voulu que Hoag répondît quelque chose, afin de pouvoir l'interrompre et reprendre sa tirade.

— Êtes-vous toujours là, Mr. Hoag ?

— Heu... oui.

— Je voulais ajouter ceci : si vous trouvez très spirituel d'assaillir une femme seule et de la terroriser au point de lui faire perdre connaissance, moi pas ! Mais je ne vais pas vous dénoncer à la police... oh non ! Dès que ma femme sera sur pied, je m'occuperai personnellement de vous, Hoag, et alors que Dieu vous vienne en aide. Vous en aurez sacrément besoin.

Il s'ensuivit un silence si long que Randall fut persuadé que sa victime avait raccroché. Mais Hoag se ressaisissait simplement.

— Mr. Randall, c'est épouvantable...

— C'est le mot juste !

— Voudriez-vous dire que j'ai accosté Mrs. Randall et que je lui ai fait peur ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour le savoir !

— Mais je ne le sais pas, je vous jure que c'est la vérité.

Il fit une pause, puis ajouta d'une voix mal assurée :

« C'est exactement le genre de chose que je redoutais, Mr. Randall. J'avais peur de découvrir que durant mes périodes d'amnésie je pouvais faire des choses terribles. Mais de là à faire du mal à Mrs. Randall... qui a été si bonne envers moi, si gentille. C'est horrible.

— Et c'est vous qui le dites !

Hoag soupira comme s'il était insupportablement las.

— Mr. Randall ?

Le détective ne répondit rien.

« Mr. Randall... il est inutile que je me berce d'illusions. Il n'existe qu'une seule solution. Vous devez avertir la police.

— Hein ?

— Je l'ai compris depuis notre dernier entretien. J'ai longuement réfléchi au problème, durant toute la journée d'hier, mais j'ai manqué de courage. J'espérais être débarrassé de ma... de mon autre personnalité. Mais aujourd'hui tout a recommencé. Je ne me souviens d'aucun des actes que j'ai effectués pendant cette journée et je ne suis redevenu moi-même que ce soir, en rentrant chez moi. Je me suis alors rendu compte que je devais faire quelque chose et c'est pourquoi je vous ai appelé, afin de vous demander de reprendre votre enquête.

« Mais je ne me serais jamais douté que j'avais pu faire quoi que ce soit à Mrs. Randall, déclara-t-il alors qu'il semblait véritablement bouleversé à cette idée. Quand... quand cela s'est-il produit, Mr. Randall ?

L'esprit du détective était plongé dans un profond chaos. Il était déchiré entre le désir de sauter dans le téléphone pour aller tordre le cou de l'homme qu'il tenait pour responsable de l'état désespéré de son épouse, et le besoin de rester sur place pour prendre soin d'elle. De plus, il était gêné par le fait que Hoag refusait de tenir les propos d'un scélérat. Alors qu'il s'entretenait avec lui, écoutant ses réponses timides et les accents tourmentés de sa voix, il lui était difficile de voir en lui un monstre sanguinaire, émule de Jack l'Éventreur... bien qu'il sût parfaitement que les assassins avaient souvent des manières extrêmement douces.

En conséquence il décida de s'en tenir aux faits.

— Neuf heures trente du matin, à quelques minutes près.

— Et où étais-je, ce matin à neuf heures trente ?

— Pas « ce » matin, espèce de... hier matin.

— Hier matin ? Mais voyons, c'est impossible. Vous ne vous rappelez pas ? Je suis resté chez moi.

— Naturellement, que je m'en souviens. Seulement je vous ai vu partir. Peut-être ne le saviez-vous pas ?

Il manquait de logique. Les autres événements de la veille l'avait convaincu que Hoag avait su qu'ils le filaient... mais il n'était pas à même de faire preuve de bon sens.

— Mais, vous n'avez pas pu me voir. Si l'on fait exception du mercredi, hier est l'unique journée pendant laquelle je sais avec certitude ce que j'ai fait. Je suis resté chez moi, dans mon appartement, et je n'en suis sorti que vers une heure de l'après-midi lorsque je me suis rendu à mon club.

— C'est un...

— Un instant, Mr. Randall, je vous en prie ! Je suis aussi désorienté et bouleversé que vous à ce sujet, mais vous devez absolument m'écouter. Votre coup de fil et votre visite ont interrompu mes habitudes... vous vous en souvenez ? Et ma seconde personnalité n'a pu faire son apparition. Après votre départ, je suis resté mon... moi-même. C'est pourquoi j'espérais être finalement libéré de ce problème.

— Tu parles ! Qu'est-ce qui vous a fait croire une chose pareille ?

— Je sais que mon propre témoignage n'a guère de poids, mais je n'étais pas seul. La femme de ménage est arrivée juste après votre départ et elle est restée dans l'appartement toute la matinée.

— Fichtrement bizarre que je ne l'aie pas vue monter.

— Elle habite dans l'immeuble, expliqua Hoag. C'est la femme du concierge... elle s'appelle Mrs. Jenkins. Désirez-vous lui parler ? Je devrais pouvoir la trouver et vous la passer.

— Mais...

Randall était de plus en plus déconcerté et il commençait à prendre conscience qu'il perdait des points. Il n'aurait jamais dû accepter de discuter avec Hoag. Il aurait simplement dû le laisser de côté jusqu'au moment où il aurait trouvé l'occasion de tenter quelque chose contre lui. Potbury avait raison, Hoag était un adversaire adroit et insidieux. Un alibi... il ne lui manquait plus que ça !

En outre, Randall sentait croître sa nervosité et son inquiétude, alors qu'il restait hors de la chambre aussi longtemps qu'il le faisait. Hoag devait le retenir au téléphone depuis au moins dix minutes. Il était impossible de surveiller Cynthia depuis le point où il était assis, devant la table du coin repas.

— Non, je refuse de vous parler plus longtemps, déclara-t-il avec colère. Vous mentez continuellement !

Il abattit le combiné sur son support et se hâta de regagner la chambre.

Cynthia était telle qu'il l'avait laissée. Elle paraissait simplement endormie et elle était belle à briser le cœur. Il détermina rapidement qu'elle respirait toujours. Sa respiration était faible mais régulière. Le stéthoscope improvisé lui transmet le son réconfortant des battements de son cœur.

Il s'assit et la surveilla un moment. Il laissa la tristesse de la situation couler en lui comme un vin chaud et amer. Il ne désirait pas oublier son chagrin, il l'étreignait et apprenait ce qu'un nombre infini de personnes avaient découvert avant lui : que même la plus profonde douleur concernant l'être aimé est préférable à sa disparition.

Finalement, il réagit en prenant conscience qu'il se laissait aller et que cela pourrait se retourner contre lui. Il devait tout d'abord faire en

sorte de disposer de provisions à son domicile, afin de pouvoir se nourrir tout en conservant quelques réserves. Il estima qu'il était possible de régler ce problème par téléphone, de même que celui posé par ses activités professionnelles tant qu'il se tiendrait loin de son bureau. Il n'avait qu'à demander à « La Ronde de Nuit » de le remplacer pour s'occuper des affaires urgentes. Il savait qu'il pouvait leur faire confiance et il leur avait rendu quelques menus services... mais cela pourrait attendre le lendemain. Pour l'instant... Il téléphona au traiteur le plus proche et effectua quelques achats en dépit du bon sens, avant d'autoriser le commerçant à choisir lui-même ses meilleurs articles, à condition qu'ils permettent à un homme de vivre pendant un ou deux jours. Puis il lui demanda de trouver quelqu'un désireux de gagner un demi-dollar en allant livrer ces achats à domicile.

Après avoir réglé cette question, il se rendit dans la salle de bains et se rasa de près, car il percevait avec acuité le rapport qui existe entre une toilette soignée et un bon moral. Il laissa la porte ouverte et continua de surveiller le lit. Puis il prit une serpillière, la mouilla, et fit disparaître la tache sous le radiateur. Finalement, il fourra sa veste de pyjama ensanglantée dans la corbeille à linge du placard.

Il s'assit et attendit l'arrivée de la commande qu'il avait passée au traiteur. Ce faisant, il se remémora son entretien téléphonique avec Hoag. Il finit par conclure qu'il n'y avait qu'une seule chose de certaine au sujet de cet homme, c'est que tout ce qui l'entourait était troublant. Leur premier contact avait déjà été complètement absurde... Imaginez un peu quelqu'un qui offre une forte somme pour se faire prendre en filature ! Cependant, les événements avaient depuis fait paraître cet épisode extrêmement logique. Il y avait cette histoire du treizième étage... Bon Dieu ! Il l'avait pourtant vu, il s'y était rendu, et il avait observé Hoag alors qu'il était à l'ouvrage avec une loupe de joaillier vissée à son œil.

Il était cependant matériellement impossible qu'il eût fait une chose pareille.

Quelle pouvait être la réponse ? L'hypnose, peut-être ? Randall n'était pas naïf au point d'y croire. Il savait que l'hypnose existait, mais il savait également qu'elle n'était pas aussi puissante qu'on aurait voulu le faire croire dans les journaux à sensation. Quant à hypnotiser un homme en une fraction de seconde, dans une rue animée et bruyante, afin qu'il croie et se souvienne nettement d'une suite d'événements qui n'avaient jamais eu lieu... eh bien, il ne parvenait tout simplement pas à admettre que ce fût possible. Si cela avait été le cas, alors le monde entier pouvait n'être qu'une imposture et une illusion.

Mais peut-être le monde n'était-il rien d'autre.

Il ne demeurait peut-être entier que lorsqu'on gardait son

attention braquée sur lui et qu'on y croyait. Si on accordait de l'importance aux contradictions, on commençait à douter et l'univers commençait à partir en morceaux. C'était ce qui était arrivé à Cynthia, parce qu'elle avait douté de sa propre réalité. S'il fermait simplement les yeux et « croyait » qu'elle était à nouveau vivante et en bonne santé, alors elle...

Il essaya. Il élimina le reste du monde de ses pensées et se concentra sur Cynthia... Cynthia vivante et bien portante, avec cette petite arabesque aux commissures des lèvres, lorsqu'elle riait de ses paroles... Cynthia qui s'éveillait le matin, les yeux ensommeillés et belle... Cynthia vêtue d'un tailleur, avec un petit chapeau hardi, prête à le suivre n'importe où. Cynthia...

Il ouvrit les yeux et regarda le lit. Elle y gisait toujours, inchangée et cadavérique. Il s'abandonna un instant à son désespoir puis enfla ses narines et alla s'asperger le visage d'eau froide.

VIII

La sonnette de l'entrée bourdonna. Randall se rendit dans le vestibule et pressa le bouton qui commandait l'ouverture de la porte extérieure sans prendre la peine d'utiliser l'interphone... il n'avait pas la moindre envie de parler à quelqu'un, et encore moins à la personne que Joe avait pu trouver pour aller livrer les colis.

Après un certain laps de temps, il entendit frapper doucement à la porte. Il en ouvrit le battant :

— Allez poser tout ça dans la... dit-il avant de s'interrompre brusquement.

Hoag se tenait devant lui.

Tout d'abord, aucun d'eux ne parla. Randall était stupéfait.

Hoag paraissait quant à lui sur ses gardes et il semblait attendre que le détective prît la parole le premier.

— Je devais absolument venir, Mr. Randall, se décida-t-il finalement à dire. Est-ce que... je peux entrer ?

Randall lui adressa un regard foudroyant, sans parvenir à trouver ses mots. Le toupet de ce type... son culot impensable !

« Je veux vous prouver que je ne pourrais faire sciemment le moindre mal à Mrs. Randall, dit-il avec simplicité. Si je lui ai fait peur involontairement, je tiens absolument à réparer mes torts.

— Il est trop tard pour réparer !

— Mais, Mr. Randall... pourquoi croyez-vous que j'aie voulu nuire à votre femme ? Je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu faire une chose pareille... pas hier matin, en tout cas.

Il s'interrompt et regarda le visage à l'expression inébranlable de Randall avec un air suppliant.

« Vous n'abattiez pas un chien sans avoir la preuve qu'il est enragé, n'est-ce pas ?

Randall se mordit la lèvre inférieure, torturé par l'indécision. Lorsqu'il l'écoutait, cet homme lui paraissait tellement sincère... il ouvrit la porte en grand.

— Entrez, dit-il sur un ton bourru.

— Merci, Mr. Randall.

Hoag pénétra avec méfiance dans l'appartement. Randall alla

refermer la porte.

— Vous vous appelez Randall ? demanda un second homme, un inconnu qui se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras chargés de paquets.

— Oui, reconnut Randall qui se mit à chercher de la monnaie dans ses poches. Comment êtes-vous entré ?

— En même temps que lui, dit l'homme en désignant Hoag. Mais je me suis trompé d'étage. La bière est encore fraîche, chef, ajouta-t-il avec prévenance. Elle sort de la glace.

— Merci.

Randall ajouta cinq *cents* au demi-dollar promis puis referma la porte au nez du livreur. Il ramassa les paquets qui se trouvaient sur le sol du vestibule et se dirigea vers la cuisine. Il décida alors de boire une bière sans plus attendre : il n'en avait jamais autant ressenti le besoin qu'à présent. Après avoir posé les paquets dans la cuisine il prit une des boîtes, chercha un ouvre-boîte dans le tiroir, et s'apprêta à l'ouvrir.

Du coin de l'œil il capta un mouvement... Hoag, qui se balançait avec nervosité d'un pied sur l'autre. Randall ne l'avait pas invité à s'asseoir et il était toujours debout.

— Assis !

— Merci.

Hoag obtempéra.

Randall reporta son attention sur sa bière. Mais l'incident lui avait rappelé la présence de l'homme et il se trouva pris au piège de son savoir-vivre. Il était pratiquement impossible de se servir à boire sans rien offrir à un visiteur, même si ce dernier n'était pas le bienvenu.

Il n'hésita qu'un instant puis pensa : « Allons donc, ce n'est pas une bière de plus ou de moins qui va changer la situation. »

— Vous aimez la bière ?

— Oui, merci.

En fait, Hoag en buvait rarement. Il préférait réserver son palais pour les subtilités des vins fins, mais il aurait en l'occurrence probablement accepté un verre de kirsch fantaisie, ou d'eau saumâtre, si Randall le lui avait proposé...

Le détective apporta des verres, les posa, puis se rendit dans la chambre. Il devait pour cela ouvrir la porte, mais il prit soin de l'entrebâiller sur une largeur à peine suffisante pour lui permettre de passer. L'état de Cynthia était toujours le même, ainsi qu'il s'y était attendu. Il la déplaça légèrement, persuadé que toute position devient lassante même pour une personne inconsciente, puis il lissa le couvrelit. Il regarda sa femme et pensa à Hoag et aux mises en garde que Potbury lui avait faites contre cet homme. Hoag était-il aussi

dangereux que Potbury semblait le penser ? Est-ce que lui, Randall, n'était pas en cet instant un jouet entre ses mains ?

Non, Hoag ne pouvait rien contre lui. Lorsque le pire était survenu, tout changement ne pouvait s'effectuer que dans le sens d'une amélioration. Leur mort à tous deux, ou uniquement celle de Cyn... car il n'aurait alors eu qu'à la suivre. Il avait pris cette décision un peu plus tôt, ce même jour... et il se fichait pas mal de ceux qui affirmaient que c'était un acte de lâcheté !

Non... si Hoag était le responsable, il avait en tout cas épuisé ses possibilités. Il regagna la salle de séjour.

Hoag n'avait pas touché à la bière.

— Buvez, lui dit Randall qui s'assit et tendit la main vers son propre verre.

Hoag obtempéra. Il eut la décence de ne pas porter de toast ou même de lever simplement son verre. Randall l'examina avec une curiosité émoussée.

— Je ne vous comprends pas, Mr. Hoag.

— Je ne me comprends pas moi-même, Mr. Randall.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

Hoag écarta les mains, désespéré.

— Afin d'avoir des nouvelles de Mrs. Randall. Pour apprendre ce que je suis censé lui avoir fait. Pour réparer mes torts, si c'est chose possible.

— Vous reconnaissez donc vos torts ?

— Non, Mr. Randall. Non. Je ne vois pas comment j'aurais pu faire quoi que ce soit à votre femme « hier » matin...

— Vous oubliez que je vous ai vu.

— Mais... qu'ai-je fait, plus exactement ?

— Vous avez assailli Mrs. Randall dans un couloir du Midway-Copton Building et vous avez tenté de l'étrangler.

— Oh, mon Dieu ! Mais... m'avez-vous vu faire une chose pareille ?

— Non, pas exactement. J'étais...

Randall s'interrompt, se rendant compte qu'il était délicat de répondre à Hoag qu'il n'avait pu le voir en train d'étrangler sa femme dans cette aile de l'immeuble pour la simple raison qu'il le surveillait alors qu'il se trouvait à l'autre extrémité du bâtiment.

« Parlez, Mr. Randall, je vous en prie.

Le détective se leva, avec nervosité.

— Ce serait inutile, dit-il sèchement. Je ne sais pas ce que vous avez fait. Je ne sais même pas si vous avez fait quoi que ce soit ! Je ne suis certain que d'une seule chose : depuis le jour où vous avez franchi cette porte pour la première fois, des choses étranges sont survenues tant à ma femme qu'à moi-même... des choses maléfiques... et à

présent elle est couchée à côté, immobile, comme morte. Elle est...

Il se tut et couvrit son visage de ses mains.

Il sentit un léger contact sur son épaule.

— Mr. Randall... je vous en prie, Mr. Randall. Je suis sincèrement désolé et je voudrais vous aider.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez faire pour nous... à moins que vous connaissiez une formule magique qui réveillerait Cynthia. En connaissez-vous une, Mr. Hoag ?

Hoag secoua lentement la tête.

— Je crains que non. Dites-moi... qu'a-t-elle, plus exactement ? Je ne le sais toujours pas.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Elle ne s'est pas réveillée, ce matin.

— À la voir, on pourrait penser qu'elle ne se réveillera jamais.

— Vous êtes certain qu'elle... qu'elle n'est pas morte ?

— Non, elle vit toujours.

— Vous avez, naturellement, fait venir un médecin. Que vous a-t-il dit ?

— De ne pas la déplacer et de la surveiller jour et nuit.

— Oui, mais vous a-t-il dit de quoi elle souffre ?

— Il a appelé ça : *lethargica gravis*.

— *Lethargica gravis* ! Est-ce tout ?

— Oui... pourquoi ?

— Mais il n'a pas essayé de faire un diagnostic ?

— C'était son diagnostic... *lethargica gravis*.

Hoag paraissait toujours troublé.

— Mais, Mr. Randall, ce n'est pas un diagnostic. C'est simplement une façon pompeuse de dire : sommeil profond. Cela n'a en fait aucune signification. C'est comme de dire à une personne qui a une maladie de la peau qu'elle est atteinte de dermatose, ou à quelqu'un qui a des maux d'estomac qu'il a une gastrite. Quels examens a-t-il effectués ?

— Heu... je ne sais pas. Je...

— A-t-il effectué un prélèvement avec une pompe stomacale ?

— Non.

— Une radioscopie ?

— Non, c'était impossible, ici.

— Voulez-vous dire que ce médecin s'est contenté d'entrer, de jeter un coup d'œil à la malade, puis de repartir sans rien faire pour elle, sans effectuer le moindre examen, et sans donner son opinion sur son cas ? Était-ce votre médecin de famille ?

— Non, avoua misérablement Randall. Je crains de ne pas savoir grand-chose sur le compte des médecins. Nous n'avons jamais eu besoin de leurs services. Mais vous êtes bien placé pour juger s'il est

valable ou pas... il s'agit de Potbury.

— Potbury ? Vous voulez parler du docteur Potbury que j'ai consulté ? Comment se fait-il que vous ayez fait appel à cet homme ?

— Eh bien, nous ne connaissions aucun médecin... et nous avions été le voir, pour vérifier vos dires. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Rien, à dire vrai. Il a seulement été brutal avec moi. C'est tout au moins ce que j'ai pensé.

— En ce cas, qu'a-t-il à *vous* reprocher ?

— Je ne vois vraiment pas ce que j'ai bien pu lui faire, répondit Hoag d'une voix troublée. Je ne l'ai vu qu'une fois. Hormis, naturellement, pour cette analyse. Alors, pourquoi devrait-il...

Il haussa les épaules, désespéré.

— Vous voulez parler de ce qu'il y avait sous vos ongles ? Je croyais que c'était du vent.

— Certainement pas.

— Quoi qu'il en soit, il est impossible que ce soit la seule raison, après tout ce qu'il a débité sur vous.

— Qu'a-t-il raconté sur mon compte ?

— Il a dit...

Randall se tut comme il prenait conscience que Potbury n'avait rien dit de précis sur Hoag. C'était au contraire tout ce qu'il n'avait pas dit qui était révélateur.

« Ce ne sont pas tant ses paroles que ses sentiments envers vous. Il vous hait, Mr. Hoag... et il a peur de vous.

— Peur de moi ?

Hoag fit un léger sourire, comme s'il était certain que Randall voulait plaisanter.

— Il ne l'a pas avoué, mais c'était aussi clair que de l'eau de source.

Hoag secoua la tête.

— Je ne comprends pas. La logique voudrait que j'aie peur des gens et non que les gens aient peur de moi. Attendez, vous a-t-il communiqué les résultats de l'analyse qu'il a faite pour mon compte ?

— Non. Au fait, ça me rappelle la chose la plus étrange qui vous concerne, Hoag.

Il s'interrompit, alors qu'il repensait à sa visite impossible du treizième étage de l'Acme Building.

« Êtes-vous un hypnotiseur ?

— Grand Dieu non ! Pourquoi cette question ?

Randall lui fit le récit de leur première tentative de filature. Hoag resta silencieux pendant la narration, l'expression attentive et sidérée.

« Et voilà, conclut Randall. Pas de treizième étage, pas de Detheridge & Co, absolument rien ! Et cependant je me souviens de chaque détail avec autant de netteté que je vois votre visage.

— Est-ce tout ?

— Ça ne vous suffit pas ? Il y a cependant une chose que je devrais ajouter. Elle n'a en elle-même aucune importance véritable, mais elle permet de juger des effets que cette expérience a eus sur mon système nerveux.

— Qu'est-ce ?

— Attendez une minute.

Randall se leva et se rendit à nouveau dans la chambre. Cette fois, il prit moins de précautions pour ouvrir la porte, mais il la referma aussitôt derrière lui. Il ne se trouvait pas au chevet de Cynthia et cela le rendait nerveux. Cependant, s'il avait pu être franc, il aurait été contraint d'admettre que même la présence de Hoag lui apportait une certaine compagnie, et un soulagement à son angoisse. Consciemment, il donnait comme excuse à sa conduite une tentative effectuée pour atteindre le fond de leurs ennuis.

Il écouta à nouveau les battements du cœur de Cynthia. Après s'être assuré qu'elle était toujours en vie, il redressa l'oreiller et repoussa des cheveux qui étaient tombés sur son visage. Puis il se pencha sur elle et embrassa légèrement son front, avant de quitter rapidement la pièce.

Hoag attendait.

— Oui ? demanda-t-il.

Randall s'assit lourdement et soutint sa tête de ses mains.

— Toujours la même chose.

Hoag s'abstint de faire un commentaire inutile. Finalement, Randall se mit à lui raconter d'une voix lasse les cauchemars qu'il avait faits pendant les deux dernières nuits.

— N'oubliez pas que j'ai précisé qu'ils sont sans importance véritable, ajouta-t-il après avoir terminé. Je ne suis pas superstitieux.

— Qui sait ? rétorqua Hoag sur un ton rêveur.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne parle pas d'un phénomène surnaturel. Mais ne devrions-nous pas envisager l'hypothèse que vos rêves ne sont pas totalement fortuits, qu'ils ne sont pas dus à ce que vous avez vécu ? Je veux dire que si on a pu vous faire croire que vous avez vu des choses qui n'existent pas en plein jour, pourquoi n'aurait-on pas pu en faire autant pendant la nuit ?

— Hein ?

— Y a-t-il quelqu'un qui vous haisse, Mr. Randall ?

— Personne que je connaisse. Naturellement, dans ma profession, on doit parfois faire certaines choses qui ne nous attirent pas des amitiés, mais c'est toujours pour le compte de tierces personnes. Il y a bien un ou deux malfrats qui ne m'aiment guère, mais... eh bien, ils seraient incapables de faire quoi que ce soit de semblable. Cela n'a

aucun sens. Et vous, quelqu'un vous hait-il, Mr. Hoag ? Potbury mis à part, naturellement.

— Personne, que je sache. Et je me demande bien pour quelle raison on me haïrait. À propos de cet homme, vous allez consulter un second médecin, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suppose que je réfléchis trop lentement. Je ne sais tout simplement pas quoi faire, hormis prendre l'annuaire téléphonique et essayer un autre numéro.

— Il existe une meilleure solution. Contactez un grand hôpital et demandez une ambulance.

— C'est ce que je vais faire ! déclara Randall en se levant.

— Vous feriez mieux d'attendre demain matin. De toute façon, vous n'obtiendrez rien de positif pendant la nuit. Et d'ici là, elle se réveillera peut-être.

— Eh bien... oui, sans doute, c'est possible. Je vais retourner la voir.

— Mr. Randall ?

— Oui ?

— Heu, si ça ne vous fait rien... puis-je vous accompagner ?

Randall le fixa durement. Les façons et les discours de Hoag avaient effacé les soupçons qu'il nourrissait envers cet homme dans une mesure bien plus grande qu'il n'en avait conscience, mais cette demande le prit au dépourvu et lui rappela les mises en garde de Potbury.

— Je préférerais que vous vous en absteniez, dit-il sèchement.

La déception de Hoag fut visible, mais il tenta de la dissimuler.

— Naturellement, naturellement. Je comprends parfaitement.

Lorsque Randall revint, Hoag était assis près de la porte, le chapeau à la main.

— J'estime qu'il serait préférable que je prenne congé, dit-il.

Comme Randall ne faisait aucun commentaire, il ajouta :

« Mais je peux rester avec vous jusqu'à demain, si vous le désirez.

— Non, ce serait inutile. Bonsoir.

— Bonsoir, Mr. Randall.

Après le départ de Hoag, le détective se mit à tourner en rond pendant plusieurs minutes. Ses pas le ramenaient toujours au chevet de sa femme. Les commentaires de Hoag au sujet de Potbury l'avaient troublé plus qu'il n'osait l'admettre. De plus, son entretien, avec le petit homme avait atténué en partie les soupçons qui pesaient sur lui et l'avait laissé sans coupable désigné sur lequel déverser sa colère, ce qui avait eu un effet néfaste sur lui.

Il prit un dîner froid qu'il fit glisser avec de la bière... et il fut heureux de constater que son estomac pouvait le conserver. Puis il tira un grand fauteuil dans la chambre, installa un tabouret devant lui, prit

une couverture et s'apprêta à veiller toute la nuit. Il n'avait rien à faire et n'avait pas envie de lire... il avait essayé de le faire, mais il en était incapable. De temps en temps, il se levait et prenait une boîte de bière dans le réfrigérateur. Lorsqu'il eut terminé sa bière, il passa au whisky. L'alcool semblait apaiser quelque peu sa nervosité, mais c'était par ailleurs l'unique effet qu'il pouvait déceler. Il ne voulait pas s'enivrer.

*

* *

Il s'éveilla avec un sursaut de terreur, persuadé que Phipps franchissait le miroir dans l'intention d'enlever Cynthia. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il crut que son cœur allait faire éclater ses côtes, avant de pouvoir trouver l'interrupteur et de s'assurer que sa bien-aimée livide se trouvait toujours dans son lit.

Il dut aller examiner le grand miroir pour vérifier qu'il réfléchissait bien cette chambre et qu'il ne faisait pas office de fenêtre donnant sur une certaine pièce épouvantable, avant de pouvoir éteindre. Sous la faible clarté diffuse de la ville, il se versa un remontant pour apaiser ses nerfs ébranlés.

Randall crut apercevoir un mouvement dans le miroir. Il pivota sur lui-même et découvrit qu'il s'agissait de son propre reflet. Il s'assit à nouveau et s'étira, bien décidé à ne pas se rendormir.

Qu'était-ce ?

Il se précipita dans la cuisine, à la poursuite de « cela ». Rien... rien qu'il pût trouver. Une autre vague de panique le poussa à regagner la chambre... il pouvait s'être agi d'une ruse pour l'éloigner de son chevet.

Ils riaient de lui, ils le harcelaient, ils tentaient de le pousser à faire une erreur. Il le savait... ils complotaient contre lui depuis plusieurs jours et essayaient de rompre son équilibre nerveux. Ils l'épiaient à travers tous les miroirs de la demeure et se baissaient chaque fois qu'il pouvait les surprendre. Les Fils de l'Oiseau...

— L'Oiseau est cruel !

Était-ce lui qui avait prononcé ces mots ? Quelqu'un les lui avait-il criés ? L'Oiseau est cruel. Le souffle court, il alla ouvrir la fenêtre de la chambre et regarda au-dehors. C'était toujours la nuit, une nuit noire. Personne ne se déplaçait dans les rues. Une nappe de brouillard venait du lac. Quelle heure était-il ? Six heures du matin, selon le réveil posé sur la table. Aucune lumière ne s'allumerait-elle donc jamais dans cette cité maudite ?

Les Fils de l'Oiseau. Il se sentit brusquement très rusé. Ils pensaient le tenir, mais il déjouerait leurs plans... Ils ne pourraient faire une chose pareille à lui et à Cynthia. Il briserait chaque glace de l'appartement. Il se précipita dans la cuisine et ouvrit un tiroir dans

lequel il gardait un marteau. Il prit l'outil et revint dans la chambre. En premier, le grand miroir...

Il hésita alors qu'il était sur le point d'abaisser son bras. Cynthia n'aimerait guère cela... sept ans de malheur ! Il n'était pas superstitieux, mais... non, Cynthia n'aurait pas aimé cela ! Il se tourna vers le lit dans l'intention de lui expliquer pour quelle raison il voulait briser cette glace. Cela lui semblait tellement évident... il suffisait de casser les miroirs pour être à l'abri des Fils de l'Oiseau.

Mais il resta sans voix devant son visage immobile.

Il chercha un moyen de contourner la difficulté. Leurs adversaires étaient contraints d'utiliser un miroir. Qu'est-ce qu'un miroir ? Une plaque de verre qui renvoie des images. Très bien... il ferait de sorte qu'ils ne puissent plus rien réfléchir ! De plus, il savait déjà comment procéder. Dans le tiroir où il avait pris le marteau étaient également rangés trois ou quatre pots d'émail ainsi qu'un pinceau : les restes d'une envie passagère de repeindre les meubles que Cynthia lui avait permis de satisfaire.

Il versa le contenu des pots dans un récipient. En tout, cela représentait peut-être un demi-litre de peinture, mais il estimait que cette quantité devrait suffire à ses besoins. Il s'attaqua en premier à la grande glace biseautée. Il la couvrit de coups de pinceau désordonnés. L'émail coula sur ses poignets et tomba sur la coiffeuse. Il n'y prêta pas attention. Ensuite, les autres miroirs...

Il eut juste assez de peinture pour terminer la glace de la salle de séjour. C'était sans importance, car il s'agissait du dernier miroir de l'appartement... à l'exception, naturellement, des petites glaces se trouvant dans les sacs de Cynthia. Cependant, Randall avait déjà décidé de les laisser de côté. Elles étaient trop petites pour qu'un homme pût les traverser, et d'où elles se trouvaient nul ne pouvait les épier.

Le mélange d'émail était composé d'une petite quantité de noir et de l'équivalent d'une boîte et demie de rouge. Ses mains en étaient couvertes à présent, et il avait tout d'un criminel sadique dont l'arme favorite aurait été une hache. C'était sans importance... à l'aide d'une serviette, il essuya la peinture, ou tout au moins une grande partie, puis il revint vers son siège et la bouteille de whisky.

Qu'ils essayent, à présent ! Qu'ils tentent d'employer leur saloperie de magie noire ! Il leur avait barré tous les accès.

Il s'apprêta à attendre l'aube.

*

* *

Il entendit le bourdonnement de la sonnette et se leva, hébété mais persuadé de ne pas avoir fermé les yeux. Cynthia allait bien... c'est-à-dire qu'elle dormait toujours, la meilleure des choses

auxquelles il pouvait s'attendre. Il roula à nouveau le tube de papier et fut rassuré par les battements de son cœur.

Le bourdonnement se poursuivait... ou reprenait. Il ignorait laquelle des deux possibilités était la bonne. Il se rendit machinalement auprès de l'interphone.

— Potbury, annonça une voix. Qu'est-ce qui se passe ? Vous dormiez ? Comment se porte la malade ?

— Aucun changement, docteur, répondit Randall qui devait faire des efforts pour affermir sa voix.

— Et alors ? Qu'attendez-vous pour me laisser entrer ?

Lorsque Randall ouvrit la porte de l'appartement, Potbury passa devant lui et se rendit directement auprès de Cynthia. Il resta un long moment penché vers elle, puis se redressa.

— Son état semble stationnaire, dit-il. On ne peut s'attendre à du nouveau avant un ou deux jours. La crise se produira peut-être mercredi.

Il dévisagea Randall avec curiosité.

« Que diable avez-vous fait ? À vous voir, on croirait que vous ne dessoûlez pas depuis quatre jours.

— Rien, docteur. Pourquoi ne pas l'avoir fait transporter dans un hôpital ?

— Ce serait la pire des choses qui pourrait lui arriver.

— Qu'en savez-vous ? Vous ne l'avez même pas vraiment auscultée. Vous ne savez pas ce qu'elle a, avouez-le !

— Avez-vous perdu la raison ? Je vous l'ai dit, hier.

Randall secoua la tête.

— Seulement des explications qui n'engagent à rien. Vous essayez de me faire marcher. Et je veux savoir pourquoi.

Potbury fit un pas vers lui.

— Vous êtes fou... et également ivre.

Il regarda avec curiosité le grand miroir.

« Je veux pour ma part apprendre ce qui s'est passé ici.

Il posa un doigt sur la peinture.

— N'y touchez pas !

Potbury se domina.

— Quelle en est l'utilité ?

Randall arbora une expression rusée.

— Je les ai eus.

— Qui ?

— Les Fils de l'Oiseau. Ils peuvent entrer à travers les miroirs... mais je les ai arrêtés.

Potbury le fixa.

— Je les connais, ajouta Randall. Ils ne me rouleront plus. L'Oiseau est cruel.

Potbury se couvrit le visage de ses mains.

Ils restèrent tous deux immobiles pendant plusieurs secondes. Il fallut ce laps de temps pour qu'une nouvelle idée s'infiltrât à travers l'esprit abusé et sidéré de Randall. Lorsqu'elle l'eut fait, il lança son pied dans l'entrejambe de Potbury. Les événements des secondes suivantes furent plutôt confus. Potbury ne cria pas, mais riposta aussitôt. Randall n'essaya pas de se battre loyalement et fit suivre sa première offensive éclair par d'autres coups encore plus vicieux.

Lorsque la situation se décanta, Potbury se trouvait dans la salle de bains alors que Randall se tenait du côté de la chambre, avec la clé de la porte dans la poche. Il avait le souffle court mais il ignorait les dommages mineurs dont il avait été l'objet.

Cynthia dormait toujours.

*

* *

— Laissez-moi sortir, Mr. Randall !

Le détective avait regagné son fauteuil et essayait de trouver le moyen de sortir de cette situation difficile. Il était à présent totalement dégrisé, et il n'essaya pas de trouver un soutien dans l'alcool. Il tentait de tirer de son esprit ce qui s'y trouvait, ce qu'étaient réellement les « Fils de l'Oiseau », et la nature de ce qu'il gardait prisonnier dans la salle de bains.

En ce cas, Cynthia était inconsciente parce que... que Dieu le protège... les Fils de l'Oiseau avaient subtilisé son âme. Des démons... Ils devaient affronter des démons.

Potbury martelait la porte de ses poings.

— Qu'est-ce que ça signifie, Mr. Randall ? Auriez-vous perdu l'esprit ? Laissez-moi sortir !

— Que ferez-vous si j'accepte d'ouvrir ? Rendez-vous la vie à Cynthia ?

— Je ferai tout ce qu'un médecin peut faire pour elle. Pourquoi m'avez-vous attaqué puis enfermé ?

— Vous le savez parfaitement. Pourquoi vous êtes-vous couvert le visage ?

— Que voulez-vous dire ? J'allais éternuer, lorsque vous m'avez sauvagement agressé.

— J'aurais peut-être dû dire « À vos souhaits » ! Vous êtes un démon, Potbury. Vous êtes un Fils de l'Oiseau !

Il y eut un bref silence.

— Que signifient ces absurdités ?

Randall y réfléchit. Peut-être était-ce effectivement absurde, peut-être Potbury avait-il eu véritablement envie d'éternuer. Non ! Il n'y avait qu'une seule explication sensée. Des démons, des démons et de la sorcellerie. Stoles, Phipps, Potbury et les autres.

Hoag ? Voilà qui expliquerait... Un instant. Potbury haïssait Hoag. Stoles haïssait Hoag. Tous les Fils de l'Oiseau haïssaient Hoag. Très bien, démon ou pas, lui et Hoag étaient du même bord.

Potbury secouait à nouveau la porte, non avec ses poings mais par des coups plus puissants et moins fréquents, ce qui signifiait qu'il employait son épaule comme bélier, avec tout le poids de son corps pour augmenter sa force. La porte en question n'était pas plus solide que ne le sont généralement les portes de séparation intérieures. Il était évident qu'elle ne résisterait pas très longtemps à un pareil traitement.

Randall frappa le battant de son côté.

— Potbury ! Potbury ! M'entendez-vous ?

— Oui.

— Savez-vous ce que je vais faire ? Je vais téléphoner à Hoag et lui demander de venir ici. Vous entendez, Potbury ? Il vous tuera, Potbury. Il vous tuera !

Il n'obtint aucune réponse, mais le martèlement sourd reprit bientôt. Randall saisit son arme.

— Potbury !

Pas de réponse.

— Potbury, arrêtez ou je tire !

Le martèlement ne s'interrompt même pas.

Randall eut une soudaine inspiration.

— Potbury... au nom de l'Oiseau... écarter-vous de cette porte !

Les bruits cessèrent brusquement.

Randall tendit l'oreille, puis décida d'augmenter son avantage.

— Au nom de l'Oiseau, ne touchez plus à cette porte. Vous m'entendez, Potbury ?

Il n'obtint pas de réponse, mais le silence continuait de régner.

Il était tôt et Hoag se trouvait encore à son domicile. Il fut de toute évidence déconcerté par les explications incohérentes de Randall, mais il accepta de venir immédiatement, voire même un peu plus vite.

Randall regagna la chambre et reprit sa double faction. Il gardait dans sa main gauche celle inerte et froide de sa femme, alors que de la droite il tenait son arme, prêt à tirer si son invocation devait s'avérer insuffisante pour immobiliser le démon. Mais les coups ne se firent plus entendre. Puis Randall perçut, ou crut percevoir, un léger son dans la salle de bains... un grattement inexplicable et inquiétant.

Comme il ne trouva aucun moyen d'intervenir à ce sujet, il ne fit rien. Ces bruits se poursuivirent plusieurs minutes puis... il n'entendit plus rien.

*

* *

Hoag recula à la vue de l'arme.

— Mr. Randall !

— Hoag, demanda le détective, êtes-vous un démon ?

— Je ne comprends pas.

— L'Oiseau est cruel !

Hoag ne se couvrit pas le visage. Il parut simplement encore plus déconcerté et inquiet.

— C'est bon, décida Randall. Vous pouvez entrer. Même si vous êtes un démon, vous appartenez au même camp que moi. Entrez... J'ai bouclé Potbury et je voudrais que vous l'affrontiez.

— Moi ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est un démon... un Fils de l'Oiseau. Et que ces derniers ont peur de vous. Venez !

Il poussa Hoag dans la chambre, en ajoutant :

« L'erreur que j'ai commise, c'est de refuser de croire une chose qui m'est arrivée. Il ne s'agissait pas d'un rêve !

Il frappa la porte avec le canon de son arme.

— Potbury ! Hoag est ici. Si vous faites ce que je vous ordonne, vous pourrez peut-être sortir d'ici vivant.

— Que voulez-vous de lui ? demanda Hoag avec nervosité.

— Qu'il me rende ma femme... naturellement.

— Oh...

Randall frappa à nouveau à la porte puis se tourna vers Hoag et murmura :

— Si j'ouvre le battant, l'affronterez-vous ? Je serai juste à vos côtés.

Hoag avala sa salive, regarda Cynthia, et répondit :

— Naturellement.

— Allons-y.

La pièce était déserte. Elle n'avait pas de fenêtre et aucune autre issue praticable, mais le moyen qu'avait employé Potbury pour s'enfuir était évident. La couche de peinture couvrant la surface du miroir avait été grattée avec une lame de rasoir.

Ils prirent le risque de connaître sept années de malheur et brisèrent le miroir. S'il avait su comment procéder, Randall serait passé de l'autre côté et les aurait tous affrontés. Mais étant donné qu'il ignorait la méthode à employer, il lui semblait plus sage de rendre ce passage inutilisable.

Ensuite ils n'eurent plus rien à faire. Ils discutèrent des possibilités qui leur étaient offertes au-dessus de la silhouette inanimée de Cynthia, mais ils durent admettre qu'il n'en existait aucune. Ils n'étaient pas des magiciens. Hoag se rendit finalement dans la salle de séjour, afin de ne pas troubler l'intimité du désespoir de Randall, sans vouloir pour autant l'abandonner à son sort. Il

regardait de temps en temps dans sa direction. Ce fut alors qu'il remarqua le petit sac noir qui était posé sur le sol, dépassant du lit, et qu'il en reconnut la nature... Une mallette de médecin. Il entra dans la chambre et prit l'objet.

— Ed, avez-vous regardé là-dedans ? demanda-t-il.

— Dans quoi ?

Randall releva les yeux, l'esprit ailleurs, et lut l'inscription gravée en vieilles lettres dorées sur le rabat :

PUTIPHAR T. POTBURY. M.G.

— Hein ?

— Il a dû l'oublier.

— Disons plutôt qu'il n'a pas eu l'occasion de la récupérer.

Randall prit la mallette des mains de Hoag et l'ouvrit : un stéthoscope ; des forceps ; des pinces ; des aiguilles ; un assortiment de fioles à l'intérieur d'une boîte, l'attirail habituel des membres de la profession médicale. Il y avait également un flacon de produit pharmaceutique. Randall le prit et en lut l'étiquette.

— Hoag, regardez ça !

POISON.

Ordonnance ne pouvant être renouvelée.

— MRS. RANDALL —

PRENDRE SELON PRESCRIPTION DU MÉDECIN TRAITANT
PHARMACIE CONVENTIONNÉE BONTON

— Vous croyez qu'il voulait l'empoisonner ? suggéra Hoag.

— Je ne pense pas... c'est la mise en garde qui accompagne tous les produits dangereux. Mais je veux savoir de quoi il s'agit.

Randall secoua la bouteille. Elle semblait vide. Il voulut briser le sceau.

— Soyez prudent ! l'avertit Hoag.

— Comptez sur moi.

Il la tint loin de son visage pour l'ouvrir, puis il en respira le contenu avec prudence. Cela avait une fragrance subtile et infiniment douce.

— Teddy ?

Il pivota sur lui-même et laissa tomber la bouteille. C'était Cynthia dont les paupières battaient.

« Ne leur promets rien, Teddy ! soupira-t-elle avant de clore à nouveau ses paupières. L'Oiseau est cruel !

— La clé du mystère se trouve dans vos trous de mémoire, insista Randall. Si nous savions ce que vous faites dans la journée, si nous connaissions votre profession, nous saurions pourquoi les Fils de l'Oiseau vous haïssent. Chose encore plus importante, nous saurions comment les combattre... car il est évident que vous les effrayez.

Hoag se tourna vers Cynthia.

— Et vous, qu'en pensez-vous, Mrs. Randall ?

— Je crois que Teddy a raison. Si je connaissais suffisamment de choses sur l'hypnose, nous pourrions faire une tentative... mais ce n'est pas le cas et la scopolamine reste notre meilleur espoir. Acceptez-vous d'essayer ?

— Oui, si vous estimez avoir des chances d'obtenir des résultats.

— Va prendre le matériel, Teddy.

Elle sauta de l'angle du bureau sur lequel elle s'était juchée. Son mari tendit la main pour l'aider.

— Tu devrais te ménager, chérie, protesta-t-il.

— C'est absurde, je vais très bien... à présent.

Ils avaient été s'installer dans leur bureau presque aussitôt après l'éveil de Cynthia. Pour dire les choses sans détour, ils avaient peur... ils étaient morts de peur, mais pas pour autant paniqués au point de perdre tout bon sens. Leur appartement leur avait paru être un lieu dangereux, où ils étaient vulnérables. Mais le bureau ne leur paraissait guère plus sûr. Randall et Cynthia avaient décidé de fuir la ville... la halte du Midway-Copton Building était leur avant-dernière étape, le temps de tenir un conseil de guerre.

Hoag ne savait quoi faire.

— Oubliez que vous avez vu cette trousse, dit Randall qui s'adressait à Hoag tout en préparant la seringue. Je ne suis ni médecin ni anesthésiste, et je ne devrais pas posséder ce matériel. Mais il m'est parfois utile.

Avec un morceau de coton hydrophile imprégné d'alcool, il nettoya un point sur l'avant-bras de Hoag.

« Ne bougez plus... voilà !

Il planta l'aiguille.

Puis ils attendirent que la drogue fasse effet.

— Qu'espères-tu obtenir ? murmura Randall à Cynthia.

— Je ne sais pas. Si nous avons de la chance, ses deux personnalités fusionneront. Et alors nous pourrions apprendre un tas de choses.

Un instant plus tard la tête de Hoag s'affaissa en avant. Sa respiration devint lourde. Cynthia s'avança et lui secoua l'épaule.

— Mr. Hoag... m'entendez-vous ?

— Oui.

— Quel est votre nom ?

— Jonathan... Hoag.

— Où vivez-vous ?

— Six cent deux... Appartements Gotham.

— Quelle est votre profession ?

— Je... je ne sais pas.

— Essayez de vous en souvenir. Quel est votre métier ?

Pas de réponse. Elle essaya à nouveau.

— Êtes-vous un hypnotiseur ?

— Non.

— Êtes-vous un magicien ?

Il ne répondit pas immédiatement, mais lorsqu'il le fit ce fut négativement.

— Alors, qu'êtes-vous, Jonathan Hoag ?

Il ouvrit la bouche, parut sur le point de répondre... puis se redressa brusquement sur son siège. Il paraissait alerte et totalement libéré de la torpeur qui accompagne habituellement l'emploi de cette drogue.

— Je regrette, ma chère, mais il faut interrompre cette séance..., pour l'instant.

Il se leva, se rendit à la fenêtre, et regarda la rue.

« Mauvais, dit-il en observant l'artère d'un côté puis de l'autre. Épouvantablement mauvais.

Il semblait se parler à lui-même et non s'adresser au couple. Cynthia et Randall le regardèrent, puis se fixèrent mutuellement en quête de soutien.

— Qu'est-ce qui est mauvais, Mr. Hoag ? demanda Cynthia avec une légère méfiance.

Elle n'avait pas analysé son impression, mais Hoag semblait être devenu une autre personne... plus jeune, plus énergique.

— Hein ? Oh, je suis désolé. Je vous dois une explication. J'ai été contraint de... heu... supprimer ce produit.

— Le supprimer ?

— Le rejeter, l'ignorer, ne pas en faire cas. Voyez-vous, Cyn, alors que vous parliez je me suis souvenu de ma profession.

Randall recouvra ses esprits le premier.

— Et quelle est votre profession ?

Hoag lui sourit, presque tendrement.

— Il ne servirait à rien de vous le dire, pour l'instant tout au moins, dit-il avant de se tourner vers Cynthia. Cyn, pourriez-vous me

donner un crayon et une feuille de papier ?

— Heu... mais, certainement.

Elle trouva ce qu'elle cherchait et Hoag l'accepta avec courtoisie. Puis il s'assit et se mit à écrire.

Étant donné qu'il ne leur donnait aucune explication sur sa conduite, Randall décida de demander des éclaircissements.

— Dites, Hoag, regardez-moi...

L'homme tourna un visage serein vers lui. Randall voulut parler, sembla déconcerté par ce qu'il lut sur les traits de Hoag, et conclut lamentablement :

— Heu... Mr. Hoag, qu'est-ce qui se passe ?

— Êtes-vous disposé à me faire confiance ?

Randall mâchonna un instant sa lèvre inférieure, sans cesser de le fixer. Hoag était calme et détendu.

— Oui... je le suppose, dit-il finalement.

— Bien. J'établis la liste de certaines choses dont j'aimerais que vous fassiez l'achat. Je vais être extrêmement occupé, durant les deux prochaines heures.

— Vous allez nous quitter ?

— Vous vous inquiétez au sujet des Fils de l'Oiseau, n'est-ce pas ? Oubliez-les. Ils ne vous feront aucun mal. Je peux vous l'assurer.

Il se remit à écrire et, quelques minutes plus tard, il tendit une liste à Randall.

« J'ai noté au bas de la feuille le lieu où vous pourrez me retrouver... un poste d'essence dans les environs de Waukegan.

— Waukegan ? Pourquoi Waukegan ?

— Sans raison particulière. Je désire faire une chose que j'apprécie énormément et l'occasion de m'offrir ce petit plaisir ne se présentera sans doute plus jamais. Vous allez m'aider, n'est-ce pas ? Certains articles que je vous ai demandé d'acheter sont peut-être difficiles à trouver, mais ferez-vous votre possible pour les trouver ?

— Je suppose.

— Très bien.

Il les quitta aussitôt.

Randall détourna le regard de la porte qui se refermait pour le porter sur la liste qu'il tenait à la main.

— Eh bien, que je sois... Cyn, que crois-tu qu'il veuille que nous lui achetions ?... des articles d'épicerie !

— Des produits alimentaires ? Fais-moi voir cette liste.

Ils roulaient vers le nord, dans les faubourgs de la ville. Randall était au volant. Quelque part, devant eux, se trouvait le lieu où ils devaient retrouver Hoag. Derrière eux, dans la malle du véhicule, étaient entassés les produits que cet homme leur avait demandé d'acheter.

— Teddy ?

— Ouais, chérie.

— Est-il possible de faire demi-tour ici même ?

— Bien sûr... à condition de ne pas être vu par les flics. Pourquoi ?

— Parce que c'est exactement ce que je voudrais qu'on fasse. Laisse-moi terminer..., ajouta-t-elle rapidement. Nous avons récupéré la voiture et nous avons sur nous tout l'argent que nous possédons. Rien ne peut nous empêcher de prendre la route du sud, si tel est notre désir.

— Tu penses toujours à ces vacances ? Nous les prendrons... dès que nous aurons livré tout ça à Hoag.

— Je ne pense pas à un court séjour à la mer. Je voudrais fuir et ne jamais revenir... immédiatement !

— Avec pour quatre-vingts dollars de produits d'épicerie fine que Hoag nous a commandés et qu'il ne nous a pas encore remboursés ? Je ne marche pas.

— Nous pourrions les consommer nous-mêmes.

— Humph ! Du caviar et des ailes de colibri. On ne peut pas s'offrir ça, chérie. Nous appartenons à la catégorie des mangeurs de steack haché. Quoi qu'il en soit, même si c'était dans nos moyens, je voudrais revoir Hoag. Il nous doit des explications.

Elle soupira.

— C'est bien ce que je supposais, Teddy, et c'est justement la raison pour laquelle je voudrais lui poser un lapin et fiché le camp. Je n'ai pas besoin de ses explications. Le monde tel qu'il est me suffit. Seulement toi et moi... et pas de complications. Je ne veux rien savoir sur le métier de Hoag, les Fils de l'Oiseau, ou tous les autres trucs du même genre.

Il chercha une cigarette puis frotta une allumette sous le tableau de bord, tout en regardant Cynthia d'un œil à la fois critique et oblique. Il y avait heureusement peu de circulation.

— Je crois que je partage tes sentiments, Cyn, mais je vois les choses sous un angle différent. Si nous laissions tomber tout de suite,

j'aurais la trouille des Fils de l'Oiseau durant tout le reste de ma vie. Je n'oserais même plus me raser, de peur de devoir regarder dans un miroir. Mais il doit exister une explication logique à tout ce qui s'est passé... il faut qu'elle existe... et je veux la connaître. Ensuite, nous pourrions dormir.

Elle se fit toute petite et ne répondit pas.

« Considère les choses sous cet angle, ajouta Randall sur un ton légèrement irrité. Tous ces événements peuvent avoir une explication naturelle, sans l'intervention de forces surnaturelles. Et en ce qui concerne ces dernières... eh bien, ici, en plein soleil et sur cette route, c'est un peu dur à avaler. Les Fils de l'Oiseau... tu parles !

Elle ne dit rien et il poursuivit son exposé :

« La chose la plus importante, c'est que notre ami Hoag est un acteur consommé. Nous le prenions pour un petit bonhomme timoré et tatillon, mais il a en fait une personnalité dominatrice de premier ordre. Tu n'as qu'à voir la façon dont j'ai fermé ma gueule et comme je lui ai dit « oui m'sieur » lorsqu'il m'a raconté qu'il avait soi-disant annulé les effets de la scopolamine et qu'il m'a demandé d'aller lui faire ses courses.

— Soi-disant ?

— Bien sûr. Quelqu'un a remplacé la drogue par de l'eau colorée... sans doute en utilisant la même méthode que pour placer cet avertissement bidon sur le rouleau de la machine à écrire. Mais pour en revenir à notre homme, c'est un personnage au caractère dominateur, et qui possède en plus des talents d'hypnotiseur remarquables. Cette vision du treizième étage de l'Acme Building et de la Detheridge & Co prouve amplement son habileté... ou celle de quelqu'un d'autre. On s'est probablement également servi de drogues sur moi comme sur toi.

— Sur moi ?

— Bien sûr. Rappelle-toi la mixture que tu as bue dans le cabinet de Potbury. Une sorte de drogue à effet différé.

— Mais tu en as bu, toi aussi !

— Ce n'est pas forcément le même truc. Potbury et Hoag étaient de mèche et ils ont créé l'atmosphère qui a rendu tout ça possible. Le reste est secondaire, sans importance véritable si l'on prend chaque élément séparément.

Cynthia avait une opinion personnelle sur ce sujet, mais elle préféra la garder pour elle. Cependant, un détail la tourmentait.

— Comment Potbury a-t-il pu sortir de la salle de bains ? Tu m'as pourtant dit que tu avais fermé la porte à double tour ?

— J'ai déjà réfléchi à la question. Il a forcé la serrure pendant que je discutais avec Hoag, par téléphone. Il n'a eu qu'à se cacher dans un placard et attendre tout simplement que l'occasion de sortir se

présente.

— Hmmm...

Elle laissa de côté le sujet pour plusieurs minutes. Randall cessa de parler alors qu'il reportait son attention sur la circulation, pour traverser Waukegan. Il prit sur la gauche et laissa l'agglomération derrière eux.

— Teddy... si tu es persuadé que c'est un coup monté et que les Fils de l'Oiseau n'existent pas, pourquoi ne pas laisser tomber et filer vers le sud ? Il est inutile de nous rendre à ce rendez-vous.

— Je suis certain que mon hypothèse est la bonne, dit-il tout en évitant avec adresse un jeune garçon aux instincts suicidaires qui faisait de la bicyclette. Dans les grandes lignes... mais j'ignore toujours quel était leur mobile... et c'est la raison pour laquelle je dois revoir Hoag. Il y a une chose étrange, cependant, ajouta-t-il pensivement. Je ne crois pas que Hoag nous ait voulu du mal. S'il nous a filé cinq cents papiers, c'est pour qu'on règle ses problèmes pendant qu'il poursuivait son travail. Nous allons être bientôt fixés. Quoi qu'il en soit, il est à présent trop tard pour faire demi-tour. Voilà le poste d'essence dont il nous a parlé... et voilà Hoag.

L'homme monta dans le véhicule et se contenta de hocher la tête et de sourire. Randall se sentit à nouveau contraint d'obéir à ses instructions, ainsi que cela s'était produit deux heures plus tôt. Hoag lui désigna une direction.

Ils s'engagèrent en pleine campagne et quittèrent finalement la route principale. Ils atteignirent une grande clôture derrière laquelle s'étendaient des pâturages. Hoag s'adressa alors à Randall. Il fallait ouvrir le portail et pénétrer dans la propriété.

— Ça ne gêne pas le propriétaire, précisa-t-il. Je suis souvent venu ici, les mercredis. C'est un endroit charmant.

C'était en effet un lieu ravissant. La route qui s'était réduite à un chemin de terre montait en pente douce jusqu'au sommet d'une éminence boisée. Hoag fit arrêter le véhicule sous un arbre et ils en descendirent. Cynthia resta un moment immobile, pour inspirer et savourer de profondes bouffées d'air pur. En direction du sud, on pouvait voir Chicago et, à l'est, les reflets argentés du lac, au-delà de la ville.

— Tu ne trouves pas le panorama magnifique, Teddy ?

— Si, admit ce dernier avant de se tourner vers Hoag. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi nous sommes venus ici.

— Pour faire un repas sur l'herbe, répondit Hoag. J'ai choisi cet endroit pour la finale.

— La finale ?

— Mangeons d'abord. Ensuite, si vous y tenez, nous pourrions discuter.

C'était un menu peu banal, pour un pique-nique : quelques douzaines de spécialités pour gourmets remplaçaient les sandwiches traditionnels... kumquats confits, gelée de goyave, terrines de viande, thé préparé par Hoag sur un petit réchaud à alcool, biscuits fins sur l'emballage desquels figurait un nom célèbre. En dépit de cela, tant Randall que Cynthia mangèrent copieusement. Hoag, pour sa part, prit de chaque plat, sans en omettre un seul... mais Cynthia remarqua qu'en fait il mangeait fort peu. Il goûtait à tout, plutôt qu'il ne déjeunait.

Lorsqu'ils eurent terminé, Randall fit appel à tout son courage pour affronter Hoag, étant donné que ce dernier n'avait apparemment pas la moindre intention d'aborder lui-même le sujet qui l'intéressait.

— Hoag ?

— Oui, Ed ?

— Ne serait-il pas temps de jeter votre masque et de cesser de nous mener en bateau ?

— Je ne vous ai jamais menés en bateau.

— Vous savez très bien de quoi je veux parler... tout ce qui s'est déroulé durant ces derniers jours. Vous n'avez pas tenu le rôle d'un simple pion et vous en savez bien plus long que nous... c'est évident. Attention, je ne vous accuse pas de quoi que ce soit, ajouta-t-il hâtivement. Mais je veux savoir ce que tout cela signifie.

— Donnez-moi tout d'abord votre interprétation des faits.

— D'accord, répondit Randall qui relevait le défi. Je vais le faire.

Il se lança dans les explications qu'il avait déjà esquissées pour Cynthia. Hoag l'encouragea à entrer dans les détails mais, lorsque Randall eut terminé son exposé, il ne fit pas le moindre commentaire.

— Alors ? demanda nerveusement le détective. C'est bien ce qui s'est passé... n'est-ce pas ?

— Votre version des faits est plausible.

— Je le pense. Mais il reste certaines choses que vous êtes le seul à pouvoir expliquer. Quelles étaient vos raisons ?

Hoag secoua pensivement la tête.

— Je regrette. Ed. Je ne peux pas vous le dire.

— Mais, bon sang, ce n'est pas juste ! Le moins que vous...

— Quand vous êtes-vous attendu à rencontrer la justice en ce monde, Edward ?

— Eh bien... je m'attendais à ce que vous soyez sincère avec nous. Vous nous avez encouragés à vous traiter en ami et vous nous devez des explications.

— Je vous les ai promises. Mais réfléchissez, Ed... désirez-vous vraiment apprendre la vérité ? Je vous assure que vous n'aurez plus le moindre ennui et que vous ne recevrez plus jamais la visite des Fils de l'Oiseau.

Cynthia serra le bras de Randall.

— Ne lui demande rien, Teddy !

Il repoussa sa main, sans violence, mais sans douceur.

— Je dois savoir. Nous devons avoir une bonne explication.

— Vous n'aimerez guère ce que vous allez entendre.

— J'en cours le risque.

— Très bien, dit Hoag qui s'installa confortablement. Voulez-vous avoir l'amabilité de nous servir du vin, Cynthia ? Merci. Je dois en premier lieu vous conter une petite histoire. Elle est en partie allégorique, étant donné qu'il n'existe aucun... mot, aucun concept qui permette de décrire certaines choses. Il y avait autrefois une race qui n'avait absolument aucun point commun avec la race humaine... aucun. Je n'ai pas les moyens de vous décrire à quoi ressemblaient ces êtres, ou comment ils vivaient, mais ils possédaient une caractéristique que vous pourrez comprendre : ils étaient créateurs. Créer et admirer des œuvres d'art étaient leur occupation principale, ainsi que leur raison d'être. J'ai utilisé le terme « art » à dessein, car l'art est indéfini, indéfinissable, et sans limites. Je puis me servir de ce mot sans craindre de l'employer à mauvais escient étant donné qu'il n'a aucune signification précise. Il existe autant d'interprétations à ce terme que d'artistes, mais n'oubliez pas que les artistes dont je parle ne sont pas humains et que leur art n'est pas humain, lui non plus.

« Pensez à un membre de cette race qui, selon vos normes, serait... encore très jeune. Il a créé une œuvre sous l'œil et les conseils de son maître. Il avait du talent, cet Artiste, et sa création possédait de nombreux détails amusants et curieux. Le maître l'a encouragé à poursuivre son œuvre et à la préparer au verdict des Critiques. N'oubliez pas que j'emploie des métaphores, comme s'il s'agissait d'un artiste humain qui prépare ses toiles pour une exposition.

Il s'interrompt puis posa brusquement une question à Randall tout en englobant d'un mouvement du bras cette campagne à la beauté sereine.

« Êtes-vous ce que l'on appelle un croyant ? Vous est-il venu à l'esprit que tout ceci... pouvait avoir eu un créateur ? Devait avoir eu un Créateur ?

Randall le fixa et s'empourpra.

— Je ne suis pas particulièrement dévot, lâcha-t-il, mais... oui, je suppose que c'est effectivement ce que je pense.

— Et vous, Cynthia ?

Elle hocha la tête, tendue et muette.

— L'Artiste a créé ce monde, à Sa manière et en utilisant des postulats qui Lui semblaient valables. Son maître a approuvé l'œuvre dans son ensemble, mais...

— Attendez une minute, l'interrompit Randall. Êtes-vous en train

de décrire la création du monde... de l'univers ?

— Quoi d'autre ?

— Mais... bon sang, c'est complètement absurde ! J'ai simplement demandé une explication aux événements que nous venons de vivre.

— Je vous ai averti que vous n'aimeriez guère la vérité, répondit Hoag avant de faire une pause.

« Au début, les Fils de l'Oiseau étaient les principaux personnages de cette œuvre, ajouta-t-il finalement.

Randall l'écoutait et avait l'impression que sa tête allait éclater. Il comprenait, avec horreur, que les explications rationnelles qu'il avait échafaudées en venant à ce rendez-vous avaient été de pures balivernes, assemblées de façon à apaiser la panique dont il était la proie. Les Fils de l'Oiseau... réels, réels et horribles... et tout-puissants. Il pensait à présent savoir à quelle espèce appartenait la race dont parlait Hoag. À en juger par l'expression tendue et horrifiée du visage de Cynthia, elle savait elle aussi... et ni l'un ni l'autre ne pourraient jamais retrouver la paix intérieure. « Au début était l'Oiseau... »

Hoag leur adressa un regard amical mais d'où toute pitié était absente.

— Non, dit-il calmement, il n'y a jamais eu d'Oiseau. Il existe bien sûr ceux qui se font appeler les Fils de l'Oiseau, mais ce sont des êtres stupides et arrogants. Leur histoire sacrée est un ramassis de mythes superstitieux. Cependant, à leur façon et selon les normes de ce monde, ils sont effectivement tout-puissants. Edward, tout ce que vous avez vu s'est véritablement produit.

— Vous voulez dire que...

— Laissez-moi terminer. Je suis à présent pressé par le temps. Tout ce que vos yeux ont vu s'est réellement passé, à une exception près. Jusqu'à ce jour vous ne m'aviez rencontré que dans votre appartement, ou le mien. Les créatures que vous avez prises en filature, celle qui a effrayé Cynthia... sont toutes des Fils de l'Oiseau : Stoles et ses semblables.

« Le maître n'a pas approuvé la création des Fils de l'Oiseau et a conseillé à l'Artiste d'apporter certaines modifications à son œuvre. Mais l'Artiste a effectué hâtivement ses retouches, ou sans y apporter beaucoup de soin.

« Au lieu d'effacer entièrement les Fils de l'Oiseau, il s'est contenté de... peindre sur ce qui existait déjà, de donner à ses anciens personnages l'aspect des nouveaux êtres avec lesquels il repeuplait son monde.

« Nul ne s'en serait jamais rendu compte si l'œuvre en question n'avait pas été sélectionnée pour être jugée. Inévitablement, les

Critiques ont noté ces retouches : cela n'avait aucune valeur artistique et déparait l'ensemble de l'œuvre. Les Critiques se sont interrogés pour savoir si cette création méritait ou non d'être conservée. C'est la raison pour laquelle je me trouve ici.

Il se tut, comme s'il n'avait plus rien à ajouter.

« Non, Cynthia, je ne suis pas le Créateur de votre monde. Vous m'avez autrefois demandé quelle est ma profession.

« Je suis critique d'art...

Randall aurait aimé ne pas le croire mais c'était impossible. La vérité résonnait dans ses oreilles et ne pouvait être niée. Hoag reprit ses explications.

— J'ai précisé que j'utiliserais des métaphores. Mais il faut que vous sachiez que juger une œuvre telle que celle-ci, votre monde, ne peut être comparé au fait de se rendre dans une galerie de peinture et d'examiner un tableau. Cette planète est peuplée par des hommes et elle doit en conséquence être regardée à travers des yeux humains. Je suis un homme.

Cynthia semblait encore plus déconcertée.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Vous opérez donc à travers un corps humain ?

— Je suis un homme véritable. Disséminés au sein de votre race se trouvent les Critiques... d'autres hommes. Chacun d'eux est la projection d'un Critique, mais avant tout un être humain... sous tous ses aspects, sans savoir qu'il est également un Critique.

Randall s'accrocha à cette contradiction comme si sa raison en dépendait... ce qui était peut-être le cas.

— Mais vous le saviez... vous l'avez dit. Vous êtes illogique.

Hoag secoua calmement la tête.

— Avant ce jour, jusqu'au moment où la fusion de mes deux personnalités a été provoquée par l'interrogatoire de Cynthia... ainsi que pour d'autres raisons... ce « personnage » (il se frappa la poitrine) ne savait pas pourquoi il se trouvait ici. C'était un homme, et rien de plus. Même à présent je ne sais que ce qui est strictement nécessaire pour me permettre d'obtenir certains résultats. Il y a des questions auxquelles je ne puis répondre...

« Jonathan Hoag a vu le jour en tant que simple être humain, afin d'examiner et de juger certains aspects artistiques de ce monde. Alors qu'il exerçait ses activités, on a découvert qu'il serait commode de l'employer pour découvrir une partie des activités de ces créatures supprimées de l'œuvre initiale, ces personnages retouchés qui se font appeler les Fils de l'Oiseau. Vous avez été par hasard mêlés à mes activités... en toute innocence et dans l'ignorance la plus complète, comme des pigeons voyageurs utilisés par les armées. Mais il se trouve que j'ai pu observer un nouvel élément ayant une valeur artistique,

alors que j'étais en contact avec vous, et c'est pour cette raison que je prends la peine de vous apporter ces explications.

— Que voulez-vous dire ?

— Permettez-moi de vous parler tout d'abord de ce que j'ai pu observer en tant que Critique. Il existe plusieurs plaisirs, dans votre monde. Il y a la bonne chère...

Il se pencha et prit un grain de muscat, à sa grappe. Il était rebondi et sucré, et il le mangea avec satisfaction.

— C'est à la fois étrange et très singulier. Auparavant, nul n'avait envisagé d'élever au rang d'un art le simple processus d'ingestion des calories réclamées par le métabolisme des êtres vivants. Votre Artiste a véritablement fait preuve de talent en ce domaine.

« Et il y a le sommeil. Un étrange phénomène intérieur grâce auquel les êtres créés par l'Artiste peuvent créer à leur tour d'autres univers. Vous comprenez à présent pourquoi un Critique doit être lui-même un homme authentique ? demanda-t-il en souriant. Autrement, il ne pourrait rêver ainsi que le font les humains.

« Il y a la boisson... qui mêle à la fois les plaisirs de la table et ceux du rêve.

« Il existe la joie exquise des conversations que l'on tient entre amis, ainsi que nous le faisons actuellement. Ce n'est pas une nouveauté, mais elle doit être portée au crédit de l'Artiste qui l'a incluse dans cet univers.

« Et il y a le sexe. Le sexe en lui-même est ridicule. En tant que Critique, je l'aurais tenu en profond mépris si vous, mes amis, ne m'aviez permis de découvrir un élément que je n'ai jamais eu l'intelligence d'inclure dans mes propres créations artistiques. Ainsi que je l'ai déjà dit, votre Artiste a du talent, répéta-t-il avant de les regarder presque avec tendresse. Cynthia, dites-moi ce que vous aimez en ce monde, et ce que vous haïssez et redoutez.

Elle n'essaya pas de lui répondre et rampa plus près de son mari. Randall l'entoura d'un bras protecteur et Hoag s'adressa à ce dernier.

— Et vous, Edward ? Existe-t-il une chose au monde pour laquelle vous sacrifieriez votre vie et votre âme, si besoin était ? Vous n'avez pas besoin de parler... j'ai lu la réponse sur votre visage et dans votre cœur, la nuit dernière, alors que vous étiez penché vers elle, à son chevet. Du travail d'artiste... tous les deux. J'ai découvert plusieurs œuvres valables et originales, sur ce monde, en nombre suffisant pour que votre Auteur soit encouragé à persévérer. Mais il existe tant d'éléments sans valeur, dont le dessin a été bâclé et qui ne possèdent aucun style, que je ne pouvais approuver l'œuvre dans son ensemble tant que je n'avais pas rencontré et apprécié ceci : la tragédie de l'amour humain.

Cynthia le fixa avec des yeux hagards.

— Tragédie ? Vous avez dit tragédie ?

Il lui adressa un regard qui ne contenait pas de la pitié, mais de l'appréciation.

— Quel autre terme pourrait-on lui appliquer ?

Elle le fixa puis se détourna et enfouit son visage dans le revers du manteau de son mari. Randall lui caressa la tête, d'un geste apaisant.

— Taisez-vous, Hoag. Vous l'avez à nouveau effrayée.

— Telle n'était pourtant pas mon intention.

— C'est cependant ce qui s'est produit et je vais vous dire ce que je pense de votre histoire. Elle a des failles dans lesquelles on pourrait faire passer un éléphant. Tout cela n'est que le fruit de votre imagination.

— Vous savez parfaitement que ce n'est pas le cas.

C'était exact, Randall savait que Hoag lui avait dit la vérité. Mais il refusa courageusement de l'admettre, alors que de sa main il tentait toujours d'apaiser Cynthia.

« Et quelle explication avez-vous trouvée pour expliquer la présence de cette matière sous vos ongles ? J'ai noté que vous avez soigneusement laissé ce sujet de côté, de même que celui des empreintes digitales.

— La substance qui maculait mes ongles n'a qu'un rapport lointain avec ce qui nous intéresse, bien qu'elle ait eu une certaine utilité. Elle a permis d'effrayer les Fils de l'Oiseau qui en connaissaient la nature.

— Mais, qu'était-ce donc ?

— Leur sanie... placée à dessein sous mes ongles par mon autre moi-même. Cependant, que vouliez-vous dire à propos de mes empreintes ? Vous ne devez jamais oublier que Jonathan Hoag était un homme et que c'est pour cette raison qu'il avait peur que vous releviez ses empreintes.

Randall lui donna des explications et Hoag hocha la tête.

— Je vois. Sincèrement, je ne m'en souviens pas, même aujourd'hui, bien que mon être complet doive le savoir. Jonathan Hoag avait pour habitude de tout essuyer avec son mouchoir, peut-être l'a-t-il fait machinalement sur l'accoudoir de votre fauteuil.

— Je ne m'en souviens pas.

— Moi non plus.

Randall ne voulait pas renoncer aussi facilement.

— Ce n'est pas tout, loin s'en faut. Il reste encore cette maison de repos dont vous disiez sortir. D'où venait votre argent ? Pourquoi Cynthia a-t-elle toujours eu si peur de vous ?

Hoag regarda en direction de la ville. Le brouillard l'envahissait lentement, venant du lac.

— Je n'ai plus le temps d'entrer dans les détails et il est sans importance, même pour vous, que vous me croyiez ou non. Mais vous savez que c'est la vérité et vous n'y pouvez rien. Cependant, vous venez de me faire penser à autre chose. Tenez...

Il sortit un épais rouleau de billets de sa poche et le tendit à Randall.

« Vous pouvez les prendre, dit-il. Je n'en aurai plus besoin. Je vais vous quitter dans quelques minutes.

— Que comptez-vous faire ?

— Me retrouver. Voici ce que vous devrez faire sitôt après mon départ : montez dans votre voiture et partez immédiatement, en direction du sud. Traversez Chicago mais n'ouvrez les glaces du véhicule sous aucun prétexte tant que vous ne serez pas à des kilomètres de cette ville.

— Pourquoi ? Je n'aime pas tellement ça.

— Faites-le quand même. Certaines... modifications, certaines retouches, vont être apportées.

— Que voulez-vous dire ?

— Il me semble vous avoir précisé que nous allons nous occuper des Fils de l'Oiseau. Ainsi que de toutes leurs œuvres.

— Comment ?

Hoag ne prit pas la peine de répondre et fixa à nouveau la nappe de brouillard qui envahissait lentement la cité.

— Il est temps que je parte. Suivez bien mes instructions.

Il allait se détourner lorsque Cynthia releva le visage et s'adressa à lui.

— Ne partez pas ! Pas tout de suite.

— Oui, Cynthia ?

— Vous devez me dire une chose : Est-ce que Teddy et moi allons rester ensemble ?

Il la regarda dans les yeux.

— Je comprends ce que vous voulez dire, mais j'ignore la réponse.

— Vous devez pourtant le savoir !

— Ce n'est pas le cas. Si vous êtes tous deux des créatures de ce monde, alors vos destins sont peut-être liés. Mais il y a aussi les Critiques.

— Les Critiques ? Quel rapport existe-t-il entre nous et eux ?

— Un de vous est peut-être un Critique. Ou encore les deux. Je ne peux le savoir. Rappelez-vous que les Critiques sont des hommes... sur ce monde. Je n'ai appris qu'aujourd'hui qui je suis réellement.

Il regarda pensivement Randall.

« Je ne serais guère surpris d'apprendre qu'Ed en est un. J'ai eu des doutes, aujourd'hui même.

— Est-ce que...

— Je ne dispose d'aucun moyen pour être fixé. Mais c'est cependant peu probable. Nous ne pouvons généralement pas nous connaître, car cela fausserait notre jugement artistique.

— Mais... si nous ne sommes pas semblables, alors...

— C'est tout.

Il prononça ces paroles sans emphase, mais sur un ton tellement catégorique que Randall et Cynthia sursautèrent. Hoag se pencha vers les reliefs du festin et choisit un autre grain de raisin qu'il mit dans sa bouche, avant de fermer les yeux.

Il ne les rouvrit pas.

— Mr. Hoag ? demanda finalement Randall.

Il n'obtint pas de réponse.

« Mr. Hoag ?

Toujours pas de réponse. Randall s'écarta de Cynthia et se leva, puis il se rendit auprès de la silhouette silencieuse et immobile. Il la secoua.

— Mr. Hoag !

*

* *

— Mais nous ne pouvons pas le laisser là ! insista Randall, quelques minutes plus tard.

— Il savait ce qu'il faisait, Teddy. Nous devons suivre ses instructions à la lettre.

— Bon... nous pourrions toujours nous arrêter à Waukegan et avertir la police.

— Et lui dire que nous avons laissé un cadavre sur cette colline ? Tu crois que les flics vont nous dire merci puis qu'ils nous laisseront repartir ? Non, Teddy... Il faut s'en tenir à ce qu'il nous a dit.

— Chérie... tu ne crois pas à toutes les sornettes qu'il nous a débitées, pas vrai ?

Elle le fixa, les yeux baignés de larmes.

— Et toi ? Sois sincère avec moi, Teddy.

Il soutint son regard pendant un moment, puis il baissa les yeux.

— Oh, c'est sans importance ! Nous allons suivre ses instructions. Monte dans la voiture.

Le brouillard qui semblait engloutir la ville disparut dès qu'ils atteignirent le bas de la colline et prirent la route en direction de Waukegan. Ils ne le revirent pas non plus après avoir viré vers le sud et la ville de Chicago. La journée était claire et ensoleillée, comme dans la matinée, et l'air juste assez vif pour que l'ordre d'Hoag de tenir les glaces fermées ne leur parût pas absurde.

Ils prirent la route du lac puis contournèrent le Loop, dans l'intention de ne reprendre la direction du sud qu'après avoir laissé la

cité derrière eux. La circulation était un peu plus dense que lorsqu'ils étaient partis, en milieu de matinée. Randall dut se concentrer sur la conduite. Aucun d'eux n'avait envie de parler et cela leur donnait une excellente excuse pour rester silencieux.

Ils avaient laissé le Loop derrière eux lorsque Randall prit finalement la parole.

— Cynthia...

— Oui ?

— Nous devons le dire à quelqu'un. Je vais demander au prochain flic que nous rencontrons de contacter le poste de Waukegan.

— Teddy !

— Ne t'en fais pas. Je vais lui raconter une salade pour les pousser à se renseigner sans éveiller le moindre soupçon sur nous. Les bons vieux faux-fuyants habituels...

Elle savait qu'il possédait une imagination suffisamment fertile pour y parvenir, et elle ne protesta plus. Après avoir franchi quelques intersections, Randall remarqua un policier qui montait la garde sur le trottoir. L'homme se chauffait au soleil et surveillait quelques jeunes garçons qui jouaient au football. Randall s'arrêta au ras du trottoir, devant le policier.

— Baisse la glace, Cyn.

Elle obéit, puis retint brusquement sa respiration et ravala un hurlement. Randall, quant à lui, ne hurla pas, mais il mourait d'envie de le faire.

À l'extérieur de la vitre ouverte il n'y avait ni la clarté, ni le policier, ni les gosses... absolument rien. Rien à l'exception d'une brume grise et unie qui était agitée de lentes pulsations, comme animée par une vie rudimentaire. Ils ne pouvaient pas voir la ville à travers ce brouillard, non parce qu'il était trop dense, mais parce qu'il n'y avait au-delà de la voiture... que du néant. Aucun son ne leur parvenait, aucun mouvement ne pouvait être discerné.

Le brouillard commença à estomper le pourtour de la fenêtre et se mit à pénétrer à l'intérieur du véhicule.

— Remonte la glace !

Cynthia voulut obéir mais ses mains étaient inertes. Randall se pencha sur elle et tourna lui-même la manivelle. La glace pénétra avec force dans son logement.

La scène ensoleillée réapparut. À travers les vitres, ils revirent le policier, les jeux bruyants, le trottoir et le reste de la ville. Cynthia posa une main sur le bras de son mari.

— Repars, Teddy !

— Attends une minute, dit-il d'une voix tendue.

Il se tourna vers la portière gauche. Avec prudence, il fit descendre la glace... il ouvrit un interstice de moins de deux

centimètres.

C'était suffisant. Le flux informe et gris était également présent de ce côté. Derrière la plaque transparente, on voyait avec netteté la circulation et les rues ensoleillées, alors qu'à travers l'ouverture il n'y avait que le néant.

— Pars, Teddy... je t'en supplie !

Sa prière fut inutile. Il avait déjà fait démarrer brutalement le véhicule.

*

* *

Leur maison ne se trouve pas exactement au bord du Golfe du Mexique, mais on peut voir la mer du sommet de la colline voisine. Le village où ils vont faire leurs achats ne possède que huit cents habitants, mais cela semble leur suffire. Ils n'aiment guère la compagnie, quoi qu'il en soit, si ce n'est celle de l'autre, et ils sont comblés en ce domaine. Lorsque Randall se rend dans le potager, ou dans les champs, elle l'accompagne et emporte avec elle des ouvrages féminins qu'elle peut effectuer à son côté. S'ils se rendent en ville, ils partent ensemble, main dans la main... immanquablement.

Il porte une barbe, moins par désir de se singulariser que par nécessité, car ils n'ont pas un seul miroir dans leur demeure. Ils ont cependant une habitude qui les ferait cataloguer comme des gens bizarres au sein de toute communauté, si cela arrivait à se savoir. Mais en raison de la nature de cette manie, nul n'en apprendra jamais l'existence.

Chaque soir, lorsqu'ils vont se coucher, Randall relie son poignet à celui de sa femme à l'aide d'une paire de menottes, avant d'éteindre la lumière.

Titre original :

The Unpleasant Profession of Jonathan Hoag.

Traduit par J.-P. Pugi.

BIBLIOGRAPHIE DE ROBERT A. HEINLEIN

1939

1. « Life-line » in *Astounding*, août Tr. fr. (« Ligne de vie ») in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967.
2. « Misfit » in *Astounding*. novembre. Tr. fr. (« L'inadapté ») in *Histoire du futur, tome II*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1969.

1940

3. « Requiem » in *Astounding*, janvier. Tr. fr. (« Requiem ») in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967.
4. « 'If this goes on...' » in *Astounding*. février, mars. Tr. fr. (« Si ça continue... ») in *Histoire du futur, tome II*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1969.
5. « Heil ! » in *Futura Fantasia*, avril. Tr. fr. (« Salut ! ») in *Fiction spécial*, mars 1973.
6. « 'Let there be light' » (signé du pseudonyme Lyle Monroe) in *Super science stories*. mai Tr. fr. (« 'Que la lumière soit !' ») in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967.
7. « The roads must roll » in *Astounding*, juin. Tr. fr. (« Les routes doivent rouler ») in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967.
8. « Coventry » in *Astounding*, juillet Tr. fr. (« La réserve ») in *Histoire du futur, tome II*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, tome II, 1969.
9. « Blowups happen » in *Astounding*, septembre. Tr. fr. (« Il arrive

que ça saute ») in *Fiction spécial*, novembre 1965 ; in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du livre d'Anticipation, 1967.

10. « The devil makes the law » in *Unknown*, septembre. Autre titre : « Magic, inc. ».

1941

11. « Sixth column » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, janvier, février, mars.

12. « And he built a crooked bouse » in *Astounding*, février. Tr. fr. (« La maison biscornue ») in *Après-demain, la Terre...*, Casterman 1971.

13. « Logic of empire » in *Astounding*, mars. Tr. fr. (« La logique de l'empire ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*, Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.

14. « Beyond doubt » (signé du pseudonyme Lyle Monroe et en collaboration avec Elma Wentz) in *Astonishing stories*, avril.

15. « They » in *Unknown*, avril.

16. « Solution unsatisfactory » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, mai.

17. « Universe » in *Astounding*, mai. Tr. fr. (« Univers ») in *Histoire du futur, tome II*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1979.

18. « Methuselah's children » in *Astounding*, juillet, août, septembre.

19. « '... We also walk dogs' » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, juillet. Tr. fr. (« Nous promenons aussi les chiens ») in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.

20. « Elsewhere » (signé du pseudonyme Caleb Saunders) in *Astounding*, septembre. Autre titre : « Elsewhen ».

21. « By his bootstraps » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, octobre.

22. « Common sense » in *Astounding*, octobre. Tr. fr. (« Sens commun ») in *Histoire du futur, tome II*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1969.

23. « Lost légion » (signé du pseudonyme Lyle Monroe) in *Super Science stories*, novembre. Autre titre : « Lost legacy ».

1942

24. « 'My object ail sublime' » (signé du pseudonyme Lyle Monroe) in *Future*, février.

25. « Goldfish bowl » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, mars.
26. « Pied piper » (signé du pseudonyme Lyle Monroe) in *Astonishing stories*, mars.
27. « Beyond this horizon » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astoundin*, avril, mai.
28. « Waldo » (signé du pseudonyme Anson MacDonald) in *Astounding*, août.
29. « The unpleasant profession of Jonathan Hoag » (signé du pseudonyme John Riverside) in *Unknown*, octobre.

1947

30. « The green hills of Earth » in *Saturday evening post*, 8 février. Tr. fr. (« Les vertes collines de la Terre ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *La grande anthologie de la Science-fiction : Histoires de cosmonautes*. Le Livre de Poche, 1974 ; in *Les vertes collines de la Terre*, Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.
31. « Space jockey » in *Saturday evening post*, 26 avril. Tr. fr. (« Jockey de l'espace ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.
32. « Columbus was a dope » (signé du pseudonyme Lyle Monroe) in *Startling stories*, mai. Tr. fr. (« Christophe Colomb, c'était un cave ») in *Planète*, septembre-octobre 1964.
33. « It's great to be back » in *Saturday evening post*, 26 juillet. Tr. fr. (« Qu'il est bon de revenir ! ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*, Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.
34. « Jerry is a man » in *Thrilling wonder stories*. octobre. Autre titre : « Jerry was a man ».
35. « Water is for washing » in *Argosy*, novembre.
36. *Rocket ship Galileo*, roman pour jeunes, Scribner's.

1948

37. « The black pits of Luna » in *Saturday evening post*, 10 janvier. Tr. fr. (« Les puits noirs de la Lune ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.
38. « Gentlemen, be seated ! » in *Argosy*, mai. Tr. fr. (« Asseyez-vous, Messieurs ! ») in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.
39. « Ordeal in space » in *Town and country*, mai. Tr. fr. (« Vertige

spatial ») in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.

27 bis. *Beyond this horizon*, roman, Fantasy Press. Tr. fr. *L'enfant de la science*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1953.

40. *Space cadet*, roman pour jeunes, Scribner's. Tr. fr. *La patrouille de l'espace*. Hachette, coll. Bibliothèque rouge, 1974.

1949

41. « Our fair city » in *Weird tales*, janvier.

42. « Nothing ever happens on the Moon » in *Boys life*, mai.

43. « Girif » in *Astounding*, novembre, décembre.

44. « Delilah and the space-rigger » in *Blue book magazine*, décembre. Tr. fr. (« Dalila et l'homme de l'espace ») in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.

45. « The long watch » in *American Legion magazine*, décembre. Tr. fr. (« La longue veille ») in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 ; in *Les vertes collines de la Terre*. Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979.

46. *Red planet*, roman pour jeunes, Scribner's. Tr. fr. *La planète rouge*. Hachette, coll. Jeunesse du monde, 1952.

11 bis. *Sixth column*, roman. Gnome. Tr. fr. *Sixième colonne*. Hachette, coll. L'énigme, 1951.

1950

47. « Satellite scout » in *Boys' life*, août, septembre, octobre, novembre. Autre titre : « Farmer in the sky ».

47 bis. *Farmer in the sky*, roman pour jeunes, Scribner's. Tr. fr. *Pommiers dans le ciel*, Même, coll. Succès Anticipation, 1958.

48. « Destination moon » in *Short stories magazine*, septembre.

49. « The man who sold the moon » in 49 bis. Tr. fr. (« L'homme qui vendit la Lune ») in *L'homme qui vendit la Lune*. Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967.

49 bis. *The man who sold the moon*, recueil de nouvelles, Shasta. Comprend 1, 6, 7, 9, 49, 3 Tr. fr. *L'homme qui vendit la Lune*, Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1978 ; in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 (comprend également 52).

50. *Waldo and Magic, inc.* deux courts romans en un volume, Doubleday. Comprend 28, 10.

1951

51. « Planets in combat » in *Blue book magazine*, septembre, octobre. Autre titre : « Between planets ».
- 51 bis. *Between planets*, roman pour jeunes, Scribner's. Autre titre : « Planets in combat ».
52. *The green hills of Earth*, recueil de nouvelles, Shasta. Comprend 44, 31, 45, 38, 37, 33, 19, 39, 30, 13. Tr. fr. *Les vertes collines de la Terre*, Presses Pocket, coll. Science-fiction, 1979 ; in *Histoire du futur, tome I*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1967 (comprend également 49 bis).
53. *Tomorrow the stars*, anthologie présentée par Robert A. Heinlein, Doubleday.
54. « The puppet masters » in *Galaxy*, septembre, octobre, novembre.
- 54 bis. *The puppet masters*, roman, Doubleday. Tr. fr. *Marionnettes humaines*, Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1954. Denoël, coll. Présence du futur, 1972.
- 17 bis. *Universe*, roman, Dell.

1952

55. « The year of the jackpot » in *Galaxy*, mars. Tr. fr. (« L'année du grand fiasco ») in *La science-fiction pour ceux qui détestent la science-fiction*, Denoël, coll. Présence du futur, 1968.
56. « Tramp space ship » in *Boys' life*, septembre, octobre, novembre, décembre. Autre titre : « The rolling Stones ».
- 56 bis. *The rolling Stones*, roman pour jeunes, Scribner's. Autre titre : « Tramp space ship ».

1953

57. « Project nightmare » in *Amazing stories*, avril.
58. « Sky lift » in *Imagination*, novembre.
59. *Assignment in eternity*, recueil de nouvelles, Shasta. Comprend 43, 20, 23, 34.
60. *Revoit in 2100*, recueil de nouvelles, Shasta. Comprend 4, 8, 2. Tr. fr. *Révolte en 2100* in *Histoire du futur, tome II*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1969 (comprend également 18 bis, 80) ; Presses Pocket, 1980.
61. *Starman Jones*, roman pour jeunes, Scribner's.

1954

62. « Star Lummo » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai, juin, juillet. Autre titre : « The star beast ». Tr. fr. (« Transfuge d'outre-ciel ») in *Fiction*, octobre, novembre,

décembre 1957.

62 bis. *The star beast*, roman pour jeunes, Scribner's. Autre titre : « Star Lummo ».

1955

63. *Tunnel in the sky*. roman pour jeunes, Scribner's.

1956

64. « Double star » in *Astounding*, février, mars, avril.

64 bis. *Double star*, roman, Doubleday. Tr. fr. *Double étoile*, Gallimard, coll. Le rayon fantastique, 1958 ; J'ai lu, 1975.

65. « The door into summer » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre, novembre, décembre. Tr. fr. (« Une porte sur l'été ») in *Fiction*, décembre 1958, janvier, février 1959.

66. *Time for the stars*, roman pour jeunes, Scribner's. Tr. fr. *L'âge des étoiles*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1974 (comprend également 68 bis).

1957

67. « The menace from Earth » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, août. Tr. fr. (« Oiseau de passage ») in *Fiction*, sept. 1958 ; in *La grande anthologie de la science-fiction : Histoires de planètes*. Le Livre de Poche, 1975.

68. « Citizen of the Galaxy » in *Astounding*. septembre, octobre, novembre, décembre.

69. « The elephant circuit » in *Saturn Science Fiction and Fantasy*. octobre. Autre titre : « The man who traveled in éléphants ».

68 bis. *Citizen of the Galaxy*. roman pour jeunes, Scribner's. Tr. fr. *Citoyen de la Galaxie*. Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1974 (comprend également 66).

65 bis. *The door into summer*, roman, Doubleday. Tr. fr. *Une porte sur l'été*. Rencontre, coll. Les chefs-d'œuvre de la science-fiction, 1970 ; J'ai lu, 1973.

1958

70. « Tenderfoot in space » in *Boys' life*, juillet.

71. « Have space suit – will travel » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, août, septembre, octobre. Tr. fr. (« Le jeune homme et l'espace ») in *Fiction*, décembre 1960, janvier, février 1961.

71 bis. *Have space suit — will travel*, roman pour jeunes, Scribner's.

18 bis. *Methuselah's children*, roman, Gnome. Tr. fr. *Les enfants de Mathusalem* in *Histoire du futur, tome II*. Opta, Club du Livre

d'Anticipation, 1969 (comprend également 60, 80) ; J'ai lu, 1974 ; Presses Pocket, 1981.

1959

72. « All you zombies » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« La mire célibataire ») in *Fiction*, novembre 1962 ; (« Vous les zombies ») in *La grande anthologie de la science-fiction : Histoires de voyages dans le temps*. Le Livre de Poche, 1975.

73. « Starship soldier » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Autre titre : « Starship troopers ».

73 bis. *Starship troopers*, roman pour jeunes, Putnam. Tr. fr. Etoiles, garde-à-vous. J'ai lu, 1974.

74. *The menace from Earth*, recueil de nouvelles. Gnome. Comprend 55, 21, 32, 67, 58, 25, 57, 35.

75. *The unpleasant profession of Jonathan Hoag*, recueil de nouvelles, Gnome. Autre titre : *6 X H* Comprend 29, 69, 72, 15, 41, 12.

1961

76. *Stranger in a strange land*, roman, Putnam. Tr. fr. *En terre étrangère*, Laffont, coll. Ailleurs et demain, 1970 ; Le Livre de Poche, 1979.

1962

77. « Searchlight » in *Scientific American*, août.

78. « Podkayne of Mars » in *If*, novembre 1962, janvier, mars 1963.

1963

79. « Glory road » in *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juillet, août, septembre.

79 bis. *Glory road*, roman, Putnam. Tr. fr. *Route de la gloire*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1970.

80. *Orphans of the sky*, deux courts romans en un volume, Gollancz (Londres). Comprend 17, 22. Tr. fr. *Les orphelins du ciel* in *Histoire du futur, tome II*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1969 (comprend également 18 bis, 60) ; Presses Pocket, 1981.

78 bis. *Podkayne of Mars*, roman pour jeunes, Putnam. Tr. fr. *Podkayne, fille de Mars*, J'ai lu, 1974.

1964

81. « Farnham's freehold » in *If* juillet, septembre, octobre.

81 bis. *Farnham's freehold*, roman, Putnam.

1965

82. « The moon is a harsh mistress » in *If* décembre 1965, janvier, février, mars, avril 1966.

83. *Three by Heinlein*, recueil de romans, Doubleday. Comprend 54 bis, 28, 10.

1966

82 bis. *The moon is a harsh mistress*, roman, Putnam. Tr. fr. *Révolte sur la Lune*, Opta, Club du Livre d'Anticipation, 1971 ; Le Livre de Poche, 1978.

84. « Free men » in 84 bis.

84 bis. *The worlds of Robert A. Heinlein*, recueil de nouvelles. Ace Books. Comprend 84, 9, 77, 1, 16.

1967

85. *The past through tomonow*, recueil de nouvelles, Putnam. Comprend 1, 7, 9, 49, 44, 31, 3, 45, 38, 37, 33, 19, 77, 39, 30, 13, 67, 4, 8, 2, 18.

1970

86. « I will fear no evil » in *Galaxy*, juillet, août, octobre, décembre.

86 bis. *I will fear no evil*, roman, Putnam. Tr. fr. *Le ravin des ténèbres*. Albin Michel, 1974.

1973

87. « Notebooks of Lazarus Long », extraits de 89, in *Analog*. juin.

88. « No bands playing » in *Vertex*, décembre.

89. *Time enough for love*, roman, Putnam.

1980

90. *The number of the beast*, roman, Fawcett.

FIN

[1] « Here is another Heinlein story for them as likes such » (*The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juillet 1963).

[2] *The immortal storm*.

[3] *All our yesterdays*.

[4] Préface à *The Best of Science Fiction*, anthologie publiée en 1946 par Groff Conklin.

[5] Alexei et Cory Panshin « Time enough for Love », dans *SF in Dimension*.

[6] *The Frontier Worlds of Robert A. Heinlein*, dans *Voices for the Future*, publié par Thomas D.

Clareson.

[7] Dans *Seekers of Tomorrow*.

[8] Citée par Alexei Panshin dans *Heinlein in Dimension*.

[9] *To Read Science Fiction is to Read Simak*, par Robert A. Heinlein (*Algol* n°27, été-automne 1977).

[10] Dans *Heinlein in Dimension*.

[11] *The Proceedings : Chicon III – The 20th World Science Fiction Convention*, Chicago 1962.

[12] Ainsi qu'on sait, *your* peut signifier aussi bien *ton* que *votre* ; le caractère de Heinlein suggère que, s'il s'exprimait en français, il vouvoierait plutôt qu'il ne tutoierait un confrère tel que Sturgeon.

[13] Dans *The Universe Makers (les Faiseurs d'univers)*.

[14] En français dans le texte. (N.d.T.)

[15] Les "Know-Nothings" forment depuis 1853 un parti politique secret, xénophobe et hostile à l'immigration. (N.d.T.)

[16] Quartier du centre de Chicago. (N.d.T.)

[17] En français dans le texte (N.d.T.)